

G. BONVALOT

DU CAUCASE AUX INDES A TRAVERS LE PAMIR

ILLUSTRATIONS PAR A. PÉPIN

Couronné par l'Académie Française

E. PLON, NOURRIT ET Cie ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE 10, A PARIS

DU CAUCASE AUX INDES

A TRAVERS

LE PAMIR

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

GABRIEL BONVALOT

DU CAUCASE AUX INDES

À TRAVERS

LE PAMIR

OUVRAGE ORNÉ DE 250 DESSINS ET CROQUIS

PAR ALBERT PÉPIN

AVEC UNE CARTE ITINÉRAIRE DU VOYAGE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1889


LIBRARY
NOV 2 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

L'Asie centrale, que nous venons de parcourir pour la seconde fois, a toujours exercé sur nous une grande attraction. Cela s'explique. Cette région de la terre est faite de contrastes : on y trouve dans les plus affreux déserts des oasis d'une fertilité grande ; on s'y heurte à des villes retentissant des bruits agréables de la vie au sortir de solitudes que la profondeur du silence grandit en quelque sorte ; le voyageur, dont la bouche est amère encore de l'eau saumâtre puisée aux citernes de la steppe aride, rencontre soudain des fleuves ayant l'allure majestueuse de mers qui s'en vont et où il boit la meilleure eau du monde ; après avoir parcouru des plaines infinies, il arrive au pied de montagnes dont l'œil peut à peine découvrir les cimes qui se cachent dans les hauteurs du ciel. S'il a le courage de franchir cette barrière en grimpant des sentiers difficiles, il se trouve au milieu d'un océan de montagnes d'où il craint de ne pouvoir sortir, et s'il monte et descend des semaines, des mois de suite, n'apercevant du ciel parfois qu'un tout petit coin bleu, s'il se dirige du côté où le soleil se dresse chaque matin, il finit par aboutir à un pays où les cours d'eau abondent, où des hommes nus cultivent, avec des animaux énormes, des terres d'une richesse incroyable.

Ce qui ajoute à l'intérêt qu'on peut éprouver à regarder un pays dont la configuration est bizarre, c'est qu'il est habité par les races les plus diverses, que l'on croit que nous-mêmes y avons encore des arrière-petits-cousins, et qu'il court l'opinion parmi les hommes de science que les premiers des humains ont ressenti dans ce pays leurs premiers besoins, leurs premières impressions, et que de là sont partis pour l'Occident nos arrière-grands-pères, emportant en leur cervelle une certaine faculté de langage, des

croyances, des aptitudes qu'ils ont semées chemin faisant et qu'on pourrait suivre à la trace pour ainsi dire à travers le monde.

Ajoutez que l'Asie centrale a un passé des plus glorieux ; nous entendons par là qu'elle a été traversée par le conquérant le plus illustre de l'antiquité, par le plus grand des Mogols, qu'elle a donné le jour à un boiteux terrible qui fit trembler l'Europe. Il était intéressant de voir la disposition de l'arène où de tels guerriers avaient évolué, et de suivre la piste de leurs armées; il était intéressant d'examiner ce qu'il restait de leur œuvre et ce qu'étaient devenus les ouvriers avec lesquels ils avaient exécuté de si grandes choses.

Nous voulions, grâce à un examen attentif du milieu et des êtres, pénétrer dans le passé de l'Asie, et éclairer, autant que possible, son histoire à la lueur de la géographie. Nous voulions voir certaines choses pour mieux les comprendre, nous voulions en faire d'autres pour nous rendre compte de la façon dont avaient agi, en des circonstances analogues, ceux qui nous étonnent encore à présent.

C'est en nous disant que l'histoire vivait toujours, qu'il suffisait de se déplacer pour changer de siècle, et que la meilleure manière de retrouver les procédés des grands faiseurs d'histoire était d'en être un soi-même, un infime, à la façon de celui qui, recomposant une goutte d'eau, entrevoit la formation de l'Océan.

Nous étions imbus de cette idée en nous embarquant à Marseille pour Batoum, et, toujours observant, nous avons traversé le Caucase, le Lenkoran, le Talich, où vivent des peuplades aux mœurs mérovingiennes et féodales, puis la Perse de l'ouest à l'est par la grande route historique, en compagnie de pèlerins allant prier et trafiquer comme au moyen âge, puis le pays des Turcomans et le Bokhara. A peine entrés en Afghanistan, nous avons été arrêtés par le même Issa-Khan en révolte aujourd'hui contre son maître et ami Abdourrhaman-Khan ; nous sommes revenus sur nos pas par le chemin d'Alexandre, des Arabes et de bien d'autres, et finalement, arrivés au fond de l'impasse du Ferganah, au pied du « toit du monde » où viennent mourir, d'un côté, la civilisation d'Orient, de l'autre, la civilisation d'Occident, comme les vagues extrêmes de deux marées allant à l'encontre l'une de l'autre. Toutes les routes à travers les pays peuplés nous étant interdites, nous avons résolu d'en improviser une par-dessus le Pamir, où nous avions

moins de chance d'être arrêtés par les hommes et où les obstacles nous venaient surtout de la nature. De l'autre côté du « toit du monde », nous devions trouver dans les montagnes les épaves du grand naufrage des races dans l'antiquité et, au delà, les Indes.

Tel a été le but de notre voyage.

Mais en allant voir ce qu'il restait du passé en Asie et ce qu'étaient devenus les auteurs de si grandes choses, nous avons eu le spectacle de deux peuples occupés à une œuvre grandiose.

Nous avons vu des villes naître, grandir en quelques semaines, se peupler en un clin d'œil; une voie ferrée construite avec des peines inouïes sous un climat terrible et tracée dans le désert avec une rapidité telle, qu'on la voyait s'allonger et arriver sur les cités presque aussi aisément qu'une rivière rendue à son ancien lit reprendrait son cours habituel.

Puis, c'étaient des vaincus de la veille, enrégimentés et menés au combat par leurs vainqueurs contre des ennemis héréditaires, versant leur sueur après le sang, pour aider leurs maîtres à créer plus vite cette route qui allait lier les conquêtes anciennes aux nouvelles. Et les vaincus traités d'abord avec une vigueur inexorable, puis avec bonté, s'étonnant de trouver si doux le contact des nouveaux venus, se rassurant sur l'avenir et oubliant leurs défaites; assemblés par milliers un jour de fête, ils mêlaient leurs cris d' « Allah! » aux « hurrahs » de ceux qu'ils avaient sabrés et qui maintenant leur tendaient la main.

Dans les anciennes conquêtes, nous trouvions des grandes villes peuplées par les émigrants de la race des vainqueurs, des gens du Volga, du Dniéper, cultivant des terres, chantant dans des villages sur le seuil des portes. Nous constations les relations amicales entre les indigènes et leurs maîtres, les uns prenant part aux fêtes de famille des autres, les enfants à casquette jouant avec les enfants coiffés du turban. Nous avons vu partout les effets de la douceur et de la patience des Slaves et jusqu'à leurs défauts d'Occident leur servir comme des qualités en Orient. Nous avons assisté à l'expansion d'un peuple versant sur l'Orient son trop-plein de force, d'un peuple qui s'épand quelquefois lentement, quelquefois déferle avec la brutalité d'un mascaret, mais qui jamais ne recule, mais qui prend racine, car il tient ces terres éloignées pour le prolongement de la Russie.

Et, s'en allant préparer le canal à cette inondation, nous avons vu sur les routes poussiéreuses des soldats vigoureux, sobres, infatigables, disciplinés, marchant d'un pas souple au son d'accordéons et de balalaïkas dont les accords nous semblent autrement belliqueux que ceux de la lyre. Ces soldats qui paraissent nés pour les guerres d'Asie, reconstituent, d'Occident en Orient, l'empire mogol sur des bases plus solides; ils font, à l'envers, à peu près les mêmes étapes que ceux qui partirent de Karakoroum, et ils retrouvent les logements préparés par les fourriers de Djenguiz-Khan. Nous ne voyons pas ce qui arrêtera un peuple dont les sources d'énergie et d'action grandissent chaque jour avec le chiffre de sa population, et à mesure qu'il prend confiance dans ses forces et qu'il apprend à s'en servir. Ajoutez qu'il ne les dissémine pas plus qu'un arbre laissant tomber ses fruits et semant ses graines, et qu'il porte toujours plus loin la même frontière, pour ainsi dire, par l'effet de la poussée irrésistible d'une sève intérieure.

Cela inquiète extrêmement ceux que nous avons trouvés de l'autre côté du plus énorme massif de montagnes. Ils n'ont pas la sécurité de ceux qui descendent d'Occident la pente historique menant aux contrées qu'ils gouvernent. Ils n'ont pas la même confiance dans l'avenir, la même insouciance du lendemain.

Les Anglais s'efforcent de reculer l'instant où il leur faudra jouer une partie dont ils payent les enjeux. Nulle faute ne leur est permise, et ceux qui tiennent le gouvernail ont l'oreille tendue, l'œil ouvert; un rien les inquiète. Ils déploient une volonté, une intelligence, une activité admirables. Permettez, lecteur, une comparaison faite sans malveillance; rappelez-vous ce prestidigitateur chinois qui, à lui seul, faisait tourner vingt assiettes, courant de l'une à l'autre, les surveillant toutes et entretenant la rotation par un miracle d'adresse. Ainsi font, dans un dessein utile et largement rémunérateur, les maîtres de la plus riche contrée du globe. Ils ne sont que quelques-uns attelés à une difficile besogne d'exploitation, et s'en acquittent à souhait. Mais ce ne sont pas des conquérants; ils n'ont pas procédé par invasion, ils ne sont pas entrés bannières déployées, ils se sont glissés dans le pays, où leur tâche est autrement difficile que de l'autre côté, et ils se tiennent au milieu de millions d'hommes et les dominent, grâce à des prodiges d'habileté. Ils font voir ce que peuvent des commerçants et des industriels ayant de la suite dans les idées. Néanmoins, quoi qu'ils fassent et disent, leur puissance semble faite d'artifices; ils remontent

au courant, ce qui fatigue les plus intrépides nageurs, tandis que les autres le suivent, ce qui est bien plus commode.

Chez les populations indigènes limitrophes du pays soumis aux puissances occidentales, nous avons eu l'écho de l' « opinion publique » de l'Asie touchant la situatian respective des deux nations rivales. Retenus prisonniers dans le Tchatral pendant quarante-cinq jours, nous avons eu le loisir d'interroger les indigènes de cette contrée. Il y a dix ans encore, ceux-ci ne se préoccupaient guère que des Anglais, mais aujourd'hui les Russes les intéressent, et ils nous ont fait mille questions à leur sujet. D'après les renseignements qu'ils nous ont dit tenir de pèlerins, les Russes seraient pauvres, mais ils auraient beaucoup de soldats. Ils ont entendu parler sans doute de la petite affaire de Pendeh; de bouche en bouche, le combat d'avant-poste est devenu une grande bataille perdue par les Afghans, et tandis que nous étions là, la nouvelle se répandait que les Ourousses avaient pris beaucoup de terres à l'émir Abdourrhaman-Khan, que bientôt ils s'empareraient de Caboul, et que déjà leurs guerriers marchaient sur cette ville. Les Tchatralis se réjouissaient de la défaite des Afghans, leurs ennemis, et, comme ceux-ci passent pour d'excellents soldats, les Russes leur semblaient redoutables.

Mais les Afghans sont loin d'être vaincus. Et d'ailleurs aucun des deux puissants rivaux ne paraît avoir un intérêt immédiat à cet écrasement d'un auxiliaire probable. L'Afghanistan a donc chance de vie tant que ses voisins ne seront pas tombés d'accord. Les émirs de Caboul s'efforcent d'être aimables avec l'un et l'autre; mais les Anglais s'étant déclarés leurs protecteurs, c'est à eux qu'ils s'adressent quand il s'agit de rectifier la frontière ou d'augmenter le chiffre des bataillons au moyen de roupies.

La construction du chemin de fer transcaspien les a beaucoup inquiétés : ils se rendent compte de son importance stratégique; ils comprennent que les Russes ont de la sorte pris définitivement possession du Bokhara, et que les armées du Caucase et du Turkestan pourront dorénavant unir facilement leurs efforts. Et tandis qu'ils affirment ne pas redouter les Anglais, ils sont moins catégoriques à l'égard des Russes; ils parlent alors de se faire tuer jusqu'au dernier en cas de guerre : c'est donc qu'ils n'ont pas l'espoir de vaincre? Les longs pourparlers de la récente commission de délimitation où les Anglais avaient pris en main la cause des Afghans, ayant abouti à une cession de terrain aux Russes, le prestige des Anglais

n'a pas grandi en Afghanistan, et l'on est mécontent d'eux; on considère l'arrangement pris comme un recul et une marque de faiblesse. Les Russes en valent mieux aux yeux de toute l'Asie, et comme leurs finances ne leur permettent pas les prodigalités des Anglo-Indiens, on est surtout frappé de leur puissance militaire, tandis qu'on s'étonne de la profondeur de la bourse des autres. Les peuples et les peuplades environnant l'Inde sont faits à l'idée qu'il faut tendre la main à ceux qui la gouvernent, et ils sont étonnés toujours de n'en rien recevoir. A la façon dont ils quémandent, on voit bien qu'ils pensent avoir droit à des largesses, et ils ne tiennent pas les Anglais pour de puissants guerriers, mais pour de très riches marchands, ayant construit l'édifice de leur puissance sur des piles de roupies. Rien ne serait plus fragile. Ils reconnaissent le courage des Anglais, ils admirent leurs merveilleux travaux, leurs belles voies ferrées, et cependant ils regardent du côté des Russes et en attendent de bonnes choses. Il est difficile de mériter la reconnaissance d'Asiatiques et de les satisfaire, et même ceux de l'Inde ne sont pas satisfaits. Nous ne savons pas ce qu'ils espèrent d'un changement; peut-être est-ce de leur part un enfantillage propre à bien des peuples. Mais nous savons que plus d'un mécontent a dit : « Lorsque les Russes seront là, cela changera. »

Quand seront-ils là? Viendront-ils jamais dans les Indes? Nous n'avons pas compétence pour répondre à ces questions, nous ignorons l'avenir, mais nous savons que quelques-uns les attendent et que beaucoup s'attendent à les voir arriver.

AUX INDES PAR TERRE

A TRAVERS LE PAMIR

CHAPITRE PREMIER

DE MARSEILLE A TIFLIS.

Marseille. — En mer. — Dardanelles. — Au café. — L'école. — Des soldats. — Bruits de guerre. — Recrutement. — Quelques mots en faveur des Turcs. — Bosphore. — Passagers. — Les Terres basses. — Trébizonde. — Le Bercy du naphte. — Forêt vierge. — Paysage du Rion. — Une vieille connaissance.

Avant de quitter Marseille et la France, du haut de la porte d'Aix, nous jetons un dernier coup d'œil sur la ville : les rues grimpent, descendent les monticules couverts de maisons, et dégorgent aux quais tout un monde affairé qui vit de la mer bleue, que domine Notre-Dame de la Garde. C'est à celui de la Joliette que nous nous embarquons à bord de l'*Anatolie,* un joli navire qui nous transportera à Batoum en compagnie de tonnes de sucre, — elles s'appellent boucauts, — de fer, de cirage, de savon, de tissus anglais, de café de Marseille, de clous, etc... L'*Anatolie* appartient à la Compagnie des frères Paquet, qui veulent bien nous faire une réduction de prix, malgré que les temps soient durs. Nous les prions d'accepter ici nos remerciements pour leur amabilité, et nos compliments pour la façon dont nous avons été traités à leur bord.

La traversée ne va pas nous sembler longue, car notre capitaine Boschell est un Breton des plus gais, ce qui ne l'empêche pas d'être un rude marin, comme disent les hommes de l'équipage.

Mais nous voilà partis. Il y a peu de brume sur la côte. Nous dépassons le château d'If, le Frioul, la Ciotat ; Toulon se dissimule dans une encoignure à gauche, la terre disparaît tout doucement, on dirait qu'elle se baisse derrière l'horizon. Encore quelques tours d'hélice, et nous ne voyons plus

rien de la France, pas même une buée. Au revoir ! Des mouettes qui nous faisaient un bout de conduite, s'éloignent à leur tour. Décidément, nous sommes en route pour l'Asie centrale, nous allons traverser le Caucase, le Leukoran, la Perse, l'Afghanistan si la chose est possible, le pays des Turcomans, la Bactriane, peut-être atteindrons-nous le Kafiristan. A moins que les circonstances, qui parfois vous ballottent, vous secouent très durement, ne nous poussent vers d'autres contrées ; nous sommes à leur merci comme la coquille sur les vagues.

Le matin du 1er mars, nous entrons dans le détroit des Dardanelles. Nous avons des marchandises à débarquer. A peine l'ancre est-elle jetée, que l'*Anatolie* est assaillie par une nuée de bateliers. Beaucoup sont Grecs et très impudents, les Turcs sont plus calmes ; un vieux à barbe blanche, durant un quart d'heure, nous répète avec une patience bien méritante : « Mosson embarcar, embarcar mossou » ; il reste très digne, tandis qu'autour de lui on crie à tue-tête. Des passagers marchandent dans une langue spéciale faite d'auvergnat, d'italien, de gascon, etc... « Embarca, mossou, quanto costa, portar, ritornar, barca », charabia superbe, entremêlé de beaucoup de « mossou », avec force gestes significatifs à l'appui. C'est la langue franque ; elle est plus commode que le volapük, ne vous déplaise. On peut l'apprendre en une huitaine de jours, sans méthode cartonnée.

Malgré la pluie, nous nous décidons à prendre place dans une chaloupe de l'*Anatolie*, qui nous dépose sur le quai boueux, où nous pataugeons avec plaisir, en terriens de race que nous sommes tous les trois.

Bien que nous éprouvions la sensation d'être en Europe, grâce à un temps pluvieux sans doute, Dardanelles ne nous semble pas une ville bien gaie. Et j'imagine que les officiers que nous trouvons accroupis sur les divans éventrés du « café de l'Hellespont », ne s'y amusent pas énormément. Ils fument le chibouque à petites bouffées, très calmes ; ils jouent au jacquet, et l'on n'entend que le bruit des dés ; ils sont tous silencieux. L'un d'eux lit le journal, il le passe en souriant à son voisin, indiquant du doigt, sans mot dire, un passage intéressant. Ce sont les dernières nouvelles, on parle de guerre. Les Grecs crient : « A Constantinople ! à Constantinople ! » et la conférence complote, et, dame ! ça ne rit pas, une conférence.

Nous prenons place à une table qu'entourent des chaises massives empaillées grossièrement et peintes en bleu. On nous sert le café, et, tandis que le marc se dépose au fond des tasses minuscules, nous admirons les images d'une couleur éclatante qui ornent les murs humides. D'abord, c'est le sultan entouré de sa famille, un homme à gros ventre, avec des plaques sur la poitrine, une barbe en pointe, des traits réguliers et un fez. Puis, il

y a des lithographies qui sont les portraits « mis en couleur » des différents fonctionnaires turcs : une légende en turc et en français indique leur grade. Enfin, quatre grosses dames, bien en chair et légèrement costumées, figurent les quatre éléments, la terre, la mer et les autres : ces dames ont des poses nonchalantes et des quatre coins de la salle sourient aux consommateurs. Il y a même un billard, sur lequel des billes écaillées courent cahin-caha. J'allais oublier de vous signaler des bustes badigeonnés de rouge sur les joues avec des moustaches noires ; je ne sais de qui ils sont l'image. Telle est la description du café le mieux tenu de Dardanelles, ou nous avons attendu une éclaircie qui nous permît de parcourir la ville. Troie n'est pas loin, mais le temps nous manque d'aller sacrifier sur le tombeau d'Achille,



Détroit de Messine.

et nous nous promenons en attendant que le sifflet de l'*Anatolie* nous rappelle.

Nous nous dirigeons vers la caserne en traversant le bazar, où plus d'un marchand parle notre langue sans vendre pour cela nos marchandises. J'en vois d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Bulgarie ; celles qui ont des étiquettes en français sont contrefaites, ainsi que le prouve suffisamment une orthographe de fantaisie. Et quand nous demandons à un boutiquier de nous vendre quelque chose de France, il nous montre ces contrefaçons. Nous lui faisons observer que même l'étiquette est mal imitée, et il nous dit alors :

« Que voulez-vous ? vos produits coûtent trop cher. »

J'entendrai souvent cette réponse.

Voilà des petites filles qui s'en vont à l'école en compagnie de leurs frères, chacun ayant en bandoulière le sac renfermant les livres. Ils sont tous sales, déguenillés, mais ils ont de bonnes faces rougeaudes et des torses vigoureux ; ils patouillent à la file dans les flaques d'eau boueuse,

levant très haut leurs jambes torses, et quand ils s'éclaboussent, ils rient, très heureux de vivre, ces gros petits Turcs et ces grosses petites Turques. Les enfants de tous les pays n'en demandent pas davantage.

Le fort ne paraît pas imprenable. En revanche, des soldats vigoureux le défendent. Ils sont mal mis, vêtus de rossignols oubliés longtemps dans les magasins d'habillement d'Europe, mais de fière allure parfois et ayant toujours l'air soldat. Ils appartiennent à la vaillante race d'Anatolie.

Mais l'*Anatolie,* — celle des frères Paquet, — vient de lancer un coup de



Le Stromboli.

sifflet rauque, et nous retournons à bord. Dans une heure, le chargement sera terminé, et nous poursuivrons notre route.

Un bateau anglais arrive de Syrie avec une troupe de recrues. L'ancre est jetée en un clin d'œil, et la cargaison est immédiatement débarquée. Ce sont des Arabes aux figures longues; ils sont maigres, encore jeunes; ils drapent sur des vêtements en loques des burnous de laine qui fut blanche ou des pelisses malpropres. On en laissera une partie à Dardanelles. On les verse pour ainsi dire du bateau dans les barcas, où ils sont encaqués avec leur bagage, qui est maigre : les uns emportent une besace peu rebondie, les autres ont tout leur avoir dans un mouchoir, et leur nourriture, leurs provisions de bouche, si j'ose m'exprimer ainsi, sont des galettes de pain pas plus larges que la main, et des oignons dont ils croquent avec plaisir les tiges vertes. Sur le pont, restent, à côté des chevaux alignés, des cavaliers qui vont à Constantinople. Au moment où les barcas s'ébranlent, tous ces Arabes poussent des cris d'adieu discordants, ils lèvent les mains



UN COIN DE RUE A CONSTANTINOPLE.

au ciel, les mettent sur la bouche, les appuient sur le cœur; ils gesticulent comme des frénétiques. A chaque nouvelle barca qui s'éloigne, c'est une nouvelle salve de gémissements effroyables. La rumeur ne s'éteint que lorsque le quai fourmille des burnous blancs qu'on a tous débarqués.

Les autres s'accroupissent résignés près de leurs chevaux. L'ancre est hissée, et le bâtiment aux couleurs de Sa Majesté Britannique siffle, s'ébranle et disparait avec ces Asiatiques qu'on se hâtera d'initier aux premiers principes du maniement des armes, avant que la conférence soit terminée ou que les Grecs se jettent sur la Péninsule avec une fougue et un courage renouvelés de Léonidas, roi de Lacédémone.

Nous partons par un ciel couvert; de gros nuages passent d'Europe en Troade, c'est vous dire que le vent souffle du nord.

Nous dépassons d'abord le fort de Dardanelles, avec ses canons braqués sur la passe dont l'entrée est interdite aux vaisseaux de tout pavillon durant la nuit. A gauche, Gallipoli, d'où jaillissent de blancs minarets, s'étage près de falaises qui ont de larges crevasses et qui s'écroulent, accumulant des blocs énormes. Le vent nous en apporte les notes stridentes d'une école de clairons. Et nous entrons dans la mer de Marmara. Nous naviguons dans des eaux neutres, parait-il, et à ce propos nous allons constater un touchant échange de sympathies entre les passagers. Il y a un Grec qui n'aime pas les Turcs; un Génois qui n'aime ni les Grecs ni les Arméniens; un Arménien qui n'aime ni les Grecs, ni les Arméniens, ni les Turcs; il y a des Turcs qui ne se plaignent de personne, et plus d'un Français à bord leur serrait la main volontiers. On dit que les peuples sont frères.

Nous arrivons à Constantinople par la pluie, et ce n'est pas sans difficulté que notre bâtiment est amarré dans le port encombré de navires et sillonné de courants rapides. On ne vous décrira point Constantinople, c'est besogne faite, et très bien faite par d'autres. Au reste, le paysage était assez mal éclairé, comme dirait un peintre; il nous est apparu dans la brume entre deux rafales de neige. Nous avons bien eu quelques rayons de soleil qui ont fait étinceler la Corne d'Or, Stamboul, Péra, Galata, mais le spectacle magique n'a été que d'un instant. Nous avons passé une bonne partie du temps dont nous disposions, à rôder dans le bazar et dans les rues pittoresques de Stamboul le vieux.

Nous y avons vu des hommes robustes porter des charges énormes qui les courbaient jusqu'à terre. De temps à autre, ils s'arrêtaient et s'adossaient aux murs afin de reprendre haleine; puis, ils poursuivaient leur route péniblement, glissaient sur les pierres humides, s'engluaient dans la boue épaisse; la sueur leur coulait du front, et pourtant, une fois débarrassés de

leurs fardeaux, qu'ils avaient déposés sous les hangars des quais ou dans des boutiques sombres, ils retournaient en chercher d'autres, et, s'essuyant la face, sans hésiter, ils recommençaient.

On ne lisait point de découragement sur leur figure placide, et ils regardaient d'un œil résigné et grand ouvert ainsi que regardent les buffles traînant les chariots lourds. Ils étaient très maigres et en général parlaient turc.

D'autres hommes grassouillets, assis nonchalamment dans les boutiques, regardaient passer ces bêtes de somme, le chibouque à la bouche; parfois, ils discutaient entre eux dans toutes les langues : le plus grand nombre avaient le nez crochu, l'œil plissé, le teint blême.

Les premiers mangent des oignons, des concombres, du riz, du pain, boivent de l'eau; ils vivent pauvres, meurent pauvres. Les autres sont les commerçants étrangers qui ont une table mieux garnie et qui s'enrichissent. Rongés de la fièvre d'acquérir, ils vivent dans l'inquiétude, dans l'agitation; ils sont unanimes à reconnaître que les Turcs sont de braves et honnêtes gens, courageux au travail quand ils sont sûrs d'être payés de leur peine. Vous avez en raccourci une image de la Turquie.

A-t-on le droit, autant qu'on l'imagine, de reprocher le manque d'initiative, la paresse, l'incurie à ces Turcs qui travaillent à payer les dettes de sultans prodigues, à qui les percepteurs d'impôts ne laisseraient pas de quoi vivre, s'il ne fallait que les raïas vivent pour alimenter les caisses des banquiers européens? Si les banquiers ont raison de réclamer le remboursement de sommes prêtées, les raïas de l'Asie Mineure ont-ils tort de se décourager, de se laisser aller à vivre au jour le jour? N'avons-nous pas eu nous-mêmes de ces lassitudes, il n'y a pas un siècle? Peut-on faire un crime à un homme de ne pas vouloir cultiver un champ dont la moisson ne le payera ni des sueurs du labour ni de la fatigue des semailles? On a tellement coutume de « taper sur la tête du Turc », que je suis presque obligé de m'excuser de l'avoir un peu défendu.

Nous quittons Constantinople dès le jour. Le ciel est dégagé de nuages, et la ville nous apparaît dans un rayon de soleil. Nous passons devant les palais se mirant dans l'eau et se dressant sur la rive devant Stamboul ainsi que des paravents enluminés devant des choses malpropres; manteau éclatant et riche couvrant des guenilles : le soleil fait sourire tout cela, mais d'un sourire dissimulant une douleur. Nous nous permettons ces métaphores en glissant tranquillement à travers les méandres du Bosphore aux rives boisées, où les cyprès et les pins se dressent seuls encore verts autour des palais et des villas des riches. Le canal a tant de coudes qu'à



BERGER DE SAMSOUN.

tout moment on se croit dans un lac d'où l'on sort pour tomber dans un autre qui s'ouvre à son tour. Et toujours, à droite, à gauche, ce sont des villas, des palais ; on rencontre des vapeurs poussant des cris rauques, des barques aux voiles blanches se gonflant comme des ailes de cygnes blancs, et des caïques avec des rameurs nombreux filant sur l'eau à la façon d'une araignée mouvant ses pattes par saccades d'automate ; puis, des ruines de forteresses, et enfin des tentes blanches et rondes de soldats dans une gorge, et des retranchements du haut desquels des canons tendent leurs longs cous sans tête. Voici que nous sortons du Bosphore, la houle commence, la mer Noire est devant nous, désagréable, agitée, sombre, battant ses rives de vagues qui déferlent. Nous allons sur l'est, le continent semble s'évaser à notre gauche, puis sa côte se perd dans la brume derrière nous. A main droite, est la terre d'Asie que nous longeons ; des montagnes peu élevées ondulent le long de la rive, une cime neigeuse de ci de là perçant les nuages.

Nous avons sur le pont de nouveaux passagers. Des bergers qui ont amené des troupeaux de moutons à Constantinople, retournent à Samsoun avec leur maître, grand gaillard de Turc à la longue moustache tombante. Ils ont des chiens énormes, à longs poils, peu aimables, montrant à tout propos des crocs de loup. Le jeune homme qui les tient en laisse avec ses armes à la ceinture, son kindjial, son pistolet, a l'air d'un brigand, mais pas d'un brigand d'opéra-comique, surtout quand il menace ses chiens. C'est un beau gars bien posé sur ses jambes, vêtu de bure grise, avec un bachlik jaune roulé en turban autour d'une tête énergique. La face est large, osseuse; il en sort un nez d'aigle d'entre deux pommettes saillantes, et quand il lève ses paupières constamment abaissées sur ses yeux noirs, il a un regard de bête fauve effarouchée. Je questionne le père du jeune berger, un vigoureux vieillard à barbe blanche : « Nous habitons, dit-il, à deux journées de Samsoun, mais nous n'y restons que l'hiver ; dès qu'il y a de l'herbe, nous errons avec nos troupeaux dans la plaine, puis dans la montagne. »

Il y a sur le pont des Turcs, qui dorment ou bavardent, écouvés dans des nids de hardes ; ils passent leur temps sans ennui et sans s'occuper qu'à jouer entre eux comme des enfants et à se conter des histoires. Leurs repas, très fréquents, se composent invariablement de pain, d'oignon et d'eau. Ils paraissent heureux.

Des Persans, qui s'en vont à Trébizonde avec une petite cargaison de cotonnades anglaises, forment un bivouac à part. Ils sont riches, ceux-là ; ils ont embarqué des kourdjouns gonflés de provisions. Ils s'offrent les uns aux autres des tasses de thé à tout propos et se les tendent en faisant

des manières et se remerciant avec des sourires gracieux. Le ghalyan est sans cesse allumé ; il circule dans le groupe, et chacun en tire une bouffée avec beaucoup d'élégance, puis le passe à son voisin avec des démonstrations, des gestes de mains qui font briller aux doigts des bagues ornées de pierreries. Un jeune marchand aux yeux cerclés d'antimoine et langoureux paraît jouir de la considération générale. Il gratte d'une guitare à la mode de son pays, en dodelinant de la tête avec expression.

Un des officiers du bord nous fait remarquer que ces Turcs sont peu civilisés.



Passagers du pont.

« Pourquoi ? lui demandons-nous.

— C'est le fanatisme. »

Cette réponse ne nous satisfait pas. Le restaurateur qui est là nous dit, quand l'officier s'est éloigné :

« Allez, c'est bien simple, ils ont peu de besoins. »

Le restaurateur, qui nourrit les corps, voit les choses à un autre point de vue, et selon nous il a dit juste. Oui, un peuple peu civilisé est un peuple qui a peu de besoins ; un peuple plus civilisé a plus de besoins, et ainsi de suite.

Nous allons bientôt voir les terres basses de Samsoun, redoutées des navigateurs, à condition toutefois que la pluie battante cesse. Les nuages s'envolent, et l'on devine quelque chose devant soi au bas des forêts dont les arbres paraissent prendre racine dans l'eau : ce n'est qu'une ligne d'une masse qui flotte ; le phare émerge, puis la maison blanche du gar-

dien du phare ; mais la différence de niveau entre la mer et le continent est si petite, les terres sont si basses que, bien qu'on approche, elles conservent l'aspect d'un flottage, d'une chose souple et nullement solide.

Ce n'est pas la mer, et cependant on dirait que ce n'est pas non plus la terre.

Le lendemain, nous arrivons à Trébizonde par un beau temps.

Le soleil luit, le carillon de l'église grecque lance des notes gaies, et nous voilà mis en bonne humeur. Nous grimpons d'un pas alerte les rues escarpées de Trébizonde, où nous sommes arrêtés de temps à autre par des hammals herculéens, qui portent à quatre un boucant de sucre. Le poids en est énorme, les chemins sont glissants, et nous ne connaissons que les



Cap de Trébizonde.

Turcs capables d'un métier aussi pénible. La ville est assez propre, elle est même agrémentée d'un square bordé de cafés à l'indigène. Nous remarquons beaucoup de tisseurs dans le bazar. La population et l'aspect de la ville nous rappellent à la fois l'Auvergne et l'Aragon, et quand nous avons descendu le versant nord de la première colline jusque sur le pont, et que nous regardons à droite la rivière encaissée avec des maisons qui surplombent, nous pensons à Épinal. Vous voyez, lecteur, que nous ne négligeons rien pour vous renseigner exactement.

Quand on regarde à gauche, étant sur le pont, on est tout à fait en Orient : une forteresse en ruine se dresse avec des tours à créneaux, et la mer apparait à travers les escarpements par plaques bleues. Ayant traversé le pont, si l'on suit la route qui serpente toute blanche à travers les hauteurs vers l'est, on peut s'en aller à Téhéran par le grand chemin des caravanes. On en voit qui s'éloignent. Nous rencontrons des hommes au costume sombre ; ils ont des braies étroites, des espadrilles, des vestes collantes, des armes, des bachliks noirs d'une fine laine avec galons minces d'argent. Ils ont grande mine, l'air énergique : on nous dit que ce sont des Kurdes.

Nous allons rendre visite à un mécanicien turc installé près du bazar. Il a la spécialité des coffres-forts, qu'il fabrique très bien et munis de serrures ingénieuses. Il en vend beaucoup, nous dit-il. Vous devinez sans doute qu'il y a beaucoup d'acheteurs, parce que le nombre des voleurs est grand dans le pays. Le maître de l'établissement, qui nous reçoit avec l'affabilité charmante des Turcs, est âgé d'une soixantaine d'années et fort intelligent. Il a quatre fils chargés de la besogne délicate. L'aîné a travaillé à Constantinople en compagnie d'ouvriers européens. Il nous montre des catalogues



Portefaix turcs à Trébizonde.

anglais de machines avec dessins. Nous en apercevons quelques-unes dans l'atelier. Ils ont voulu en acheter en France d'un modèle qui leur plaisait, mais il n'a rien pu conclure avec l'industriel à qui il s'adressait, parce qu'il n'a pas daigné lui répondre. Il me montre son nom et un de ses prospectus. Notre intelligent compatriote aurait voulu sans doute que ce brave Turc, qui est solvable et jouit de la meilleure réputation, s'en fût chercher lui-même près de Paris l'engin dont il avait besoin. Le fils aîné voudrait bien aller voir les ateliers de France, car il a pris une très haute idée de notre pays au contact d'un ouvrier marseillais à Constantinople; mais il lui manque un petit capital indispensable, et il est résigné à vivre à Trébizonde le reste de ses jours sans pouvoir satisfaire son désir de s'instruire.

Nous vidons la petite tasse de café que le Turc hospitalier ne manque jamais d'offrir à ses hôtes, et nous retournons à bord en emportant de cette visite la meilleure impression. Nous avons trouvé chez ces gens du goût, de la ténacité, de l'initiative et du bon sens. C'est vous dire qu'il ne leur manque qu'un milieu convenable pour faire une grande fortune.

Durant la journée, on a débarqué d'innombrables boucauts de sucre de Marseille; du café de même provenance, preuve qu'il faut aller à Constantinople pour en boire de bon; du cirage de Lyon; des clous de Paris, et



Ancienne forteresse à Trébizonde.

des balles de tissus anglais prises à Constantinople : elles sont cerclées de fer et d'un poids tel qu'on n'en peut placer deux sur un cheval de bât.

A la nuit tombée, nous partons, et les lampes à pétrole des habitants brillent, semées par la ville en amphithéâtre ainsi que des lucioles au flanc d'une masse noire. Puis, tout cela disparaît, enveloppé d'une obscurité profonde. Nous restons longtemps sur le pont à fixer obstinément le feu tournant du port, qui semble s'éteindre pour se rallumer toujours, comme un gardien harassé de fatigue tombe de sommeil, ferme l'œil presque, puis l'ouvre tout grand par sentiment du devoir, pour le salut des navigateurs.

Le matin du 8 mars, nous avons entrevu confusément Batoum, au bas de monticules boisés pointant les uns au-dessus des autres, les plus élevés perdus dans la brume. La ville n'est pas pittoresque comme Trébizonde; elle ne s'étale pas gaiement en amphithéâtre aux regards de ceux qui arri-

vent du large; elle ne leur montre que la première rangée de ses maisons alignées correctement ainsi qu'il convient à une ville moderne.

Nous apercevons d'abord la cime des mâts, par-dessus le quadrilatère sombre de la forteresse qui commande l'entrée du port; puis, on voit la vieille ville turque au fond, à gauche; on avance et l'on distingue nettement la fourmilière des soldats piochant, roulant leurs brouettes le long des talus qu'on achève. Mais nous avons tourné à droite, nous entrons dans le port, où les navires s'entassent dans une anse étroite.

Il y en a de toutes les nationalités qui commercent en Europe : des vapeurs russes, français, anglais, autrichiens; de nombreux voiliers italiens, russes, turcs, grecs, qui viennent chercher du pétrole de Bakou.

Que de tonneaux! En voilà rangés sur le quai, d'autres qu'on roule; on en voit qui montent et descendent à l'extrémité de la chaîne des grues, puis disparaissent dans le ventre gargantuesque des cales; des barcas qui quittent la rive en sont remplies; les chariots qui débouchent des rues en sont chargés; les uns sont vides, les autres pleins, mais tous ont contenu ou contiennent du pétrole, dont l'odeur nous empeste. Les flancs des navires, les vêtements des matelots, la terre, la mer elle-même en sont enduits. Une nappe souple, huileuse, ondule à la surface de l'eau avec les reflets bleuâtres d'un damasquinage. Nous sommes dans une sorte de Bercy du naphte.

Au nord-est, les masures du village turc avec leurs façades noirâtres paraissent abandonnées; la ville nouvelle, où tout est vie, activité commerciale, semble s'en éloigner dédaigneusement, car elle s'étend vers l'ouest. C'est de ce côté que sont les débarcadères, les boutiques, les magasins, les maisons de courtage, les agences des compagnies diverses et les doukanes (estaminets) innombrables où l'on trinque dans toutes les langues. L'appât du gain a fait rapidement de Batoum une ville cosmopolite.

A quoi tient la fortune de cette petite bourgade, insignifiante il y a quelques années?

A ce qu'elle est devenue russe; à ce que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, la mer Noire russe comptant très peu de ports; et il se trouve que la petite bourgade en possède un, pas très bon, pas très grand, mais enfin c'est un port. Et Poti, la ville voisine, la tête de ligne du chemin de fer caucasien, qui a une barre infranchissable, quelquefois durant des semaines, devait naturellement être abandonnée le jour où l'embranchement de Rion a permis aux industriels et aux commerçants du Caucase d'expédier ou de prendre à Batoum un fret considérable. Ajoutons que Poti



AU SORTIR DE BATOUM.

est très malsain, que Batoum l'est un peu moins, et vous aurez les causes principales de la grandeur de celle-ci et de la décadence de celle-là.

Batoum est très animé : la population s'y amuse beaucoup, comme il arrive aux gens qui vont ou qui pensent faire fortune.

Nous sommes restés dans la ville juste le temps de subir la visite de la douane, qui fut faite avec férocité; nous dûmes payer pour tous nos instruments et même pour quelques bâtons de craie. Nos caisses furent toutes déballées, avec beaucoup moins de soin qu'elles n'avaient été emballées.

Le 10 mars, nous prenons le train pour Tiflis avec une demi-heure de retard, réglementaire, paraît-il. L'entassement dans le wagon d'une foule bigarrée donne lieu à une bagarre assez tumultueuse.

Un gros colonel, venant tranquillement après le troisième et dernier coup de cloche en fumant sa cigarette, fait un joli contraste avec la fougue des Caucasiens.

Le train longe d'abord la mer, et nous restons longtemps à la portière à regarder l'*Anatolie* pavoisée en notre honneur par les soins du capitaine Boschell; en haut des mâts flotte notre drapeau.

Puis, nous entrons dans la forêt vierge; le drapeau français a disparu et la mer.

Quel fouillis d'arbres nous traversons! Les lianes montent, descendent, s'entremêlent, s'accrochent aux troncs vigoureux : ce sont les cordages des vertes tentures de l'été. En bas, des géants couchés pourrissent, et il n'est pas rare d'en voir sortir des arbres d'une belle futaie, héritiers de la vie des ancêtres que les années ont terrassés. Des chênes, des charmes tout droits dominent la mort et la résurrection qui sont à leurs pieds; tous sont haut perchés sur leurs racines sorties de terre. Mais les faibles et les vieux font un désordre inextricable à fleur du sol, et il y a des fourrés impénétrables où nous voyons les sangliers brouter en sécurité.

De temps à autre, dans une clairière, des huttes apparaissent couvertes de chaume; des cultures de maïs sont émaillées de restes d'arbres que, dans la hâte du défrichement, on ne s'est pas donné la peine de déraciner. Et puis, le bois ne manque pas, et on le gaspille, comme l'eau chez nous. Les greniers sont posés sur quatre fûts d'arbres à peine ébranchés. De petites meules de paille sont en l'air ainsi qu'une gerbe sur une fourche énorme : un arbre à qui on a laissé trois moitiés de branches, telle est la fourche. On brûle par places pour défricher. On sème, on laboure autour de troncs à qui l'on ne daigne pas donner un coup de hache.

A l'approche du Rion, le bois est plus rare, la plaine plus vaste; elle est presque nue, avec des montagnes de chaque côté, aux sommets neigeux

Près des stations, que rien ne sépare des villages, les porcs circulent très nombreux; quelques-uns sont noirs et en tout point semblables à des sangliers apprivoisés. Souvent l'un d'eux se promène tranquillement sous le train; il ne file qu'au troisième coup de cloche annonçant le départ.

Durant les haltes, on voit se promener le long de la voie des voyageurs et des curieux au costume pittoresque. On voit force bourkas et bonnets à poil, des barbes longues, des têtes énergiques et brunes, des cartouchières d'argent niellé, des kindjials au fourreau brillant de dorures battant parfois



Clairière.

la tcherkeska flottante et effrangée, mais les mines sont fières et les gens déguenillés ont grand air.

Un peu avant le Rion, la vallée se resserre; nous grimpons la pente abrupte à grand renfort de machines qui ahanent, et nous avons le loisir de considérer cette route pittoresque.

De ci, de là, c'est une vieille tour lézardée, en vedette; un village perché comme une aire d'aigles; un château en ruine; des piétons chaussés d'espadrilles allant à grands pas derrière leurs chevaux chargés; le long de la rivière, des cavaliers armés en guerre chevauchent sur de maigres bidets intrépides tricotant de leurs jambes nerveuses; un berger grave, le menton appuyé sur son bâton, songe au milieu de chèvres mutines; les porcs aux soies hérissées sont innombrables, ils fouillent le sol et ne nous font pas l'aumône d'un regard : quand on est à bonne table, on n'a pas une minute à

perdre. Des voitures descendent les pentes, attelées de petits bœufs, avec des roues très basses : à l'avant, deux branches frottent le sol et font que ce véhicule de transition est presque une schlitte et pas tout à fait une voiture. On s'en sert pour charrier du bois, des quartiers de roche.

Nous grimpons toujours; les forêts reparaissent, voici de la neige dans les crevasses. Nous décrivons des courbes incessantes, nous nous enfonçons dans des tunnels, et vingt fois nous quittons et revoyons la rivière, tantôt à droite, tantôt à gauche, écumante, bruyante, impétueuse et sale, d'avoir



Steppe.

lavé les marnes de son lit. Les azalées et les rhododendrons nous suivent presque jusqu'en haut. On met encore une machine derrière, et nous atteignons lentement la ligne de partage des eaux vers le soir. On fait halte pour souffler, en présence d'un splendide paysage alpestre, et la nuit, nous descendons vers Tiflis en longeant la Koura, qui est déjà forte quand nous l'apercevons pour la première fois.

Nous sommes restés à Tiflis le temps d'attendre de Pétersbourg les papiers qui devaient nous faciliter l'entrée des provinces transcaspiennes. Nous avons revu cette ville avec plaisir, nous ne la décrirons point.

Le 30 mars, nos papiers sont en règle, et tous les achats indispensables terminés; nous quittons Tiflis. Nous avons eu la fortune d'y rencontrer M. de Balloy, ministre plénipotentiaire en Perse, qui retourne à son poste avec sa jeune femme. M. de Balloy veut bien joindre nos bagages aux siens et les confier aux bons soins de ses serviteurs. On les transportera par

chemin de fer à Bakou, par mer à Recht et à dos de mulet jusqu'à Téhéran, où nous nous donnons rendez-vous. Grâce à cette obligeance, nous pouvons nous en aller sans préoccupations par la voie de terre jusqu'à Recht. On tente de nous en dissuader, sous prétexte que nous avons à traverser un pays de brigands qui vivent dans des forêts impénétrables; nous ne trouverons que des sentiers; les caravansérails font complètement défaut, et même il n'y a pas d'administration. Mais le pays est peu connu, nous avons du temps devant nous, puisque nos bagages voyageront lentement; l'occasion est belle de voir des choses intéressantes, et nous la saisissons. Nous gardons avec nous l'indispensable, la charge de deux chevaux à peine, et nos armes.

Ayant dit adieu à nos amis de Tiflis, nous montons dans le train à travers la bousculade habituelle, et nous partons. La vallée illuminée de la Koura, que nous dominons, disparaît.

Le lendemain matin, nous nous réveillons dans la steppe, nous revoyons une vieille connaissance. Notre train file tout droit; à gauche, ondulent les montagnes grises; à droite, devant nous, derrière nous, la plaine vide s'arrondit à l'horizon. Par-ci par-là des cavaliers apparaissent; des moutons, des chameaux se devinent autour de petits tas noirs à ras du sol qui sont des tentes. Le jour monte, le soleil éclate, mille couleurs irisent les montagnes, et la steppe illuminée prend vie. Elle se peuple d'aouls au bord de l'eau, des étangs se dessinent, reluisent, en nombre infini; le changement de décor a été brusque, la transformation féerique : soudain la nature morne s'est parée. Mais les images vivantes que nous croyons pouvoir toucher du doigt s'éloignent et fuient devant nous : à l'approche de la locomotive, l'eau semble s'évaporer; nous regardons en arrière, et la voilà pourtant qui miroite. Nous traversons à toute vapeur un mirage immense. Décidément, nous sommes dans la steppe, on la reconnaît à ses tromperies.

Pour que rien ne manque au paysage dont nous avions gardé le souvenir, au loin, d'immenses trombes de fumée s'élancent, se tordent épanouies au sommet ainsi que des ombellifères géantes sur des tiges tourmentées.



Gazelle.



SALIANE.

CHAPITRE II

DE TIFLIS A RECHT.

En voiture. — Saliane. — Types d'indigènes. — La pluie et ses effets. — Des sectaires. — Le pays des boues. — Au bord de la mer. — Encore des forêts vierges. — A la frontière persane. — La population; sa manière de vivre, paresse. — Féodalité. — Scènes de la vie féodale. — Paysages du Talich; habitations, mœurs, éducation, servage, musique, médecine.

21 mars.

Dans l'après-midi, nous débarquons à Hadji-Caboul, dont la station est au milieu de la steppe. Quelques maisons entourent la gare. Nous sommes en pays tatare, en pays de race turque. Que voulez-vous qu'on trouve dans la plaine, sinon des Turcs? Ce côté de la Caspienne ressemble tant à l'autre! Néanmoins, les types diffèrent; ici, le mélange de sang caucasien et persan est visible, les hommes ont la taille élancée, des traits fins, des nez droits. Il y a un affinement d'une race trapue par les croisements avec une race élégante et nerveuse.

Nous envoyons à la station de poste commander les chevaux, et après déjeuner, nous nous installons sur de nombreuses bottes de foin et partons au son de la clochette de la donga tremblotante. Les chevaux sont bons, et nous allons grand train. La perikladnaïa où nous nous prélassons est tou-

jours aussi moelleuse qu'autrefois, on ne l'a pas modifiée : il lui manque toujours des ressorts. Les chemins ont les ornières réglementaires, et nous y retrouvons certains cahots qui vont à l'âme. Le séjour de Paris ne nous a pas enlevé toute souplesse heureusement, et, les jambes croisées sur les bottes de foin tapissant le fond de la voiture, nous dodelinons énergiquement de la tête en contemplant le coucher du soleil.

Les « lettres ouvertes » nous donnent droit, parait-il, à une escorte, bien inutile du reste, et nous sommes accompagnés de trois cavaliers armés du sabre et du fusil. Ils galopent à nos côtés et, de temps à autre, nous offrent le spectacle d'une fantasia, lorsque le terrain s'y prête. La fantasia s'appelle ici « djiguitovka », la racine « djiguit » est turque et veut dire brave; traduisez comme vous l'entendrez.

Aujourd'hui 22 mars, à Saliane, la pluie menace, et nous achetons immédiatement du feutre fabriqué par les Tatares; il ne vaut pas celui des Kirghis. Nous en ferons garnir nos deux cantines. Nous savions à l'avance qu'il y aurait du feutre au bazar, nous étions dans la steppe; l'une ne va pas sans l'autre.

Saliane s'étend le long d'un anneau de la Koura. Les maisons, en bois, sont éparses autour de grandes places. Le fond de la population est tatare, on compte aussi des Persans, des Arméniens en grand nombre, parait-il, et des Russes. Presque tous vivent de la pêche de l'esturgeon, dont la rivière foisonne et qu'on fume et exporte.

Le bazar musulman est fermé, nous ne voyons que quelques marchands de fruits sous des huttes de paille, et des marchands de sel apporté, dit-on, de Khiva et du pays des Turcomans. Dans les boutiques tenues par des Arméniens ou des Russes, on débite des cotonnades et de la vaisselle; ces produits sont de Russie et de qualité inférieure. C'est aujourd'hui le premier jour de l'an des musulmans, et voilà pourquoi le bazar est fermé. Les gens circulent, vêtus de leurs beaux habits. Les tcherkeskas serrées à la taille et à longs pans sont déjà plus rares ici. On les porte plus courtes et souvent non fermées sur la poitrine; elles ne pendent pas plus bas que le genou. En revanche, le bonnet en peau de mouton est plus haut et au sommet plus large. La chaussure a changé; ce n'est plus la botte, mais une sorte de babouche très large, à bec recourbé, à talon de bois qui s'incruste sous la cambrure de la plante, de sorte que le talon dépasse; les pieds sont nus ou dans des chaussons de laine, ayant souvent des dessins en couleur. Il faut une certaine accoutumance pour se servir sans douleur de ce commencement de soulier; tout d'abord, comme disait un de mes amis, on a la sensation désagréable de poser le pied sur des pommes de terre.



ENFANT TATARE SUR UN POULAIN.

A l'occasion de cette grande fête du « nouroux[1] », les musulmans qui sont chiites se sont teints de henna. Presque toutes les mains sont rouges, les barbes, — surtout celles de ceux qui grisonnent, — sont rutilantes; les chevaux eux-mêmes ont été barbouillés de la plus belle des couleurs. Les promeneurs sont nombreux, la foule flâne gaiement; des cavaliers la traversent à fond de train en poussant des cris de joie.

Nous avons obtenu à grand'peine d'un bourrelier indigène qu'il couse du feutre autour de nos cantines; il voudrait profiter de la fête, mais dès que nous lui offrons un bon pourboire, il se met immédiatement à la besogne, et sa figure désolée devient souriante. Quand nous rentrons à la station pour déjeuner, le travail est achevé. Nous décidons d'aller coucher à Tisiakent, un village. La steppe commence près de la Koura; de loin en loin, on aperçoit des hameaux aux maisons entourées de haies, de beaucoup de haies; quelques Tatares se sont décidés à dire : « Ceci est à moi, que les autres prennent le reste. » La terre ne manque point, mais les habitants; la sécheresse non plus n'est pas à craindre, du moins en cette saison, car la pluie tombe.

Aujourd'hui 23 mars, elle tombe mieux, c'est-à-dire plus qu'hier encore. Nous partons. L'ondée devient averse incessante tout le long de la route. Aussi les maisons en carreaux de terre, bâties le plus simplement possible, ont des toits de chaume pointus afin que l'eau s'écoule par une pente rapide. Cette précaution est indispensable, et on la prend partout où les pluies sont fréquentes. Ces toits donnent au paysage un aspect inattendu, et le Bocage me revient en mémoire. N'allez pas penser que je veuille d'une similitude d'architecture conclure à une analogie de cervelle et de race : les lois de la pesanteur, le besoin d'être à sec ont tout fait, et l'expérience. Nous sommes bien chez des gens de langue turque.

A Andreïeff, à Prichip, les stations suivantes, nous tombons dans un autre monde. On n'a de ces surprises que dans le gigantesque empire des Tzars. Voilà des maisons construites à la manière de Russie, des rues droites, des champs soigneusement cultivés, des prés verts avec des troupeaux de bétail et de robustes chevaux russes. Cette contrée est habitée par les descendants de sectaires nommés « malakanes ». Je questionne notre postillon tatare :

« Pourquoi ces Russes ont-ils quitté leur pays?

— Parce que l'on voulait qu'ils fissent trois fois le signe de la croix en priant, et ils ne le voulaient faire qu'une fois. »

[1] Nouvelle année.

Le pays est très fertile, mais fiévreux; les chemins sont épouvantables, mais les attelages excellents nous tirent de cette bouillie annonçant que le Guilan commence. Guilan veut dire pays des boues : un nom appliqué fort à propos. A Andreïeff, une brave femme nous demande une consultation. Elle est vieille, la fièvre la mine, elle est sans forces, et, comme elle dit, « elle sent la mort venir ».

« Il y a beaucoup de fièvre dans le pays? demandons-nous.

— Beaucoup, nous répond-on. Bien des gens en meurent.

— Pourquoi y restez-vous?

— Nous sommes nés là, et la terre est très bonne. »

Par habitude, l'homme vit sous des climats mortels et dans la pauvreté : il n'a pas même lieu de se consoler en pensant que la terre est bonne, et la maladie, le milieu écrasant lui ôtent le désir et jusqu'à l'idée d'un sort meilleur.

Après Prichip, village de malakanes riches, nous allons à travers champs. Sans nos excellents chevaux nous y serions restés. Quelle boue! quels cahots! quels bonds! quelles descentes! Le postillon perd fréquemment l'équilibre et tombe sur la croupe des chevaux; il en rit et les fouette de plus belle. Jusqu'à Kizil-Agatch, nous ne marchons pas, nous sautons. On aperçoit des étangs, et à droite, des montagnes couronnées de forets. Nous descendons vers la Caspienne, d'où nous vient cette pluie fatigante.

Nous sortons de Kizil-Agatch par un temps supportable; la pluie a cessé. Le ciel est toujours couvert, les ondées menacent. La boue continue d'être très épaisse : à gauche, c'est la plaine; à droite, des montagnes couvertes de forêts se perdent dans la brume; en face, nous avons le vide de la mer Caspienne. Nous longeons des marais qui recèlent un gibier nombreux : canards, hérons, sarcelles, cormorans, aigles cancanent, volettent, planent. Puis on traverse une broussaille où les renards ne manquent pas. Nous descendons toujours vers la mer; un véritable Pays-Bas, humide, foyer de fièvre.

Les sables commencent, la station n'est pas loin, — son nom indique qu'elle est sur le sable (Koum), — ni la mer, dont cette poudre est la trace. La maison de poste est au milieu d'une roselière, au bord d'une petite anse, où nous trouvons des bateliers occupés à décharger du poisson frétillant et à en embarquer qui est fumé.

De Koumbachi, nous allons à Lenkoran par une route de sable. Nous voyons la pleine mer : au nord, la pointe de l'échancrure de Kizil-Agatch; des voiliers louvoient; le vapeur venant de Bakou se lève dans le lointain, quand nous entrons dans Lenkoran, aux maisons alignées sur la rive. Les



DANS LA BOUE.

barques de pêche sont nombreuses. Le bazar est fermé, la fête continue; partout les Tatares, teints de henna, flânent endimanchés, si l'on peut dire cela des musulmans.

Lenkoran n'est remarquable que par la fièvre que lui envoient les marais qui bordent cette ville du côté de l'ouest.

Nous descendons à la station de poste, la dernière du territoire russe. Plus loin, il n'y a que des sentiers, et nous poursuivrons notre voyage avec des chevaux. Nous présentons nos respects au chef du district, qui met à notre disposition un de ses employés de police parlant le russe et le turc. Il promet de nous amener demain matin un homme qui nous fournira



Station du Lenkoran.

autant de chevaux que nous voudrons. L'interprète est un musulman asthmatique, portant la tcherkeska avec beaucoup d'élégance; il attribue au climat sa maladie, qu'il traite tantôt par les talismans, tantôt par l'indifférence.

Il nous arrive vers huit heures, le 25 mars, avec un tout petit Tatare à gros bonnet et fort obséquieux. Il nous le recommande chaleureusement; il le comble d'éloges. Le Tatare les accueille d'un air confit, et chaque fois que je le regarde, il s'incline profondément, les mains croisées sur l'estomac.

« Vous pouvez vous fier à lui, dit l'homme de police; c'est un honnête homme, bien connu de tout le monde sur la route que vous allez suivre, et respecté de tous, croyez-moi. La preuve que je ne vous mens point, c'est qu'on le laisse entrer dans les chambres des femmes.

— Pas possible!

— Oui, dans les chambres des femmes. Au reste, il est riche et possède à Lenkoran une belle maison. C'est le plus honnête homme que je connaisse, etc. »

Y a-t-il moyen de ne pas s'accommoder d'une perle aussi rare?

Là-dessus, nous entamons la discussion au sujet des chevaux, et après une heure de feintes, d'attaques, de ripostes, de reculades, nous tombons d'accord. A midi, nous partirons avec cinq chevaux, trois de selle, deux de bât. Nous achetons quelques provisions dans le bazar : trois bourkas, trois fouets; nous écrivons à la hâte quelques lettres que nous portons à la der-



Costumes et maison tatares.

nière poste, où nous voyons le portrait neuf du nouveau tzar dans un vieux cadre.

Vers midi, arrive le petit Tatare en compagnie de trois ou quatre escogriffes aux mains rouges de henna, à figure longue de Persans, qui nous saluent profondément, la mine attristée.

« Ce sont les hommes qui doivent m'accompagner », dit le petit Tatare.

La présentation faite, ils se tiennent cois, dans une attitude respectueuse.

« Vous allez charger les bagages, et nous partons. »

Tous les quatre s'inclinent en signe d'acquiescement. Puis, le petit Tatare, d'un ton insinuant :

« Mais cela sera difficile, car nous n'avons que deux chevaux prêts; les autres ne le seront que ce soir.

— Pourquoi ce retard?



DANS LES MARAIS DU LENKORAN.

— Ils ne sont pas ferrés. Demain matin, au jour, tout sera en ordre, et nous arriverons à Astara vers midi. Et si ce que je te dis ne se fait pas (se prenant l'oreille), tu peux me couper cette oreille et même l'autre, Vallah! »

Comme nous savons que la route, à partir de Lenkoran, traverse la boue ou le sable, et que nulle part elle n'est pierreuse, nous en concluons que les chevaux n'ont pas besoin d'être ferrés, et que le Tatare ment certainement.

« Veux-tu payer demain dix roubles par cheval qui ne sera pas ferré, et je croirai que la raison que tu donnes du retard est vraie? »

Le petit Tatare à gros bonnet voit que je ne le tiens pas pour sérieux, et il se met à sourire; quant à ses compagnons, ils rient. En réalité, ils veulent profiter de la fête d'aujourd'hui, et ils l'avouent finalement. « Demain, ce sera moins fête, et tout ira pour le mieux. » Nous cédons à leur désir, parce qu'il n'y a pas autre chose à faire, et ils s'en vont, après un profond salamalek, en échangeant des plaisanteries.

Ce petit incident nous est un avertissement que le voyage est bien commencé, puisque voilà un retard inattendu. Quand on part, il faut se dire qu'on ne perdra pas une minute en chemin, comme si l'on avait parié de tourner autour de la terre en quatre-vingts jours, et, durant la route, on s'aperçoit qu'il faut de la patience et n'être pas plus pressé que si l'on disposait de quatre-vingts ans pour cette même excursion. Inutile, au reste, de « ratiociner » ; car celui qui est emporté devra souvent être calme, et il finira par s'étonner de sa condescendance; celui qui est calme désapprendra la patience et se surprendra dans des emportements enfantins. Concluez-en que le voyage forme l'âme et le cœur, comme on dit, dans une certaine mesure.

Nous profitons du loisir que nous vaut le commencement de l'année musulmane pour acheter quelques douceurs : j'entends des raisins secs du Caucase et des abricots séchés de Mazendéran.

Puis, nous faisons un tour de chasse près du marais, où nous nous embourbons inutilement, sans tuer le moindre canard ni même un cormoran coriace. Et nous allons respirer un air pur sur la rive de sable de la Caspienne furieuse, qui veut bien laver soigneusement nos bottes. L'homme utilise les forces de la nature.

Le Tatare nous a promis d'etre prêt avant le jour; il est six heures, et tous les chevaux ne sont pas encore là. Au dernier moment, voilà qu'il en faut six au lieu de cinq, ainsi qu'il était convenu hier. Notre homme se lamente, ses compagnons ont des éclats de voix en discutant très sérieuse-

ment en apparence : « C'est trop de bagages! c'est trop de bagages! Il faudrait six chevaux! Il en faudrait sept! » Une comédie comme qu'on nous joue là, dont le dénoûment est que nous payons un cheval de plus.

Nous faisons observer au Tatare que, hier, il a offert une oreille s'il était en retard, et il l'est; mais il s'incline et fait l'éloge de notre bonté en termes si flatteurs, que nous ne lui coupons pas d'oreille. Nous partons par une pluie battante. Au sortir de Lenkoran, nous avons à franchir une rivière gonflée par les eaux. Nous suivons le guide avec précaution; nos petits chevaux en ont jusqu'au poitrail, et nous jusqu'aux genoux.

Nos longues bourkas trempent dans l'eau, nous chargent les épaules d'un poids gênant, et nous avons la sensation de traverser un fleuve ou une rivière de glu, ou bien qu'une ondine capricieuse nous tire par derrière et nous invite à l'accompagner vers ses demeures riantes. La vérité est que nous sommes empêtrés dans notre accoutrement, que le flot est rapide, et qu'il nous roulerait comme des feuilles si nos chevaux s'abattaient.

La foret commence de l'autre côté de la rivière de Lenkoran. Nous patangeons dans une boue tenace, puis nous gagnons le sable du rivage. Nous le suivrons aussi longtemps qu'on pourra.

Nos chevaux trottinent, les vagues baignent leurs sabots, puis elles s'emportent, et nos bêtes, prises de peur, reculent, et nous sommes aspergés d'écume. En haut de la berge falaisée, on aperçoit, de temps à autre, le chaume d'une masure tatare. Voilà des échancrures dans la rive et des marais cernés de forêts vierges. On distingue des saules, des acacias, des ormes reliés par des lianes énormes; le bois est pris dans les mailles d'un filet fait des rebuts de la végétation.

Tous les oiseaux de la création sont ici : des branches sont couvertes de grappes de cormorans, de corbeaux, de pies; il y a aux cimes des ormes des bouquets de vautours et d'aigles; dans le marécage, les spatules, les flamants, les cicognes, les hérons errent en levant cérémonieusement les pattes; les canards sont innombrables; les faucons et les émerillons pêcheurs, aux ongles démesurés, dévorent le poisson qu'ils ont pris, perchés sur une branche, ou bien rasent l'écume des flots, le bec en avant, la serre ouverte, prêts à harponner les imprudents; au-dessus de nos têtes, tirent des cygnes, des pélicans bien alignés et ayant au cou comme un sac de voyage. Un coup de fusil sur un canard, et tout ce monde effrayé pousse des cris : ce sont des cancans, des piaillements, des croassements, des hululements, des claquements de castagnettes; bref, imaginez un concert de tous les oiseaux de la création. Une musique charivarique nous

assourdit, et c'est en vain que la Caspienne bat la mesure à l'orchestre, de sa houle réglée par le vent du nord-est. Puis, le calme revient, on ne distingue que le sifflement des cormorans et les mouettes jacassant ainsi que des femmes turques à une fontaine; les pélicans goitreux se sont tus, et ils nagent dans le ciel gris qu'ils taillent silencieusement de leurs longues ailes.

On voit des cabanes de bûcherons; des coups de cognée retentissent près du sentier que nous suivons à travers bois; puis, voilà un peu de plaine et des rivières et deux bacs, les derniers : un à Chak-Agatch, un autre à Kala-



Bords de la Caspienne.

dagui, où des pêcheurs attendent le beau temps sous des tentes de toile goudronnée. Ce sont des Russes, des Cosaques, des Kalmouks reconnaissables à leur type mogol; ils fument par passe-temps. La pluie, qui avait cessé un temps, coule de nouveau à flots, la mer est furieuse. Nous nous en éloignons pour abréger la route.

Après avoir franchi maint torrent, allant de fondrière en fondrière, nous arrivons à Astara par une pluie torrentielle, à l'heure où la nuit monte. Nous entrevoyons la maison carrée en briques et à toit de zinc de la douane, et nous frappons à la porte de la maison voisine, où le comptoir de la Compagnie Merkur et Kavkas est installé. On nous attend, et nous trouvons encore un bon gîte, c'est-à-dire des bancs, une table, un plancher

de bois pour s'étendre et un gros poêle ronflant pour nous sécher. Une douzaine d'œufs et une douzaine de verres de thé — par estomac — nous réconfortent rapidement.

L'agent de la Compagnie, qui est fort aimable, nous annonce que probablement nous ne pourrons passer demain la frontière tracée par la rivière dont les eaux sont très profondes en ce moment. Il suffirait d'un peu de beau temps, quelques heures seulement sans pluie, pour que le gué fût praticable. Il n'y a pas de grosse barque, rien que des pirogues, à l'équilibre très instable, creusées dans des troncs d'arbres.

Nos gens ne tardent pas à confirmer ces dires, en aggravant encore la situation, car ils ne sont pas pressés de partir par un temps aussi désagréable. Ils se plaignent fort de ne pouvoir aller passer la nuit dans le village persan sur la rive opposée, où ils ont des connaissances.

Ce coin de pays est en partie défriché, et les Tatares sèment du riz. Ils sont, paraît-il, d'une paresse inimaginable, labourant à peine le sol très fertile, se couchant au bout du champ tandis que les femmes sèment. Et quand vient la moisson, plutôt que de la faire eux-mêmes, ils préfèrent en abandonner le tiers aux gens de la montagne, qui travaillent à leur place.

Dans la saison où le riz est repiqué, les femmes et les enfants sont chargés de la besogne. Les hommes pêchent à l'occasion et préfèrent le sommeil à tout le reste. Ils sont si paresseux, nous dit l'Arménien, qu'ils ne volent pas. Vous n'auriez jamais pensé qu'on pût être honnête par paresse. Pourquoi pas? Les moralistes assurent qu'on a les qualités de ses défauts.

A la vérité, les Tatares sont paresseux; et pour l'affirmer nous ne nous bornons pas à croire des ouï-dire, nous en croyons nos yeux. Ils habitent de misérables masures de terre couvertes de chaume, ou des huttes de roseaux barbouillées d'un gâchis de terre, et pourtant ils ont du bois à deux pas et en abondance. Ils grelottent de froid, d'humidité, faute d'un combustible dont ils n'ont pas le courage de faire provision. Il arrive même que le bois se vend plus cher à Astara, en vue de forêts superbes, qu'à Bakou, où parfois on l'importe de Perse.

Ils se nourrissent mal, surtout de riz, de cornichons et de melons, et le sol est riche. Ils sont mal vêtus et maladifs; ils sont rongés par la fièvre, et on les dit susceptibles de colère et non de ténacité. Ils jouent volontiers de leurs kindjials aux lames terribles, mais n'aiment pas manier la pioche. Ils ont le tempérament d'une race nerveuse au sang appauvri par un climat malsain.

La pluie tombe au réveil, mais moins dru qu'hier. Nos tcharvadars (muletiers), qui sont payés à la journée, nous content que c'est une malédiction du ciel, que la rivière est infranchissable, et qu'il vaut mieux attendre le lendemain. Aujourd'hui, un homme en aurait au cou et un cheval chargé par-dessus la tête : « A moins de vouloir la mort des musulmans, il est impossible de partir », disent-ils. Et ils jurent par leur barbe qu'ils sont d'honnêtes gens. Nous résilions le traité et nous envoyons louer des chevaux dans le village persan. Nous partirons demain, quelque temps qu'il fasse. Nous avons engagé à notre service un certain Amman, ancien matelot, ancien surveillant de travaux, pêcheur, actuellement contrebandier, etc. ; il parle le russe et ne manque pas d'intelligence ; il comprend le persan et le parle intelligiblement; le turc est sa langue nationale : c'est donc un interprète suffisant.

La pluie a cessé un instant ce matin, et nous avons pu traverser le tchaï (rivière) à gué. Nous n'avons pas eu besoin de confier nos personnes au Kurde herculéen, à face de sauvage, large et lippue, qui dirige très habilement son koulasse (pirogue) à la perche. Nous nous tirons plus difficilement du mortier dont est fait le chemin qui traverse le bazar et conduit à la demeure du chef du village, à qui nous demanderons un guide. Le chef est un charmant petit homme, bien maquillé, élégant, ayant chaussettes blanches, pantalon bleu, tunique ouverte et noire, bonnet frisé d'astrakan. Sa politesse est extrême, sa dignité grande, ses manières efféminées, et il vous a une façon distinguée de crochir son petit doigt orné de bague à turquoise, qu'une modiste coquette chiffonnant des dentelles ne désavouerait pas. Après trois quarts d'heure d'attente, un guide arrive, et nous nous séparons du « sous-préfet », qui parait désolé.

« Quel dommage que vous partiez ! mon district est à vos ordres, j'aurais réalisé tous vos désirs. Si je n'attendais un de mes supérieurs, je vous accompagnerais : que Dieu vous protège ! etc. »

La « sous-préfecture » est une maison à toit de chaume, au fond d'une grande cour fermée par une haie de roseaux. On entre par une porte basse, et tout d'abord on trouve le salon, où le chef a pour bureau un tapis sur lequel il s'accroupit jambes croisées, au milieu de ses assesseurs : l'un lui tendant l'encre, l'autre la plume, un autre le papier pour une signature.

Le chef administratif n'a pas eu le temps de redresser son échine ployée horriblement par une courbette respectueuse à notre adresse, que déjà la pluie tombe de plus belle. Quelle boue ! que de boue !

A environ trois kilomètres, on rencontre la rivière assez importante de Khodjikara. On décharge les chevaux, on place les bagages dans les pirogues

(koulasses), les chevaux dessellés nagent, les hommes se déshabillent et se mettent à l'eau pour gagner du temps et ne rien payer. Nous traversons des marais fiévreux, puis nous longeons la mer, tantôt sur la rive sableuse, tantôt en haut de la berge.

La pluie tombe, nos hommes vont jambes nues, au petit trot, beaucoup plus vite que nos chevaux, qui n'ont pas dans les veines une goutte du sang de Bucéphale.

Fréquemment, des cours d'eau coupent la route. A notre droite, les montagnes se succèdent peu élevées, de hauteur à peu près égale, barrant l'ho-



En pirogue.

rizon de leurs pentes boisées. Ces montagnes semblent de loin régulièrement plantées d'arbres taillés de main d'homme, comme si on les avait voulues bien pointues. C'est une sorte d'agrandissement des forets fabriquées en Allemagne pour jouets d'enfants. Par places, la neige a si bien couvert les arbres, qu'ils sont coiffés d'une frisure blanche.

Nous entrons sous bois et nous arrivons à Visna, où le guide nous annonce que l'autorité de son chef d'Astara finit. Il refuse obstinément d'aller plus loin, malgré les promesses et les menaces. Nous l'invitons à nous conduire au chef du village, et à travers des marais et des arbres et une boue d'Asie, nous atteignons à grand'peine une clairière où s'allonge une maison peu large, posée sur un terre-plein, couverte de chaume, ayant une longue galerie dont chaque colonne est un tronc d'arbre à peine debarrassé de son

écorce. Des chiens-loups à long poil nous accueillent par des aboiements qui ne sont pas ceux de l'amitié, et mordent nos chevaux aux jarrets. De bons coups de bâton les écartent, et il sort des fourrés une nuée de malandrins déguenillés ayant en main une serpe à long manche. Ils sont à peine vêtus, ils ont la physionomie hardie et paraissent plutôt étonnés qu'effarouchés de notre arrivée.

A la porte d'une des chambres de la belle maison, apparaissent des têtes de femmes de tout âge, avec une poussinière d'enfants entre les jambes. Dans une autre chambre très vaste, autour d'un brasier, il y a un cercle d'hommes accroupis.

Nous réclamons le chef. Un homme prend la parole, puis un autre, puis encore un autre, mais ce n'est point le chef. Nous insistons avec énergie, et enfin un vieil homme daigne quitter sa place près du feu et se présente. Sa barbe est blanche et sa parole laconique. Nous lui demandons un guide moyennant argent, et il refuse. Il ne veut rien entendre et nous invite à le laisser tranquille ; il retourne à son brasier. Nous le menaçons du Chah, d'un chef voisin, mais il ne s'effraye pas et dit qu'il n'a peur de personne. La trentaine d'individus qui l'entourent paraissent d'accord avec lui, et nous partons après avoir annoncé au vieux sauvage que nous dirons au khan voisin le mépris que le chef de Visna a pour lui. Tant pis s'il en résulte des désagréments.

Le vieux a été impressionné, car un homme ne tarde pas à nous joindre qui prend les devants et élague avec sa longue serpe les branches gênantes. Il paraît que nous avions commis une maladresse en invoquant l'autorité du khan de Kargauroud, qui est détesté dans cette contrée soumise au khan de Khevir.

Nous n'avons eu un guide que lorsqu'on a su que nous allions lui demander l'hospitalité ce soir même.

Avant la nuit, nous sommes à Khevir, dans la forêt défrichée par endroits et sur les terres de Rakim-Khan, qui nous offre cordialement une de ses maisons, égayée par un grand feu.

Pour nous servir d'une expression qui n'est pas orientale, nous sommes trempés comme une soupe, et nous nous plongeons avec plaisir dans un bain de chaleur et de fumée. Le feu est allumé dans une de ces cheminées du pays qui n'en sont pas, puisque le courant d'air se fait par la porte. Les fagots sont entassés dans une niche en terre semblable à une grande niche à saint, et quand ils flambent, une gerbe de feu s'élance, lèche les parois de la niche, et dépasse l'auvent ou la capote, et alors, comme il n'y a pas de feu sans fumée, on est enveloppé d'un nuage qui oblige ceux qui sont

debout à s'asseoir, et parfois ceux qui sont assis à s'étendre à plat ventre : tel est le cas quand il y a une forte pression de l'atmosphère, comme aujourd'hui. Et c'est dans cette posture que le khan nous trouve lorsqu'il vient nous rendre visite avec son cousin germain, et nous fait servir un repas très simple, mais délicieux, consistant en truites saumonées gigantesques, bien braisées, et en riz à la graisse, suivi de laitage et de raisins secs.

Rakim est un homme de taille moyenne, aux traits réguliers, brun, coiffé du bonnet d'astrakan du pays, en tunique ouverte à boutons de cuivre, ayant pantalon de bure grise, et les abarcas de cuir à bec maintenu,



Khevir.

comme les « carbatinæ » antiques, par des lanières de laine tressée. Son cousin, plus jeune, a la tunique bleue du monde officiel persan. Ils ont le kindjial au côté.

Rakim nous rend amplement les compliments que nous lui faisons, et nous apprend qu'il descend chaque hiver dans son fief examiner l'état de ses terres, percevoir les redevances, entendre les réclamations, arranger les différends. En hiver, il habite la montagne. Son cousin, qui l'accompagne, a vécu deux ans à Téhéran, mais il s'y est ennuyé et est revenu à Khevir.

Le khan a des difficultés avec un voisin, son parent, qui lui cherche constamment noise et lui veut, dit notre serviteur, « acheter ses terres sans argent ». Il se plaint amèrement du manque de respect de son ennemi, qui vient encore de l'insulter gravement à l'occasion du nouvel an,

en ne lui rendant pas visite le premier, comme étant le plus jeune, ainsi que l'exige la coutume. Et puis, à chaque instant, les serfs de Rakim sont malmenés, et lui doit user de représailles. L'affaire s'envenime et finira mal.

Lorsque les khans s'envoient leurs serviteurs, les serviteurs sont mal reçus, et le dissentiment est chaque jour plus grand. Rakim sait que nous allons à Téhéran, où il a son frère aîné attaché à la personne du chah; il serait heureux que nous disions à l'aîné que la terre de Khevir, depuis cent ans dans la famille, est en danger d'être perdue, et que l'intervention de Sa Majesté le chah serait utile.

« Pourquoi n'écrivez-vous pas à ce propos? disons-nous à notre hôte.

— C'est que mes lettres sont toujours interceptées avant d'arriver à Téhéran. »

Le khan nous demande une consultation pour lui-même et pour plusieurs de ses gens qui ont les yeux malades, puis il se retire. Demain, il nous accompagnera jusqu'à la frontière de son domaine.

Nous partons pour Karganroud dans la matinée, par le soleil, qui daigne enfin nous réchauffer. Quelques hommes, porteurs de peabodys et de kindjials, vont en avant. Le khan, à cheval, avec deux serviteurs à pied, nous précède : tous sont armés, le jeune cousin a même un revolver au côté. Nous nous enfonçons dans la forêt vierge, et la promenade par un sentier capricieux est charmante. Il suffit d'une ou deux heures telles que celle-ci, passées dans une nature aimable, pour oublier des semaines, des mois de fatigue et d'ennui.

Nous sommes dans un bois de grenadiers sauvages et d'églantiers, ils s'entassent sous des acacias et des hêtres entrelacés de lianes qui les unissent en les étreignant ; des arbres rompus par l'orage sont cassés au milieu, et leurs cimes, dont l'orgueil a été abattu jusqu'à terre, se sont ranimées, ont repris vigueur comme Antée, et elles lancent parfois des rejetons vigoureux, bien droits et pleins de vie : tels ces peuples que le malheur abat pour les relever et les rajeunir. En bas, heureuses comme nous des rais d'or qui illuminent la forêt, on voit des anémones, des pâquerettes, des violettes ; les mousses verdoient ; puis des oiseaux chantent, et c'est le calme et la gaieté. Mais nous n'entendions pas, dans notre joie de vivre, les coups sourds et répétés que la mer frappe à notre gauche ; elle est là, et furieuse comme une folle, tout près de nous ; par l'entrecroisement des branches on l'aperçoit écumer de rage. Les cavaliers vont à la file sous bois, ils se penchent quand le khan, de son kindjial, n'a pas abattu les branches épineuses menaçant la face de ses hôtes. Les gués succèdent aux gués.

Un pêcheur est au bord d'un ruisseau; il vient de faire sauter un saumon superbe, d'un coup de crochet habilement appliqué sous le ventre. Le khan nous offre, d'un geste amical, la bonne prise, car il est maître de tout ce qui vole dans l'air, de tout ce qui nage dans l'eau. Nous refusons. Et le serf continue sa pêche, le seigneur son chemin, sans qu'un mot ait été échangé.

Nous sortons de la forêt et suivons le rivage de la mer, où sont amassés des millions de coquillages qu'elle ne baigne plus. Nos chevaux, en les foulant, font avec leurs sabots un bruit de cloches lointaines sonnant à toute volée un jour de fête. Et nous avons des visions d'églises gothiques vomissant un peuple qui s'ébaudit; ces visions finissent sur le sable fin lavé sans interruption par le va-et-vient du flot. Nous ne sommes pas seuls à voyager, car là-haut passent toujours les longues files des pélicans et des cygnes, mais ils tirent vers le nord. Chacun va de son côté ici-bas.

Les khans nous accompagnent jusqu'à la limite de leurs États, près d'une rivière; de l'autre côté, on voit une hutte de roseaux avec des hommes armés.

Les khans nous font leurs adieux après avoir mis pied à terre, et Rakim nous prie de ne pas oublier la commission dont il nous a chargés pour son aîné, à Téhéran.

Sur ce, nous franchissons le gué, et nous sommes sur la terre de l'ennemi de notre hôte. Les hommes armés viennent nous regarder passer, ils sont chargés de faire payer un péage à ceux qui pénètrent sur le territoire de leur maître. Poste de douaniers à mines de bandits. Ils échangent quelques paroles avec notre interprète, et une fois renseignés sur notre compte, ils nous saluent.

Vers cinq heures du soir, nous arrivons à Kargaroud par un chemin assez bon pour des chevaux meilleurs que les nôtres. Des cavaliers envoyés par le khan nous invitent à venir au « château », où l'on nous attend. Nous n'y arrivons qu'à la nuit noire, après deux heures de marche dans un bourbier affreux et après avoir traversé la rivière, au lit large et semé de galets, qui fournissent au cheval de notre domestique l'occasion de butter, et au cavalier celle de prendre un bain inutile. On nous installe dans une chambre blanchie à la chaux, ayant des niches en guise de portemanteaux ou d'armoires, et des meubles : une table, trois chaises de modèles variés, mais européens, nous prouvent que le maître de céans a eu le contact de l'Occident. Une nuée de serviteurs nous entourent, tous ont au côté un long kindjial. Nous avons peine à échapper à leurs attentions infinies. Enfin, ils vont se coucher, après avoir annoncé que demain matin le khan nous rendra visite.

Il vient, en effet, quelques instants après notre lever; il a derrière lui une suite nombreuse; son beau-frère, et un cousin qu'il nous présente, l'accompagnent. Il nous demande où nous allons, quel est le but de notre voyage, et il est très heureux de placer, quand il le peut, un mot de français. Il ébauche même des phrases rudimentaires, mais il comprend à grand'peine les réponses les plus simples. Il a alors recours à notre interprète qui lui parle le



Homme d'armes taliche.

turc du Talich. Le khan remarque que notre homme a l'accent du pays, et il lui demande comment il se fait qu'il soit sujet russe et s'il n'est pas du Talich. Il lui reproche d'avoir quitté son pays, et lorsque Amman lui dit qu'il est originaire d'Ardebil, le khan fronce le sourcil, car il déteste les gens de cette tribu.

Le khan est petit, maigre, nerveux; il a une tête de vautour, au bout d'un long cou à la pomme saillante, le nez aquilin, l'œil noir et grand, au regard faux; il sourit très fréquemment et montre des dents petites, pointues. Il est très maître de lui-même, pose des questions insidieuses, et

répond aux nôtres sans se presser. Un homme défiant, aux allures de chat-tigre; il inspire à Amman un malaise visible. Tout le monde tremble autour de lui.

Notre amphitryon déjeunera avec nous.

« Si vous permettez », dit-il avec un sourire obsédant. En attendant, il nous propose une promenade et en profite pour nous accabler de questions.

« Pourquoi n'avez-vous pas Sa Majesté chez vous?

— Je ne sais pas.

— Vous savez, mais vous ne voulez pas me le dire.

— Peut-être parce que le peuple n'en veut pas.

— Pourquoi ne veut-il pas Sa Majesté?

— Parce qu'il veut être lui-même Sa Majesté.

— Cela n'est pas possible, il ne peut y avoir qu'une Sa Majesté! Je ne comprends pas. »

Je me garde bien de chercher à lui expliquer ce qu'il ne comprend pas.

« C'est Mac Mahon qui est chef en France?

— Non, il ne l'est plus, il a été remplacé par Grévy.

— Qu'est-ce que Grévy a fait de Mac Mahon? il l'a chassé de France?

— Non, l'un et l'autre vivent à Paris. » Voilà qui est encore plus incompréhensible pour le khan, et il communique à son beau-frère l'étonnement où cela le plonge. Il est visible qu'ils ne me croient pas.

« Et Mac Mahon reste tranquille, il ne cherche pas à se venger?

— Non. »

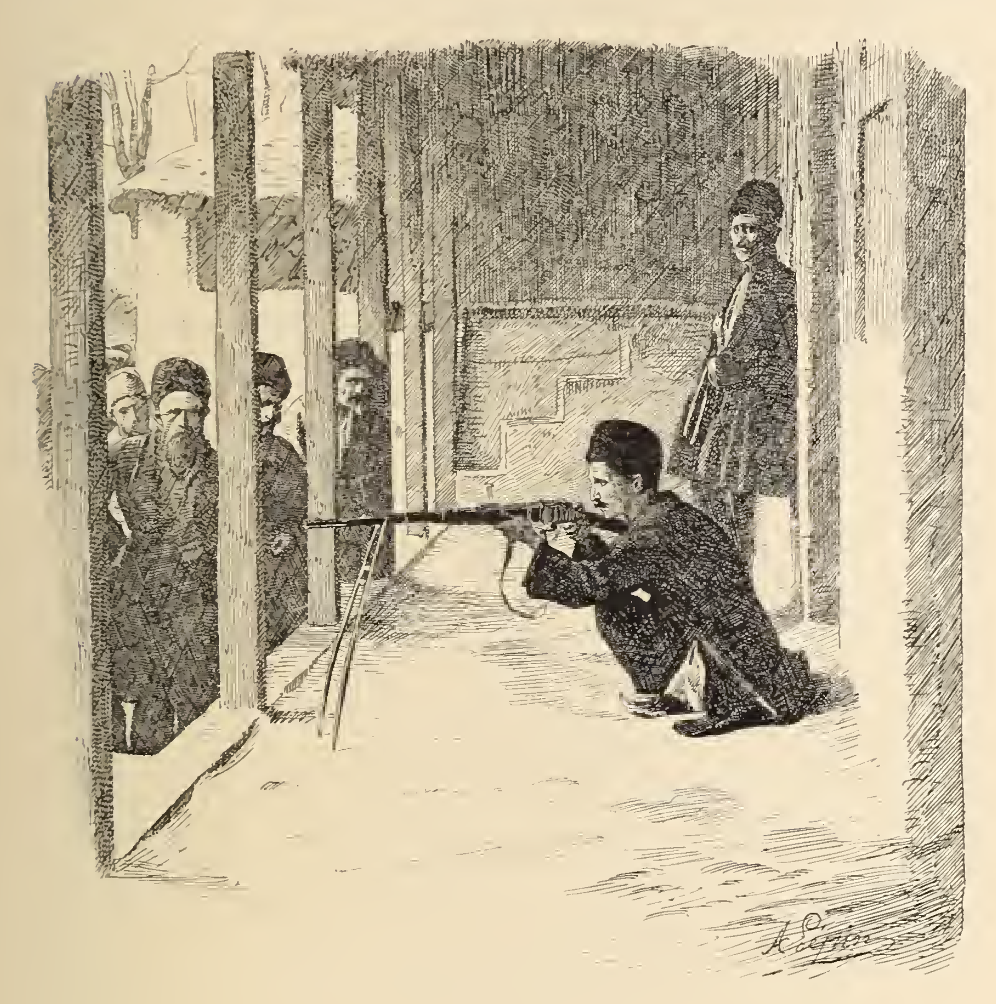
Silence. Nous venons de grimper un talus, nous nous sommes éloignés de notre habitation; à gauche, il y a une très grande maison qui parait inhabitée. C'est une prison. Dans le bas, à deux cents pas, s'élève le château où habitent les femmes : une maison à galerie et à un étage, autour de laquelle des hommes armés circulent. Elle part du bord de la berge de la rivière, et forme un carré avec des écuries immenses et des sortes de casernes.

Plus haut que le talus que nous venons de grimper, sur une plate-forme naturelle d'où la mer est visible, le khan construit un palais de briques. Il nous le fera voir demain, et serait très heureux qu'on en fît le « portrait ».

Suivis d'un groupe nombreux, précédés et flanqués d'hommes ayant le martini sur l'épaule, nous arrivons au bain par un chemin pavé de cailloux avec soin. Près de la porte, un homme en turban blanc, face basanée, hache à l'épaule, se lève à notre approche, s'incline, salue le khan qui lui rend sa politesse de la main, et immédiatement entonne d'une voix formidable, sur

le ton d'un récitatif, les louanges du maître, à qui cela ne déplaît pas. Nous descendons les marches du bain, qu'on entend encore la psalmodie tonitruante du hérant. C'est, paraît-il, un derviche illustre; il vient passer quelques jours près du khan, chaque année, durant l'hiver.

Le bain est très propre et bien installé. Nous complimentons l'architecte



Tireurs taliches.

de son bon goût, et le khan est tout joyeux, car c'est lui qui a dessiné le plan et dirigé les travaux.

Nous demandons au khan pourquoi ce pays s'appelle Talich.

« C'est, dit-il, en mémoire d'un fils de Tchengniz-Khan, d'où ma famille descend. Nous sommes maîtres du Talich depuis quatre cents ans. Il était grand autrefois, mais les Russes en ont pris une partie, et il ne nous reste qu'un coin de terre.

— Vous avez habité Téhéran?

— Oui, c'est là que j'ai étudié le français et servi dans l'armée de Sa Majesté. Je suis général et je dois fournir quatre cents cavaliers à Sa Majesté, en cas de guerre. »

Au-dessus de nos têtes, à une hauteur très considérable, à plus de cinq cents mètres, un vol de pélicans tire vers le nord. Un homme offre au khan son fusil qu'il a eu soin d'armer, car il sait les goûts de son maître pour la fusillade. Le khan prend une lorgnette des mains d'un serviteur, dont c'est l'office de tendre la lorgnette; il mesure la distance, met la hausse, et pan! pan! sur les pélicans, qui s'éloignent sans accident. Mais le maître tient à prouver son adresse, il inspecte avec la lorgnette les flancs de la montagne. Il découvre une vache dans la broussaille à au moins un kilomètre, il vise avec soin, et au deuxième coup la bête se sauve. Le tireur nous regarde avec satisfaction, car il est évident que la balle n'a pas frappé loin du but.

« Est-ce que vous en tuez quelquefois?

— Oui, assez souvent. »

Les rois d'Assyrie se faisaient amener des lions, des hommes, et les perçaient de flèches afin de s'entretenir la main. Le tir à la vache est moins royal.

Voilà une corneille sur un toit, le khan donne un ordre, et cinq ou six gredins partent à toutes jambes la rabattre à coups de pierres de notre côté. Mais la corneille s'échappe. Restent quelques malheureux moineaux dans des mûriers, le chef des sbires lui-même prend part à cette expédition et secoue les arbrisseaux de sa propre main. Les oisillons volettent, le khan tire au vol avec un fusil de chasse; un moineau tombe, et voilà un murmure de satisfaction dans l'entourage. Nous refaisons nos compliments. Le khan sourit aimablement, et la promenade continue. Nous apercevons de vastes rizières, beaucoup de chaumières, un nombreux bétail, des moutons, des chèvres, des vaches. Tout ce pays est très riche. La gorge d'où la rivière descend est boisée, et dans le lointain on voit encore de la neige.

Des marchands viennent apporter des cadeaux; ils acquittent ainsi le droit de patente, et ils pourront sans inconvénient vendre leurs marchandises demain, jour de marché au bazar de Karganroud. Des serfs venus de leurs manses se tiennent sur le passage du seigneur, et, bien humblement, la tête inclinée de côté, ils lui font voir l'objet dont ils souhaitent de lui faire hommage : l'un tient une jolie gamtchi (fouet de cheval), l'autre un tepe à broderies très soignées, un autre une paire de babouches d'un travail délicat. Le serf est honoré d'un coup d'œil, et son cadeau est recueilli par un sbire qui paraît chargé de ce service.



SERVITEUR DU KHAN.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

Il est l'heure de déjeuner, et nous rentrons dans notre logement, où nous trouvons une table bien servie, avec des cuillers, des fourchettes et des assiettes. Tout ce couvert est d'origine anglaise. Les mets sont variés, ainsi que les condiments et le dessert. Et nous allons d'un plat à l'autre sans trop de déplaisir. Il y a des pistaches, du fromage maigre, des oignons, des piments, des grains de grenade du Mazendéran, des poulets, du cabab (rôti de mouton), du ragoût de mouton avec sauce et riz sec, soupe de mouton aux petits pois, faisan rôti à l'huile, palao au safran, dattes, raisins secs, grenades, compote de prunes. Cela est servi au hasard et mangé de même : il n'y a pas une gradation savante dans l'ordre des plats, et les disciples de Brillat-Savarin bondiraient en nous voyant amalgamer les mets qui « demandent à être mangés seuls ». Nous agitons nos mâchoires avec inconscience, et je dois dire que je mange de tout, et que cela me paraît très bon. Le grand air « creuse », et puis le voyage vous donne rapidement un palais de barbare.

Nous arrosons le déjeuner de vin blanc d'Enzeli, qui n'est que l'eau-de-vie d'Enzeli additionnée d'eau pour l'affaiblir. Le cousin du khan et son beau-frère préfèrent l'eau-de-vie parce que c'est plus fort, et avant la fin du repas le cousin se lève en titubant et disparaît, appuyé sur deux serviteurs. Le maître sourit d'aise. A table, on tient de gais propos, et le khan, qui est questionneur acharné, nous demande :

« Qu'est-ce que la lune? » puis : « Qu'est-ce que le soleil? Qu'est-ce que la terre? N'y a-t-il rien dans la lune? On m'a dit qu'elle était habitée par des hommes comme nous. Qu'en pensez-vous? J'ai entendu dire que sans le soleil, il n'y aurait pas de vie sur la terre. Je n'en crois rien. On peut bien s'en passer. Je reste dix jours dans ma chambre sans le voir et me porte bien. Dans la saison des pluies, il ne se montre pas durant le jour, ni la nuit, du reste.

« Est-il vrai que la terre soit chauffée par un feu intérieur? »

Puis, brusquement, comme un homme qui revient à une idée l'ayant préoccupé déjà :

« Est-ce que vous savez faire de l'or? Pourquoi n'en fabriquerait-on pas quand on saura de quoi il se compose? On fabrique bien de l'eau. »

Voilà un courrier qu'on annonce, il apporte plusieurs lettres; le khan les lit incontinent et les rend à mesure à son chef des scribes qui les reçoit respectueusement. Une de ces lettres le met dans une colère terrible, sa figure en est convulsée, il la froisse, la jette à terre, crache, blasphème, puis il boit un verre d'eau-de-vie et, de nouveau maître de lui, poursuit ses questions.

« Où est Bokhara? où Tachkent? où Kachgar? Sont-ce de grandes villes?

ces pays sont-ils riches? fournissent-ils de bons soldats? La Chine est un grand pays, m'a-t-on dit, c'est le plus puissant empire du monde. Est-ce que les Chinois parlent turc? »

Nous répondons de notre mieux à ces questions et à d'autres qui nous tiennent plus de deux heures à table. Les verres succèdent aux verres, et les bouteilles se vident très vite. A chaque instant, le khan trinque à la santé de l'un de nous et insiste pour que nous buvions, et nous buvons, mais pas assez pour ne pas constater son ignorance crasse. Cet homme en tunique, écorchant le français, s'efforçant de paraître Européen, fait penser à un Franc en toge balbutiant le latin.

Quand le khan se lève, j'aperçois sous sa tunique la crosse nickelée d'un revolver. On n'a pas plus de confiance en ceux qui vous entourent.

Le khan se lève et se retire suivi de ses sbires armés. Il se dirige vers son château aux tuiles de bois, où il va faire sa sieste, selon son habitude, nous dit-on.

Tandis que le maître se repose, nous nous promenons en compagnie de ses trois fils, dont nous avons fait la connaissance le matin. L'aîné a seize ans, le second treize ans, le troisième onze ans. Ils sont de petite taille, bien pris, agiles. Leur éducation est sommaire : un mollah leur enseigne à lire le Coran et à former les lettres arabes; le reste du temps, ils errent autour de la demeure de leur père, montent à cheval et s'amusent avec les enfants de leur âge. Le khan a refusé d'envoyer à Téhéran, où on le mandait, son fils aîné, qui lui ressemble en tout point, paraît-il. Nous ne pouvons que constater la ressemblance physique. Ce jeune homme est déjà traité avec considération par les serviteurs; il s'intéresse vivement à nos armes, qu'il a examinées en connaisseur; il est déja bon tireur. Chaque fois que l'occasion se présente, chaque fois qu'un de ses compagnons découvre une pie sur un buisson, une cicogne dans la rizière, il prend le fusil de son plus proche voisin, ajuste l'oiseau avec soin et fait feu; ensuite, il va reconnaître lui-même le coup et le discute. C'est ainsi que son éducation est parachevée, et la condescendance de son entourage, lorsqu'il émet son opinion, l'accoutume peu à peu à être volontaire, et il s'imprègne insensiblement de l'idée qu'il est né pour être le maître.

En passant devant les demeures des serfs attachés à la glèbe, il s'arrête, il entre par la porte basse, et l'on entend des éclats de rire de femmes ou de jeunes filles. Et quand le jeune maître s'éloigne, on aperçoit se pencher une tête brune avec de grands yeux noirs curieux.

Les plus jeunes garçons s'amusent encore en enfants : avec des branches de saule, ils confectionnent des sifflets, comme chez nous, mouillant

l'écorce et la battant d'une pierre ronde jusqu'à ce qu'ils la détachent. Ils font aussi des « tapperiaux », ces fusils à air qu'on manœuvre comme une seringue. Ils jettent des pierres, se collettent avec les « gamins », sautent, se roulent, enfin s'ébattent comme il convient à leur âge.

Le second, joli enfant qui tient de sa mère, puisqu'il ressemble à son oncle, fait son apprentissage de fumeur avec une cigarette qu'il a exigée d'un serviteur. Assis derrière un églantier, il lance des bouffées de fumée avec une figure grave. Le dernier-né regarde son frère avec envie ; il voudrait bien l'imiter ; il demande aussi une cigarette qu'on ne lui donne pas. Ce petit monsieur est capricieux, il a des colères et rudoie parfois ses favoris qui le veulent caresser. Il a déjà des favoris, étant un prince de qui les gens prévoyants, escomptant l'avenir, s'attachent à gagner les bonnes grâces.

Tous les gens que nous rencontrons saluent jusqu'à terre les jeunes seigneurs, qui ne daignent même pas remercier d'un signe de tête : cela ne leur vient pas à l'idée; ils ont l'instinct d'être d'une autre essence que les misérables occupés à piocher la terre pour les nourrir.

Le khan possède le sol que les serfs cultivent et eux avec lui, car ils ne peuvent quitter la masure où ils sont nés, ni la terre qui l'enclave. Ils doivent au khan une redevance qu'ils ne parviennent pas toujours à payer exactement, et ils sont liés par leurs dettes à jamais. Les célibataires peuvent s'enfuir, mais leurs parents en sont punis; les gens mariés sont retenus par leur famille, par la résignation, puis l'habitude leur enlève toute initiative, et ils trouvent naturel de souffrir. Les tentatives d'évasion sont sévèrement punies; des hommes armés veillent au carrefour des routes et arrêtent les « marrons », ils les reconduisent au maître, qui les fait battre, jeter en prison, et les frappe d'amende. N'ayant pas d'argent pour la payer, ils sont condamnés à une corvée. Ils ont voulu améliorer leur situation, et elle devient pire; ils ont un surcroît de travail : c'est ce qu'ils craignent par-dessus tout.

Le travail, voilà ce qui les effraye. Mal nourris, chétifs, ayant sucé pour ainsi dire à la mamelle le goût de la servitude, ils sont sans courage et paresseux faute d'espoir, faute d'horizon. Ils se sentent impuissants et ils se contentent de prolonger leur existence, de mourir le plus lentement possible sur le sol vers lequel ils se penchent tout le long du jour. A quoi bon fuir cette géhenne? A dix lieues de là, c'est l'inconnu, et peu de gens ici-bas osent se livrer au hasard. Ils ne peuvent oser secouer le joug qui les charge, et il leur suffit pour leur quiétude de bêtes que le joug ne leur écorche pas profondément l'échine. Et ils se souhaitent d'avoir de beaux

enfants : ils attireront l'attention du khan, qui les attachera à sa personne ; et il n'y a rien de mieux que d'être père d'une jolie fille, parce qu'elle sera honorée de la faveur du maître, puis mariée à un favori, et il n'en pourra résulter que des ménagements pour toute la famille.

Les jeunes khans viennent de nous dire adieu, ils rentrent à la maison, ainsi que leurs pédagogues et leurs serviteurs. Un homme reste pour m'accompagner, et je descends vers la rivière. Le coucher du soleil est proche, les corbeaux croassants s'assemblent, la fièvre s'élève des rizières. Non loin d'une briqueterie en forme de cornet de papier, j'avise une masure habitée : un filet mince de fumée s'échappe par en haut. Les murs sont en terre qui s'émiette ; ils supportent un toit de branchages en pointe, haut de quatre mètres environ, garni à peine de tuiles de bois fixées par des pierres. Deux ouvertures sont taillées dans la façade longue de quatre mètres : une pour la fumée, une pour les êtres du côté du sud, d'où vient rarement la pluie. Je me baisse, j'entre. La chambre a trois mètres sur deux. Une natte éraillée cache en partie la terre battue ; il y a un plateau, une cruche de terre cuite, et c'est tout ; pas de lit, pas de couvertures, rien. Près d'un mauvais feu de brindilles enfumant la tanière, quelque chose s'agite, puis pleure : c'est une petite fille de cinq à six ans, demi-nue, sale. La mère rentre, déguenillée, jeune encore, avec de beaux yeux noirs désolés. Elle porte sur le dos sa dernière, âgée de deux ans, secouée par les tressaillements d'une fièvre terrible ; la petite tient sa mère au cou, comme cramponnée à un dernier espoir ; elle laisse tomber sa tête sur son épaule ; elle n'ouvre pas même les yeux ; elle est maigre comme un squelette, avec des traits fins : on dirait qu'elle va rendre l'âme.

« Depuis trois mois l'enfant est malade, dit la mère, et nous n'avons plus l'espoir qu'elle guérisse.

— La soignez-vous ?

— Quand le soleil luit, je la promène afin de la réchauffer. Avez-vous un remède ?

— Il faudrait la couvrir, elle n'a qu'une chemise de toile.

— Je n'ai rien pour la vêtir que moi-même. Je la serre dans mes bras.

— Comment ! vous n'avez pas pu vous procurer un lambeau de couverture ?

— Nous n'avons pas d'argent, qui voulez-vous qui nous donne quelque chose ? Le feu ne peut rien contre le froid de la fièvre. Seigneur, donnez-nous un remède. »

Le mari revient de la rizière, la pelle sur l'épaule, les jambes nues bardées de boue. Il est grand, hâve, décharné, marqué profondément de

la petite vérole. Il confirme les dires de sa femme ; elle a aussi la fièvre comme lui, du reste ; il souffre beaucoup de douleurs rhumatismales. Il est abruti de misère. Nous lui faisons un cadeau. Qu'il vienne demain matin, on lui donnera des médicaments. Il nous remercie en s'inclinant et rentre dans sa tanière. La femme nous regarde partir, bouche béante ; c'est la statue de la Désolation, elle est triste comme un pleur. On n'entend plus les corbeaux, la nuit monte.

Amman s'est déshabitué de cette misère au contact des Russes ; il me fait ses réflexions, et, montrant des vaches :



Femme de serf.

« Elles sont plus heureuses que ces gens, dit-il; elles vont paître où elles veulent ; quand l'herbe manque dans une place, elles en gagnent une autre. Eux ne le peuvent point. Vallah, il vaut mieux être bétail dans ce pays. »

Il maugrée contre le khan, en russe, bien entendu : « Chez lui, les hommes n'osent pas être riches, il leur prend tout. Aussi, il ne dort pas tranquille, il finira comme son père. »

Il paraît que dans la famille du khan on meurt assassiné, et il a déjà failli l'être dans son enfance. Voici dans quelles circonstances :

« Son père était un homme plein de superbe, très énergique, très dur à tout le monde, ne respectant personne, ne reculant devant rien pour satisfaire ses fantaisies. De l'autre côté de la montagne, non loin d'Ardebil,

habitent les Tatares Chaksevem. Le khan de cette tribu donna une grande fête à propos de la circoncision de son premier-né et invita son voisin de Karganroud. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. L'invité offensa son hôte par sa hauteur, il maltraita ses gens, et, pris de boisson, il poussa l'insolence jusqu'à bafouer un de ses voisins de table.

« Puis, il partit brusquement, sans daigner même adresser au khan un remerciement, selon la coutume. En traversant les terres des Chaksevem, il se comporta comme en pays conquis. Sa conduite fut telle qu'on prétend qu'il avait l'esprit égaré. Ceux qu'il avait insultés sont de race turque, courageux et batailleurs; toujours ils lavent une injure dans le sang. L'hospitalité étant le plus sacré des devoirs, ils burent leur honte sans éclater et cachèrent leur colère aussi longtemps que l'invité de leur khan fut sur leurs terres. Mais ils se réunirent bien vite et résolurent de tirer une vengeance terrible de l'insulte imméritée. Ils tinrent secrètes leurs intentions jusqu'à l'heure de « prendre le sang ». L'occasion se présenta. Une nuit entière, cinquante cavaliers, montés sur de bons chevaux, chevauchèrent. Tout le jour, les conjurés se tinrent cachés dans un bois voisin de Karganroud. A l'heure où les hommes sont plongés dans le premier sommeil, d'où l'on s'éveille difficilement, ils cernèrent l'habitation du khan, tuèrent ses serviteurs, et l'ayant surpris au lit, ils le coupèrent en morceaux. Dans leur rage, ils voulaient anéantir sa race, et ils cherchèrent partout les deux fils de leur ennemi; mais ils ne les purent trouver, non plus que sa femme, qui était absente. Une servante avait emporté les enfants à la faveur de l'obscurité, et s'était réfugiée chez un serf, où elle les avait cachés dans un coffre.

« La veuve du khan se fit amener ses enfants et se réfugia à Téhéran, où ils furent élevés avec d'autres jeunes nobles. Plus tard, les jeunes gens rentrèrent en possession de leurs biens.

« Le khan actuel, devenu seul maître, continue les traditions de ses ancêtres. Il est despote, dédaigneux, vindicatif, et sa défiance est grande, car il a toujours présent à la mémoire le meurtre de son père. Il s'entoure de chenapans de tous pays qu'il garde à sa solde, et il a ainsi une petite armée de gens déterminés avec lesquels il peut tout entreprendre, car il est peu de crimes qu'ils n'aient commis.

« Le chah a la prétention d'être maître chez lui et veut étouffer les moindres velléités d'indépendance des khans habitant les provinces éloignées : aussi, lorsqu'il revint de son dernier voyage en Europe et qu'il fut assailli à Recht par des suppliants du Talich demandant justice, sa colère fut grande. Son premier mouvement fut de donner l'ordre d'en finir avec le

khan. Mais celui-ci aurait gagné à sa cause le premier ministre par des cadeaux considérables, et le chah aurait différé sa vengeance. Voilà ce que chacun sait dans le pays, dit Amman, et je ne serais pas fâché de partir de Karganroud. »

Là-dessus, nous nous sommes étendus pour dormir sur des lits semblables à ceux qu'on trouve dans toute l'Asie, parce qu'il n'en est pas de plus primitifs. Ils ne diffèrent en rien des « grabats » du monde romain et



Le khan et sa suite.

grec, et gaulois probablement. Un rectangle porte sur quatre pieds et est consolidé par des cordes formant le filet et le sommier peu élastique, mais très ventilé, où l'on s'allonge sur ses couvertures. Si je me souviens bien, les héros d'Homère couchaient sur des lits aux sangles taillées dans la peau des bœufs. Ça leur entrait moins dans le dos et ailleurs.

A notre réveil, on nous annonce la visite du khan. La veille, il a été convenu qu'on le photographierait, ainsi que son château en construction, et il nous arrive en grande tenue de général autrichien, sauf les épaulettes.

Il a conservé la koula (le bonnet persan). Il a une tunique bleu foncé, un

pantalon bleu de ciel, le sabre, et des souliers dits napolitains qui me paraissent venir de Marseille.

Nous suivons le khan; il se pose devant son château en construction et est photographié dans toute sa splendeur. Puis, on visite l'immeuble : il n'a rien de remarquable que des murs épais, des chambres nombreuses, une salle de bain et une salle de réception immense d'où l'on découvre la Caspienne, par-dessus les rizières et les bocages. Le khan paraît surtout tirer vanité d'une pierre blanche incrustée dans les briques à hauteur du premier étage, à l'angle du mur. Il nous la fait remarquer :

« Est-ce qu'on la verra dans la photographie? demande-t-il avec inquiétude.

— Certainement. »

Son visage s'épanouit. Aurait-il fait entasser ces briques pour y enchâsser cette pierre unique, de même qu'on commande une bague pour avoir l'occasion d'utiliser un diamant d'une belle eau?

Nous rentrons déjeuner, nous nous mettons à table. Le khan nous parle musique, et à ce propos nous montre un homme accroupi près de la porte. Sur un signe, cet homme entre et s'agenouille au coin du foyer, à l'endroit où l'on range à Paris le balai pour les cendres et la boîte au bois. L'artiste est illustre cependant, et cette façon de le recevoir prouve que notre amphitryon n'a pas pour les ténors la considération que d'aucuns trouvent exagérée en France et même en Angleterre.

On débarrasse un plateau de cuivre des pistaches et des amandes du dessert, et on le présente à ce chanteur, très maigre, très grand et d'une modestie recommandable. Voilà de quoi étonner qui n'a pas vécu en Orient. A quoi bon ce plateau? allez-vous dire. Eh bien, ce plateau est très utile, il tiendra lieu de piano au chanteur, il lui servira d'écran pour dissimuler les contorsions de sa bouche et de porte-voix pour ainsi dire.

Là-dessus, notre homme commence à frapper le plateau avec ses doigts; il le tient posé en demi-équilibre sur le plat de la main, l'appuyant sur le pouce quand il se sert de ses doigts; il élève et il descend le plateau, il se balance sur les hanches, et, soudain, il lance de la gorge des notes formidables, aiguës, dangereuses pour des tympans délicats.

Le khan nous demande ce que nous pensons de l'artiste.

« Il a une voix superbe, répondons-nous.

— Chante-t-on très fort dans votre pays?

— Oui, très fort. »

Là-dessus, d'une parole énergique, il excite l'artiste, qui part et crie à faire frémir.

« Peut-on donner des notes aussi hautes en France?

— J'en doute. »

Nos compliments produisent l'effet attendu, et, tant que dure le repas, le pauvre diable se démène avec son plateau, et lorsque cela ne va pas au gré de son maître, celui-ci l'interpelle durement, et même il l'appelle « chien », lui ordonnant de changer d'air et de romance à tout propos. Il en use comme d'une boite à musique. Puis, le khan oublie son artiste, ainsi que l'on



Chanteur.

oublierait d'embrayer une machine, et le chant continue, continue, deux heures durant. Le ténor n'ose pas mettre un terme à ses roulades, malgré la sueur qui lui ruisselle du front, malgré sa voix devenue rauque, grâce au dessèchement parfait des cordes vocales. Enfin, le khan fait signe de cesser le concert, et la maigre cigale, râlante, se retire avec les courbettes les plus humbles.

Je doute que, parmi mes amis, il s'en trouve un seul qui ait été « exécuté » avec autant de soin, même par des pianistes.

L'un de nous tire, fort à propos, une boite à tabac en cuir imitant celui de crocodile, et une discussion scientifico-naturaliste s'engage entre le khan,

son beau-frère et son cousin germain, dont l'état d'ébriété n'est pas encore complet.

L'un prétend avoir vu l'animal dans la mer; l'autre l'a de ses yeux vu dans une rivière. Ils cherchent parmi les animaux les plus bizarres dont ils ont entendu parler, et trouvent que cela doit être de l'hippopotame ou du phoque.

Amman, qui sert d'interprète, nous insinue que ce cuir doit être du pays du nègre du khan. La discussion close, on se lève, et notre amphitryon s'installe devant notre logis, sur une chaise; les scribes sont à genoux sur le tapis : il expédie les affaires courantes.

Amman, qui tient à s'instruire, revient à la charge, et nous lui expliquons par un dessin comment est fait un crocodile. Et il le définit : « Un grand lézard avec de grandes dents, vivant dans les rivières, au pays du nègre. »

Nous lui demandons l'usage de ce moricaud. C'est, paraît-il, de bon ton pour un grand seigneur d'en avoir un pour se distraire : on lui donne des coups, on l'oblige à faire des grimaces, et on rit beaucoup. Mais le maître de céans n'aime pas les plaisanteries, et le noir n'a pas à ses yeux la moindre importance; il eût pu devenir un favori, et il n'est que le passe-temps, le souffre-douleur de la valetaille. Sa figure ne rayonne pas d'intelligence.

Selon Amman, on prend les hommes de cette couleur comme des oiseaux, au trébuchet. Une fois pris, ils se désespèrent, veulent mourir et refusent le manger. On les sait gourmands, et on leur offre des confitures pour les tenter. Généralement, ils ne résistent pas au désir de goûter à ces douceurs, et ils finissent par manger; on les nourrit alors comme leurs compagnons. Quelquefois, on les vend fort cher.

Cependant, le khan signe des papiers, il écoute des réclamations, il rend la justice en plein air, comme saint Louis. Personne qui ne se précipite à ses pieds pour le remercier en lui embrassant le genou. Le maître n'aime point cette exubérance de politesse, et les sbires enlèvent les manifestants et les jettent brutalement dans la foule des curieux formant cercle. Mais les affaires sont expédiées, tout ce monde se disperse, et le khan retourne chez lui, précédé et suivi de ses hommes armés.

C'est à notre tour d'être assaillis par des malades de tout genre. Le bruit s'est répandu que l'un de nous possède l'art de guérir et des drogues : il s'agit de Capus, qui a des notions de médecine. On fait queue à sa porte. Les cas de rachitisme ne sont pas rares; les traces de syphilis sont très fréquentes; les fiévreux sont innombrables, et notre pharmacie n'y suffirait



CONSULTATION.

pas. Aussi, nous ne donnons les médicaments qu'à ceux qui en ont un absolu besoin. Nous devons avouer que le succès du médecin européen n'a pas pour cause la haute idée que les indigènes ont d'un savant d'Occident. S'il a si bien « pris » dès l'abord, c'est qu'il n'a pas vendu ses remèdes. Aussi, le médecin attitré du khan, qui habite près de nous, est vexé, nous dit-on, de se voir ainsi délaissé, et il a un sourire de mépris à l'adresse des naïfs s'en laissant imposer par des charlatans de passage.

Capus ne serait pas fâché d'être débarrassé de cette clientèle très exigeante, et il les engage à consulter son voisin. Nul ne l'écoute, et lorsque nous insistons :

« Pourquoi voulez-vous, dit l'un d'eux, que nous allions au médecin du khan? Nous sommes pauvres; il vend tout à un prix exorbitant; ses drogues guérissent rarement. On a beau implorer son aide, si on ne lui apporte pas de l'argent, il ne se dérange point, ne donne même pas un conseil. Il laisse mourir les indigents sans s'en préoccuper le moins du monde; il n'est médecin que pour ceux qui le peuvent payer. »

Le médecin a peut-être pour excuse que la reconnaissance qu'il mériterait, à défaut d'honoraires, est une denrée plus rare encore à Karganroud qu'à Paris. Les saint Vincent de Paul sont l'exception en tout pays. Chacun aime à être payé de la peine qu'il se donne pour autrui.



Notre serviteur Amman.



AU BORD DE L'EAU, LA NUIT.

CHAPITRE III

DE RECHT A TÉHÉRAN.

Le vin. — Pas de pain. — Pourquoi? — En approchant du pays guilek. — Recht. — Un gouverneur qui s'en va. — Mouvement préfectoral en Perse. — Le départ de la seigneuresse. — Refuge. — Temps mérovingien. — Plus de pluie et plus de bois. — L'Asie centrale commence. — La plaine de l'Iran.

21 avril.

Le khan nous a procuré des chevaux de bât et de selle pour gagner Enzeli; il nous a retenus deux jours. Nous ne sommes pas fâchés de poursuivre notre route; nous sommes fatigués de son amabilité outrée, et il est à supposer que lui-même est heureux de nous voir partir.

Nous le gênons, notre présence lui imposant une certaine contrainte. Malgré l'offre qui nous est faite de prolonger notre séjour, nous faisons nos adieux au khan, aujourd'hui 1er avril, et nous partons pour Chifa-Roud.

La route est agréable par le soleil, en suivant le cours de la rivière jusqu'à la Caspienne; tantôt nous sommes sur le lit caillouteux, entre les mailles que les eaux basses dessinent; tantôt on grimpe sur la berge; puis, on traverse des bocages où le sentier se tord sous les arbres tamisant la lumière du soleil : elle tombe en pluie d'or comme par des vitraux de cathédrale. Nous remarquons des bouquets de buis d'une belle venue.

Au village de Kargaroud, nous changeons de direction et descendons vers le sud, vers Alalan, et la boue alterne avec le sable. Le bois est

toujours là, et, loin des habitations, les glédicias hérissés d'épines sont taillés comme les saules bordant nos prés; à mesure qu'elles poussent, les branches sont coupées pour le chauffage, et les troncs restent trapus, gros, courts et tordus par les vents impétueux du large. Voici un Talichi qui porte quelque chose sous le bras, à la façon d'un parapluie : c'est une charrue, un simple coude en bois. Au milieu de buissons épineux, on distingue des huttes de roseaux : on dirait le village d'un peuple de Boschimans, d'« hommes des buissons » où ils se sont glissés pour gîter. Des bûcherons, exploitant la forêt, fabriquant du charbon et divers ustensiles en bois, habitent ces bouges; nous en apercevons quelques-uns que les aboiements de leurs chiens font débucher du fourré. Ils sont très bruns, en guenilles, la serpe à la main : des sauvages. Ils ont les jambes entourées de peaux contre les épines.

Alalau est un village de peu d'importance, ayant un bazar où nous tentons vainement de nous procurer du vin. Personne ne veut nous en vendre. « Nous n'en avons point », disent les habitants.

« Pourtant, affirme un cavalier du khan, ils en boivent tous en secret, soyez-en sûrs.

— Pourquoi nient-ils avoir du vin?

— Parce qu'ils ont honte de montrer à un étranger qu'ils sont mauvais musulmans, et aussi parce que des hommes du khan vous accompagnent, et ils craignent que nous ne le disions à notre maître, qui s'approvisionnerait chez eux à l'occasion.

— Il ne les payerait donc pas? »

Le cavalier répond par un sourire.

Au sortir d'Alalan, après une halte au bord de la mer, qui moutonne, les cavaliers du khan retournent sur leurs pas; l'un d'entre eux reste avec nous comme guide.

La nuit tombe, que nous sommes encore dans la forêt. On ne voit goutte; mais il ne pleut pas, et la promenade est charmante.

Quand l'obscurité commence, on n'entend que le grondement continu de la mer, le pas des chevaux, le bruit des fouets cinglant leurs croupes, et les « attention! » des hommes, les « kavarda, kavarda! » répétés à la file; les sentiers sont étroits : on se doit garer des branches pouvant éborgner; le chef de file prévient que l'une d'elles menace, et chacun, au fur et à mesure, transmet l'avertissement. De même, en passant les gués, « à gauche! à droite! » crie-t-on.

Mais les bêtes de nuit ne tardent pas à sortir des retraites où elles ont sommeillé durant le jour, ainsi que les malfaiteurs de nos grandes villes,

et la foret peu à peu s'anime. Les rôdeurs quêtent, à la recherche d'un mauvais coup : les chacals pleurent, s'invitant à une charogne; des oiseaux poussent des cris lamentables, lugubres comme des appels à l'aide; d'autres lancent des sifflements brefs comme des ordres d'attaque donnés par des chefs hardis; au-dessus de nos têtes, de temps à autre, passent des fuyards au vol précipité.

Tout un monde est là : il lutte, il a peur, il a faim : éternelle histoire des êtres, que la nature, qui les met en scène, a divisés en forts et en faibles. Et soudain, ainsi que le chœur de cette tragédie qu'on devine dans les ténèbres, les crapauds et les grenouilles des marais se mettent à coasser, et coassent, coassent sans interruption : bavardage de foules indifférentes. On dirait que ces batraciens se relayent pour que le silence ne se fasse plus.

Nous pataugeons dans la boue depuis un instant; on hume la fraîcheur et la fièvre; les chevaux glissent; le chef de file s'arrête, une vaste nappe d'eau, où pas une étoile ne se mire, s'étale devant nous, noire comme la Bièvre.

« Chifa-Roud, dit le guide.

— De l'autre côté?

— Ha! ha! »

Là-dessus, il hèle les gens de la rive opposée, il en faut un pour montrer le gué. Le ciel est couvert, nous sommes dans l'encre; après plusieurs appels : « Hé, musulman! Hé, musulman! »

Une voix répond :

« Qui est là?

— Les hôtes du khan.

— Soyez les bienvenus! » Et l'on entend le bruit d'un corps tombant à l'eau, puis le clapotement spécial d'un cavalier qui traverse; puis, on ne distingue plus le mouvement des jambes; l'eau est coupée, elle doit être profonde. Voilà le passeur.

« Salamaleïkou!

— Valeïkomassalam! »

Et nous suivons le fantôme qui nous montre la route sans dire un mot. Il a parlé tout à l'heure : ce n'est pas une ombre, et ce n'est pas le Styx par conséquent.

Nous atterrissons sans accident. Nous louvoyons à travers les champs, près de haies nous agrippant de leurs épines sournoises. On entend des aboiements de chiens; on lève une barrière, une immense lanterne éclaire la situation : elle nous approche, elle a des carreaux en papier et elle est

emmanchée du chef de l'endroit, qui nous invite à descendre de cheval.

On nous installe à la lueur de cette gigantesque lanterne, qui a en somme très peu de chandelle à l'intérieur, comme ces grands corps logeant des âmes petites. La chambre qu'on nous offre n'est point vaste; un tapis de Mesched ou d'ailleurs couvre le sol, la porte ferme à peu près, et l'on peut se mettre à l'aise sans craindre de refroidissement. Nous nous débarrassons de nos bottes boueuses et nous dégustons de bon lait en écoutant tomber la première averse de l'orage avec la satisfaction de gens à l'abri.

Nous dévorons quelques tronçons de saumon rôti et du riz froid; là-dessus, une tasse de thé. C'est parfait. On est très bien dans ces maisons primitives faites de terre, couvertes de chaume et le long desquelles court une longue galerie à piliers de bois, du côté de la cour fermée par des constructions. A peine avions-nous fait *in petto* ces réflexions, que Pépin se dresse et nous montre du doigt une tache noire sur la muraille, deux taches noires, plusieurs taches noires; il approche le doigt, et la tache se meut. C'est un insecte: on regarde : une punaise, toute une kyrielle de punaises qui nous dévorent des yeux, du haut des parois et du plafond, en attendant qu'elles nous dévorent autrement.

Pépin n'aime pas les punaises, les punaises n'aiment pas Capus; quant à moi, je n'en suis pas fou. Capus reste dans la chambre, les deux autres étendent leurs couvertures sous la galerie, se couvrent d'une toile cirée et se couchent loin de l'ennemi. Et il arrive que je dors sans désemparer, malgré la pluie crépitant sur mes pieds, tandis que Pepin, à mes côtés, est harcelé sans trêve par ces maudites punaises qui l'ont suivi, au lieu qu'elles me laissent en paix. Ici-bas, on constate chaque jour que le malheur s'acharne après certaines personnes, et en épargne d'autres on ne sait pour quelle raison, comme ces punaises.

Au réveil, nous nous apercevons que Chifa-Roud est posé au bord de la mer, formant un très joli paysage, avec des montagnes boisées, blanches de neige. Nous en prenons la photographie, à la grande joie des habitants, trouvant très drôle cette boîte posée sur un trépied et ces gens se cachant sous un voile noir. Et ils s'appellent, échangent des observations, rient, regardent et béent en gens ne comprenant rien à ces manœuvres.

A Chifa-Roud, on parle encore le talichi, dialecte turc spécial, mais déjà le guilek est employé par quelques-uns. La population est mélangée, et l'on remarque à côté du type svelte, élancé du Talichi, un type plus lourd, d'une ossature plus forte, le Guilek mieux nourri. Le sol est fertile, cultivé, les rivières nombreuses, mais l'usage du pain est inconnu. Et lorsque nous

en demandons pour accompagner les excellentes truites saumonées dont nos estomacs ne paraissent pas se lasser, on nous apporte une sorte de gâteau de riz grillé de la veille.

« Pourquoi ne mangez-vous pas de pain ?

— Nous préférons manger du riz.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut quatre fois plus de pain que de riz pour nous « emplir l'estomac » ; parce que nous avons de bonnes terres à riz ; beaucoup d'eau, fréquemment des inondations que le blé n'aime pas. En outre, les rivières



Départ de Chifa-Roud.

et la mer nous fournissent du poisson à foison, et sans beaucoup de peine notre nourriture est assurée.

— Vous n'êtes pas heureux de manger du pain à l'occasion ?

— Ce n'est pas un plaisir pour nous.

Il est encore une raison qui nous fait préférer le riz, c'est que le pain est long à fabriquer. D'abord, il faut ensemencer la terre, faire la moisson, battre le blé, le moudre, pétrir la farine, avoir un four, enfin cuire la pâte, tandis que le riz, une fois récolté, est décortiqué, cuit dans la marmite, à l'eau ou à la graisse, avec ou sans safran. On le mange chaud. Le reste refroidit, et on le mange dur le lendemain ; si on le fait griller au feu par mottes, on a une croûte dorée très bonne. Vous voyez qu'il vaut mieux manger du riz.

— En effet. »

Je crois qu'il serait difficile de prouver à ces gens qu'ils ont tort de se passer de pain, à quelque point de vue qu'on se place.

A travers des grenadiers sauvages, des rizières, nous arrivons à Tcharpatchal, grand village au milieu des marécages, non loin de l'« eau morte » (murdab).

On croirait voir un village africain : du soleil éblouissant, des paillottes, des huttes, des maisons d'été sur piliers, des aires à battre le blé dans les enclos, des greniers où l'on grimpe par des troncs d'arbres taillés d'encoches. Beaucoup de vie et de lumière.

Nous faisons une courte halte. A partir d'ici, on ne parle plus le talichi, on n'entend que le guilek, mais bien des gens comprennent le persan.

De Tcharpatchal nous sommes allés à Enzeli, ville peu intéressante, port sans importance, situé sur le chemin de Recht et de Kazvin.

L'influence de l'agent russe nous a paru grande ; il se faisait rapidement obéir des serviteurs du gouverneur absent. Cet agent était pourtant Persan, mais, répétait-il à tout propos et fièrement, « sujet russe, monsieur ». Un titre que l'on brigue par ici, ainsi que celui d'allié du temps où Rome reculait constamment ses frontières et étendait sa protection sur les peuples jusqu'au pied du trône de leurs rois, qui en tremblaient.

Le lendemain, 4 avril, par une pluie battante, une barque couverte nous emporte rapidement à Peri-Bazar.

De Peri-Bazar on va à Recht par un bon chemin, paraît-il, en temps ordinaire. Nous y allons par une rivière. Tout le pays est inondé, nos chevaux en ont jusqu'au poitrail et se tirent à grand'peine d'un mortier gluant.

Nous rendons visite au gouverneur, que nous trouvons occupé à signer une infinité de petits papiers. Il est très aimable et nous offre un abri chez lui, dans les bâtiments du fond. Le pauvre homme est à la veille de son départ, car il est en désaccord avec la cour, dit-on, et il préfère abandonner son poste plutôt que de subir les exigences du ministre des finances. Il a été très aimable.

Son palais, bordant une place, est une suite de bâtiments avec galeries autour de cours rectangulaires. A mesure qu'on s'éloigne de la façade principale, le délabrement des constructions augmente. Nous sommes installés dans une chambre donnant sur un jardin planté de saules, avec un bassin d'eau sale, où la tourbe des employés va puiser l'eau de cuisine, faire ses ablutions, à la grande indignation de notre serviteur, qui les appelle...

Les chambres avoisinant la nôtre ont des planchers où l'on ne peut

s'aventurer que si l'on est bon équilibriste : les poutres ne supportent plus rien par places, et l'on aperçoit au-dessous de soi les têtes des habitants du rez-de-chaussée. Cette maison a un étage. Les trous y sont innombrables et servent à divers usages.

Un vénérable Persan, dont la barbe est d'un noir de jais, grâce à la teinture, est chargé de veiller sur nous, et c'est à lui que nous exprimons notre étonnement de voir cette maison en si piteux état.

Il nous affirme que le chah, chaque année, affecte une certaine somme



Personnage persan.

à l'entretien du palais du gouverneur, mais les gouverneurs changent souvent ; ils traversent le palais comme une hôtellerie et ne se soucient point de le voir bien entretenu. Le crédit est dépensé dans un autre but.

Cet estimable vieillard, qui dissimule habilement son âge, boit dans l'espace de deux heures environ vingt petits verres d'eau-de-vie du pays et fume une trentaine de ghalyan. Il est accompagné d'un officier jeune encore et de deux petits garçons de douze à treize ans, qui l'imitent de leur mieux et ne tardent pas à être ivres. Décidément, l'ivrognerie est un vice du pays.

Le jeune officier a fait des études, dit-il ; on le voit bien à la façon dont il manie une de nos cartes représentant la côte ouest de la Caspienne. Il

prend soin de s'orienter, et il explique à son ancien, qui l'écoute en fumant placidement, que voilà le Khorassan, Bagdad, les Indes, Téhéran, la France, Constantinople, etc. Il croyait tenir une mappemonde, et je n'ai jamais vu remanier le monde avec cette désinvolture. Constantinople était juché sur une montagne, Téhéran devenait un port de mer, et le Khorassan prenait la place de Batoum. Nous avions affaire à un major, et l'auditeur était on fut un général.

Le major avait étudié notre langue, et il la parlait « un pou ». Sont-ils de lui, ces quatre vers mélancoliques que j'ai relevés sur une muraille :

> Moi, pouvre Abdullah kan que je suis,
> Tombé ici malouréjement,
> Suis élève du governement.
> Sortons de cette pays.

A Recht, nous avions à louer des chevaux pour poursuivre notre route ; la poste en manquait, et nous avions des bagages qu'il fallait transporter lentement. Par l'intermédiaire de l'agent russe, le consul étant absent, ainsi que toute sa famille, nous entrons en pourparlers avec un muletier. Une affaire ne se conclut pas vite dans ce pays, et le vali était parti que nous étions encore là. Il était bon de lui laisser prendre une avance, car il avait une suite telle, que la route en était encombrée, et nous n'eussions pas facilement trouvé place dans les stations de poste, ni un cheval en cas d'accident.

Cela nous fournit l'occasion d'assister à des scènes curieuses, qui peignent bien le pays où nous sommes.

Dans l'après-midi du 5 avril, le vali est parti. Il est beaucoup aimé à Recht, et il y avait devant le palais une foule immense : des milliers de cavaliers s'étaient rassemblés pour lui faire la conduite. On entendait les clameurs déchirantes du bas peuple, car jamais le vali n'avait refusé une aumône à un pauvre. C'était une désolation générale.

Le maître parti, un changement à vue s'opère. Les femmes qu'il a laissées à Recht et qui partiront le jour suivant peuvent à peine se faire servir. Tout est en désarroi dans le palais. Les employés qui ne suivent pas la fortune du vali en prennent à leur aise, et le désordre est indescriptible, comme à la chute d'un empire.

Le lendemain matin, les abords du palais retentissent de clameurs d'un autre genre que la veille. Il n'y a plus de sentinelles, d'hommes armés de gros bâtons qui en interdisent l'accès à tout venant. Et les boutiquiers sont venus sur la place, ils se sont conté leurs malheurs : qu'un tel leur devait depuis longtemps telle somme. « C'est comme moi. » — « Pas possible ! » — « Croyez-vous qu'il paye? » — « Vallah ! j'ai peur que nous ne recevions pas

un tchaki. » — « Je vais lui réclamer mon dû. » Et, s'enhardissant, ils ont pénétré dans la première cour, et les discussions ont recommencé, puis on s'est querellé, menacé, et l'on entend des criailleries, des injures; mais si nous en jugeons par ce qui se passe sous nos yeux, aucune bourse ne s'ouvre.

Le jardin que domine notre chambre est envahi par une foule très affairée. Des groupes sont formés, les uns chuchotent, se parlent à l'oreille, d'un air mystérieux, d'autres gesticulent. Quelques-uns sont délaissés, se tiennent à l'écart ; d'autres sont entourés, on les sait influents et bien en cour.



De Peri-Bazar à Recht, dans l'eau.

Deux ou trois surtout, récemment arrivés de Téhéran, reconnaissables à une redingote de coupe européenne et à certains petits souliers vernis de garçons de café, sont salués avec respect. Ils sont très dignes, et leur air est d'importance. On se dispute l'honneur de leur offrir un ghalyan et une tasse de thé. Quelques marchands se sont glissés jusqu'ici, ce sont les riches ; le menu fretin reste à la porte. Ils sont traités avec considération et ils ont l'écritoire à la ceinture, l'écritoire d'où ils sortent des petits bouts de papier, factures qu'ils présentent plus ou moins respectueusement, suivant la crainte qu'ils ont du débiteur. Un marchand prend à part un personnage, et humblement lui tend la note qui était dissimulée dans le parement de sa manche, et celui-ci ne discute pas et fait les plus belles promesses à

son interlocuteur, qui en croise les mains sur son ventre en s'inclinant, et qui baisse la tête de confusion quand le haut fonctionnaire lui met la main sur l'épaule en ami, avant de le congédier. Des mollahs en turban blanc sont assis, indifférents à toutes ces petitesses d'ici-bas. Ils sont de tous les koumganes de thé et ne manquent pas un des ghalyan qui passent, pas même celui des employés subalternes, que ne présente pas un joli enfant, mais un gamin malpropre, un pied nu, l'autre chaussé d'un restant de savate, et qui se régale de la dernière bouffée sans faire de manières.

On boit force thé, on fume, et à chaque instant un homme vient au bassin, puise de l'eau dans une cafetière, un autre lave le tuyau de sa pipe que la nicotine obstrue, puis, celui-ci ses mains, celui-là ses pieds ; décidément, Amman a raison de s'emporter contre ces gens et de les comparer à des animaux impurs.

Soudain, la foule évacue le jardin et se porte sur une place avoisinant le harem. Un brouhaha éclate, on crie, on entend des pleurs, des lamentations : sont-ce des funérailles? C'est assurément la manifestation d'une grande douleur, c'est l'accent d'un peuple qui se désole.

« Qu'est-ce ?

— C'est la femme du vali qui s'en va et fait ses adieux à la population. »

Sur la place, il y a un troupeau nombreux de pauvres en loques, de femmes, d'enfants qui se baissent, se relèvent, se bousculent, tombent, se roulent, se battent et se précipitent vers une chaise à porteurs attelée de deux superbes chevaux ; des estafiers vêtus de rouge ont peine à la défendre à grands coups de bâton contre la vague du populaire. Des cavaliers armés s'efforcent d'entamer la masse et de tracer un chemin à des palanquins posés sur des mules énormes : ils contiennent les suivantes de la seigneuresse, dont nous voyons le bras lancer, à travers les rideaux, des poignées de menue monnaie.

Nous avons l'explication de ce vacarme surprenant, qui s'apaise un instant et reprend de plus belle à chaque nouvelle poignée qu'on lance aux combattants. Les luttes sont émouvantes, le décorum est oublié ; des femmes se découvrent, déchirent leurs vêtements ; des hommes faits sont aux prises avec des enfants, des barbes vénérables elles-mêmes se mêlent à la bagarre. Mille voix hurlent des remerciements.

Mais la générosité la plus grande ayant des bornes, et la pluie commençant à tomber, le convoi finit par s'ébranler et s'engage dans les rues tortueuses. Les palanquins se balancent et fendent péniblement la foule ; la noble dame part au milieu de ses serviteurs et de ses gens d'armes. Et le charivari continue, mais joyeux cette fois, la plèbe ayant la reconnaissance

courte et qui dure juste le temps de satisfaire un appétit. Aux clameurs touchantes d'adieu succèdent les criailleries de ceux qui s'arrachent les pièces de monnaie n'ayant pas été ramassées d'abord, et ils se disputent furieusement : rappelez-vous les mouettes affamées s'abattant sur les reliefs d'un dîner dans le sillage d'un vapeur.

Bien que nous ayons grande hâte d'arriver à Téhéran, je ne puis cependant quitter Recht sans vous dire un mot de son « best », qu'on trouve à côté du palais du vali comme un remède à côté du mal. On appelle « best » un refuge où l'homme est à l'abri des puissants; nous en avons eu au moyen âge en France : chacun connait celui de la basilique de Saint-Martin de



Départ de la femme du vali.

Tours, illustré par les aventures de Mérovée et du comte Leudaste. Le best de Recht est une mosquée de peu d'apparence, ayant une galerie bâtie sur un terre-plein. Nul n'a le droit d'en arracher celui qui y a cherché un asile, et cette coutume, que nous considérons comme une bizarrerie maintenant que nous avons des lois, offre des avantages indiscutables dans un pays où la justice est rendue à la légère et les châtiments quelquefois immérités.

Sur ce, nous partons pour Koudoum, la prochaine station, par la boue et la pluie battante; sans les ornières, nous n'en sortirions point, car le mortier y est liquide, et c'est très commode. Toujours des rizières, des saulaies et, se dressant épars, des ormes aux branches menues parce qu'on les tond chaque

année; de là vient que leurs cimes ont la chevelure peu drue et ébouriffée de ces chauves rebelles, cachant leur nudité sous un désordre apparent de boucles rares, mais savamment frisées. Puis, nous sommes dans le bois, et il est nuit quand nous arrivons à la station, misérable et envahie par une nuée de voyageurs de toute classe. Un feu pour se sécher à peu près, un concert de grenouilles pour s'endormir, le vent qui hurle par les fentes de la station délabrée et nous caresse avec insistance : concours de circonstances qui suffit à nous rappeler Koudoum.

Le 7 avril, nous partons par le soleil pour Roustemabad; nous montons insensiblement à travers la forêt de charmes, de hêtres, de saules, d'érables, de buis; puis, le Kizil-Ouzoun, très large et impétueux, apparait dans le bas. Nous sommes décidément dans la montagne. La route cesse, c'est un sentier raide, escarpé, pierreux, où nos rosses font preuve d'une solidité de jambes inattendue. Mon cheval se permet cependant une chute au bord du Kizil-Ouzoun, qui roule trois cents pieds plus bas. La bête est tombée sur moi, mais elle a peur du vide et se garde bien de bouger; nous nous en tirons sans accident. Le sentier serpente en vue de la rivière. Mais que vois-je? des ouvriers travaillant à une route? Par Allah! ils sont une cinquantaine à confectionner avec soin un cailloutis très serré, cimenté par un mortier où il entre de la chaux et du charbon. Il y a déjà soixante mètres de construits. A juger d'après l'activité des ouvriers, il faudra plusieurs siècles pour achever la route jusqu'à Recht.

A Roustemabad, station pittoresque : la forêt dans le lointain, pays cultivé, rizières, et au sud, la désolation qui commence. Ici, les forêts du Caucase finissent, et, en même temps, nous sommes débarrassés de la pluie. Nous abandonnons les chevaux éreintés de notre muletier et nous employons les chevaux de poste. Le 8 avril, dans la matinée, nous arrivons à Roudbar, au milieu d'un bois d'oliviers; les montagnes sont dénudées, et je pense à l'Andalousie. Nous suivons toujours le Kizil-Ouzoun, qui prend un nom persan, Safid-Roud, à Roustemabad, où les Turcs cessent.

Nous traversons le pittoresque pont de Mendjil, près duquel court sur d'immenses plaques de roche un berger derrière ses chèvres, frelon sautillant derrière des mouches. Nous sommes incommodés par le fameux vent de Mendjil qui tord les rares arbres de cette région, ayant l'aspect de l'Asie centrale. Aussi ne sommes-nous point surpris d'apercevoir après Mendjil un campement d'hiver de gens de race turque, de Kurdes; ils ont dressé des huttes de roseaux au milieu d'une crau où leurs maigres troupeaux ne trouvent pas une pitance copieuse. Le paysage est sauvage et grandiose, le soleil couchant illumine les nuages, et les pentes arides se parent des cou-

leurs les plus gaies. A la nuit noire, nous traversons le pont du Safid-Roud et nous logeons dans la piètre demeure servant de station; sa propreté n'est pas extrême. Deux frères kurdes la gardent.

Le 9 avril, nous partons par un beau soleil. Il faut traverser le Safid-Roud à gué; la rivière est large, son cours rapide, et une bande de pauvres hères se précipite à la bride de nos chevaux sous prétexte de nous aider. Leur concours est complètement inutile, mais ils ont l'occasion de nous



Une chute au bord du Kiz'l-Ouzoun.

demander un pourboire avec l'acharnement de corbeaux. La mendicité est nationale. La montagne commence ensuite; on sort de la boue, la montée est douce, le paysage aimable. On s'élève. Du haut de la passe de Karzan, la vue est superbe; dans le lointain, des crêtes neigeuses, des montagnes nues dont les grès quartzeux et les schistes s'effritent; une mer aux récifs et aux vagues également impassibles.

Nous descendons à Mazraa; la neige profonde dégèle, la marche est assez pénible. Les montagnes d'où nous sortons ont jusqu'à l'aspect géologique des chaines de l'Asie centrale, et elles précèdent la steppe,

la plaine qui s'étale jusqu'au Kamtchatka. A Mazraa, on parle persan.

Si vous passez par là, montez sur le mamelon frôlé en bas par la route; grimpez aussi haut que vous pourrez et, le ciel libre, jetez un regard d'adieu vers le nord à ces montagnes blanches, où vous avez peiné des heures durant, en supposant que vous les ayez traversées en plein dégel comme nous, puis tournez-leur le dos, comme au passé, dédaigneusement, et abîmez-vous dans la contemplation : soyez tout à l'avenir, à ce qui est devant vous. C'est l'heure où le soleil s'enfonce loin derrière, vous avez emporté votre manteau, et rien ne vous oblige à descendre. Prenez le temps.



Mazraa.

Vous découvrez un paysage grandiose; à vos pieds la plaine est serrée entre deux môles, comme une mer, fuyant à l'est où elle trace la ligne de l'horizon; à gauche, la chaîne est haute, couverte de neige, avec des cimes qui se dressent fièrement comme des vedettes sur la barrière d'un univers; tout au bout, l'une d'elles est visible et paraît haute encore, malgré la perspective : peut-être est-ce le Demawend. A droite, la chaîne est plus basse et paraît se faire petite en s'éloignant; elle finit en collines qui s'écartent pour livrer un passage : c'est de ce côté qu'on va vers le désert d'Iran. Ces deux chaînes se rattachent au massif de Karzan, comme deux ailes au gros d'une armée qu'elles devancent.

Vous ne voyez d'arbres nulle part. Dans la steppe, seulement des fumées éparses indiquent le gîte de l'homme ou les villages tassés dans un vallon,

points gris sur un fond verdâtre; mais les nuances du lointain varient à l'infini, vous ne pouvez en détacher les yeux, et tout ce que vous ne distinguez pas nettement est charmant et a l'attrait invincible de l'inconnu. Ce tableau, peint de main de maître, séduit le voyageur et le décide à porter plus loin ses pas.

Puis, le jour fini, le lointain devient brouillard, il s'évanouit, et vous descendez. Vous vous apercevez alors qu'à côté les hommes s'agitent dans le village construit en carré avec la prétention de figurer une forteresse. Vous entendez des cris d'enfants, des clabanderies de femmes, la cruche sur la tête, au bord d'un ruisseau limpide où pourrit une charogne; les sonnettes d'une caravane qui arrive tintent gaiement. Vous voyez poindre à terre quelques charmantes fleurs, admirables de fraîcheur, filles d'une goutte d'eau tombée sur une fiente et d'une caresse du soleil; des alouettes vous disent un joyeux bonsoir, car elles chantent sans cesse, comme ces étourdis Français en pleine douleur et misère. Et vous vous couchez en vous disant que demain, de bonne heure, vous monterez à cheval; votre curiosité est éveillée, il vous tarde de savoir ce que sont ces taches semées dans la steppe : les taupinières des hommes, des villes sans doute.



Femme persane.



ENTRE KAZVIN ET TÉHÉRAN.

CHAPITRE IV

DE TÉHÉRAN A BOSTAN.

Départ de Téhéran. — La grande route historique. — En compagnie de pèlerins. — La désolation du désert de sel. — Les Pyles Caspiennes (?). — Nos compagnons de rencontre : Hadji, Baba le philosophe. — Un village d'une petite oasis. Ce qu'on y fait. — Fabrique de salpêtre à Aouvane. — Piété de Sadik le fourgonnier. — Paix et ventilation. — Vie sous terre. — Le karys. — Les Turcomans sont proches. — La nuit au caravansérail.

De Kazvin on arrive par la poste à Téhéran, dans des voitures de construction russe, ayant la douga, et attelées de trois chevaux. Moyennant pourboire, on va bon train. La route perce droit à travers la steppe. Nous sommes restés à Téhéran le temps de faire nos préparatifs. Nous avons visité Ragès et Veramine. Plus tard, nous parlerons de ces villes, dont les ruines sont intéressantes.

Je dois pourtant signaler en passant une merveille à Veramine, la mosquée Djouma, construite par Abou-Saïd Khan en 722 de l'hégire. C'est sous le règne d'un Mogol, bien entendu, qu'une aussi belle chose a pu être faite. Les Mogols ou leurs descendants ont couvert l'Asie et l'Inde de merveilles d'architecture.

Cette mosquée est admirable, mais elle disparaîtra d'ici peu. Il en reste

des stucs d'une richesse d'ornementation inimaginable; les détails de ses portes, les linteaux finement sculptés offrent une variété infinie de décorations, sans rien de trop. Là-dessus une coupole est posée, hardie, s'envolant. Un chef-d'œuvre d'élégance et de sveltesse que cette mosquée! Et des sauvages la dépècent, la démolissent, l'inondent afin de l'ébranler et de la jeter à terre pour lui prendre ses briques; nous avons vu des fidèles les charger dans des besaces posées sur des ânes qu'ils chassaient en poussant comme des gémissements, des han! han! prolongés; et cela pour construire le mur d'un jardin, d'une écurie; « les os de César bouchant le trou d'une muraille », comme dit Shakespeare.

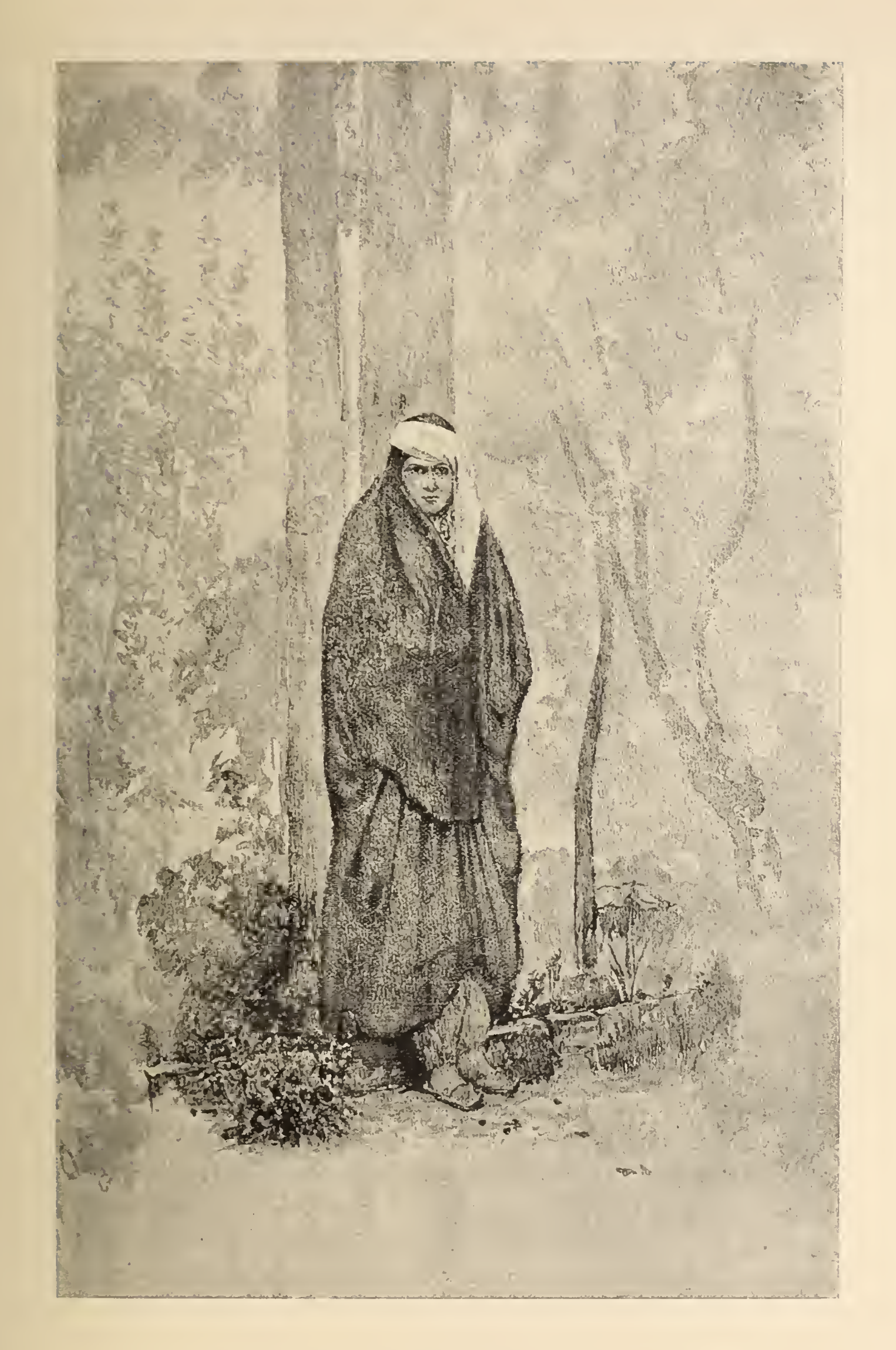
A Téhéran, nous avons été les hôtes de notre ministre M. de Balloy et de sa charmante femme. Nous n'oublierons par leur amabilité, et nous les en remercions bien sincèrement.

C'est en fourgon que nous partons pour Meschel avec nos bagages. Nous emportons des recommandations pour l'agent anglais et l'agent russe. Nous voulons essayer de pénétrer en Afghanistan.

Le fourgon a été loué à deux Tatares russes qui s'engagent à nous transporter en vingt-huit jours à la ville sainte des chiites, dont le tombeau de l'imam Riza est l'attrait principal.

Nous devons les joindre au delà de la station de Kabout-Goumbaz, où nous irons avec des chevaux de poste. Ils font un détour par le pelerinage voisin de Chah-Abdoul-Azim, que nous avons déjà visité. Ils partiront de là avec un deuxième fourgon chargé de marchandises et de pèlerins.

La route que nous allons suivre est la grande route des armées et des conquérants. Alexandre l'a prise autrefois, et après lui combien d'autres! C'est à Ragès qu'il reprit haleine lorsque, décidé à en finir avec Darius qui fuyait, il fit ses préparatifs pour l'atteindre. A chaque pas, nous rencontrerons des villes que l'histoire mentionne et grandit par la perspective des siècles. Il faut rabattre de l'opinion qu'on s'en est faite lorsqu'on les voit, malgré les ruines couvrant le sol, qui sont, dit-on, les ossements des cadavres de cités disparues. Pour nous, ce ne sont que des mues de villes, comme les cornes des cerfs qu'on trouve dans nos bois : un seul animal en perd plusieurs, de même les couleuvres qui font peau nouvelle. Et ce ne sont pas les traces de civilisations disparues, mais de civilisations déplacées; dans un pays où l'on construit en terre, l'homme abandonne facilement sa demeure, son enveloppe. A côté des ruines, on trouve la vie qui en est sortie : à côté de Ragès, Téhéran; de Tous, Meschel; de Bostan, Chahroud, etc.



JUIVE DE TÉHÉRAN.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

Mais ce n'est pas ici la place d'aborder cette question. Nous nous en allons à Mesched; le 27 avril, nous avons quitté Téhéran par une poussière aveuglante. Nous laissons à notre droite la vieille Reï aux murs ébréchés, la tour blanche du cimetière des guèbres, qui ont la coutume d'exposer les morts à l'air libre. Nous coupons la petite chaîne où Reï est adossée et, du haut de la passe peu élevée, nous jetons un adieu à Téhéran, étalé dans la plaine, un coup d'œil aux châteaux du chah postés sur les contreforts des montagnes qu'ils égayent de leurs murailles blanches, et nous descendons vers Mesched, la « perle de l'Islam », suivant les chiites. Voici encore un dôme luisant comme celui des Invalides; il couvre la grande mosquée de Chah-Abdoul-Azim, au delà de Reï. Nous galopons dans la steppe nue malgré la nuit. Le cheval de Capus s'abat, et notre ami nous arrive avec les deux bras presque luxés. Heureusement que demain nous trouverons notre fourgon.

Aujourd'hui 28 avril, pas de fourgon. Nous voudrions pourtant continuer notre route, nous sommes las de contempler le Demawend, qui a mis son turban. Le chef de la station est un Kurde fort aimable. Il sait que ses ancêtres sont là depuis longtemps, depuis Nadir-Chah, dit-il, et que dans sa famille on a toujours fait le service de la poste. Il nous engage à prendre patience en nous disant que la route n'est pas bonne et que le fourgon doit avoir du retard.

Là-dessus, un piéton nous apporte un mot de notre serviteur parti la veille avec nos bagages; il nous invite à suivre le piéton. Nous traversons non sans peine la rivière très impétueuse de Kabout-Coumbaz, et nous trouvons près de la rive nos effets étalés au soleil, un cheval blessé et le fourgon sans attelage, qu'on vient de tirer de la rivière où il a versé. Il n'y a pas grand dommage, et nous nous en allons par la steppe à Cherifabad. Dans le deuxième fourgon nous suivant sont perchés sur les bagages, comme nous, trois jeunes mollahs originaires du pays des fourgonniers; ils ont terminé leurs études de théologie dans les médressés de Téhéran, et y mettent le sceau par un pèlerinage aux lieux saints : ce qui leur vaudra de la part de leurs coreligionnaires une considération qu'on n'accorde pas toujours à la jeunesse.

29 avril.

Nous partons pour Eivani-Keif, toujours dans la steppe nue, monotone; nous longeons l'Elbourz et nous distinguons à gauche ses derniers contreforts, qui semblent de sable strié par les eaux. Le soleil est

déjà brûlant. Nous suivons une vallée qui se rétrécit près d'Eivani-Keif, à cheval sur une rivière torrentueuse. Nous ne logeons pas dans le caravansérail attribué à Chah-Abbas, mais en ville, dans un autre caravansérail où nous trouvons un jeune danseur qui exécute des « pas » en comparaison desquels les danses d'Asie centrale sont chastes. Nous n'avons pas vu encore de peuple plus obscène que le peuple persan. Ce spectacle scandalise les jeunes mollahs qui ont dit, au soleil couchant, de longues prières, le front posé sur une boîte renfermant de la terre sainte de Kerbela. C'est là qu'Ali souffrit le martyre. Le fourgonnier des jeunes gens cherche à leur plaire par des attitudes recueillies : sa besogne faite, il égrène son chapelet d'un air grave, mais il a des oublis, car il s'en sert pour se frotter l'intérieur de l'oreille.

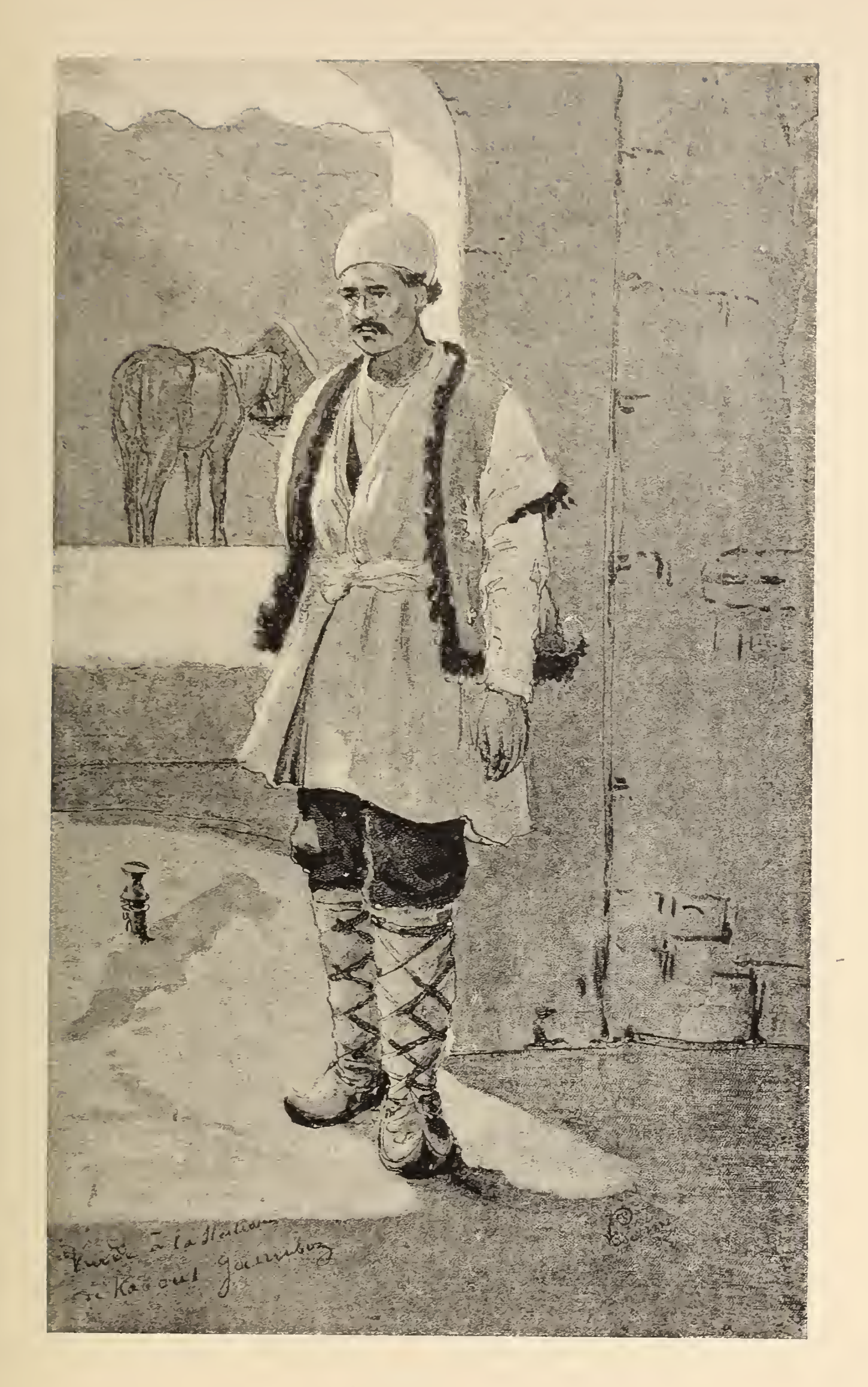
30 avril.

Nous irons camper à quarante kilomètres, à Kichlak. Durant quinze kilomètres, c'est la steppe couverte de sel, le Khevir; à notre droite, les collines semblent des tas de sable ayant conservé l'empreinte de vagues évaporées, en leur laissant une couche de sel. Il fait chaud, nous approchons des montagnes barrant la route. Elles nous semblent pailletées d'argent; des plaquettes de gypse reflètent l'éclat du soleil.

Cette fois, nous sommes dans un véritable défilé se glissant avec des ondulations de reptile au travers des montagnes nues, striées, qui s'émiettent et sont sapées à la base par la rivière rapide et sale des éboulis, comme au temps de la fonte des neiges.

On est arrêté par les crevasses produites par les grandes eaux. Les huit chevaux, tout le monde poussant aux roues, suffisent à peine à hisser le fourgon en haut de la berge de la rivière, qui nous oppose ses méandres. La route est difficile, la chaleur écrasante; pas de végétation : des pierres, du sel. Pas une tache d'ombre que le trait des poteaux télégraphiques vous surprenant comme une anomalie, un anachronisme au milieu de cette nature primitive et sauvage. Le Tchaï (cours d'eau) dévale à travers un véritable couloir large parfois de quinze mètres à peine. Le fourgon n'a pas d'autre chemin, et il roule avec des cahots formidables sur les pierres; mais cette voiture en bois est souple et garde son équilibre là où tout autre véhicule le perdrait.

Tout est figé ici, immobile, mort; l'eau seule a vie et s'enfuit en toute hâte de cette désolation. N'en buvez pas, elle est salée. Telles sont les Pyles Caspiennes, au dire de certains historiens. Je les crois placées ailleurs.



POSTILLON KURDE.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

Au sortir de cette gorge, nous descendons vers Kichlak; les roues de la voiture broient la croûte saline du Khevir. A notre gauche, toujours des montagnes pelées, grisâtres sous un ciel trop bleu; à droite, au sud, très loin, par delà le tain brillant de la plaine, d'autres montagnes ondulent, portées sur une gaze par l'effet du mirage. Devant nous, en avant du village, quelques carrés verts de champs cultivés, cinq ou six tentes noirâtres de nomades; sur la croupe des collines, des canaux d'irrigation, des femmes en voile blanc dans des champs d'orge vert, et puis, nous nous engageons dans les ruelles formées par les murs des jardins que dépassent la pointe d'une glacière et les créneaux d'une forteresse.

Il est temps, l'orage fond sur nous du haut des montagnes, soulève une poussière cachant ciel et terre, et nous n'avons pas mis le pied dans le caravansérail que le tonnerre gronde; les éclairs courent d'un bout de l'horizon à l'autre, mettant à la voûte céleste des lézardes de feu, vite effacées heureusement. Les femmes effrayées descendent si vite des toits qu'elles paraissent tomber dans les maisons, les garçons arrivent derrière les troupeaux courant en désordre; des bœufs galopent lestement. Les nuages sont très élevés, et le vent les balaye; on en est quitte pour une alerte, quelques gouttes de pluie, beaucoup de poussière : c'est du bruit pour rien. Le vent du nord persiste et hurle toute la nuit.

Notre troupe grossit chaque jour; des voyageurs isolés que nous avons rencontrés sur la route se sont joints à notre caravane. Ils accompagnent les fourgons, rendent de petits services, poussent à la roue, nettoient la vaisselle, vont chercher de l'eau et, en échange, obtiennent la faveur de grimper à l'arrière de la voiture, où ils se reposent quand ils sont fatigués.

Deux d'entre eux nous amusent fort; l'un est Turc de Trébizonde, un beau garçon de vingt-cinq ans, très vigoureux, jovial, insouciant, toujours le premier à la besogne, toujours le rire aux lèvres, et dans les mauvais pas excitant les chevaux d'une voix si forte que nous en rions. On l'appelle « Hadji », car il est allé à la Mecque; il a beaucoup voyagé, mais il estropie les noms des villes qu'il décrit assez bien. Il ne charge pas sa tête de choses inutiles.

« A quoi bon? dit-il; toi, tu écris, tu lis les livres, tu voyages pour regarder. Moi, je voyage pour chercher du pain. Quand j'en ai trouvé, je le mange, et dès que ma besogne est faite, je me couche et je dors, étant fatigué. Le reste m'importe peu.

— Est-ce que tu vas prier sur le tombeau de l'imam Riza, à Meschedᵢ? »

12

Hadji claque sa langue, secoue la tête :

« Je n'ai pas même le temps de faire la prière, et, du reste, je n'y pense guère.

— Où vas-tu?

— A Askabad, chercher dix toumans qu'on me doit; je sais qu'on y construit beaucoup, et je trouverai de l'ouvrage sûrement.

— Est-ce que ce vieux que tu appelles le « baba » va aussi chercher une occupation?

— Lui? il s'en garderait bien; c'est un Persan, je l'ai rencontré avant Téhéran, il venait de Kerbela, il va à Meschhed prier. Il ne fait qu'aller prier. Par exemple, en route, il ne récite pas même une fatiha. »



Baba.

Le baba est un homme de taille moyenne, maigre, aux jambes infatigables, ne montant jamais sur une voiture. Tantôt il est pensif, sombre, tantôt bavard insupportable avec la manie du monologue. Il mange de l'opium, et il a le teint terreux, un regard égaré; malgré tout, excellent cuisinier et se plaisant surtout autour des marmites; néanmoins, très sobre. Il a des colères terribles quand le feu ne brûle pas à son idée, quand la graisse ne fond pas assez vite, et, si on lui reproche que le riz est mal cuit, il apostrophe le riz et le chaudron de la manière la plus plaisante. C'est toujours aux choses qu'il s'en prend de ses mésaventures.

Nous l'avons surnommé le « philosophe ». Du reste, il porte tout avec lui dans un sac, comme Bias, et il a vraiment une tete à etre traduite par le ciseau, en buis, quand il a mis sa visière qu'il tourne autour de sa tete en même temps que le soleil.

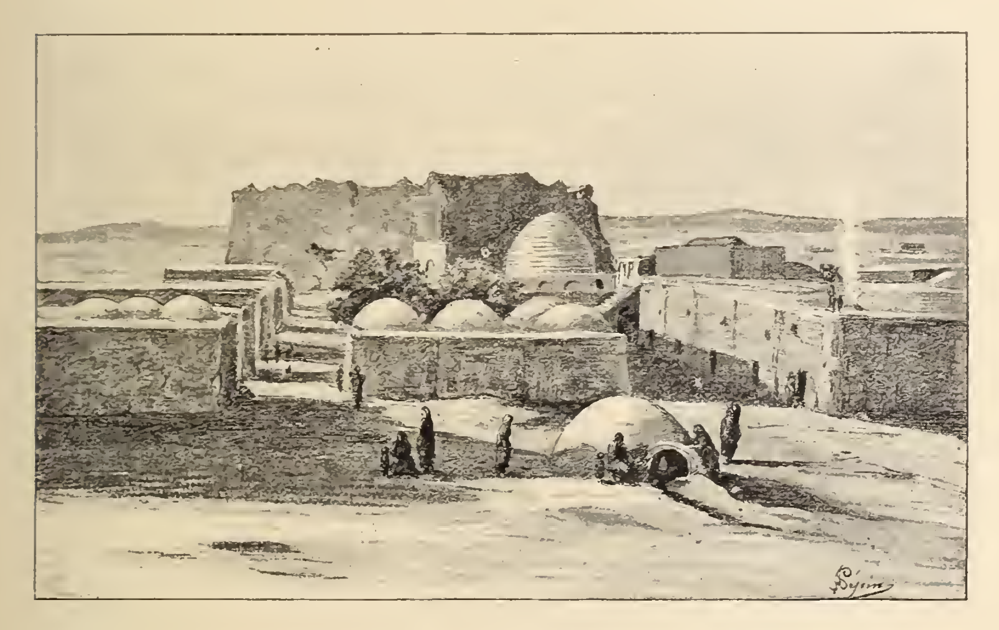
1er mai.

De Kichlak à Dehinemek (village de sel), le paysage ne change pas, toujours de la steppe, les montagnes à gauche, et au loin, à droite, des bandes blanches de sel. Aux approches d'Ardabane, village à forteresse pittoresque, nous nous embourbons dans les canaux d'irrigation.

Comme les jours précédents, il faut piocher, combler des trous; personne n'a jamais songé à entretenir ces routes, que le soleil ou le vent. Au cara-

EIVANI-KEIF. — DANSE D'UN BATCHA.

vansérail d'Ardabane, Amman, notre serviteur, rencontre un de ses oncles, qui retourne à Ardebil. Il vient d'Askabad sur un bon petit cheval kirghiz; il a été employé aux travaux du chemin de fer, il a l'intention de s'arrêter à Téhéran, puis de rentrer chez lui par la montagne. Il se plaint des Persans, qui lui vendent tout hors de prix et ne lui rendent jamais de monnaie sur une pièce blanche quand il est seul. Après une halte agréable sous trois mûriers, nous partons. Nous sommes arrêtés au sortir du village par un canal d'irrigation très profond; il faut détourner l'eau et combler le fossé, adoucir la raideur des pentes. On réquisitionne des habitants



Dehinemek.

d'un hameau voisin, et après deux heures de travail, nous passons. Les villageois ne travaillent que parce qu'on les menace, et lentement : nous n'en avons rien pu obtenir avec des promesses d'argent. Ils sont surpris de ce que nous les payions. Puis, nous sommes dans une eran pierreuse, et avant le coucher du soleil, nous arrivons au « village de sel », à pied, laissant derrière nous les voitures qu'on a mille peines à tirer d'un bourbier.

Dehinemek compte quinze ou seize maisons; de même que presque tous les villages que nous rencontrons sur cette route ennuyeuse, les habitants cultivent juste assez de terre pour nourrir leur famille et vendre de la farine, de l'orge et du fourrage aux pèlerins ou aux caravaniers de passage. Ils réalisent de la sorte d'assez jolis bénéfices, et quelques-uns d'entre eux

sont dans l'aisance. Toute cette région est dans le sel, il y en a partout : au bord des ruisseaux, le long des maisons; il en suinte des murs, les briques des caravansérails le rendent elles-mêmes, et l'eau qu'on boit en est affadie. Nous longeons le Khevir dans sa partie la plus arrosée; le sol de la plaine est couvert d'une croûte, elle lève comme une pâte en séchant.

Le village est assez animé dans la matinée : on entend le bruit des marteaux des forgerons, les cris des laboureurs que je vois exciter leurs bœufs, du toit où je suis monté; des coqs chantent, des enfants pleurent, des grenouilles murmurent, des poules caquettent en picorant; les gens sortent des maisons, les femmes étendent les couvertures sur les toits, elles vont au puits en traînant la savate, vêtues de jupes bleues courtes, de chemisettes rouges, le voile bariolé flottant; on les voit dans les rues et dans les cours, plusieurs font la toilette de leurs petits parfois complètement nus; en voici un aussi peu vêtu que possible, qui a posé sa tête sur les genoux de sa mère; elle le pouille, puis lui gratte le dos comme à un petit animal, et il se tortille d'aise, les fesses à l'air et en l'air; à côté, un chien galeux dort sur le sol, un bourricot plus galeux encore mange des pailles en balançant la queue. Beaucoup de chiens dorment sur les toits rasés par les hirondelles au vol rapide; des moineaux vont aux taches vertes des champs de blé. Près du caravansérail aux murs de brique élevés, il y a une glacière et un fort abandonné; le fort rappelle les temps d'insécurité, et la glacière, qu'il fait chaud ici et que la garnison aimait à boire frais. Le village est entouré de solitude comme les villages d'auparavant, les montagnes sont toujours pelées, et au loin, on voit toujours un grésil brillant, le sel du Khevir.

On ne fera jamais que traverser ce pays; les besoins du commerce, les hasards de l'histoire l'ont sillonné d'une route où la nécessité a créé des étapes, mais il a fallu la volonté d'un roi des rois pour peupler les alentours des caravansérails ou l'espoir de rançonner les caravaniers et les pèlerins.

De Dehinemek on va à Abdoullah-Abad, puis à Lazguird, village juché sur une motte de loess, ayant des femmes impudiques et des jardins où l'on cueille de délicieuses grenades. Aussi Sadik, le conducteur de notre voiture, aime beaucoup Lazguird. Sadik est un Tatare petit, très vigoureux, très agile, avec des yeux imperceptibles et un grand nez, sans cesse criant après son palefrenier Ali; insolent, grossier, braillard, insouciant, très gai et très sale, ayant pour ses chevaux cabardiens une affection véritable. Il est l'antithèse de son ami Abbas, massif, grave, affectant une bonne tenue, et portant en arrière la tête et de côté le bonnet que Sadik a sur la

nuque. A Lazguird, le petit Sadik, stimulé par les jeunes mollahs ses compatriotes, se décide à faire la prière. On lui a représenté que le Khorassan est proche, que bientot il arrivera à Meschéd, que cela serait agréable à l'imam Riza que lui, Sadik, remplit les devoirs de sa religion. Et voilà notre homme, pieds nus, s'installant dans une des grandes niches où dorment les voyageurs à l'extérieur des caravansérails; il étend un bout de tapis et commence sa prière, mais quelle prière! Tandis qu'il marmotte très vite, il se gratte; il surveille de l'œil son palefrenier Ali, et soudain lui crie : « Donne donc plus de paille au gris... racle bien la croupe du blanc. »


Sadik.

Il continue, se gratte de plus belle, gourmande Ali une troisième fois, puis, impatienté de tant de piété, profitant de ce que les mollahs se sont éloignés, il se lève, sa prière aux trois quarts dite, pousse un soupir, profère des malédictions à l'adresse de l'imam Riza, s'assied, tire sa pipe, la bourre et l'allume avec une figure joyeuse du devoir accompli.

Dans le bazar de Simnan, nous trouvons des gens de race turque qui viennent des bords de la Caspienne; l'un d'eux est blond : la Russie n'est pas loin.

Après avoir traversé le cours d'eau jalonné de moulins qui alimente Simnan, on monte sans cesse dans une steppe nue et montagneuse. Pas la moindre végétation sur les hauteurs, c'est un désert véritable. Notre étape est longue aujourd'hui, et nous la coupons d'une halte près d'une petite source pleurant un filet d'eau au doux murmure : il serpente au bas des collines, et déroule sur chaque rive un joli ruban vert. Le vent de nord-ouest nous apporte un peu de pluie, et nous partons, toujours dans la steppe, jusqu'à Aouvane, dissimulé dans un vallon. Près du caravansérail, se dresse une forteresse abandonnée où, depuis des années, les pâtres mettent leurs troupeaux à l'abri du mauvais temps, et la fiente est accumulée dans le bâtiment en couches profondes; des industriels en extraient du salpêtre. Leur usine est installée au bord de la route, en plein vent. Ces salpêtriers sont ambulants, et pendant la belle saison, ils vont travailler près des abris de ce genre, où ils trouvent une matière première qu'ils manipulent avec un gain suffisant.

Des trous dans la terre battue leur servent de cuves, de marmites; ils creusent en dessous un four où ils allument leurs feux. La steppe leur

fournit du combustible, c'est-à-dire des broussailles; ils ont fait un mur contre le vent en les empilant derrière les tas de terreau à salpêtre. Ils le traitent de la manière suivante : d'abord, ils le détrempent pendant vingt-quatre heures, le filtrent, le font bouillir pendant vingt-quatre heures encore, nettoient le bouillon en laissant déposer dans les bassins, puis font évaporer l'eau au soleil. Et ils fabriquent par jour cinquante à soixante livres russes de quatre cents grammes, vendues environ dix centimes la



Caravansérail.

livre. Ils avouent être satisfaits des bénéfices de leur industrie, qu'ils exercent depuis longtemps dans leur famille; voilà ce que nous disent les deux aînés, entourés de cinq de leurs enfants.

A Lazguird, on nous avait déjà parlé des Turcomans, la terreur de la Perse orientale, du Khorassan; à Aouvane, on s'en plaint. Des bergers nous content que des Turcomans yomouds ont volé dernièrement huit cents moutons. Si le chiffre est exagéré, le vol est vraisemblable. Ce sont des épisodes de la lutte que Touran continue contre Iran.

Après Aouvane, une montée pénible, puis une descente. Nous allons d'un bassin à un autre par un déversoir, pour ainsi dire.

La mer est à peu de distance, à quelques étapes d'ici; aussi, à notre gauche, le ciel est plus pâle par le fait de l'humidité, l'horizon est tendu de nuages gris, et sans un vent violent de nord-ouest, les crêtes des montagnes seraient moins nettes. Pas de variété dans le paysage jusqu'à Kacha, où nous rencontrons quelques Afghans; ils se disent serviteurs d'Aïoub-Khan et vont à Téhéran : des gens de fière mine, ne ressemblant en rien aux Persans.

Après Kacha, Daouletabad.

Il suffit d'apercevoir Daouletabad de loin pour se convaincre qu'on a mis pied dans la province du Khorassan, et que les Turcomans sont proches.



Daouletabad.

Le village est le plus fortifié du monde. Rien n'a été négligé pour prévenir les attaques et assurer la sécurité des habitants. On a prodigué les murs et les tours.

Daouletabad se compose du carré de la forteresse vers le nord, et du long rectangle des jardins et des champs cultivés vers le sud.

La forteresse consiste en un fossé profond et trois rangées parallèles de murailles à créneaux ayant aux quatre coins des tours de plus en plus hautes à mesure qu'on s'éloigne du fossé. Si l'on pénètre dans cette forteresse par deux portes se suivant et défendues par des doubles tours, on constate qu'aux murs sont adossées des maisons basses et des écuries où se retiraient en cas d'alarme les habitants et le bétail. Au centre de la forteresse sont les demeures destinées au chef, à ses femmes, à ses serviteurs et à ses

soldats. Le khan actuel n'a pas l'aspect fort belliqueux. C'est un homme à ventre énorme, que la graisse a rendu légèrement asthmatique ; il ne sait ni lire ni écrire, comme cela convient à un guerrier.

« Je descends, dit-il, du constructeur de la forteresse, Motallib-Khan, qui vivait au commencement du siècle. Son frère s'appelait Zulfagar-Khan, dont le fils est celui qui vous parle. »

Il est occupé à aménager et à réparer son castel, mais ce ne sont pas les murailles délabrées qu'il relève, il ne songe point à restaurer les portes, à creuser le fossé : depuis vingt ans on n'a pas vu de Turcomans. Et la chaleur étant excessive, — aujourd'hui, 7 mai, nous constatons 45° au soleil, — notre homme, en léger costume, surveille avec soin la construction d'une haute tourelle dont nous ne devinons pas d'abord l'usage ; ce n'est pas une tour de guet, puisqu'on vit en paix et que nul escalier ne mène au sommet.

« C'est un ventilateur, dit le gros homme en sueur, une très bonne chose. »

La forteresse n'a qu'une entrée ; du côté de la petite place, autrefois fermée, sont installés quelques boutiquiers vendant de menus objets et du thé. Les échoppes sont adossées au mur qui enclôt les jardins et les champs cultivés où les habitants trouvent leur subsistance, grâce à un ruisseau assez mince d'eau potable. Aujourd'hui que toute crainte a disparu, les murs de l'enclos se crevassent, on s'est risqué même à cultiver en pleine steppe, et les indigènes habitent leurs jardins de préférence à la forteresse, où ils étaient à l'étroit.

Notre étape finit à Damgan, que précèdent des ruines. A l'intérieur de la ville, quelques monuments, des minarets attribués au sultan Houssein, une mosquée également en ruine, bien entendu, qu'aurait édifiée Chahroukh, fils de l'émir Timour. Ville insignifiante, aux rues sales, étroites ; mais on y parle déjà de Timour, de Chahroukh, signe qu'on approche du pays de Touran. Du reste, en quittant Damgan, les montagnes, à notre gauche, s'abaissent : à l'extrémité de la chaîne, on pourrait trouver Chirabad. Cela nous rappelle le Turkestan. Toujours la plaine, le sel, la steppe aride. Cependant, à droite de la route, on aperçoit deux ou trois hameaux, du vert, de la vie ; un aigle blanc plane, donc il y a des oiseaux à dévorer, et voici, en effet, des pigeons, des corbeaux, des alouettes ; plus bas, des fourmis, des bousiers et, pour les manger, des lézards.

Si l'on regarde du côté des taches de culture, on voit, les reliant à la montagne, une traînée d'orifices presque en ligne droite. Ce sont les bouches des karys, ces veines qui charrient la vie, pour ainsi dire, à travers la

mort. Vous savez qu'un karys est un canal souterrain grâce auquel on capte une source et la mène à un bas-fond que l'on cultive. Le cours du karys est percé de puits par où l'on extrait la terre, quand on le construit ou qu'on le nettoie. Les débris sont accumulés autour des ouvertures, qui ressemblent à une suite de petits cratères, mais de cratères ne vomissant aucune lave et d'où s'élève une fraîcheur délicieuse.

Afin que les caravaniers aient la facilité de puiser de l'eau pour eux-mêmes et leurs bêtes, des hommes charitables ou des gouverneurs en humeur de prévoyance font parfois ménager, près du chemin, un escalier à voûte solide conduisant au ruisseau sous terre. Les voyageurs font halte à



Damgan.

cet endroit, où ils trouvent au besoin un abri dans la maison du gardien de l'édifice, qui leur offre en outre quelques provisions moyennant un bon prix. Tel est le cas pour Kourian, où nous nous arrêtons.

Il y a un escalier de plus de quinze mètres de profondeur, aux marches hautes et incommodes ; mais elles descendent à un filet d'eau claire et fraîche. On passe de la fournaise d'en haut à une ombre complète, et, assis sur le premier degré, on s'abreuve d'ambroisie, — l'ambroisie était certainement de l'eau de source ; — et alors, on se dit qu'on aurait aussi le courage de piocher durant des mois, qu'on fouillerait volontiers les entrailles de la terre, pourvu qu'on ait l'assurance ou simplement l'espoir de frayer la route à ce trésor de perles limpides qui vont sourdre en aval,

arroser la terre, la vêtir de verdure et de moissons, tandis qu'autour, le soleil sans pitié la brûle et la rend plus sèche qu'une marâtre stérile et jalouse.

De Kourian nous allons coucher à Dehinollah. Avant d'y arriver, on monte, il y a des ravins à franchir; et tandis qu'Abbas, le premier fourgonnier, passe sans encombre, le nôtre, Sadik, ne manque pas de nous embourber.

« Pourquoi, Sadik, n'as-tu pas suivi le même chemin qu'Abbas? Pourquoi vas-tu au hasard, sans t'inquéter des obstacles?

— A quoi bon tant de précautions?



Puits. — (D'après une aquarelle.)

— Parce que tu aurais moins de travail.

— Bah! les chemins sont l'image de la vie.

— Je ne comprends pas bien.

— Vallah! je dis vrai. Les chemins sont l'image de la vie. Qu'ils soient bons ou mauvais, il faut toujours qu'on aille au bout; que tu sois pauvre ou riche, tu iras au bout de tes jours. »

Là-dessus, il ne nous reste qu'à aller philosophiquement de notre pied au caravansérail; il est posé à une certaine distance du village, où il est bon d'envoyer chercher de l'eau potable.

Il y a beaucoup de monde au caravansérail : des pèlerins tatares, arabes, des femmes, des marchands. Des derviches viennent mendier, et sont reçus par Sadik et Hadji de la belle façon. Le « baba » lui-même grogne de

mécontentement de voir des hommes nous tendre la main quand lui, baba, n'a pas tout ce qu'il lui faut.

On finit par s'habituer à cette vie de camp volant, et quand la vermine n'est pas trop drue, les nuits sont agréables.

Il fait bon, roulé dans ses couvertures, considérer les étoiles par-dessus les murs, en même temps que les souvenirs défilent plus rapides que les nuages chassés par l'ouragan. On éprouve une certaine quiétude à entendre les chiens rôder et le vent chanter la musique de la nature, — de la musique grande et simple, — et même les ronflements des hommes exténués ne vous déplaisent point. Des yeux brillent : c'est un chat venant flairer la viande ; les chevaux à moitié endormis grignotent machinalement leur pitance d'un va-et-vient régulier des mâchoires ; les mules, s'ébrouant, carillonnent leurs clochettes. Puis, ceux qui aiment le frais se lèvent dans l'obscurité ; — ils s'étaient couchés avant le soleil. Les lanternes traversent la cour comme des feux follets ; car les muletiers courent, s'arrêtent, courent encore après leurs bêtes échappées ; ils s'interpellent, crient, jurent, pestent : cependant, ils ont chargé leurs mules. Tout est prêt. Ils partent ; les clochettes en branle font un carillon superbe. Des adieux sont échangés : « Salamat ! salamat ! » la caravane s'éloigne ; on perçoit à peine les excitations des conducteurs, les clochettes se taisent.

La grande porte, que l'on ferme, grince, quand il y en a une, comme à Dehimollah ; une lueur traverse la cour : c'est le surveillant du caravansérail, traînant ses babouches, qui va reprendre aux côtés de sa femme sa place tiède.

A leur tour, les fourgonniers se lèvent afin de panser leurs chevaux, et les étrilles courent sur les croupes avec un bruit de pierre raclée ; les palefreniers adressent des paroles flatteuses aux étalons et les menacent quand ils lancent des ruades, hennissant de défi parce qu'une cavale coquette les a provoqués.

Et puis, on chasse encore une fois un chat alléché par la provision de viande fraîche, et l'on s'endort.

La route est toujours aussi monotone ; de la steppe, un puits où l'on fait halte, et la steppe, la montagne à gauche, le Khevir à droite. Cependant, la plaine a une physionomie particulière. On croit se reconnaître et que l'on va revoir des lieux déjà visités. On soupçonne qu'une ville est là-bas, à l'angle des montagnes. On avance, et l'on voit en bas une vallée rappelant l'approche de Téhéran. On descend. Il y a de l'animation, des gens dans les champs, des voitures, — j'entends des arabas, — des jardins avec de grands

murs, des canaux, de la fraîcheur, des hommes portant turban, moins de bonnets noirs et plus de petits yeux turcs qu'auparavant, une race plus forte, vivant sur un sol fertile, et bien nourrie. Un gros ruisseau traverse la ville; il y a plusieurs caravansérails, un bazar animé, du commerce, des marchandises russes et anglaises, et... devinez qui? des Arméniens... parce qu'on les trouve partout où il est possible de gagner de l'argent en Perse. Leur seule présence suffirait à prouver, à la rigueur, que Chahroud est une ville où le commerce prospère dans une certaine mesure. Il est vrai que ces Arméniens vendent surtout du vin et de l'alcool qu'ils fabriquent eux-mêmes, et que, de leur plus ou moins grand nombre, on pourrait conclure à un plus ou moins grand nombre d'ivrognes.


Petite fille persane.

Chahroud est sur le chemin des commerçants et des marchandises venant de la Russie par la Caspienne et Asterabad. Sa situation est bonne, géographiquement parlant; l'eau ne manque pas, et la ville est au carrefour de routes nombreuses; qu'on vienne de l'ouest, du nord, de l'est, d'Afghanistan, des Indes, on passe à Chahroud, et la mer n'en est pas loin.

On voit bien que la sécurité est revenue dans le Khorassan, car la forteresse tombe en ruine. On transforme les fossés en jardins. Depuis que l'on n'a plus à craindre les Turcomans, la ville s'étend : on choisit les bonnes places pour bâtir et cultiver; auparavant, on choisissait les places sûres, où l'on trouvait de l'eau, bien entendu. Le danger faisait serrer les rangs. Il est très intéressant d'observer et facile de constater que les indigènes du Khorassan étaient préoccupés surtout d'une chose en disposant leurs villes ou leurs villages : se protéger contre les Turcomans. Ils évitaient à tout prix les points où il eût été facile d'être surpris, ils se perchaient sur les hauteurs d'où l'on surveille facilement l'horizon, et ils n'aimaient pas s'installer dans les cirques de montagnes, où manquent trop souvent les issues. Et c'est sans doute cette raison qui a le plus contribué à faire abandonner Bostan, la ville voisine, que des hauteurs dominent, où des défilés aboutissent et où l'on manque de « portes de dégagement ». Tandis qu'à Chahroud, on est au seuil de la plaine, et ce n'est pas l'espace qui manque pour s'égailler.



PÈLERIN TATARE.

Bostan est à une bonne heure de petit trot. Elle est située dans une vallée circulaire d'une dizaine de kilomètres de diamètre, que des montagnes entourent ; elles ont des affaissements nombreux par où l'on croit qu'on va passer et où l'on passe en effet. Et si l'on traduit πύλαι par *défilés*, c'est ici qu'il faut placer Hécatompylos.

Bostan n'est à présent qu'une méchante bourgade entourée de murs, groupant ses maisons autour d'une jolie mosquée et d'un minaret branlant. Nous ne pouvons visiter la mosquée, parce que nous sommes des infidèles ; en revanche, on nous permet de monter sur le minaret, d'une dizaine de mètres, autant qu'il nous plaît, et l'on nous secoue, en ébranlant la lanterne, comme sur un cerisier.

Le postillon accompagnant les chevaux que nous avons empruntés à la poste pour cette petite excursion, est très loquace, il ne tarit pas sur le compte des Turcomans dont je lui ai parlé. Il se rappelle l'effroi de la population lorsqu'on avait signalé leur approche. Personne n'osait plus sortir, surtout à Bostan ; on fermait les portes de la ville et du haut des murs on guettait l'ennemi, et l'on ne respirait librement que lorsqu'il avait disparu.

Souvent, ils emmenaient des troupeaux, des femmes et des enfants. Ceux qui étaient obligés de voyager du côté de l'Atrek prenaient des précautions infinies. Ils avaient soin de ferrer leurs chevaux avec des fers et des clous achetés chez les Turcomans. Arrivés aux pas dangereux, favorables à une embuscade, ils prenaient le galop.

Les plus redoutés étaient les pillards venant en petit nombre sur de bons chevaux ; ils étaient insaisissables, se cachant facilement, parcourant en un jour des espaces énormes. Lorsque je fais observer à cet homme que Chahroud est une grande ville, que les Persans sont nombreux, que leur armée est considérable et qu'il eût été facile de payer de retour ces Turcomans, il me répond que personne n'a jamais pensé à ces choses-là, qu'on envoyait bien de temps à autre des troupes avec du canon camper près de Bostan, mais que cela ne servait à rien, parce que les Turcomans attendaient qu'elles fussent parties.

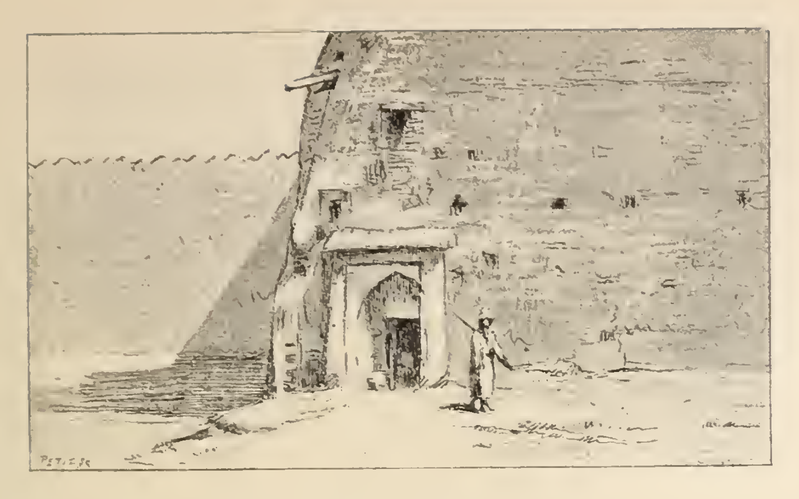
Le patriotisme n'existe pas dans ce pays ; ces gens ne paraissent pas posséder cette sorte d'instinct de conservation propre aux nations vivaces, d'où découle l'esprit d'initiative qui fait chercher un remède aux maux, qu'on se groupe et qu'on reprend courage, et qu'aux heures décisives, quand les destinées sont en jeu, on néglige ses intérêts particuliers pour ne songer qu'à l'intérêt général. Alors, au lieu de se réfugier dans son égoïsme, l'homme s'élance à la défense d'un drapeau, d'une frontière. Les Persans n'ont jamais été pris de cette « sublime fièvre ».

En dehors des murs de Bostan et de Chahroud, nous voyons des campements de Bohémiens. Ils sont originaires du Seistan, disent-ils ; ils travaillent les métaux et fabriquent du fil de laiton. Ils relèveraient du chef des coureurs du chah (Tchater bachi), à qui chaque famille payerait annuellement quatorze krans (environ onze francs).

Ils habitent des tentes ou des abris consistant en murs de terre qui supportent des toits de feutre. Quand ils se déplacent, ils roulent leur toiture et l'emportent. Ils ne se privent point de mendier : nous sommes pour eux une aubaine excellente, et des vieilles viennent nous tendre la main; mais d'abord elles ont jeté sur le sol de la braise allumée, afin d'écarter les sorts. Leur type ne diffère pas sensiblement de celui des indigènes : ils sont plus sales, plus bruns, car ils vivent en plein air, et plus maigres, leur table n'étant pas abondante.



Bohémiens.



ENTRÉE DU VILLAGE DE SADERABAD.

CHAPITRE V

DE BOSTAN A MESCHED.

Le milieu et l'eau. — Radis, déportés. — A Sabzevar, beaucoup d'eau. Richesses. — Culbutes consécutives. — Un émigrant persan. Ses appréciations. — Pas de chose publique. — Le caravansérail durant le jour. — Ces Arabes. — La pythonisse d'Endor. — Diplomatie. — L'empreinte du pied de l'Imam. — La crainte de Touran. — Les tours de guet. — Les Turcomans vendeurs d'hommes. — Pusillanimité persane. — Devant la ville sainte des chiites. Enthousiasme religieux. Ses diverses manifestations. — Plus belle de loin que de près.

12 mai.

Le printemps commence, la steppe a des fleurs, elles ne parviennent pas à rompre la monotonie de la route. Les chevaux saignent au cou et près de l'épaule; de petites veines éclatent, c'est une saignée naturelle dont les pauvres bêtes se trouveront bien. Elles ont lieu d'être congestionnées par la fatigue des longues marches au soleil, sans boire une goutte d'eau.

« C'est, dit notre fourgonnier, qu'ils ont envie de manger de l'herbe fraîche. »

Ils sont nourris d'orge et de foin sec. On observe le même fait en Algérie.

Nous marchons douze heures pour arriver à Meïaméi, jolie oasis où l'eau abonde, où les mûriers, les saules et les peupliers prodiguent leur ombre, si bien qu'on se croit en paradis; l'enfer n'est pas loin, la steppe recommence bientôt.

A une verste de Miandecht, se trouve la ruine d'une forteresse du temps de Chah-Ismaïl, dit-on.

Il semblerait que les hommes de ce pays aiment à changer de place, mais la nature despote ne leur laisse pas le choix des séjours, et ils bâtissent; une circonstance les contraint à s'en aller, une autre circonstance les pousse à revenir, et ils sèment des ruines près de l'eau, d'où ils ne peuvent s'éloigner. Ce sont des prisonniers attachés à une chaîne longue, mais solide; le milieu en a soudé les anneaux.

Après Miandecht, Alhak : halte près d'un caravansérail-forteresse en ruine et d'un filet d'eau salée; les misérables et rares habitants de ce hameau nous viennent voir. Ils ont des occupations pastorales : quand ils ne se pouillent pas, ils filent une mauvaise ficelle qu'ils tirent de pièces de feutre hors d'usage. Ces gens sont aimables, ils veulent nous « faire un petit plaisir » et nous offrent quelque chose de bon, d'origine européenne. Ils nous apportent un paquet de tiges vertes. Ce sont des radis manqués, auxquels il ne manque qu'une racine comestible. Nous avons un air interrogateur en regardant l'indigène qui nous présente cette friandise, et lui, s'étonnant de notre ignorance, d'une mine de supériorité croque les feuilles et nous dit :


Petite fille à Abbas-Abad.

« Voilà ce qu'on mange. »

Répandez donc les bonnes choses et les bonnes idées!

Nous sortons des collines et nous apercevons le caravansérail d'Abbas-Abad; à droite, s'étend jusqu'aux montagnes violettes une nappe blanche qu'on prendrait pour de la neige, c'est le sel du Khevir à l'éclat du soleil.

A Abbas-Abad, nous donnons quelques consultations; un Persan vient demander un remède, il a reçu un coup de kindjial à la main, au cours d'une discussion avec des pèlerins tatares. C'était à propos du payement d'une mesure d'orge.

Le caravansérail de Saderabad est délabré. En face, se dresse un village-forteresse en ruine, habité par des gens d'Asterabad qu'on avait transportés là afin de défendre la forteresse, d'entretenir les citernes, de préparer du fourrage, de prêter aide aux caravaniers et aux pèlerins. En échange, l'administration assurait à chacun des dix ménages sept toumans[1] par an et cent mesures de farine. Mais l'administration ne tient pas ses engage-

[1] Un touman vaut 10 krans et le kran environ 80 centimes.

ments : elle donne quelquefois de l'argent, jamais de farine, et les pauvres diables sont dans une misère profonde. Ils vivent comme des lézards au milieu des décombres, et chaque fois que l'un d'eux trouve l'occasion de chercher ailleurs fortune, il disparaît pour ne plus revenir. Leur nombre diminue chaque jour.

Nous allons coucher au nouveau Mazinan, posé un peu plus haut que le vieux Mazinan, détruit par une inondation il y a une vingtaine d'années, dit-on. Les ruines du village abandonné semblent vieilles de plusieurs siècles; les maisons sont construites en terre contenant une certaine quantité de sel, elles sont exposées à des gelées rigoureuses, à des vents furieux ou à un soleil implacable, et très rapidement se délabrent.


Fileur à Saderabad.

Après Mazinan, moins de sel, de la steppe, du saxaoul, une vieille connaissance. Cet arbuste nous a rendu de grands services dans l'Oust-Ourt. Quel bon feu nous faisions avec le saxaoul! A Sutkar, autres connaissances, que les caprices de la fortune mettent sur notre chemin : des Afghans menant à Téhéran les femmes d'Aïoub-Khan. L'exil n'a pas abattu la superbe de ces gens fiers de leur sang; ils sont insolents, dédaigneux vis-à-vis des indigènes ainsi que des vainqueurs en pays conquis.

De Sutkar, nous allons passer la nuit près d'un abambar (réservoir d'eau), dans un caravansérail en ruine.

Le lendemain, on est à Sebzevar, dans une plaine fertile barrée au nord par les montagnes. L'eau est abondante, les karys nombreux et les villages entourés de cultures; des filets d'eau coupent la route. Nous remarquons beaucoup de champs de pavots, indiquant que l'on fait usage et commerce de l'opium. Les pays riches fournissent aux pauvres les moyens de s'enivrer : ce qui fait la détresse de l'un fait la fortune de l'autre! Le fond de la population est persan, mais la race est plus lourde que dans l'ouest.

Le caravansérail où nous devons passer la nuit étant à l'est de la ville, nous la traversons par l'étroite rue du bazar où notre fourgon passe tout juste, causant une vive inquiétude aux boutiquiers qui craignent pour leurs montres et étalages. Car l'énorme véhicule avance avec peine, tressautant sur les pierres, se penchant dans les ornières, frôlant les poteaux des auvents, menaçant d'écraser à droite ou à gauche, et se traînant avec les déhanchements d'un mastodonte en goguettes. Nous couchons dans le

caravansérail, encombré de pèlerins et de marchands; les voyageurs sont nombreux depuis que nous sommes sur cette grande route de l'Orient à l'Occident, qui fait un coude à Chahroud, vers Asterabad et la Caspienne.

Le caravansérail est entouré de tombes : n'a-t-on pas comparé la vie à un caravansérail?

De Sebzevar à Rabat-Sarpouch l'eau abonde, mais elle est salée. A Housseïn-Abad, avant le Rabad, le brave Hadji a eu l'occasion de le constater. Nous nous étions éloignés du fourgon afin d'examiner les champs de pavots. Des hommes tâtaient des capsules pour s'assurer si le moment était venu de leur faire l'incision par où suinte la précieuse sève d'opium. Un ruisseau limpide bordait les champs, Hadji avait soif, et, s'adressant à des vieillards à barbe mi-blanche d'années, mi-rouge de henna, assis graves à l'ombre d'un saule :

« L'eau est-elle bonne?

— Par Allah! elle est excellente. »

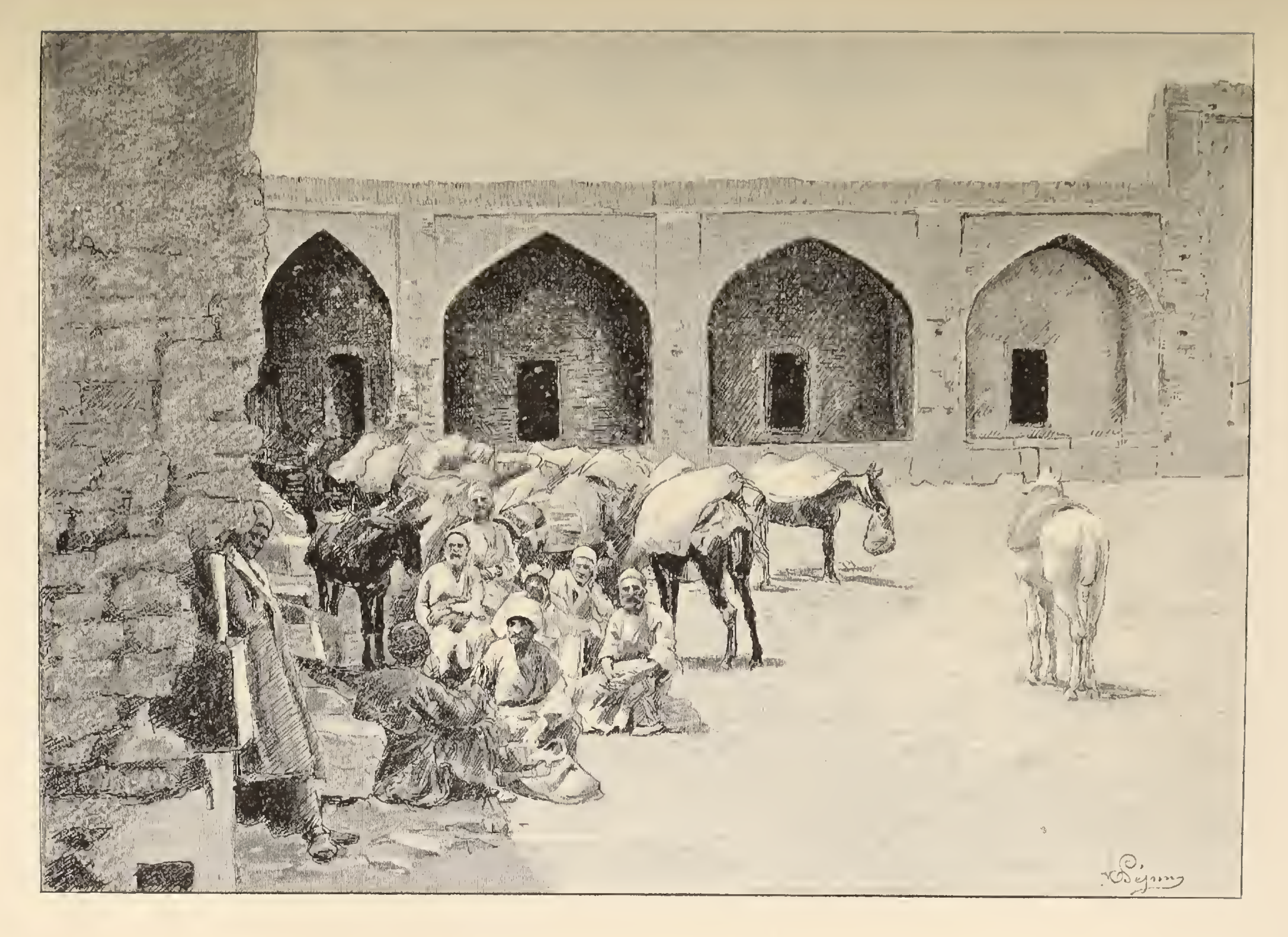
Hadji tire la tasse, goûte l'eau et... vivement la crache avec dégoût : elle est excessivement salée.

Il accable les vénérables vieillards de malédictions.

« Voilà ces chiens de Persans, dit-il, ne disant jamais vrai, même quand ils ont la barbe blanche. »

Je ne me suis jamais expliqué ce besoin de mensonge propre aux Persans et à beaucoup d'autres Orientaux. Peut-être est-il inhérent à la nature de l'homme, à qui la vérité nue est désagréable par suite d'une aberration d'esprit analogue à ces aberrations du goût propres aux estomacs détraqués par les abus, ou naturellement faibles et susceptibles d'appétits bizarres, comme chez les enfants.

Le 19, après avoir été cahoté dans une steppe inégale saupoudrée d'un gratin de sel ou d'efflorescences salines, nous arrivons à des collines précédées d'un ravin qui n'est pas escarpé outre mesure, et que descend un mince filet d'eau peu salée. Le premier fourgon passe sans encombre; quant au second, le nôtre, le voici qui grimpe la pente; Sadik, fumant tranquillement sa pipe, tient négligemment les rênes. Il me semble que nous appuyons trop à droite, et j'invite Sadik à prendre plus de précautions. Il me répond : « Sois tranquille », et, en même temps, le fourgon penche à droite, de mon côté; j'ai remarqué que les voitures où je me trouve versent toujours de mon côté, quand elles versent. Donc, le fourgon penche, penche; Sadik crie, fouette les chevaux, les chevaux tirent à se rompre les jambes, et soudain je sens sur mon cou un poids très lourd, c'est Sadik et un coffre, sur les côtes un choc, une douleur à la poitrine : j'ai été jeté



PÈLERINS ET MULETIERS.

contre la paroi du véhicule abattu sur le flanc, et d'un contre-coup je suis renvoyé sous le timon, entre les jambes des chevaux, d'où je m'esquive avec une rapidité remarquable. Je me retourne, Capus a disparu sous les bagages, Pépin est pris par les jambes et les bras; les serviteurs, juchés à l'arrière, ont eu le temps de sauter à terre. On déblaye à la hâte les écrasés : Capus est intact, Pépin est très fortement contusionné, le vieux Sadik n'a même pas cassé sa pipe. On tire de la boue les bagages, on lave les écorchures, et tandis qu'on recharge, on allume un feu de brindilles, on boit une tasse de thé et l'on remonte en voiture en riant. Sadik, admonesté, s'en prend au diable, à Mahomet, à l'imam Riza lui-même, et finalement au chah de Perse, et promet que cela n'arrivera plus, car il fera attention. « Vallah! » par Allah!

Nous avançons, cahotés de plus belle. On dirait que le fourgon n'a pas été chargé selon les règles de l'équilibre : il oscille avec des tressaillements inquiétants. Voici encore un ravin en travers du chemin.

« Attention, Sadik! »

Et immédiatement, le fourgon est sur le flanc droit, Sadik sur moi, moi entre le timon et les chevaux; Pépin a filé comme une flèche par l'arrière, malgré l'état pitoyable où il se trouve. Capus est enseveli, on ne le voit plus; deux ou trois maîtres coups de poing à Sadik, et nous tirons les coffres. Capus apparaît sans égratignure. Nous en sommes quittes à bon marché. J'ai mal un peu partout, à la poitrine principalement; le bras droit est gourd, mais les jambes sont en bon état, sauf un tibia, et je pars pour Chourab, qui n'est qu'à cinq ou six lieues de là. J'ai un compagnon de route, un grand gars de Hamadan, très heureux d'être au monde et de quitter son pays, ainsi qu'il me l'affirme chemin faisant. Nous montons, descendons les collines sablonneuses, et, quand le vent d'est ne nous aveugle pas de poussière, nous bavardons.

L'Hamadani est loquace. Il ne tarde pas à m'apprendre qu'il est de son métier maçon et briquetier, que le hasard l'a amené à Tiflis, où il a constaté que la Russie était un bon pays; qu'il est revenu dans le sien avec un pécule, et bien décidé à le quitter le plus tôt possible. Il a vendu un petit bien qu'il possédait et est parti un matin, sous prétexte d'aller prier sur le tombeau du saint imam Riza, à Mesched. En réalité, il veut aller dans la Transcaspie, où il est sûr de trouver de l'ouvrage, car on construit beaucoup depuis l'arrivée des Russes, et il est excellent ouvrier. Il a sur lui tout son avoir en papier russe, dans une petite poche cousue à sa chemise.

« Cela n'est pas lourd à porter, observe-t-il en riant. C'est plus commode que les krans.

— Pourquoi n'a-t-on pas de papier en Perse?

— Les Persans sont trop bêtes.

— Tu es Persan, pourquoi parles-tu mal de ton pays?

— Je ne suis pas Persan, je suis d'Hamadan. Ceux qui gouvernent sont à Téhéran. »

Le brave homme ne me comprend pas. Il ne possède pas cette idée de nationalité courante en Europe. Il est d'Hamadan, cela lui suffit; il ne conclut pas qu'il soit de nationalité persane parce qu'il parle la langue persane. Qu'a-t-il de commun avec les autres? Rien. Il voit ses intérêts au delà de la frontière, et il la franchira d'un pas allègre.

Il s'amuse à sauter en pliant les jambes de manière à toucher ses fesses avec ses talons.

« Pouvez-vous en faire autant? » me demande-t-il. En Perse, on dit « vous » à son interlocuteur. Là-dessus, il chante, il hurle à me rompre les oreilles.

« Ai-je bien chanté?

— Barik Allah! Bravo! vous chantez comme un boulboul (rossignol).

— Rousski, fait-il, je sais le russe.

— C'est cela, Rousski.

— Da (oui), ajoute-t-il; khleb (pain); vodà (eau); diengi (argent). C'est une très bonne chose que l'argent. »

Il rit et saute.

« Mais vous pourriez en gagner en Perse, lui fais-je observer.

— Ici? (Il a un air de dédain.) Regardez la terre, du sel; goûtez l'eau, salée; les chemins, si mauvais qu'on y verse; le travail est mal payé; les soldats, des voleurs; les valis (gouverneurs), des voleurs.

— Et Sa Majesté le chah?

— Lui aussi ne vaut rien. »

Et il saute avec un entrain qui prouve qu'on peut n'être pas respectueux et avoir d'excellentes jambes.

Des blés verts tachent le fond d'une vallée et nous indiquent que nous approchons de Chourab (eau salée). Des hommes habitent près d'ici, puisque nous voyons de quoi les nourrir.

Un trait bien remarquable du caractère persan, que j'ai de nouveau l'occasion de relever à Chourab, tandis que nous nous consolons de notre journée désastreuse par l'absorption d'un nombre incalculable de tasses de lait et de thé, c'est l'indifférence, à l'égard des autres, bien entendu, le particularisme, comme on dit. Aidez-vous les uns les autres, n'est pas une maxime réglant la conduite des gens de ce pays. Ils voient d'un cœur

PREMIÈRE CHUTE AVANT CHOUKAB.

tranquille le malheur d'autrui; ils ne prennent jamais le parti de personne, à moins d'un intérêt immédiat; chez eux, il est ridicule d'être faible. Un muletier accable d'injures une malheureuse femme qui revient de Mesched, où elle a porté en terre sainte le cadavre de son fils; il refuse de la mener plus loin, malgré le marché conclu; il veut qu'elle lui donne une indemnité, sous prétexte qu'il fait très chaud et que la poussière est insupportable. Cette femme est seule, elle a près d'elle plus de trente compagnons de caravane, pas un ne s'intéresse à son sort, n'intervient, ne prend sa défense. Elle a raison, mais elle est faible, on se moque d'elle, elle prête à rire. De gros personnages, installés à côté d'elle, fument le ghalyan, impassibles, et laissent partir le muletier sans lui faire une observation. La femme reste au caravansérail, d'où elle partira quand elle pourra. On s'explique, à l'aide de menus faits de ce genre, qu'il n'y ait pas de chose publique là où l'homme ne s'émeut qu'à son propos.

De Chourab (eau salée), où l'on peut boire néanmoins d'excellente eau, nous partons avec l'intention de coucher le soir à Nichapour. On rencontre à trois heures de là Zoumounabad. On y arrive par une steppe ondulée et mamelonnée. Ce village misérable est entouré de murs, comme tous les villages de cette région. Il est bâti sur le même modèle que les hameaux-forteresses du Khorassan, c'est-à-dire à peu près en carré, avec des tourelles au coin et flanquant la porte. Des trous servent de cour pour le bétail, le rez-de-chaussée des habitations adossées au mur, d'écurie, et le premier étage, de gîte pour les pauvres diables cultivant les maigres terres des environs. J'ai pris les devants en compagnie d'un jeune « voyou » de Téhéran qui seconde Ali le palefrenier. Nous venons de nous installer à l'ombre sous l'espèce de corps de garde précédant l'entrée, j'ai pu à grand'-peine obtenir une écuellée de lait caillé et malpropre, et tandis que je m'efforce de chasser la soif, car le soleil est chaud, la réverbération violente, et l'eau douce manque, mon jeune compagnon me dit quelle est sa situation. Père et mère inconnus; âgé de quinze ans; a toujours vécu dans le bazar de Téhéran, d'aumônes, de pourboires, de vols; signalement particulier : est grand, déhanché, étique, marqué de la petite vérole et aussi pouilleux qu'homme du monde.

« Pourquoi vas-tu à Mesched ?

— Prier sur le tombeau de l'imam Riza.

— Tu es bon musulman ?

— Très bon musulman, Vallah ! (D'un air modeste.)

— Mais je ne t'ai jamais vu dire une namaz (prière); comment cela se fait-il ? »

Il se met à rire.

« Dis-moi donc pour quelle raison tu vas à Mesched.

— Je ne sais pas. Pour me promener. »

Les quelques habitants de Zounnounabad font cercle autour de moi, et mon interlocuteur les renseigne à mon sujet avec complaisance.

Au delà de Zounnounabad, nous trouvons un pont. Examen fait, il y a cinquante chances sur cent d'une culbute; avec du sang-froid on peut tenter l'aventure : tel est l'avis de notre toqué de Sadik; son Pylade, plus prudent, ne le partage pas. Sadik passe sans encombre grâce à un hasard heureux. Cette réussite ne décide pas son confrère; il décharge sa voiture; et la moitié des villageois est occupée durant une heure à transporter les ballots, parfois très lourds. Après une correction administrée à deux des travailleurs qui ont dérobé des vêtements appartenant aux mollahs, les fourgons sont chargés, et l'on continue cette route désagréable, bien que nous soyons dans la plaine.

A la nuit, nous sommes à Nazerabad, où nous ne tardons pas à voir arriver deux Européens : l'un est très grand, l'autre de taille moyenne; le premier est un correspondant du *Standard*, le second, un vélocipédiste américain; tous deux ont tenté inutilement de pénétrer en Afghanistan et s'en retournent fort mécontents en Europe par Asterabad et le Caucase. Raleigh attendra au Caucase la déclaration de guerre de la Grèce, imminente, dit-il avec un sourire, et Stevens s'embarquera pour Bombay, d'où il vélocipédera à travers l'Inde. Nos deux nouveaux compagnons arrivent à pied de Nichapour, d'où ils sont partis le soir avec leur fourgon. La nuit est noire, et le fourgon ne vient pas. Nous partageons notre dîner et nos couvertures, et le lendemain matin ils partent pour Asterabad, nous pour Mesched; l'Américain sur son vélocipède, qu'il portera plus d'une fois sur son dos, car des canaux coupent fréquemment la route.

De Nazerabad à Nichapour, la région est cultivée; aux approches de la ville, le vent nous apporte les senteurs des pavots qu'on voit onduler au loin comme des draps de velours aux ramages éclatants. Beaucoup d'eau, tantôt salée dans les cours d'eau, tantôt excellente dans les karys. Nichapour est entouré, comme Sebzevar, de murailles ruinées, et défendu par un large fossé. Le bazar est assez animé, comme les bazars à partir de Chahroud; les marchands y vendent des cotonnades russes et anglaises, des aiguilles anglaises et russes, du sucre russe et français, du papier coquille d'Angoulême; j'en parle, car ce sont les seules marchandises de notre pays, outre le sucre, que celui de Russie élimine peu à peu; la mercerie est persane ou d'origine allemande et autrichienne avec des étiquettes françaises;

les allumettes sont autrichiennes; on fabrique des feutres peu remarquables, pas solides, et des étoffes imprimées à la main d'un dessin peu intéressant : les droguistes sont très nombreux et leurs drogues d'origines diverses : il y en a d'Europe, de l'Inde, du Turkestan; ils font grand commerce de talismans. Les indigènes fabriquent les objets d'un usage journalier ou vendent les produits du pays, le riz, le blé, l'opium, l'orge, le tabac. Ajoutez beaucoup de pèlerins arabes et autres dans les rues, apostrophés par les boutiquiers persans, et vous aurez de ce bazar une idée que vous n'avez pas besoin de modifier en vous en imaginant un autre.

Nous nous installons au caravansérail, situé à l'est de la ville. Il est très



Entrée de Nichapour.

grand, très sale; mais on nous donne la place d'honneur, le premier étage sous le porche au-dessus des boutiques, à l'abri du soleil et presque de la vermine. De midi à deux heures, nous nous livrons aux douceurs de la sieste, et nous ne sommes pas les seuls.

Le caravansérail, bruyant tout à l'heure, est calme. On ne voit sous le porche que gens étendus dans des postures diverses, tous à l'ombre, sauf un enfant d'une dizaine d'années, sorte d'avorton difforme, nu comme un ver, bombant son ventre d'hydropique au soleil. On dort; les corps sont immobiles, à l'exception des visages tressaillant aux piqûres des mouches insatiables. Le boutiquier d'en face, profitant de ses loisirs, teint sa barbe en noir; son voisin, le débitant d'orge et de bois, peigne ses rares cheveux, arrose ses salades, s'éponge le front de sa manche et disparaît dans l'obscurité de son établissement; le marchand de thé, assis près de son samovar

éteint, sommeille la tête entre les jambes; à côté, son fils, à plat ventre, dort sur la brique, et de temps à autre, en rêve, j'espère, d'une main qui tâtonne, cherche sous sa chemise une puce, un pou peut-être : Allah seul sait ce qui rampe sous la serge de son vêtement! Les bêtes imitent les hommes : les ânes, les mules, les chevaux reposent vautrés ou plantés sur leurs quatre membres et s'émouchent d'une queue nonchalante, l'oreille basse, machinalement; ils sont dans la cour, entravés par quadrille ou attelage, devant les mangeoires en terre du caravansérail ou celles de voyage improvisées avec des filets tendus qu'on emplit de paille hachée. Pas de bruit que le bourdonnement des mouches, le tintement faible des clochettes oscillant au cou des bêtes de somme, parfois, le petit cri d'une rapide hirondelle qui file sous la voûte et nargue cette paresse, et le flicflac irrégulier du velarium abritant le portail du soleil; mais le velarium n'est pas de pourpre ou de soie : c'est un simple drap, vaste, sale, suffisant du reste à garantir des insolations les marchands du petit bazar de cette petite ville que les hasards du voyage peuplent et dépeuplent sans cesse.


Pèlerin buvant le thé.

Puis, on s'éveille : les Arabes viennent faire leurs achats; ils se glissent vers les boutiques ainsi que des fantômes vêtus de linceuls malpropres, mais ces fantômes font un bruit terrible. On entend des voix rauques, des paroles gutturales ; des discussions s'engagent avec chaleur, accompagnées de gestes de grands bras maigres qui sortent des burnous, osseux, terminés par des pattes noires. Il s'agit d'un son d'orge en herbe, d'un quart de son de bois, et l'acheteur prétend qu'on ne lui en donne pas assez, le vendeur s'indigne et jure qu'il en donne trop, et les paroles tombent dru comme grêle. Enfin, ils sont d'accord. Le fantôme tire sa bourse, la délie lentement, en tire d'abord des pièces fausses que le marchand frappe sur le sol et refuse : elles sont réintégrées après examen du propriétaire, qui met un instant à se convaincre de son erreur : sa bonne foi a été surprise, semble-t-il dire; le payement « effectué », la bourse est liée avec grand soin et replacée sous la chemise. L'acheteur s'en va. Un autre arrive,

et, à propos de deux sous d'orge, c'est la même discussion que pour un sou de bois; pour un centime de pain, Ali est invoqué de part et d'autre. « Ali! Ali! »

Il est vrai que les Persans vendent une orge mélangée d'impuretés, de pierres, de terre, et quand ils pèsent, leur client est obligé de peser à nouveau, car ils soulèvent de la pointe de leur pied la couffe de la balance où sont les pierres servant de poids. Il est vrai que le bois est vert et qu'il ne donnera que de la fumée; souvent, le pain est gonflé d'eau et d'une farine avariée. Mais ces Arabes ne sont jamais contents, ils se plaignent toujours de la qualité des marchandises, ils trouvent toujours les prix trop élevés, ils veulent toujours choisir, cliver eux-mêmes leur orge; bref, il est impossible de les satisfaire.

Voici un vieux qui a discouru dix minutes pour cinq sous d'orge, qui rend son achat, reprend son argent, et s'en va en grommelant; lorsqu'il passe près du marchand de thé, d'un geste rapide comme un coup de bec d'épervier, il enlève avec ses doigts crochus un morceau de sucre et s'éloigne, digne sous ses guenilles. Sa femme arrive, afin de renouer les négociations au sujet de l'orge; elle est immense, osseuse, étique; le menton, le nez, les pommettes, les clavicules percent sa peau de momie si hâlée, qu'on la dirait passée au bitume; les clavicules saillent sous la bure sombre de sa robe comme les bouts d'un gibet. Quelle allure tragique! Quelle gravité effrayante! La pythonisse d'Endor que Saül consulta n'avait pas une tournure plus biblique.

La voilà devant les sacs d'orge béants de l'étalage. Elle s'arrête, et sans qu'on entende le moindre cliquetis d'ossements, elle s'affaisse, se condense, se replie, comment vous dire? elle tombe à ses pieds, clac! et elle vous a la pose d'une grenouille au bord d'un étang. Elle plonge ses mains, des fourches, dans l'orge, la retourne, la goûte; ses mâchoires édentées s'agitent et ses joues se gonflent, se creusent comme les goitres aériens d'un crapaud. Ah! l'épouvantable vieille! Elle s'entend néanmoins avec le marchand, et, tirant les tchaki un à un, elle les tend comme des pastilles, semblant lui dire :

« Quel bonheur pour toi de recevoir tant d'argent! »

Puis, elle se relève à la façon d'un échassier et d'un dromadaire, et part majestueuse.

A trois heures, tout le monde est debout dans le caravansérail : Tatares, Arabes, Persans se préparent à partir après le coucher du soleil. Ils pansent les mules; les étrilles, vivement maniées, font sur les peaux le bruit de coassements lointains. On va, on vient; les muletiers chantent,

les derviches hurlent, les marchands ambulants crient ou plutôt psalmodient le contenu des paniers posés sur leur tête.

Les marmites des cuisiniers en plein air établis près de la porte d'entrée fument, et à mesure que les affamés se présentent, des Arabes principalement, les restaurateurs pêchent dans le bouillon des entrailles de bêtes, des bas morceaux qui sont vendus quelques centimes.

Les bateleurs arrivent à leur tour : l'un montre des singes; des charmeurs de serpents déroulent un tapis, ouvrent leur boîte, en tirent des reptiles capturés dans les montagnes voisines; ils donnent des explications avec volubilité : leur boniment est chanté presque. Un mollah très grave les accompagne, qui vend des papiers protégeant contre la morsure des reptiles, et même contre les balles. Soudain, une mule en gaieté revient de l'abreuvoir en pétaradant, met les spectateurs en déroute et interrompt la représentation. C'est le tour d'un mulâtre qui exécute des exercices de souplesse en conservant sur le front un verre cassé qu'il frappe en cadence d'un autre verre posé sur ses grosses lèvres, produisant un choc, chaque fois qu'il déplace la mâchoire inférieure; derrière lui, se trémousse son orchestre composé d'un joueur de bandourra, lequel tire en outre des notes redoutables de son torse de phtisique. Puis, le mulâtre, toujours chantant, fait grimper sur son dos un gamin à qui il lie les pieds solidement, et il se livre à une mimique, à une danse, si c'en est une, dont l'obscénité semble délicieuse à ces Persans.

La nuit est tombée, et tout le caravansérail s'est endormi pour la deuxième fois, après le départ des voyageurs voulant éviter la chaleur du jour. On entend les clochettes des mules tinter, la porte s'ouvrir, se fermer, des pèlerins partir avec leurs ânes; parfois, une bande de mules se précipite comme une bourrasque, les gens s'installent, le silence revient, interrompu souvent par le braire d'un bourricot, éclatant comme une trompette.

Durant plus d'une heure, j'entends le marmottement des prières d'un fidèle qui vibrent le long de la voûte, comme dans une chapelle. Est-ce un très pieux musulman ou simplement un malade qui croit vaincre ainsi une insomnie énervante?

De Nichapour nous allons à Chahabad, où nous faisons halte près de la bouche d'un karys, sous la voûte duquel nous prenons un bain à l'ombre. Nos chevaux sont fatigués, notre pause est longue, et beaucoup de pèlerins nous dépassent : à chaque instant, du nuage de poussière qui tombe à l'approche du ruisseau voisin, sort une bande d'Arabes qui s'annonçait par de bruyants caquets. Ces individus, d'aspect décoratif, sont toujours en dis-

pute; ils marchent d'un bon train, femmes et hommes derrière les ânes. L'embonpoint ne les gêne pas. Presque tous sont décharnés, demi-nus, ayant quelquefois de beaux traits réguliers de christs.

De Chahabad, nous découvrons un pays bien cultivé et d'un vert agréable. Au sud et à l'est, la plaine s'étend. Au nord, les montagnes nues ferment l'horizon; elles ont encore dans leurs crevasses des traînées blanches de neige.

Notre étape est courte aujourd'hui; elle finit à Kadamga, dont les platanes et une belle allée de pins font un séjour enchanteur, et que l'affluence des pèlerins campés en plein air, dans un pêle-mêle pittoresque, rend



Cimetière de Nichapour. — (D'après une aquarelle.)

moins enchanteur. Kadamga doit sa fortune à une croyance datant de deux siècles à peine. C'est comme le vestibule de Mesched, où les croyants font leur retraite, en quelque sorte, avant d'atteindre la ville sainte.

Une légende veut que l'imam Riza ait recommandé aux chiites de ne point passer à Kadamga sans s'arrêter.

L'imam Riza, se rendant à Mesched, éprouva une grande fatigue là où est le Kadamga actuel. Une pierre s'offrit à sa vue, sur laquelle il s'assit. Cette pierre, ni plus ni moins que les hommes, était mécontente de son sort; elle exhala sa plainte :

« Nul n'est plus à plaindre que moi; je ne reçois jamais d'ombre, le soleil me brûle et ne laisse pas à l'eau du ciel le temps de me rafraîchir. En hiver, je gèle, je suis seule, abandonnée; les êtres passent à côté de moi sans me faire même l'aumône d'un regard. »

Bref, elle dit au saint homme tout ce qu'une pierre peut penser de son sort, le plus infime, le plus méprisable de tous les sorts, puisque l'on répète à tout propos : « Malheureux comme les pierres » ; et celui-ci s'apitoya et promit à la déshéritée une situation éclatante.

« En vérité, console-toi, on te rendra plus d'honneurs qu'à moi-même. On te priera deux fois et moi une seule. »

Ayant parlé ainsi, le saint mit les pieds sur la pierre, qui en prit l'empreinte comme une cire. Elle l'a gardée depuis lors. Le chah Souleïman, plus tard, fit construire une mosquée où l'on mit cette pierre, et les pèlerins, en allant et en revenant de Meschecl, viennent y frotter leur face.

Nous n'en avons pu faire autant, car nous étions des infidèles. J'oubliais de vous dire que Kadamga signifiait « empreinte du pied » : vous l'aviez deviné.

Après Kadamga, nous longeons des montagnes peu élevées, la route coupe leurs contreforts, s'abaissant vers une plaine cultivée par places. Au sud, la steppe est là, grise. Nous sommes frappés du grand nombre de tours qui sont dressées au milieu des champs. Ce sont des tours de refuge, construites de pierres et de terre, hautes de quatre à cinq mètres, avec des petites portes à la base. C'est là que les indigènes se réfugiaient, ainsi que des lapins à l'approche d'un renard, dès qu'ils voyaient des Turcomans. Ils se barricadaient et restaient tapis jusqu'à ce que l'orage se fût dissipé.

Je les montre à un homme d'Ourmiah avec qui je chemine :

« A quoi servent ces tours?

— A rien.

— Comment! à rien?

— Oui, depuis trois ans, depuis que les Russes sont à Merv. Vous voyez bien qu'elles tombent en ruine, qu'on ne les répare point. »

Le fait est qu'en voici une qu'on a démolie pour construire un petit barrage; sur le pan qui reste, un faucon se pouille; la paix règne, un enfant, seul gardien d'un troupeau, est couché à l'ombre. La sécurité est complète.

Ayant fait halte à Faker-Daout, nous partons avec l'intention de coucher à Chérifabad. Beaucoup de karys, des filets d'eau très bonne alimentent les villages fortifiés qu'on voit au sud de la plaine. Les hauteurs ont à leur sommet des tourelles, semblables de loin à des fûts de colonnes brisées. Ce sont les guérites où les gens des villages voisins montaient la garde à tour de rôle, inspectant d'en haut l'horizon. Aussitôt qu'apparaissaient des cavaliers à gros bonnet noir, montés sur des chevaux à longues jambes de lévrier, la sentinelle tirait un coup de fusil; sur les autres tourelles, on

l'imitait, l'alarme était donnée. Les veilleurs descendaient à la hâte vers la plaine, poussant des cris; il y avait une panique dans la campagne; chacun fuyait, chassant devant soi, celui-ci ses moutons, celui-là ses chèvres, et si le temps manquait, abandonnant tout pour sauvegarder sa propre personne, car les Turcomans préféraient à un mouton un Persan vigoureux, qu'ils vendaient beaucoup plus cher.

D'après notre compagnon d'Ourmiah, qui conte sans vergogne la lâcheté des Persans, on fit dans cette région plus d'une razzia de pèlerins. Il se



Chérifabad.

souviendra toujours de s'être caché, il y a des années, dans un karys, alors que des Turcomans attaquaient la caravane dont il faisait partie.

Il me montre une passe au sud-est dans la chaîne de montagnes qui barre la route :

« C'est par là qu'ils ont fondu sur nous au grand galop, criant, faisant tournoyer au-dessus de leurs têtes leurs sabres, dont les lames étincelaient dans la poussière. Les sabots de leurs chevaux faisaient grand bruit. Toute la caravane s'est immédiatement débandée.

— Étiez-vous nombreux?

— Trois cents environ.

— Et les Turcomans?

— Une cinquantaine.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas défendus? N'étiez-vous pas armés?

— Personne n'a songé à résister. Plus de la moitié a été capturée et emmenée avec les bagages de prix. Quand les Turcomans eurent disparu, je sortis du karys, où je n'étais pas seul; ceux qui avaient échappé s'appelèrent les uns les autres, se rassemblèrent; mes compagnons et moi n'avons retrouvé que des objets sans valeur : des ânes broutant indifférents, des cadavres enveloppés dans des peaux que des pèlerins portaient en terre sainte, des vieillards accroupis laissés là par les pillards, qui n'avaient pas voulu s'en embarrasser, non plus que des morts. »

Nous quittons Chérifabad vers sept heures.

La chaleur est grande, et nous suons en compagnie de pèlerins très nombreux, semés par des sentiers qu'ils gravissent avec l'assurance, que nous n'avons pas, que de la fatigue des jambes il résultera quelque chose de bon pour le salut de l'âme. Nous montons, nous descendons, nous montons encore, et nous arrivons enfin à une sorte de plate-forme d'où l'on devine plus bas, dans la poussière, le vide d'une grande vallée, avec une muraille grise de montagnes dans le lointain. On cherche la ville sainte dans cette nuée, où elle se dérobe à la façon des divinités de l'Olympe.

Les fourgonniers ralentissent l'allure de leurs chevaux, Sadik met sa pipe dans la poche, assujettit son kalpak sur la tête; sa mine est sérieuse, les mollahs sont recueillis, les piétons très nombreux se rassemblent. Soudain, le vent du sud-est déchire le voile enveloppant Meschced, il l'emporte d'une rafale, et les dômes des mosquées surgissent, resplendissants comme des casques d'or; des minarets les flanquent, légers comme des flèches; autour, c'est le fouillis des petites boîtes carrées des hommes, d'où les mèches verdoyantes des arbres s'échappent.

Nos Tatares arrêtent leurs voitures. Abbas, sur le premier fourgon, incline la tête dans l'attitude de l'adoration. Sadik, le fouet à la main, marmotte une prière avec sa volubilité ordinaire, prononçant à diverses reprises et avec force les noms d'Allah et d'Ali. Il en a pour une minute à peine, car Sadik élève très rapidement son âme à Dieu. Sur ce, il se mouche dans ses doigts et bourre sa pipe. Abbas est toujours incliné et très grave. Les jeunes mollahs se sont précipités à bas de la voiture. Notre serviteur Amman est descendu moins vite, mais il place comme eux plusieurs pierres l'une sur l'autre en manière d'*ex-voto;* sa dévotion ne va pas plus loin, et il laisse crier « Allah! Ali! » aux pèlerins en turban blanc massés derrière un séid en turban vert, leur guide. Il porte la main à la barbe et remonte sur la voiture à côté du jeune Ali buvant à la cruche. La troupe des pèlerins, après s'être agitée sur place, s'ébranle; derrière le séid gesticulant, les dévots descendent la pente d'un pas alerte et prient à voix haute. Les uns sem-



LE BEST DE L'IMAM RIZA, A MESCHED.

blent chanter : est-ce que leur cœur éclate de joie à la vue de la ville sainte? Les autres élèvent des voix plaintives; des hoquets de douleur entrecoupent leurs lamentations : ils se souviennent sans doute du martyre d'Ali. Son nom, mille fois répété, ponctue cette psalmodie confuse, mais criarde. Des derviches se démènent comme des possédés. En voici un couvert de guenilles que nous avons vu fort bien mis à Chahroud.

Cependant, malgré le brouhaha, l'osmanli Hadji dort d'un profond sommeil, sur les coffres; le brave garçon doit être brisé de fatigue. Nul n'a autant peiné que lui dans les mauvais chemins : toujours le premier à pousser la roue aux montées, aux descentes se cramponnant à la tête des chevaux ou s'arc-boutant contre le timon. Nous allons au pas, nos mollahs reprennent leurs places sur les voitures, nous fendons le flot des pèlerins nous abasourdissant de leurs prières. Puis, la route devenue tout à coup très belle, les chevaux sont lancés au grand galop : des derviches aux jambes de cerf nous suivent en tendant la main, en suppliant nos musulmans de mettre la leur à la poche; mais Sadik, tout à l'heure contrit, a déjà le kalpak insolent sur l'oreille, et tandis que les jeunes mollahs se bornent à feindre de n'apercevoir pas les quémandeurs, lui insulte les derviches, les menace de son fouet, et deux pauvres pèlerins ayant failli se faire écraser, il leur parle en termes fort désobligeants de mesdames leurs mères : ce qui fait beaucoup rire les gens juchés à l'arrière de notre fourgon.

Nous arrivons aux murs de Mesched aussi vite que le permet notre équipage et dans la poussière. La ville « faisait pas mal » de loin, comme tant d'autres choses ici-bas; on la touche, et la réalité est désagréable. Tout d'abord des tombes s'offrent à notre vue, nous zigzaguons en cahotant au travers; quelques-unes sont ouvertes, et nous apercevons des ossements dans des lambeaux de linceul. Des citernes ont été creusées au milieu du cimetière, ou probablement on a enterré autour des citernes, et les habitants continuent à y puiser de l'eau corrompue et sale. Les premières figures que nous voyons sont maladives, et cela ne nous étonne pas. Les passants n'ont pas bonne mine. Nous faisons un long détour afin de gagner la rue la plus large. Une fois la porte franchie, après que les agents de police ont été renseignés sur notre identité, nous traversons la cour du palais occupé par le gouverneur du Khorassan, et nous croisons une file de prisonniers enchaînés par le cou. Dans le nombre, il y a quelques bonnets turcomans. On se glisse ensuite dans un bazar puant, sombre, avec des boutiques garnies de marchands blêmes au regard sournois. Décidément, on est mieux dans la steppe, concluons-nous tous, après avoir échangé nos impressions.

Voilà ce que nous nous disons le soir du 26 mai 1886. Combien de fois le répéterons-nous?

Nous ne resterons pas longtemps à Mesched. Pépin n'est pas encore remis de sa chute, Capus n'a qu'un bras bien guéri, il ne plie pas l'autre aussi facilement qu'il le voudrait, et quelques jours de repos sont indispensables. Entre temps, nous organiserons notre caravane, nous prendrons des renseignements et, s'il y a lieu, les mesures nécessaires à la réussite de notre projet. Nous avons le dessein de pénétrer en Afghanistan par Gouriane, de descendre par Hérat au pays des Hazarès, d'examiner ces peuplades, de recueillir des collections de botanique et de gagner Merv par la vallée du Kouchk.

Malheureusement, les diplomates sont dans notre affaire et la rendent impraticable; d'un côté, nous essuyons un refus; de l'autre, ce sont des lenteurs, des promesses, et, sans perspicacité extraordinaire, nous voyons bien qu'on fera le possible pour nous barrer la route.

Nous avons eu le loisir de parcourir Mesched, que nous ne vous décrirons pas en détail, c'est chose faite. Vous saurez que Mesched est une cité sainte, qu'on l'a bâtie autour du tombeau de l'imam Riza, cinquième descendant d'Ali; du sépulcre rayonnent trois rues principales dont deux sont ombragées par de beaux arbres, se penchant sur un fossé qui charrie une eau sale et malsaine à travers le best. Le best est ici formé de l'ensemble des monuments construits en l'honneur de l'imam Riza et des boutiques, des établissements divers que nécessite l'alimentation des pèlerins, mollahs, réfugiés, dévots, et autres vivant dans l'enceinte. Nul n'a le droit de la franchir s'il n'est chiite : ce qui est très commode pour les débiteurs chiites et très incommode pour les créanciers sunnites ou européens. La plus belle mosquée de Mesched a été bâtie par Gohar-Chah, un descendant de Timour, et non par un prince persan.

Les maisons sont construites en terre et le plus souvent en contre-bas de la rue. Une bonne partie de la ville est la propriété des gardiens du sépulcre, dont le chef est le plus grand personnage de la ville. Le pèlerinage est un prétexte à commerce, de même que chez nous au moyen âge, et la ville sainte est en même temps un grand entrepôt de marchandises. Les Tatares russes sont nombreux, et ils vendent beaucoup de produits de leur pays, qui leur arrivent par la Caspienne et Asterabad. La population de Mesched serait de mœurs peu recommandables; elle ne nous a pas paru animée d'intentions très bienveillantes à l'égard des infidèles. Au reste, ce n'est pas dans les villes de pèlerinage qu'on peut s'attendre à trouver une grande tolérance.



SORTIE DE MESCHED.

CHAPITRE VI

DE MESCHED A SAMARCANDE.

Départ de Mesched. — Le Kebef. — Vakouf et fanatisme chiite. — Le paysage est de plus en plus central asiatique. — Rêve à Mouzderane. — Le désert. — L'arrivée du jour. — La chaleur. — Le Sarakhs persan. — Le Sarakhs russe. — Un Cécrops moderne. — Nous engageons Ménas. — Étapes de nuit dans le désert. — Rien à y boire. — L'oasis. — Merv. — Rencontre de deux peuples. — Une ville naissante. — Encore le désert. — Le chemin de fer. — Ce qu'on pense des Turcomans. — Les Russes. — Pour la sixième fois à Samarcande. — Projets.

Nous avons loué des mules hier, engagé à notre service, outre Amman, un de nos compagnons de route originaire d'Ourmiah, et nous allons partir. Depuis le jour nous sommes sur pied. Mais nos muletiers manquent au rendez-vous, et ce sera pour demain.

Enfin, nous sommes partis; les mules vont à la file, bien chargées; leurs maîtres, gens de Koum, sont habiles. Pépin est transporté dans une litière afin de lui donner le temps de se remettre. A Merv, il montera à cheval, ou à Sarakhs s'il se sent bien. Capus et moi chevauchons sur des bêtes que nous nous sommes procurées à Mesched. Avec quel plaisir nous sortons de la ville sainte! Lorsque nous sommes sur la route des caravanes et que nous nous retournons, les dômes dorés resplendissent, et cette ville sale a

repris son aspect imposant à distance. Nous la voyons de l'est, bien entendu, puisque nous nous dirigeons sur le soleil levant. La poussière est profonde, et nous en avalons une certaine quantité, grâce à une troupe de Bohémiens; montés sur de beaux chevaux, ils chassent des mules, des ânes, des chèvres. Ils ont des armes luisantes, mais des vêtements d'une malpropreté extraordinaire; leurs femmes, flétries avant l'âge, affreuses, effrontées, cheminent d'un pas menu et rapide, en bavardant sans trêve, d'une voix aiguë. La marche est fermée par une assez jolie fille presque proprement vêtue ; elle a des sourires gracieux pour un Tatare affreux qui lui tient des propos galants.

La plaine est cultivée, surtout au nord et dans les dépressions ; tous les villages sont fortifiés, ils sont la propriété des gardiens du sépulcre, du best, nous dit-on.

Les cultures cessent, et nous sommes dans la steppe quand la route s'éloigne du Kchef, dont les anciens lits presque seuls sont cultivés. Notre étape est courte, la première l'est toujours, et nous nous arrêtons à Karabouga, un vakouf.

Avant ce village, un mausolée en ruine attire l'attention ; il a la forme ronde de nos pigeonniers, il est en briques et complètement abandonné. Dans une niche, il y a des feuilles d'un vieux livre; quelques papillons voltigent autour d'un hibou posé sur la pointe d'une corniche ; on le dirait empaillé s'il ne louchait de temps à autre. Le propriétaire de céans paraît être un varan ventriloque qui intrigue de ses ronflements sonores; il vit en anachorète au fond de son souterrain ménagé sous la muraille.

Karabouga est un vakouf de l'imam Riza. Nous nous en apercevons bien : Amman vient d'être expulsé du village dont il avait franchi la grande porte à tout hasard. Amman nous explique qu'on l'a accablé d'injures quand il a demandé un gîte pour nous à l'intérieur; on lui a reproché de servir des infidèles, ce qui est une infamie aux environs de Mesched. Tandis qu'il nous expose la situation, des hommes sortent de la forteresse, les uns après les autres, rapidement, comme des guêpes exaspérées quittent leur nid; puis, un flot de population s'élance vers nous : ils hurlent, gesticulent, brandissent des bâtons et se précipitent sur Amman, qui met rapidement une cartouche dans son fusil. Cette précaution me paraît avoir produit un certain effet sur l'avant-garde : il y a un temps d'arrêt, et cela permet à un immense gars, le torse nu, d'arriver au premier plan. Amman couche en joue cet homme armé d'un gourdin énorme et dont la face exprime cette rage frénétique propre à un fou furieux qui... n'a

pas perdu complètement la tête, car il hésite, puis recule; un fossé est derrière lui, Amman lui bourre la poitrine d'un coup de canon de fusil, et notre héros est à la renverse, moins furieux, mais plus hurlant que jamais. La foule continuant à s'exciter, à proférer des menaces et des insultes, nous avançons afin de dégager notre homme et de calmer cette canaille à coups de manche de fouet. Les femmes au dernier plan piaillent et se démènent. Notre intervention provoque celle des mollahs de Karabouga, qui s'avancent en turban blanc et prononcent des paroles de paix. La populace se retire, mais non sans cris et gestes de défi. La scène est tout à fait homérique; il y a même des spectateurs sur les murailles hautes.



Altercation à Karabouga.

Nous campons près de la rivière, dont l'eau n'est pas salée sensiblement, malgré les efflorescences salines de la rive. Nous sommes installés près du sentier taillé dans la berge, par où les femmes et les hommes descendent puiser l'eau, et nous sommes maîtres de la position; cela nous permettra d'obtenir de ces fanatiques les vivres indispensables qu'ils seraient capables de nous refuser. Que de simagrées, à propos de quelques litres de lait! Il faut une demi-heure de pourparlers et des menaces finalement. Et quand Amman présente au vendeur les quelques pièces de monnaie qui sont dues, celui-ci recule avec effroi :

« Pose-les à terre, dit-il.

— Pourquoi ?

— Je ne puis toucher l'argent que la main impure a souillé. Car tu es impur, toi qui sers des infidèles. »

Et là-dessus, le Persan met le pied sur la monnaie et la frotte dans la

poussière, afin d'effacer la souillure; il la ramasse ensuite. Chaque fois qu'on paye un achat, c'est la même hésitation, puis la même purification.

Toute cette vallée du Kchef parait fertile; elle peut facilement nourrir Meschhed, qu'elle nourrit du reste.

Après Karabouga, la route suit le Kchef. Lorsque la rivière n'a pu s'étaler, qu'elle s'est frayé tout juste passage au pied de berges escarpées, les cultures cessent du coup. A droite et à gauche de la partie facilement arrosable, règne la steppe aride. Il faudrait pour fertiliser le sol, beaucoup plus élevé que le niveau de l'eau, une industrie qu'il n'y a pas lieu d'attendre de gens sans besoins nombreux et impérieux.

Sur la rive gauche, au nord-est, on voit des villages fortifiés, et sur les hauteurs des tours de guet. Nous étant égarés, Capus et moi, nous rencontrons un ordou de Tamouri qui font paître de nombreux troupeaux de chevaux, de chèvres, de moutons. Ils parlent persan et vivent sous des abris construits avec des piquets supportant des feutres. Retournant vers l'ouest et le Kchef, que nous avons eu le tort de quitter, nous rencontrons encore quelques-uns de ces Tamouri ; leurs chiens se précipitent sur nos chevaux et les mordent aux jarrets.

Nous admonestons leurs propriétaires, qui ne rappellent ces maudites bêtes que lorsque nous rossons l'une d'elles. L'excuse que l'homme nous donne de la conduite de l'animal est très bonne :

« Pourquoi veux-tu qu'il ne te morde pas? C'est un chien. »

Évidemment, le chien a été créé et mis au monde pour mordre.

Nous arrivons au village de Keïchidar avec une belle soif, après neuf heures de cheval. Nos bagages ne sont pas encore là. Nous trouvons un bon nombre de badauds sous le porche de la grande porte. Après les avoir salués, nous leur demandons à boire un peu de lait caillé, avec promesse de payer généreusement. On nous répond que nous allons etre servis. Nous attendons un quart d'heure. Nous réclamons le lait caillé, on promet encore. Nous attendons encore dix minutes. Rien, nous mourons de soif. Là-dessus, je tire ma montre et j'explique aux trois plus importants de la bande que si nous n'avons pas de lait caillé en moins de temps qu'il n'en faut pour faire le tour de la forteresse, ils seront châtiés. Immédiatement, ils donnent des ordres : c'est l'agitation d'une fourmilière qu'on a foulée aux pieds; les femmes crient, les enfants apparaissent sur les toits. Mais le temps fixé est écoulé, les trois victimes désignées sont fouettées, et aussitôt on nous apporte des écuelles si grandes que nous sommes incapables de les vider, Capus et moi. Il ne faut pas moins que la collaboration de nos gens, qui arrivent sur

ces entrefaites. Nous allons camper près du village, dans un pré, et nos bagages sans doute nous attirant subitement une certaine considération, nous sommes obsédés par ceux mêmes qui, tout à l'heure, nous laissaient languir de soif, et le plus rossé, naturellement, nous demande des cadeaux, des remèdes, de l'argent, et s'efforce de nous attendrir.

A Keïchidar, nous passons la nuit sous une rosée trop abondante à notre gré, car nous couchons en plein air. Nous partons le 11 juin pour Mouzderane. Nous suivons d'abord le Kchef, et nous sommes derechef frappés de l'identité d'aspect de cette vallée avec celle du Tchotkal, que nous visitions cinq ans auparavant à l'est de Tachkent, et au nord du Ferganah. Nous



Boucher à Keïchidar.

nous sentons en Asie centrale. Ce sont les mêmes terrasses striées au bas de collines de grès sableux, mêmes schistes s'effritant, saillant du sol et s'écaillant en minces lamelles. Près de l'eau, des roselières touffues; au milieu, des îles avec des fourrés, des bocages, des saules, des peupliers, des bouleaux. C'est la plaine aralo-caspienne, il n'y a pas à dire. L'unité géographique existe, mais pas celle d'un peuple; la physionomie du terrain, sa nature ne suffisent pas à confectionner ces agrégats, il faut une autre force agglutinante, outre que ces déserts ne sont pas des traits d'union entre les agglomérations d'hommes.

Nous franchissons le Kchef près d'une forteresse abandonnée. Elle est totalement ruinée et n'est plus habitée par des guerriers, mais par des pigeons et des perdrix pacifiques que nous mettons en fuite. Ayant longé quelque temps la rive gauche du Kchef, nous obliquons vers le nord, tou-

jours dans la steppe entourée de collines teigneuses. Nous rencontrons des Turcomans chassant des chevaux devant eux, au lieu des Persans d'autrefois. Ils vont à Mesched. Soudain, nous découvrons des pentes vertes, des arbres, un château en ruine : c'est Mouzderane, site romantique agrémenté d'une fontaine d'eau excellente. Nous nous installons sous un saule, les mules se régalent d'herbe, nous de thé, sans ce goût d'eau salée qu'il a depuis Mesched. Un orage survient, le tonnerre, les éclairs ; la pluie coule à flots, et notre ruisseau devient rivière en un clin d'œil et nous inonde. Puis, le soleil luit, le vent disperse les nuages par delà les montagnes. Je monte au castel, que fermait autrefois une épaisse porte. Il reste les murs et une habitation près de l'entrée dans le plus parfait délabrement. La forteresse me paraît avoir manqué d'eau ; elle est dominée à l'est, et je crois qu'elle était facile à prendre, si l'on s'est jamais donné cette peine.

Elle est bâtie sur un promontoire entouré de ravins, sauf à l'est, où un étroit sentier serpente à travers les pierres. Du haut des remparts, après cette pluie tombée avec violence qui met partout des mares miroitantes, on a un spectacle grandiose. On dirait qu'une mer se transformant en désert montagneux a laissé des flaques dans les bas-fonds. De tous côtés, l'horizon est hérissé de montagnes élevées. Tout est mort. Voilà pourtant à l'ouest une ligne de brume persistant à raser la terre : une marque de vie, comme la buée d'une respiration d'être invisible étendu là-bas. C'est l'humidité s'élevant du Kchef.

En descendant de la forteresse, j'éprouve une sensation de détente, je mollis comme une amarre au soleil. Tout ici me semble très bien. A mes pieds, de l'herbe à profusion pour les bêtes et du lait caillé en perspective ; de l'eau fraîche, pas salée ; la forteresse tombe en ruine : plus de guerres par conséquent et le bonheur du genre humain ensuite ; il fait très bon vivre. Je fredonne en m'approchant du campement, roulant je ne sais par quelle bizarre disposition ces idées bénévoles, les yeux vagues.

Je me réveille aux imprécations d'un de nos muletiers pris d'une rage indicible et mordant le nez d'une mule récalcitrante. Rêvez donc !

Nous avons eu une forte rosée cette nuit, et nous ne sommes pas fâchés de nous réchauffer par une bonne marche. On part au jour. Nous grimpons le chemin pierreux menant à la passe de Mouzderane, et, après un dernier regard jeté sur le sauvage paysage, nous commençons la descente vers la vallée du Tedjène. Nous sommes toujours dans un désert accidenté de collines. Sur les plus hautes veillent les sentinelles des troupeaux d'antilopes

et de gazelles. A notre vue, elles donnent l'alarme, et la bande s'éloigne, trottinant sur les crêtes. Parfois, au détour du chemin, nous les surprenons qui paissent dans un vallon, et il faut les voir fuir à bonds précipités. Elles disparaissent en un instant. La route est monotone, bordée de collines ou de roches en décomposition : des blocs ont roulé sur les pentes, les faîtes sont dentelés, des talus sont formés des miettes de l'éboulement continuel. On va, on va au soleil, puis on fait halte au pied de rochers, à mi-côte ; plus bas, une rivière coule à travers les roselières que des milliers d'oiseaux animent. L'eau est salée. Mais à une heure de là, nous avons trouvé un



Campement à Mouzderane.

maigre affluent dont l'eau l'était peu, et nous avons empli les outres, les cruches, abreuvé les mules, les chevaux et nous-mêmes. Tous à plat ventre, nous buvions, le nez caressé par le courant.

Nous avions soif, n'ayant pas trouvé une miette d'ombre que celle des blocs tombés ou la tache minuscule du cheval. Dans la nuit, on ira chercher de cette eau, soyez-en sûr, et l'homme de corvée ne se fera pas prier.

Trois Turcomans viennent camper près de nous. Ils vont vendre des cuirs à Merv. Pour des négociants, ils sont bien mal mis : une chemise et un caleçon de toile, un manteau de bure troué, tel est le costume. J'oubliais le gros bonnet et les bottes grossièrement fabriquées, sans talons. Ils ont de bons chevaux et de bons sabres. Ils font boire leurs chevaux et dînent, non sans avoir eu d'abord la précaution de mettre les bêtes en moiteur par un temps de petit galop prolongé. Leur repas est excessivement frugal ; il

se compose uniquement de thé de qualité inférieure qu'ils boivent à petites gorgées dans une tasse, la vidant à tour de rôle. Je les regarde, et ils m'invitent à leur banquet; je goûte le thé : il est fait avec de l'eau à moitié corrompue ballottée dans une outre neuve ayant conservé une forte odeur de suint. Les Turcomans ont des estomacs comparables à ceux des dromadaires et digèrent n'importe quoi.

Le thé bu, il est sept heures du soir; ils se disposent à dormir sur le sol et à repartir vers dix heures. Ils comptent voyager toute la nuit, et arriver à Sarakhs à l'heure où le soleil est le plus chaud, c'est-à-dire vers trois heures. Ils exécuteront cette longue étape sans manger. Ils ont pris leur dernier repas à Mouzderane, à huit heures du matin; un repas composé de pain et de riz. Ils montrent leurs besaces vides; ils disent la vérité. Nous leur donnons un peu de riz cuit et quelques morceaux de viande dont ils se régalent.

Que dites-vous de ces gens qui trouvent naturel de passer plus de trente heures sans manger? Ne croyez-vous pas qu'on pourrait en faire de bons soldats? Il est vrai que nous sommes en été, et leur sobriété est moins extraordinaire.

Nous partons dans la matinée. Nous suivons le cours d'eau près duquel nous avons campé. La rive humide porte les empreintes d'un félin de la taille d'une panthère, attiré par les gazelles et les antilopes. Notre étape finit quand la rivière n'est plus qu'une ornière d'eau stagnante, boueuse et jaunâtre. Avant d'atteindre le Tedjène, nous n'en rencontrerons plus. Nous profitons de cette dernière aubaine. Les bêtes vont brouter tandis que tombera la chaleur, et, les ayant abreuvées une dernière fois, nous partirons avant le coucher du soleil. La plaine n'est pas loin, une vraie plaine, car les vagues du sol de plus en plus faibles se meurent pour ainsi dire, et la steppe ou le désert vont se dérouler jusqu'à Bokhara, par delà l'Oxus, « comme un immense tapis de la reconnaissance », pour parler à la mode persane.

Nous passons l'après-midi à l'ombre d'une tente improvisée avec nos couvertures. Le thermomètre, vers deux heures, marque trente-cinq degrés à l'ombre, mais il souffle un vent du nord rafraîchissant.

Avant la nuit, départ. Les bandes de gazelles sont nombreuses; parfois, de véritables troupeaux, comptant des centaines de têtes, s'arrêtent à distance, regardent et partent immédiatement, franchissant les collines pelées, soulevant un nuage de poussière qui poursuit ces gracieuses bêtes, lorsqu'elles détalent sous le vent; car il est moins rapide que ces fuyardes gracieuses. Puis, la nuit est noire, et l'on chevauche dans la steppe silen-

cieuse où l'on n'entend que le cri-cri des grillons. De temps en temps, une ombre bondit près de nous avec un bruit de branches froissées. C'est une gazelle que nous avons éveillée en sursaut, broyant les tamarix de ses pieds nerveux. Passé minuit, on s'étend un instant sur le sol et l'on se dresse brusquement, secoué par la crainte d'avoir dormi trop longtemps, puis on part en excitant les chevaux. Enfin, voici la pâleur de l'aube se glissant sous la tenture sombre de la nuit et la relevant tout doucement devant nous. Les plantes de la steppe paraissent des arbres, puis l'horizon s'éclaire, le ciel a des reflets d'argent, c'est la lumière pure de la première heure du jour : elle annonce le soleil, qui soudain surgit, flamboie et vous efface



Campement.

l'épaisse obscurité de là-haut plus rapidement que le feu ne consume la gaze la plus mince.

Les choses autour de nous reprennent leurs proportions. On avance. On voit des cultures, des abris de paille, de l'eau dans des fossés, et des hommes, des femmes, des enfants, des bêtes, circulant autour de ces habitations. Beaucoup de tours en ruine non loin du Tedjène; elles sont posées à distance à peu près égale et se reliaient autrefois à la forteresse carrée, aux murs fendillés, d'où émerge une maison blanche avec le drapeau persan étalant fièrement un lion accroupi. Nous traversons la forteresse à l'ombre de masures. Quelques soldats sont assis, leur tenue n'est pas brillante; les uns causent, d'autres dépècent un mouton, un autre pioche, celui-ci revient chargé d'une botte d'herbe. Leurs occupations sont pacifiques. A la

porte de sortie, une sentinelle s'ennuie à l'abri du soleil, derrière un battant de la grande porte, faite de madriers fort épais.

Le poste, en chemise, dort sous le porche.

Au bord du Tedjène, nous attendons l'arrivée de nos bagages, que nous avons devancés. La rivière roule des eaux tumultueuses et sales, le courant est rapide. Il y a une île au milieu du fleuve; sur l'autre bord, on distingue des blouses blanches; un homme semble de la taille d'un enfant. Les bagages sont chargés sur des chameaux, à cause de la profondeur de l'eau. Le transbordement durera longtemps. Je pars en reconnaissance. D'abord, je rencontre sur la rive russe les paillottes de l'hôpital. Près de la berge, non loin de là, on aperçoit en amont, au sud, les tentes des Cosaques et leurs chevaux par troupes, à portée de l'eau, afin qu'on les puisse facilement abreuver. Un soldat me dit que Sarakhs, que la « gorod » (ville) est au bout d'un chemin poudreux allant à l'est. Je le suis en pensant à la route parcourue, au pays que nous venons de traverser, à cette Perse sans unité, faite de déserts et d'oasis, à sa population sans esprit national; et la pensée me vient que les Russes, dont l'empire recommence ici, près d'Hérat, ont dû se dire, après avoir visité ce pays, que c'était comme un corps sans âme, d'une structure chétive, n'ayant ni la volonté ni la force d'opposer résistance à n'importe quoi et à n'importe qui, et qu'il était à la discrétion du plus hardi et du premier décidé.

A vingt minutes de l'hôpital, à ma gauche, au nord, se dresse une tente blanche, très vaste, surmontée d'une croix; c'est l'église provisoire, que garde un soldat, l'arme au pied. Puis, voici la longue file des baraques, avec un va-et-vient de soldats; le clairon sonne. Je rencontre un soldat et demande le chef de la garnison; il m'indique une maison blanche, à droite de la route, au bord de la principale rue, qui sera rapidement garnie d'habitations, si l'on continue à construire avec l'activité d'aujourd'hui. Des Turcomans font des carreaux de brique, gâchent le mortier, maçonnent à l'ardeur du soleil en compagnie d'ouvriers russes.

Le chef de la garnison est le colonel baron Salza, qui nous offre immédiatement l'hospitalité avec une cordialité russe délicieuse nous charmant, après les obséquiosités ou les finasseries persanes, autant que l'eau douce après l'eau saumâtre des mares de la steppe. Nous prendrons haleine à Sarakhs; demain, nous visiterons une mosquée intéressante, sur la rive droite, et nous partirons pour Merv.

La jeune ville se compose, pour l'instant, de deux rues parallèles. La principale porte le nom du fondateur, Salza, avec qui nous avons gaiement déjeuné. Dans le Turkestan, il nous est arrivé quelquefois de nous trouver

à la table de fondateurs de villes, et nous n'avons jamais eu à nous plaindre de ces modernes Cécrops. Nous nous étions fait l'idée que celui qui enseigna aux Athéniens la culture de l'olivier, après leur avoir donné une ville, était un homme assez rébarbatif, et, concluant du particulier au général, nous inclinions à en penser autant de ses imitateurs. On se fait de ces idées-là quand on n'est pas encore sorti des livres. Il fait bon voyager.

A l'extrémité de cette première rue, la grande rue, près des baraque-



Sarakhs.

ments, sont des boutiques enfoncées dans le sol, moitié caves, moitié huttes, qui paraissent bien achalandées. On y vend les menus objets indispensables aux soldats, ce qui sert à réparer ou à entretenir leur équipement, et, en même temps, du « vodka », du vin du Caucase. La seconde rue, plus récente, plus étroite, est habitée surtout par des Arméniens et des officiers. Ici, les boutiques sont nombreuses, mais petites; on peut y trouver des conserves alimentaires : des sardines de Nantes forment de belles pyramides à côté de bouteilles aux formes bizarres représentant même des bêtes, et contenant des boissons bizarres sans doute. Il n'y a pas de modistes; mais il y a si peu de femmes ! Des tailleurs cousent à la machine sur le bord de leur échoppe. Vous voyez que dans les villes naissantes on

vend d'abord ce qu'il faut pour s'enivrer, pour manger, pour se vêtir, et le reste vient ensuite. Et n'allez pas croire que ce seront les choses utiles qui seront le plus demandées. Une fois qu'il a l'indispensable, l'homme réclame généralement des distractions, et on les lui procure sans grande difficulté, les distractions étant facilement transportables et payées sans barguigner.

De Sarakhs, nous envoyons un télégramme à Askhabad, afin de prévenir le général Kamaroff de notre arrivée et de lui présenter nos respects. En attendant la réponse qui sera l'autorisation de poursuivre notre voyage, nous allons visiter un mausolée que l'on dit être celui de Caïn. Il est sur la rive droite du Tedjène. C'est un monument sans grand intérêt, en fort mauvais état. Nous passons la journée du 15 juin à Sarakhs, et nous avons le loisir d'examiner les troupes de la garnison. Elles ne laissent rien à désirer. Le bataillon de notre hôte a une parfaite tenue, on trouverait difficilement des hommes de plus belle allure. S'ils ont le fond que leur mine promet, ils sont capables de grandes choses sous les ordres d'aussi bons officiers que le baron Salza.

Nous louons un Turcoman qui transportera sur un chameau deux tonnes que le major de l'hôpital nous prête pour faire notre provision d'eau. Nous engageons en même temps notre Ménas, sur la recommandation de notre hôte. Ménas a l'esprit aventurier; quoique Arménien, il n'a pas grande aptitude pour le commerce : il n'a pas un assez vif amour de l'argent. Il le dépense à mesure qu'il le gagne. Il part avec nous sans savoir au juste où il va, il promet de nous accompagner jusqu'au bout. Il paraît que nous lui plaisons. A midi, il se décide; à une heure, il vend sa boutique à un ami et remet l'acte de vente au baron, le priant de recevoir la somme qu'on versera plus tard. On la lui remettra quand il reviendra. On n'est pas plus expéditif. Une heure après, il nous arrive avec son grand cheval turcoman et s'occupe immédiatement des préparatifs du départ. Amman restera ici, il ira à Askhabad; nous ne le conservons pas parce qu'il ne fait pas notre affaire. L'homme d'Ourmiah, assez bon cuisinier et paresseux hors ligne, poussera jusqu'à Merv.

Le soir du 16 juin, nous partons pour Roukhabad, l'ancien Sarakhs turcoman, où nous prendrons de l'eau dans le Tedjène : on n'en trouve point jusqu'à Merv durant cent trente-cinq kilomètres, et il en faut dans un pays à chaleur torride. On a déjà constaté à Sarakhs 48° à l'ombre. Aujourd'hui, il y en a 42. Vous pouvez vous imaginer quelle soif dévore l'homme le plus sobre par semblable température. En plus des deux tonnes, nous remplirons les outres, les bouteilles garnies de feutre que l'on

accroche à la selle. On les arrose avant de boire quand on a le courage d'attendre que, par le fait de l'évaporation, l'eau soit moins tiède.

Le chef de la ville, dont l'accueil a été charmant, se joint au baron Salza pour nous faire un brin de conduite. Avant de se quitter, on fait halte dans la steppe. Nous vidons à notre santé et à celle de nos patries respectives quelques bouteilles que les Cosaques du colonel tirent de leurs besaces. Tandis que nous toastons gaiement, survient au trot un cavalier que la brune grandit démesurément. C'est le vieux pope du bataillon qui revient de sa promenade hygiénique de chaque soir. Il a coutume, avant de se coucher, de trotter une vingtaine de kilomètres. Cela entretient son cheval et lui-même, dit-il. Le colonel l'invite à boire à la santé des Français.

« Des Français! Il y a longtemps que nous nous connaissons. Nous nous sommes vus en Crimée, ce sont de joyeux compagnons. »

Le vieux pope porte gaillardement ses soixante-dix ans. Sa haute taille n'est pas courbée. Depuis quarante ans, il a vu bien des champs de bataille. Il nous souhaite à son tour bonne chance, bon voyage, bonne santé. On monte à cheval, et après un dernier « Au revoir! et que Dieu vous aide! » nous nous enfonçons chacun de notre côté dans l'obscurité.

A Roukhabad, nous nous arrêtons près du fleuve.

Les Russes s'étaient d'abord installés à Roukhabad, mais l'eau y est si malsaine qu'ils perdirent beaucoup de soldats.

Ils transportèrent alors leur camp et leur ville à la place où nous les avons trouvés. Hier, nous avions perdu notre cuisinier : on nous l'a ramené vers dix heures du matin. Nous ne partirons qu'au coucher du soleil. Il est impossible de voyager pendant la journée; à une heure, nous avions 40° à l'ombre; à deux heures, 42°, comme la veille.

Après une dernière tasse de thé, nous partons vers six heures. Le vent souffle du nord-ouest; c'est le vent du nord que nous renvoie la chaîne du Kopet-Dagh. Quelle soif! quelle soif! quoique le jour baisse. La nuit arrive, et c'est toujours la soif! Et, comme pour nous narguer, le vent qui hurle nous met dans les oreilles, — nous dormons à moitié, — le murmure d'un ruisseau tombant en cascade. Nous rêvons de fraîcheur, et, ouvrant les yeux, nous constatons que nous sommes dans le plus aride des déserts. Des rougeurs traversent la route comme des balles rebondissantes, et les grillons crient : cri-cri! cri-cri! sans relâche. Ils ne s'égosillent pas, et pourtant ils ne boivent point.

A une heure du matin, il faut faire halte. Hommes et chevaux s'étendent sur le sable, ils ne réclament pas autre chose que du sommeil. On

fait bouillir de l'eau des outres, puis on prépare le thé. Ménas et Pépin, encore debout, ne peuvent le boire : moi seul ne vomis point la tasse que j'ai prise; la seconde ne « passe » pas, je renonce à la vider. J'entends appeler : à deux cents pas, je trouve notre Turcoman près de son chameau et de ses deux tonnes d'eau; une corde s'est cassée, et tout est tombé à terre. Je hèle Ménas, et à nous trois nous les chargeons, non sans peine : elles contiennent chacune trois cents litres d'eau. Demain, nous n'en trouverons pas une goutte. Le Turcoman nous conte que nos muletiers en passant n'ont pas voulu lui prêter assistance, et il vocifère des injures à l'adresse de ces chiens de Persans. Vers quatre heures, nous repartons. Toujours les mulots, les rongeurs, le vent brûlant, le chant joyeux des grillons. Au lever du soleil, ils rentrent sous la plaque et se taisent, comme chez nous lorsqu'on allume le feu. C'est le tour des alouettes, qui saluent le jour d'un hymne plus court que d'habitude. Elles sont mécontentes du soleil assurément. A peine a-t-il quitté l'horizon, qu'on est dans une fournaise. Vers neuf heures, nous sommes sur la face lisse et craquelée d'un takir, superbe hippodrome pour des vélocipédistes. Un mirage barre la route, une nombreuse caravane paraît s'agiter : ce sont nos muletiers déchargeant leurs bêtes. Il est neuf heures. Le vent a cessé dès que la chaleur a été gênante. Il fait lourd.

Nous mangeons, buvons, dormons jusqu'à sept heures à l'abri de nos bagages. De midi à deux heures, 40° à l'ombre; à six heures, 35°. Nous trouvons qu'il fait bon, et l'on se hâte de partir à la fraîcheur. Nous étions campés près des ruines de Kous-Khan, consistant dans les restes d'une citerne à sec avec une coupole écroulée.

Il fallait voir les muletiers qui n'avaient pas voulu aider le Turcoman à charger les tonneaux, battre leur coulpe et nous supplier de leur donner de l'eau, que nous ne voulions pas leur refuser, bien qu'ils le méritassent, car leurs mules en eussent pâti.

A onze heures du soir, nous rencontrons un troupeau de moutons et nous buvons du lait caillé, puis voici des cavaliers : on nous interpelle en français; c'est le lieutenant des Cosaques, Dennissoff; on s'arrête, on boit du thé, on parle de Téhéran, de Paris. Il se trouve que nous avons des connaissances communes. On nous régale d'excellente eau, et nous repartons à minuit. Le lieutenant nous offre galamment son logement à Merv, où il n'y en a pas trop, paraît-il, et nous l'acceptons. Il nous annonce qu'à Tachrabad nous trouverons l'eau du Mourgab débordé, qu'on a détourné de ce côté. Vers sept heures du matin, des nuées de perdrix, de canards, de pigeons, d'aigles, de faucons, passent sur nos têtes, et nous les voyons

s'abattre dans un bas-fond. L'eau est là. Et en effet, nous apercevons bientôt les ruines d'un caravansérail au bord d'un étang couvert d'oiseaux aquatiques, buvant, se baignant. Nous campons au bord de l'aryk (canal) qui a amené cette eau, nous tuons de quoi copieusement déjeuner, nous buvons, nous nous baignons. Le vent souffle du nord-est, les oiseaux disparaissent, la poussière tourbillonne, le sable nous cingle la face, et cela dure jusqu'à cinq heures du soir sans interruption; le thermomètre, à l'ombre et exposé au vent, marque 42° à midi et ne descend pas plus bas que 39°. Nous



Turkmène et son âne.

dormons cachés sous nos manteaux. Cependant, grâce à l'eau, la journée n'est pas trop mauvaise.

Vers six heures, nous partons pour Merv. A une heure du matin, nous entendons aboyer les chiens des aouls, nous respirons un air de fièvre, nous sommes au seuil de l'oasis, dans les marais formés par l'inondation du Mourgab. Nous emplissons notre koumgane d'une eau puante, nous allumons du feu avec des branches empruntées à un pont à moitié démoli, et nous nous reposons un instant; nos chevaux broutent je ne sais quoi. Nous attendons l'aurore avant de poursuivre notre chemin, car nous avons marché au hasard depuis Tachrabad, Ménas ne se rappelant pas bien la direction.

Au petit jour, nous apercevons des tentes et beaucoup d'eau.

L'oasis est bien cultivée, les tentes sont alignées par groupes sur les tertres cernés par les canaux. La population s'éveille : hommes, femmes, enfants, tous se plongent dans l'eau; le bétail, les chevaux se baignent. Des dévots en prière s'inclinent et se relèvent. Nous suivons la route poussiéreuse; le soleil s'élance brûlant de suite, la chaleur est lourde, humide. Nous dépassons des arbas, des chameaux chargés de briques et de fourrage. En approchant de la ville, beaucoup de Turkmènes pétrissent des briques. Les hommes sont de haute taille, osseux, maigres; ils ont un gros nez droit, de grosses lèvres, de petits yeux bridés, la démarche fière et lente de guerriers, de gens qui ne considèrent pas le travail comme un honneur. Ils ne vont point d'un pas nerveux; ce n'est pas le défilé des ouvriers se rendant à l'usine le matin. Nous entrons dans la ville, que des rideaux d'arbres dérobaient à notre vue. Elle est noyée dans la poussière, presque calcinée par le soleil; il ne manque que l'odeur de soufre pour se croire près de la bouche d'une solfatare.

Dans cette nuée embrasée, on démêle d'abord une activité qui vous abasourdit au sortir de la solitude parfaite du désert. Ce sont des cris, des appels, des ordres, des disputes, des voitures qu'on charge, d'autres qu'on décharge, des murs qu'élèvent des maçons russes à longs cheveux, ayant comme collaborateurs des Turkmènes en caleçon de toile ou des Tatares aux mèches sur les tempes avec le bonnet noir aplati au sommet. Ici, on pose la toiture en zinc d'une maison; là, on creuse des fondements : les terrassiers presque nus ont sur le corps une couche de boue avec des sillons de sueur; on transporte des planches, des pièces de charpente, on tape, on pioche, on s'agite. Il passe des Turcomans sandales aux pieds, la pelle *pil* en turcoman) sur l'épaule, d'autres à âne ou à cheval, la pelle à la ceinture comme une arme; ils sont employés au chemin de fer qu'on construit. Des Cosaques en tcherkeska galopent; on reconnait des Persans, des Arméniens, des Bokhares; des Juifs bien mis, les tire-bouchons sur les joues, au bonnet bordé de fourrures, vont et viennent; partout des gens boivent aux cruches, aux outres, et, sans exception aucune, tout le monde sue. Un embarras de voitures nous arrête un instant, fait qui semble merveilleux, après tant de kilomètres d'espace libre. Quand on songe qu'à cette place dix ans auparavant on ne comptait pas dix tentes; c'est la marque de la poussée violente d'un peuple sur l'autre.

On dirait qu'on veut une ville quand même et vite. C'est une rage de bâtir.

Voici deux rues terminées, nous logerons dans l'une d'elles, chez le lieutenant Dennissoff, dont le Cosaque nous accueille dès qu'il a vu le mot de



LES ASSOIFFÉS.

son maître pour lui. Il ne sait pas lire, mais il reconnaît « la main », et cela suffit.

Ces deux rues vont de l'est à l'ouest en partant du Mourgab : il a déjà démoli, en débordant, tout ce qui était trop proche de la rive gauche. Les maisons sont sans étage, à toit plat, en terre battue, enfoncées en terre et construites avec les briques du vieux Merv. Elles appartiennent presque toutes aux Juifs, les seuls entre les indigènes qui acceptèrent sans hésiter la domination russe et se mirent à bâtir immédiatement. Ils étaient aussi à peu près les seuls capitalistes.

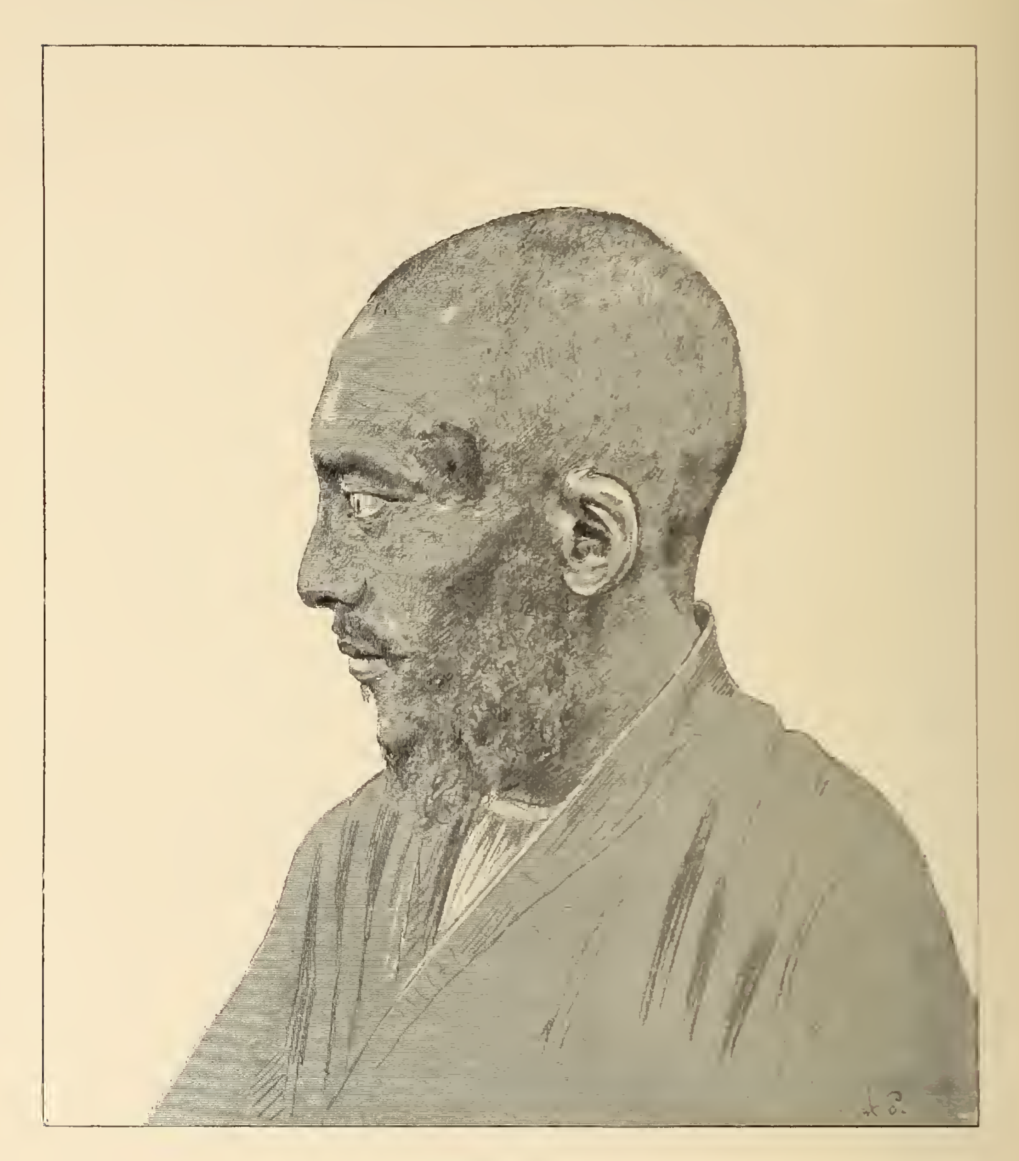
Les habitations sont chaudes, car nous trouvons dans le « vieux » quartier une bonne partie de la population dormant sur le trottoir à l'ombre des maisons. Un gros tailleur, d'aspect germanique, vient d'être éveillé par le soleil; il est en caleçon, et frappe avec une précipitation comique à sa porte fermée.

Un bac mène à la rive droite, où sont les casernes, l'église à toit de tôle et au clocher renflé à sa base. On construit des maisons spacieuses destinées aux chefs militaires, aux chefs de l'administration. Elles sont de style russe et sont faites de briques cuites dans les fours qui fument au bord du Mourgab, par où leur arrive le combustible : broussailles et roseaux flottés. Les conquérants s'installent définitivement.

Nous songeons à pénétrer en Afghanistan par la vallée de Kouchk. Nous apprenons qu'une mission scientifique russe va se diriger de ce côté. Nous lui laissons prendre les devants, et bientôt nous apprenons qu'elle n'a pu franchir la frontière. Nous prenons des renseignements au sujet d'une tentative par Andkhoï directement. Nous ne parvenons pas à organiser cette expédition. Entre temps, la chaleur continue; nous visitons Askhabad, où le général Kamaroff nous reçoit avec amabilité et nous montre ses dernières collections numismatiques et archéologiques, que nous souhaiterions voir dans nos musées.

Nous avons vu les Russes construire leur chemin de fer sous l'énergique direction de l'infatigable général Annenkoff, aidé d'ingénieurs parmi lesquels nous trouvons un compatriote, M. Lebrun, qui fait honneur à notre pays. Chacun sait par la presse avec quelle rapidité cette voie ferrée a été construite. Nous avons vu le Russe à l'œuvre, et nous avons été étonnés de son endurance. Le 14 juillet, le premier train entrait en gare de Merv. La ville avait grandi rapidement en un mois, et un café-concert y était déjà installé. L'inauguration fut célébrée par des banquets, par des courses. Toutes les tribus turkmènes avaient envoyé des leurs prendre part à la réjouissance où les avait conviés Alikhanoff; le premier, il les avait invitées à se

soumettre, et maintenant il les administrait et caracolait à la tête de leurs milices. Nous nous sommes réjouis comme les autres, et nous avons bu à la continuation de l'entreprise à la même table que nos amis de la veille.



Khan turcoman tekké.

Nous n'entreprendrons pas de citer leurs noms : nous commettrions un oubli involontaire, et l'on nous taxerait d'ingratitude. Nous n'avons qu'à nous louer de tout le monde. Personne qui n'ait été aimable à Merv.

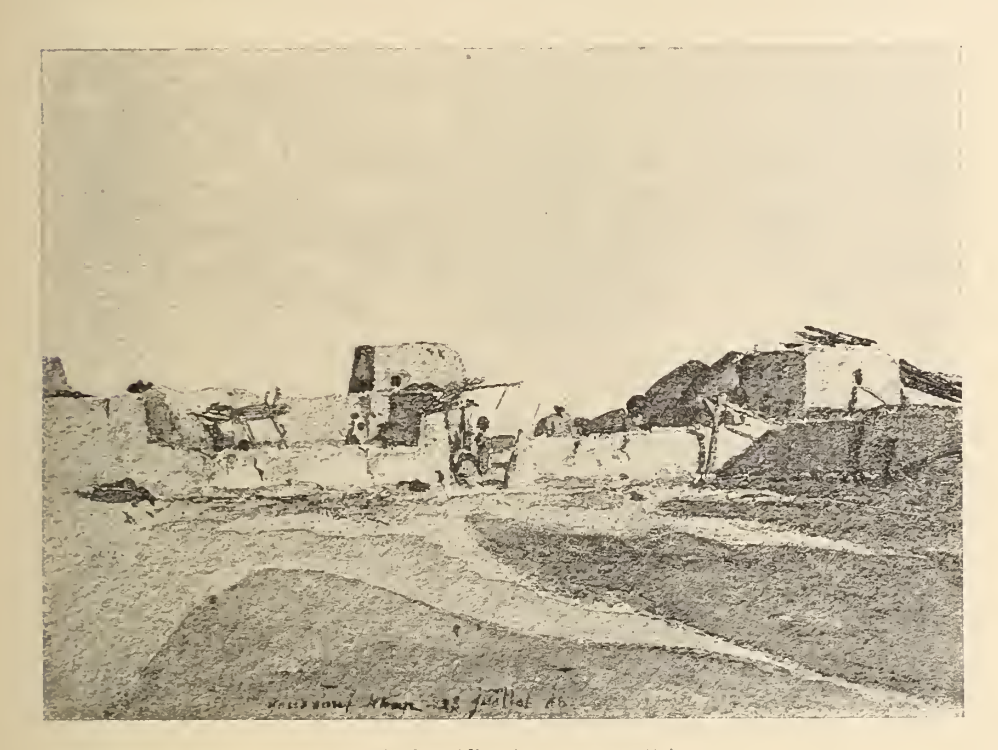
Nous le quittons le soir du 22 juillet, après avoir visité les ruines des vieux Mervs.



GACHEUR SARTE.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

A l'heure où nous écrivons ces lignes, on va à Samarcande en chemin de fer par Tchardjoui et Bokhara. Nous y sommes allés à cheval, emportant nos bagages à dos de chameau, au cœur de l'été. La route a été excessivement pénible. Nous avons dû voyager une partie du jour et toute la nuit. Ce n'est qu'à une journée de Tchardjoui que nous avons trouvé de l'eau potable, à Repetek. Le 25 juillet, nous avons supporté un maximum de près de 46° à l'ombre, sans cesse nous avons été incommodés par un vent brûlant du



Yousouf-Khan (d'après une aquarelle).

nord. Des indigènes sont morts de soif dans cette région. On avait dû interrompre les travaux. Le 26 juillet, la nuit, nous nous perdions dans les sables, malgré nos guides turkmènes, fort experts en qualité d'ex-alamantchik renommés. Vous ne sauriez croire combien est difficile la traversée d'un semblable désert au mois de juillet, et personne mieux que nous n'est à même d'apprécier les services que rendra le chemin de fer parachevé aujourd'hui. Le 13 août, nous arrivions à Samarcande, après une halte à Tchardjoui et une à Bokhara.

Nous ne vous décrirons pas le chemin de Merv à Samarcande, chose inutile, puisqu'il suffit de prendre un billet de chemin de fer à Merv et de monter en wagon. Si l'on a soif, on gagne le wagon-buffet, et tout est dit. Plus besoin d'outres, de tonneaux, de chameaux, de guides. C'est mieux

que « de notre temps » ; en tout cas, je ne voudrais pas de la place de chef de gare au puits d'Outch-Hadji, même avec les appointements d'un ministre. Il serait inutile de la proposer à Capus et à Pépin, soyez sûrs qu'ils la refuseraient. C'est à Samarcande que finit notre première grande étape, et nous sommes encore une fois en Russie.

Cette nation a mis l'ordre dans le Turkestan d'abord, puis dans le Ferghanah, enfin en Turkménie. Merv a été pris sans coup férir, grâce a



Maison et tombeau à Samarcande (d'après une aquarelle).

l'habileté des chefs de la province d'Akkal. On a fait comprendre aux Tekkés la puissance de l'empire russe, on les a amadonés par de bons traitements, par des cadeaux distribués à propos; leurs khans ont été gagnés. Les troupes du tzar ont pris possession de l'antique Maour, et depuis leur arrivée, il n'y a plus d'Alamans, plus d'esclaves vendus, et, nous le croyons, les Turkmènes se font à la situation nouvelle. Les plus turbulents d'entre eux forment une sorte de milice; on emploie les pillards illustres comme guides, comme estafettes, comme éclaireurs. Beaucoup ont pris part aux affaires de Kouchk et de Pendeh. Ils voient bien qu'on les traite en braves, puisqu'on les a menés au feu côte à côte avec les soldats qu'ils combattaient la veille, et contre qui? contre leurs ennemis hérédi-



SAMARCANDE.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

taires, les Afghans. Il ne leur a pas fallu longtemps pour se convaincre que de tous les peuples qui les entourent le peuple russe est le meilleur, le plus honnête, et puisqu'il est le plus fort, qu'il respecte les coutumes, les préjugés, qu'il ne vexe personne, qu'il est bon, les Tekkès ont serré la main qu'on leur offrait, et ils ne regrettent pas trop le passé. Les pauvres cependant sont mécontents, ils sont nombreux : les razzias de Persans étaient pour eux un moyen d'équilibrer leurs budgets; ils sont maintenant réduits à une misère profonde et contraints de travailler la terre. Ils réclament de



Femme sarte (d'après une aquarelle).

l'eau. Les Russes leur en donneront; ils leur ont déjà fourni des semences quand ils en manquaient. De l'eau, de la tolérance, une justice rapide, impitoyable et bien rendue, un impôt prélevé sans vexations, en général les gens d'Asie centrale n'en demandent pas davantage, et les Turkmènes auront tout cela, nous l'espérons. Ils le méritent.

Vous allez sans doute vous étonner de m'entendre affirmer si catégoriquement que des vendeurs d'hommes sont dignes d'estime. Telle est cependant la vérité. L'Européen menant une vie tranquille, au sein d'une société policée, ayant des lois et des sergents de ville autour de lui, lisant régulièrement son journal après déjeuner, discutant longuement avec son tailleur, nourri dans l'idée que l'homme est un être infiniment respectable,

dont le bonheur doit être le but de tous ses semblables, l'Européen, théoriquement charitable, en un mot, s'imagine naturellement qu'un Turkmène est fatalement féroce, sanguinaire et vil, que c'est un loup, et que ceux qu'il vendait étaient inoffensifs et « intéressants », puisqu'ils jouaient le rôle de moutons.

Et cependant demandez-le aux Russes : sauf exception, bien entendu, le Turkmène est doux, affable, hospitalier, d'une franchise exquise; il n'a



Directeur de théâtre sarte.

qu'une parole, et ses victimes sont les plus menteurs des hommes. On ne peut comparer ces pillards qu'aux noirs du Sénégal, ces hommes qui nous servent ou nous combattent si loyalement. J'aurais beaucoup à dire encore en faveur des Turcomans. On leur a fait une réputation qu'ils ne méritaient pas. Ils ont les qualités solides de la race turque, la plus vilipendée des races, à qui nous souhaitons un sort meilleur.

Les Turkmènes sont sympathiques à qui les fréquente, et nous voudrions pour eux que les Russes leur fussent d'utiles initiateurs et d'un bon exemple. Cela sera. Mais nous sommes à Samarcande pour la cinquième



DERVICHE DES RUES.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

fois, je crois; nous allons expédier des collections faites en chemin, des lettres, et nous préparer à poursuivre notre route. Nous tâcherons de pénétrer en Afghanistan et d'arriver au Kafiristan, puis aux Indes. Nous pouvons bien vous confier notre secret désir d'arriver aux Indes par terre, nous avons fait connaissance, nous avons déjà cheminé de compagnie une partie de la route, et, nous l'espérons, vous irez jusqu'au bout. Nous ferons en sorte de ne point vous trop fatiguer.





COIN DE BAZAR A SAMARCANDE.

CHAPITRE VII

DE SAMARCANDE A L'AMOU.

Arrivée à Samarcande. — Projets sur l'Afghanistan. — Départ. — Le conte de la fièvre à Yakabag. — Par le Sanguirdak au Hissar. — Nomades à la fin de l'été. — Des Loullis. — Karatag, histoire du vieux temps. — Des Cabouli qui deviennent propriétaires. — Une ère nouvelle. — Agitation dans les esprits. — Un prétendant au trône; son habitation; son sort. — Vallée du Kafirnagane.

Ce matin, 12 août, nous sommes arrivés à Samarcande.

Hier soir, nous quittions Katti-Kourgane à minuit, emportés par une téléga, où nous étions entassés tous les trois. Toute la nuit, nous avons été cahotés dans la région déserte et poudreuse qui précède la riche oasis de Samarcande. Et, le plaisir véritable n'étant que la récompense d'une peine, avant de goûter le frais sous les ombrages au bord de l'eau bruissante, nous avons respiré une quantité énorme de poussière.

Il est vrai que nous avions une compensation : la nuit, splendide, lumineuse presque comme un jour, au point de croire, si l'on était crédule, que la lune est en train de devenir soleil. La poussière, qui n'obstruait pas notre gorge, ainsi qu'un fleuve ensable son estuaire, ondulait derrière nous en panache immense aux volutes un peu lourdes, et elle était argentée. Le paysage était grandiose, étant très simple : la plaine, la lune, la voûte du

ciel, un calme profond dans une solitude immense, et nous autres voiturés au milieu de cet univers impassible.

Au jour, nous avions dépassé le premier village arrosé des eaux du Zeraf-chane, et, le soleil déjà torride, nous rencontrions, au milieu des canaux de l'oasis, de ses rizières et de ses arbres, sur la route poussiéreuse, les bataillons de tirailleurs russes revenant des grandes manœuvres. Ils allaient du pas souple et mesuré de marcheurs accoutumés à franchir de longues distances. Puis, Samarcande nous apparaissait dans une buée; nous franchissions les faubourgs et nous nous enfoncions sous les épaisses arcades de verdure du quartier russe.

Nous sommes fort bien installés dans une hutte de paille, dans le jardin botanique, que dirige M. Nevievski, une de nos vieilles connaissances.

Nous resterons à Samarcande le temps d'emballer nos collections ethnographiques, qui sont nombreuses; nous les compléterons, nous écrirons des lettres et nous nous préparerons à poursuivre notre route, c'est-à-dire que nous chercherons le moyen de pénétrer en Afghanistan.

Le bruit de notre arrivée s'est répandu dans la ville, et, à l'heure de la sieste, nous avons la visite de nos anciens serviteurs. C'est d'abord le brave Klitch, toujours soigné, alerte et la barbe toujours noire, malgré les ans qui s'accumulent; puis Abdou-Zaïr, toujours obséquieux; enfin Rachmed, qui nous avait accompagnés, durant notre dernier voyage, jusqu'à Tiflis. Le brave garçon est heureux de nous revoir, il nous baise la main avec émotion, et quand je lui dis : « Veux-tu venir avec nous? » sa réponse est qu'il enverra un de ses frères, demain, chercher un cheval qu'il a laissé dans la montagne et qui est très bon pour le voyage. Il ne nous demande pas quels seront ses gages, il a gardé un bon souvenir de ses anciens maîtres, et il les accompagnera où ils iront.

Nous lui annonçons que nous voulons aller aux Indes en passant par l'Afghanistan, le Kafiristan et des pays inhospitaliers.

« Cela importe peu, dit-il, pourvu qu'il y ait du « tamacha » (fête, spectacle intéressant). Je vais envoyer mon frère chercher mon cheval. »

Il va boire une tasse de thé avec Ménas et part ensuite.

Rachmed est connu à Samarcande et jouit d'une certaine considération dans le monde des djiguites. Nous le chargeons d'en recruter deux ou trois qui aient déjà franchi l'Amou et qui puissent servir de guides dans le Turkestan afghan.

Il s'en présente plusieurs, à qui nous offrons des salaires considérables, quintuples des plus élevés qu'on a coutume de payer. Ils hésitent, ils

demandent à réfléchir, et finalement refusent, sous prétexte qu'il y va de leur tête, que l'on connaît bien ceux qui sont allés en pays afghan dans ces derniers mois, mais que l'on ne connaît pas ceux qui en sont revenus.

« Il est agréable, disent-ils, de gagner une belle somme d'argent, mais il l'est beaucoup moins de perdre la tete. »

Nous nous contenterons donc de Ménas et de Rachmed comme armée régulière, et, en chemin, nous recruterons des irréguliers pour le service des bagages. En Asie, il ne manque pas, dans les bazars, de rôdeurs, de



Notre serviteur Ménas réfléchissant.

gens sans aveu, prêts à tout, que nous attacherons à nos personnes facilement, car ils sont souvent affamés. La faim fait sortir le loup du bois.

Le 13 septembre, nous quittons Samarcande dans la soirée et nous allons coucher à Amman-Koutan, au milieu des plantations superbes dues à l'énergie et à la persévérance du général Karalkoff. L'œuvre, entreprise du vivant du général Kauffmann, qui l'avait encouragée de son mieux, a été interrompue sous les gouverneurs généraux ses successeurs. C'est grand dommage. Il y a maintenant des ombrages superbes là où l'œil ne rencontrait que de mauvaises herbes sur les pentes arides; les flancs de la montagne, autrefois lavés et dénudés par les eaux que rien n'arrêtait dans leur course folle, pleurent aujourd'hui des sources fraîches, alimentées par les canaux que les mille racines d'arbres, plantés à propos, ont creusés sous

terre. La place est tout indiquée pour un sanitarium charmant, que les Russes pourront facilement établir aux portes de Samarcande.

Le lendemain, nous traversons la passe de Tachta-Karatcha, que nous connaissons de longue date. Il fait nuit quand nous descendons vers le Bokhara, dont la frontière est marquée par la ligne de faite de la chaine de montagnes. Dans l'obscurité, la marche est très difficile, car le sentier abrupt est semé de pierres, ou bien il glisse sur des roches lisses. Capus, qui va grelottant de fièvre, n'oubliera pas cette mauvaise passe. Le 15, nous changeons nos chevaux de louage à Chahr-Salbz.

Aujourd'hui 16, nous partons pour Yakabag, le long des montagnes. Nous nous engageons dans une vallée. A gauche, vers le nord, sur les ma-



En vue de Yakabag.

melons qui obligent la rivière à faire un coude, on voit les restes d'une forteresse abandonnée. Les murailles ondulaient, suivant les pentes du mamelon qu'elles cernaient autrefois et dont on découvre aujourd'hui la pointe. Un troupeau de chèvres y broute, et, du haut d'un grand mur, un bouc regarde. En face, sur la rive gauche, le village de Yakabag grimpe en amphithéâtre une colline plus haute, et, du vide du ravin, la cime d'un minaret à l'émail luisant s'élance. Au delà, les montagnes, estompées d'une brume légère, s'alignent. Yakabag a tout l'air d'un petit Grenade.

La rivière roule de l'eau en abondance, assez fraiche; nos bagages sont loin derrière nous : nous les attendons, buvant, pour nous distraire et nous désaltérer, dans nos mains jointes en forme d'épuisette. Plus je considère Yakabag, plus il me paraît un petit Grenade, dont nous venons de traverser la huerta riche, mais torride.

Voici un cavalier qui s'avance, il vient de la ville que nous admirons; il est seul trottinant dans la vallée. Il s'approche, nous salue, dit qu'il vient

à notre rencontre de la part du beg alité. Il excuse son maître à travers des dents branlantes. Il est vieux, ridé, et monte un cheval maigre. Il nous invite à le suivre et nous précède sans souffler mot. Un autre cavalier nous attend au delà de la rivière. Il salue, tend une main décharnée, s'incline et, sans desserrer les lèvres, prend la tête de la troupe. Il va, penché sur son cheval. Le nouveau venu est plus jaune, plus décrépit que le premier cavalier.

On approche du village. Des vaches sans berger errent sur les pentes voisines. Voici le bazar. Les boutiques sont fermées; sous un porche, des hommes accroupis dans des poses de bêtes sur leur séant, montrent au milieu de guenilles des faces terreuses et mornes; immobiles, ils nous regardent passer d'un œil brillant. Personne dans les rues. Pas de femmes guettant par les portes entre-bâillées, nul enfant sur les toits.

Le sentier monte. Nous découvrons une médressé, mais sans toit et dont les fenêtres béantes n'ont que les carreaux d'azur du ciel; les cours sont vides d'élèves, aucun mollah ne fait vibrer sa voix sonore. Au-dessus, des pigeons passent sans s'arrêter; des corbeaux croassent en tournoyant à l'intérieur des hautes parois.

Nous sommes arrivés à la plate-forme ménagée devant la porte de la forteresse. Nulle sentinelle ne veille, la porte est ouverte, le corps de garde est calme. Deux ou trois hommes sombres, à figure creuse, se montrent seuls à l'entrée. Les guerriers manquent : au mur sont accrochées plus d'armes qu'il n'en faut. Les fusils sont sans mèche, les lances affilées des caraouls (gardiens) sont rouillées.

Dans la cour d'honneur, sur une terrasse, se tient, soutenu par deux serviteurs, le beg, qui a voulu quitter sa couche pour accueillir ses hôtes. Il nous salue d'une voix faible; on dirait que son menton a peine à porter sa longue barbe blanche; ses doigts sont maigres comme des griffes, et la peau en est transparente; son nez crochu tombe d'une figure plus ridée qu'une momie, et il a des joues caves de déterré. Son squelette tremble dans une longue pelisse, et ceux qui le supportent ne payent pas d'une meilleure mine. Il demande la permission de se retirer. On l'emporte.

Du haut des remparts, l'œil plane sur la vallée ravissante de verdure; elle se déroule entre des collines dépouillées formant cercle autour de la forteresse. Le cercle s'ouvre au sud-ouest, vers la plaine où Chahr-Sabz développe la masse sombre de son oasis précédée de bosquets verts éparpillés ainsi que des pelotons de grand'garde en avant d'un camp. C'est le soir. Le ciel est pourpre; les montagnes, à l'horizon, bleuissent, deviennent violettes, et la rivière, à nos pieds, glisse rouge et sanglante.

Les toits du village, où plongent nos regards, ne laissent pas échapper de

fumée. Les seuls êtres sont : une femme déchargeant un âne; un cheval au piquet, étendu sur le sol, et un homme sur une maison, disant sa prière, rigide comme une statue. On n'entend aucun bruit de vie.

Les murs de la forteresse ont des fendasses inquiétantes, et les nids bâtis dans les créneaux par les cigognes sont vides : les oiseaux amis de l'homme sont partis, laissant en mémoire de leur séjour les traces blanches de leur fiente collée aux murailles comme le commencement d'un crépi à la chaux. Au niveau de l'œil, on ne voit que collines nues.



Yakabag.

Nous retournons à notre chambre, située entre la grande cour et le jardin où dort, sous d'immenses platanes, l'eau couverte de rouille de la citerne. Le maître des écuries (mirakor) vient nous rendre visite, il est borgne et tremblote; puis le mirza, le scribe, lequel se plaint de douleurs en touchant son ventre, son dos, ses jambes; il est accompagné du fils cadet du beg, qui tire de sa poche une montre et nous demande si les nôtres marquent la même heure. La différence est grande. Il nous explique de quelle manière il se sert des aiguilles et comment, chaque jour, il les avance ou les recule, car il a des données astronomiques précises : un tableau marquant le lever et le coucher du soleil dont Oulong-Beg, l'illustre khan, est l'auteur. Est-ce que par hasard nous serions tombés dans un palais enchanté, où nous aurions subitement éveillé des contemporains d'Oulong-Beg endormis depuis des siècles?



COUR DU PALAIS DE YAKABAG.

Tous nous demandent des remèdes, tous étant malades. Ils s'en vont. Un mollah invisible rompt le silence d'un appel à la prière, un appel court, sans écho, triste comme un chant de mort. Où sommes-nous?

Si nous inspections la forteresse? Elle est pourtant habitée. Dans ces chambres qui nous semblaient vides, on voit dans les coins, roulés dans des pelisses ou des manteaux de bure, des êtres, des hommes. Ils vivent, car leur couverture tressaille. Près de la cuisine, sous une sorte de remise, une vingtaine d'individus de tout âge sont étendus ou accroupis et grelottent, regardent, l'air hébété. Je rentre dans la chambre. On n'entend toujours pas de bruit dans la forteresse, rien que les feuilles des platanes agitées par le vent, tombant mortes; c'est lugubre. Soudain, des savates font un bruit sur les briques de la cour : c'est le pas d'un enfant déguenillé, teigneux, apportant sur la tête un plateau de galettes de pain. C'est le panetier de ces mourants. On dirait que d'un souffle empesté un div méchant a corrompu le sang, glacé la moelle des habitants d'un palais maudit.

La nuit monte, et le tam-tam du veilleur, frappé à coups longuement espacés, résonne comme un glas funèbre. Est-ce un rêve?

Non. C'est que durant l'été on quitte le village, c'est qu'une épidémie de fièvre s'est abattue sur Yakabag : les malades se sont réunis dans la forteresse, et les valides ont fui avec les troupeaux dans la montagne. Les champs ne sont point cultivés, et la ville est déserte et silencieuse ainsi qu'un cimetière.

Ce matin, le soleil étant dans tout son éclat, des corbeaux croassent en bandes nombreuses au-dessus de la forteresse, et en bas, au bord des demeures, quelques êtres s'agitent, insectes tirés de leurs trous par la chaleur du jour.

Nous quittons Yakabag avec plaisir, guidés par ce même vieil Ousbeg décharné qui vint hier à notre rencontre. Aujourd'hui, il est plus communicatif. Est-ce parce que nous nous élevons et que du même coup nous nous éloignons de la fièvre?

Une fois sortis des jardins où les abricotiers sont nombreux et les fruits des djiddas presque mûrs, nous remontons la vallée en bavardant. Je questionne le vieil Ousbeg.

« Est-ce que tu es de Yakabag?

— Non, c'est une mauvaise place.

— D'où es-tu?

— Je suis venu de Baïssounne avec le beg, que je sers depuis ma naissance.

— Pourquoi a-t-il quitté Baïssounne?

— Parce que le nouvel émir y a envoyé son frère aîné le toura de Hissar.

— Le toura qui aurait dû être émir, selon la coutume?

— Celui-là même.

— Est-ce bien que son cadet ait pris sa place?

— Non, il faut respecter la coutume transmise par les ancêtres.

— Qui a aidé l'émir actuel?

— Les Russes, dit-on. Du reste, son père, avant de mourir, l'avait choisi pour lui succéder.

— Que penses-tu de l'intervention des Russes en cette circonstance?

— Je pense que les Russes ont rendu service au pays, car à la mort des émirs, il surgit toujours des compétiteurs nombreux; leurs fils ne sont pas d'accord, et le Bokhara, tiré à dix prétendants, est bouleversé. »

Là-dessus, le vieux, que tant de questions importunent, coupe court à la conversation en disant que ce que Dieu fait est bien fait.

Le soir, nous arrivons à Kalta-Koul, situé au nord de la vallée qui va sur l'est. Nous avons rencontré des villages habités par des Ousbegs. Le lit où la rivière coule à l'aise, car il est large parfois d'un kilomètre, est cultivé en partie. On voit des rizières, des luzernes, des peupliers, des saules, et dans les prés, des troupeaux de bétail. Des noyers bordent le sentier ou étendent leurs branches sur les masures. A Kalta-Koul, où cessent la fertilité et la fièvre, à quinze cents mètres d'altitude environ, on récolte encore du raisin à grains allongés et « moult fiérot ». Il ne vaut pas le chasselas de Fontainebleau. La population est ousbeg. Elle est misérable et vit de la même manière que les Tadjiks du Kohistan que nous avons visités dans notre précédent voyage. Comme ceux-ci, ils emploient l'été à se préparer à passer l'hiver. Un milieu analogue a imposé à des gens de race différente les mêmes conditions de vie. C'est surtout dans la montagne qu'on a l'occasion de ces constatations : il semble qu'elle façonne les hommes sur un modèle unique.

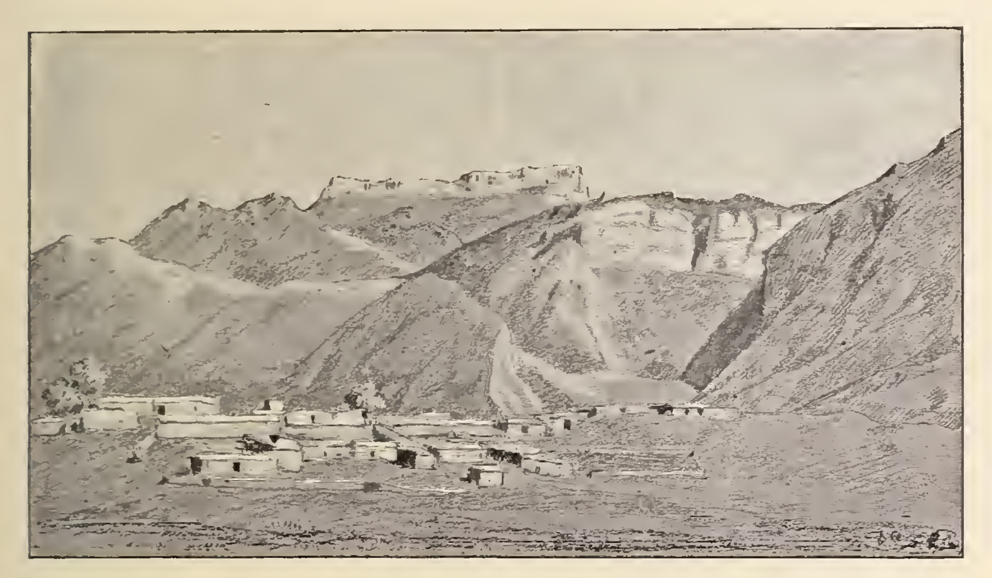
Le 18, nous couchons à Tach-Kourgane, à deux mille mètres, ayant trouvé, chemin faisant, des cultures d'orge jusqu'à trois mille mètres environ : les gerbes étaient maigres, la paille courte, les épis chétifs.

Le 19, par une passe de quatre mille mètres environ, nous tombons par des sentiers à pic dans la vallée étroite de Sanguirdak, dont les eaux descendent au Sourkhane. Nous avons franchi la chaîne du Hissar.

Le 20, après une nuit en plein air plus fraîche que nous ne le souhaitons, nous allons nous reposer au village de Baktcha, perdu dans une gorge et habité par des Tadjiks à qui nous causons un véritable effroi. Ils fuient

dans toutes les directions, laissant à leurs chiens le soin de nous offrir l'hospitalité à coups de dents. Dans l'après-midi, nous allons camper sous les superbes platanes du village de Sanguirdak, sur la place publique. Tandis que nous dressons notre tente, nous avons comme spectateurs des Bohémiens installés dans le voisinage. A chacun son tour. Le tabouret de Pépin obtient un succès de fou rire : d'un seul bâton faire une chaise, voilà une curieuse invention !

Sanguirdak est un village mi-ousbeg, mi-tadjik : un signe que la plaine n'est pas très éloignée.



Tach-Kourgane.

Le 21, nous descendons à Dahana, village ousbeg comptant quelques Tadjiks. Maintes fois nous traversons la rivière à gué avec bien de la peine. Nous voyons de la fumée sortir des flancs de la montagne, des hommes habitent des grottes qui sont devenues leurs habitations de chaque été.

Le 22, par la vallée élargie du Sanguirdak-Darya, nous arrivons à la vallée du Sourkhane, que nous annoncent les longs panaches de fumée des herbes qu'on brûle. A Saridjoui, nous faisons halte près de la demeure du chef, sous un platane qui mesure onze mètres trente de diamètre à hauteur d'homme, et au bord de la rivière de Toupalanque, dont le nom bruyant signifie qu'elle a l'habitude de grandir d'un coup et de se précipiter sur la plaine. On y pêche des truites délicieuses.

Le 23, nous quittons ce charmant séjour. Nous passons sur la rive gauche, où nous trouvons la steppe sur des collines.

Au nord, les montagnes sont dans les nuages, la pluie les arrose.

Au moment de déboucher dans la plaine, nous rencontrons des Ousbegs qui suivent la même route que nous, mais plus lentement.

Ils descendent des laïlaqs (campements d'été) de la montagne et vont s'installer dans les kichlaks (campements d'hiver) de la vallée, où ils posent leurs tentes, entre quatre murs, à l'abri du vent autant que possible.

Ils vont par bandes, chaque famille formant un groupe. En voilà qui ne sont pas riches; partout on constate des inégalités sociales, même chez les peuples pasteurs.

Les hommes chevauchent en avant, chassant le gros bétail, les vaches, les chevaux. Les aînés des garçons les accompagnent : tous sont montés, les misérables à califourchon sur des bœufs, à qui ils ont mis un anneau au nez, et à l'anneau une corde. Ils poussent les moutons.

Les agneaux, les chevreaux, les veaux sont conduits par les plus jeunes des enfants, mogols d'aspect comme leurs pères; ils ont les joues bleuies par le froid des nuits de septembre. Ils sont armés de longues gaules, chaussés de bottes ne les gênant point sur le cou-de-pied ou d'abarcas de cuir auquel on a laissé son poil. Ils sont vêtus de hardes abandonnées par leurs ancêtres : ces vêtements, s'ils méritent ce nom, ne sont point à leur taille; ils ont troussé les manches, lorsqu'il en reste, et les pans trop longs sont relevés et maintenus par une corde de crin serrée à la taille. Les uns sont nu-tête, les autres coiffés d'un tepe (calotte conique) crasseux ou d'un reste de turban jamais lavé. Mais ils ont les dents solides et blanches comme de l'ivoire, et leur poitrine apparaît brunie et bombée solidement, à travers leurs loques de mendiant. Ils sont enfants sans avoir, Mais Allah leur a prodigué la santé. A chacun son lot.

Ils vont calmes, l'œil un peu effarouché quand nous les examinons; ils donnent des coups aux retardataires et harcèlent leur troupeau de sifflements incessants.

Plus loin, les femmes suivent, montées sur des ânes, la plus vieille devant, avec des airs de la terrible Persicaa. Une jeune mère, à pied, porte un enfant à la mamelle, tirant un bœuf sur lequel est liée une chèvre blessée; elle chevrote en laissant tomber philosophiquement la tête d'un côté et de l'autre des crottes.

Le dernier-né (de la chèvre) est dans un sac chargé sur un âne enfourché par une fillette de sept à huit ans, très jolie, baissant la tête par timidité, en gardant une mine tout à fait sauvage. Sa mère allaite un nourrisson, chemin faisant.

Nous dépassons d'autres Ousbegs plus riches : leurs femmes, assez pro-

prement vêtues, montent de beaux chevaux et bavardent, bavardent. Des cavaliers chassent des troupeaux d'étalons; les moutons, nombreux, sont guidés par des mâtins poilus toujours trottant. Ce monde va dans une poussière opaque, le ciel est couvert et la chaleur est torride. On ne croirait pas que c'est la crainte de l'hiver qui les chasse vers la plaine : on sue.

Mais les hirondelles sont parties depuis longtemps, les cicognes ont déserté leurs nids et ne claquent plus joyeusement du bec au sommet des mosquées; l'été prend fin. L'automne, ici, est bref, et les nuits sont déjà froides; et puis les pâturages, où ils avaient leurs laïlaqs, sont épuisés. C'est la meil-



Campement à Saridjoui.

leure preuve qu'il faut se préparer à hiverner. Au reste, les aigles planent au-dessus de la vallée; ils s'assemblent pour partir, quoiqu'ils soient moins pressés que les autres oiseaux, car ils trouveront encore l'aubaine d'un cheval mort, d'une chèvre blessée, d'un agneau égaré bêlant sa mère.

Nous tournons à gauche et longeons les contreforts de la montagne; à droite, nous avons la vallée cultivée avec des rizières arrosées par le Sourkhane. Nous traversons un campement de Bohémiens. On trouve partout de ces dispersés, et partout ils ont les mêmes occupations. Ceux-ci vivent sous des abris de roseaux et des tentes fort simples : deux bâtons supportant une corde liée à des piquets, et là-dessus une toile tendue. Des enfants nus, bronzés, circulent et jouent. Ils ont beaucoup de chevaux qu'ils entravent, leur mettant aux jambes de devant une chaîne de fer. Ils prennent ces pré-

cautions, parce que les indigènes les considèrent comme des intrus et qu'ils n'hésiteraient pas à voler les chevaux s'ils s'éloignaient trop du campement. Les femmes, dégingandées, courent, les seins ballants, rabattre les bêtes qui s'écartent trop, à coups de perches, qu'elles portent sur l'épaule comme un fusil. Ces dames sont mises sans recherche : elles ont une longue chemise de toile, des caleçons, un mouchoir noué derrière la tete, les pieds nus, le costume des femmes du pays, mais le costume très négligé.

Ces Loullis fabriquent des cribles et des berceaux qu'ils enjolivent de couleurs éclatantes. Ils ressemblent assez aux indigènes, mais surtout aux Tadjiks; ils ont souvent l'œil à la cornée pigmentée des Hindous, quelquefois le petit œil ousbeg. Ici, comme ailleurs, leurs femmes sont peu fidèles.

En approchant de Rigar, les rizières sont très nombreuses; le pays est riche, grâce à l'abondance de l'eau. Voilà des toits pointus de chaume comme dans le Talich, sur les bords de la Caspienne. Questionnons.

« Est-ce qu'il pleut dans le pays?

— Il pleut.

— Beaucoup?

— Beaucoup.

— Vous n'avez pas de fièvre?

— Nous en avons beaucoup. »

En Asie centrale, comme ailleurs, dès qu'on se trouve dans une région où il pleut, les toits sont très inclinés; en outre, ici, la pluie comporte la richesse du sol et des habitants, et, toute médaille ayant son revers, la fièvre.

Après une halte à Rigar, gros village peuplé d'Ousbegs et de Tadjiks, nous trottons, une fois la région cultivée derrière nous, par un chemin tortueux, se glissant à travers des collines de loess et me rappelant certains chemins creux de la Champagne.

Karatag étant à l'entrée d'une gorge dans une vallée, nous enfilons un étroit défilé qui ne rappelle pas la Champagne à Ménas, mais un certain endroit des environs de Zulficar, si ce n'est Zulficar lui-même, où les Russes ont eu une affaire avec les Afghans. Et, par une association d'idées, Ménas se met à parler guerre avec Rachmed, qui est, à ce sujet, complètement d'accord avec lui. Pour eux, la guerre est ce qu'il y a de mieux. Puis ils discutent courage et cessent de s'entendre : l'un ayant les idées du Caucase, l'autre celles de la steppe; l'un ayant la fougue d'un casse-cou d'Occident, l'autre le bon sens d'un aventurier d'Orient.

Ménas ne veut pas qu'on se sauve.

Rachmed est d'avis que, dans certaines circonstances, il n'y a rien de mieux à faire. On doit se conduire selon le but qu'on veut atteindre, selon la force qu'on a à sa disposition; mais si l'on est contraint à la lutte, dire : « Allah akbar! » et mourir en se défendant jusqu'au dernier soupir.

Ils tombent d'accord à propos d'un incident de la campagne de Geok-Tepe que conte Ménas. Il paraît que les Turcomans s'efforçaient de voler les fusils des soldats russes, et que parfois, se glissant près des faisceaux, ils parvenaient à les prendre à la barbe des sentinelles. Un vieux Turcoman, usé par l'âge, malade, hors d'état de combattre, réussit plusieurs fois dans cette entreprise difficile. Sans armes, se traînant ainsi qu'un vieux



Loullis.

chien, il pénétrait dans le campement, et, attendant l'occasion avec une patience de sauvage, immobile des heures durant, il finissait par commettre le larcin projeté et, grâce à l'obscurité, s'éloignait avec des précautions inouïes, sans le moindre bruit.

Et, là-dessus, Ménas demande à son ami :

« Est-ce un batir (héros)?

— Vallah, c'est un batir. »

Entre temps, nous sommes arrivés au pont de bois de Karatag menant à la rive gauche, où le village s'allonge moitié dans la vallée, moitié à flanc de coteau.

A Karatag, nous trouvons le beg de Hissar. Il remplace depuis quelques jours le frère aîné de l'émir actuel, qui vient de faire sa soumission et s'est retiré à Baïssounne. De temps immémorial, le Hissar était comme le Dan-

phiné du Bokhara, et c'était là que l'héritier présomptif, attendant le trône de son père, apprenait le maniement du pouvoir. Le beg dont nous sommes l'hôte est donc le plus puissant pacha du pays. Il arrive de Pétersbourg, où son maître l'a envoyé porter au nouvel empereur les hommages d'un très humble vassal et les cadeaux de joyeux avènement. Il a été là-bas de toutes les fêtes, dit-il, et s'est toujours bien porté. On l'a comblé de présents. Mais depuis sa rentrée, il souffre et se plaint de douleurs d'estomac. Capus lui promet un remède. Le beg nous conte qu'il a assisté au couronnement du tzar, et que les fêtes ont été d'une splendeur inimaginable. Il a vu la



Karatag.

grosse cloche à Moscou, les palais de Pétersbourg, et l'opinion d'un de ses serviteurs est que le chahinchah n'est pas celui de Perse, mais le tzar russe, véritable roi des rois. Le beg, qui a la réputation d'un diplomate consommé, se garde bien de nous dire son opinion concernant la Russie. C'est un fort bel homme, avec la barbe trop noire de ceux qui réparent l'irréparable outrage; ses traits réguliers sont très fins; il fait d'une main fine, ornée d'un brillant de prix, des gestes de cardinal, et ses manières sont tout à fait dignes. Il paraît accablé. La haute situation où son maître vient de l'élever ne le console pas des méchancetés du sort. Il était fier d'une famille nombreuse, une maladie contagieuse lui a enlevé tous ses enfants. En trois ans, il a perdu vingt-deux des siens. Il lui reste un enfant de quatre ans sur qui il a reporté toute son affection. Il a ramené de Pétersbourg un jeune Tatare,

groom dans un hôtel; il l'a affublé à l'orientale, il en a fait son interprète et son familier. Ce jeune garçon est intelligent et avancé pour ses treize ans,



Beg de Hissar et enfant tatare.

ainsi que les enfants des grandes villes; il a du Bokhara assez mauvaise opinion, et pour les indigènes un mépris souverain. « Il faut jouer du bâton pour les faire marcher », dit-il; aussi est-ce lui qui nous accompagne partout, une gaule à la main, et se charge de la police autour de nous. Il se

plaît en notre société et voudrait bien que nous prolongions notre séjour à Karatag.

« Restez donc ici, je dirai au beg qu'il organise des fêtes à votre intention.

— Impossible.

— Quel dommage que vous partiez! J'ai vu beaucoup de Français à Pétersbourg, et je sais quelques mots de votre langue. J'en apprendrai d'autres; si vous restiez, je les écrirais.

— Mais n'oublieras-tu pas le russe?

— N'ayez crainte. Chaque jour, je copie deux grandes pages et je lis à haute voix. Quand je m'ennuierai, je partirai. J'écrirai à Samarcande si l'on veut me retenir. Allons donc voir la forteresse. Nous passerons par le bazar.

— La forteresse située sur la rive droite de la rivière? Elle est inhabitée. Qu'a-t-elle d'intéressant?

— Comment! vous ne savez pas qu'elle a été bâtie en une nuit par la volonté d'Allah, sur la pressante prière d'un saint? »

Allons à la forteresse. Elle vaut la peine d'être examinée, étant miraculeuse. On n'en rencontre pas tous les jours de cette origine.

Nous traversons le bazar, encombré de cavaliers ousbegs des tribus Koungrad, Tourouk, Lakaï. On voit aussi des Tadjiks. Le commerce est peu considérable. On vend des cotonnades anglaises de l'Inde que les indigènes disent être très bon teint, mais un peu chères; du savon et des cotonnades russes; des aiguilles et des dés anglais, des jouets en plomb achetés à Moscou, ainsi que des petits moulins qui tournent lorsqu'on souffle dessus. De notre pays il n'y a que des boites à capsules en contenant qui nous paraissent allemandes. On vend les produits de la contrée, du riz, de l'orge, du blé, du sorgho, des djiddas, des raisins et des abricots séchés. Beaucoup de selliers, de forgerons, quelques potiers fabriquant des plats et des vases d'une jolie forme, d'une couleur et d'un émail agréables. Mais surtout, les droguistes abondent : dans le nombre, un Afghan; un habitant du Pandjab venu par Caboul, Khoulm, le Koulab et Douchambe : celui-ci n'a pas amassé fortune à courir, il est vêtu misérablement et ne demande qu'à retourner chez lui.

On passe un pont de bois, on tourne à droite; le sentier est escarpé, rocailleux, en spirale, finissant à la grande porte, défendue par de hautes tours et faisant face à l'orient.

La forteresse est de forme rectangulaire, au bord d'un ravin, avec des murs de terre mêlée de moellons et la rivière au bas. Aux angles, se dres-

sent hardiment des tours carrées, élancées comme en Toscane, moins cependant; il en sort des perches s'allongeant comme des bras décharnés et des poutrelles où l'on pendrait commodément. La tour de l'angle gauche commande la convergence des routes et le pont menant au bazar; une grosse pierre lancée d'en haut écraserait dans ses bonds dix marchands. Au-dessus des porches sont ménagées des embrasures pour les falconets, les coulevrines, les fusils; de chaque côté de l'entrée sont les corps de garde, simples galeries ayant par devant une colonnade de fûts d'arbres à pans coupés, fléchissant sous le poids et fendus par l'âge.



Bazar et forteresse de Karatag (d'après une aquarelle).

Par-dessus les décombres d'un mur on arrive, à droite, aux salles d'honneur et de gala, donnant sur un jardin avec bassin vaste, autrefois plein d'eau. Les salles sont grandes, elles ont encore quelques ornements de stuc, des peintures de fleurs et de fruits d'une éclatante couleur sur les portes, où, dans des caissons, des inscriptions forment des arabesques enchevêtrées. Il y a les marques du luxe d'un puissant seigneur. A ces salles sont contigus les habitations plus modestes des serviteurs mâles et des remises, des hangars, des écuries, des abris assez spacieux pour loger une grosse troupe de guerriers.

On remarque partout les traces d'une destruction violente et rapide, mais interrompue et incomplète. Le jardin, n'étant plus arrosé, a perdu la vie avec la fraîcheur. Le verger est embarrassé d'herbes folles et de ronces. On

a maltraité les arbres, on leur a taillé les branches, enlevé l'écorce ; ils sont morts, et leurs racines inutiles sortent de terre.

A gauche de l'entrée principale, du côté du sud, une porte étroite mène du jardin à un couloir aboutissant à l'habitation intime du seigneur, qui est séparée du corps de garde par un chemin de ronde entre deux hauts murs. La principale chambre, aux parois encore blanches, avec un plafond ornementé, est au premier étage. Elle domine toute la partie sud de la forteresse, ayant été installée de manière que l'on découvrît sans peine ce qui se passe dans la plaine, sur les hauteurs voisines, dans le village et plus particulièrement dans le harem. Ceci ne laissait pas d'offrir un vif intérêt pour le mari de beaucoup d'épouses.

Le harem est formé d'un jardin et de petites cours reliées entre elles, où l'eau circulait et qu'entouraient des logements bordés de galeries. Les chambres et les chambrettes y sont très nombreuses ; elles étaient habitées par les femmes et l'essaim de leurs servantes. Des salles et des réduits servaient spécialement aux ablutions, aux fumigations, à la préparation des onguents et aux mille occupations que provoquent l'entretien des vetements, des parures, et le besoin de distraction d'Orientales riches et oisives.

Tout cela tombe en ruine ou se dégrade. Personne ne répare rien. Le château est maudit, on ne l'habitera plus. Il a été témoin de scènes sanglantes qui rappellent les mauvais temps de notre histoire du moyen âge, alors que les petits seigneurs luttaient contre les rois, dont ils avaient été longtemps les égaux, et s'efforçaient, grâce à l'antagonisme des provinces, de conserver leur indépendance ou d'arracher au suzerain des dignités ou des droits nouveaux en échange d'une soumission feinte.

Il y a une trentaine d'années, quand les soldats du tzar blanc avançaient lentement vers l'est, à travers la steppe kirghiz, et garnissaient les bords du Sir-Darya de redoutes, jalons solides marquant la route vers les riches oasis, à Karatag, vivait un chef fameux parmi les Ousbegs, appelé Abdoul-Kerim. Il avait des ancêtres illustres, un grand renom parmi les tribus de sa race, du goût pour les aventures et le désir d'une grande fortune. Il sut utiliser les mécontentements, il montra l'émir méprisant les Ousbegs, quoique Ousbeg lui-même, puisqu'il donnait les hautes dignités à des Persans, à des esclaves achetés aux Turcomans, et qu'au lieu de s'entourer de chefs valeureux et sages, il prenait conseil de ses pires ennemis, les chiens d'Iran.

Lorsque Abdoul-Kerim se vit à la tête d'un groupe considérable de partisans et qu'il eut rassemblé des armes et des munitions dans la forteresse, réparé les murs et surélevé les tours, il refusa l'impôt à l'émir.

La guerre commença bientôt. Ce furent d'abord des escarmouches, des

razzias, des villages brûlés ; puis, l'émir, irrité de cette résistance, rassembla une armée nombreuse, gagna les Tadjiks de Karatag et assiégea la forteresse. Elle fut prise après une résistance désespérée. Ceux qui purent s'enfuir se réfugièrent dans les montagnes peu accessibles du Karateguin et du Darvasse.

Le beg, couvert de blessures, fut pris et décapité avec nombre de ses fidèles. « Afin de terrifier ses ennemis, dit l'indigène qui nous accompagne, l'émir fit trancher mille têtes. Les murailles en étaient garnies, et il y en avait dans toutes les embrasures. Mon père périt en cette circonstance, et sa tête fut accrochée au-dessus de la grande porte. Ces têtes attirèrent des oiseaux de proie, ils s'en disputaient les lambeaux, et les gens de la vallée, les entendant crier, tremblaient. La forteresse fut en partie détruite, et défense fut faite de l'habiter. Au reste, on rompit la digue ménagée en amont qui dirigeait l'eau sur le plateau où elle est posée.

« Le beg nommé par l'émir a installé sa demeure sur la rive gauche de la rivière, en bas lieu ; c'est là qu'il vit au milieu de ses gens d'armes. Personne n'a imité Abdoul-Kerim depuis ce terrible châtiment, et Karatag est soumis à l'émir. »

Nous descendons vers le village, sur lequel flottent les fumées des feux allumés pour le repas du soir ; quelques coqs chantent, les marteaux font tapage, des ânes braient, la rivière dévalant rapide s'épanouit sur les grosses pierres en demi-globes de cristal. Le paysage est propre à l'idylle, la nature est calme, ce sont des bruits d'églogues que l'on entend, et le lointain a des teintes douces et les montagnes dessinent des lignes nobles. Ce ne sont pas les décors d'un drame.

Le fils du rebelle marche derrière nous, les mains derrière le dos, attentif à ne pas poser ses pieds nus sur les pierres aiguës. Il paraît réfléchir.

« Vous saurez, dit-il, que jamais les cicognes ne bâtissent leur nid dans l'ancien château d'Abdoul-Kerim, elles n'aiment pas les lieux tristes. »

26 septembre.

Par le chemin creux allant vers le sud-est à travers le loess des contreforts extrêmes, nous arrivons à la vallée, où les tentes des Ousbegs Lakaï sont semées.

La moisson s'achève, et ils battent le blé près des silos ouverts, creusés dans le haut des collines. Les chevaux, les bœufs tournent dans l'aire sur les épis ; à côté, on vanne en lançant des pelletées en l'air, le grain tombe

dans une place, la paille plus loin s'entasse, et on la met dans des sacs pour le bétail.

En arrivant près du Dchangab-Darya, les rizières recommencent. Les indigènes ont tardé à moissonner et les oiseaux à partir vers les pays plus chauds. La table étant bien garnie, ils ne la quittent point : c'est le repas d'adieu, et ils s'en donnent à cœur joie, malgré les tirailleurs qui leur jettent des pierres à chaque instant. On entend résonner le « clac » des frondes quand la corde lâchée fouette le sol.

Une petite rivière en travers de la route est salée; nous voyons une bande d'hommes qui remontent son cours d'un pas rapide. Ils portent quelque chose sur un brancard, mais pas avec la lenteur d'un enterrement de première classe réglementé par la Société des pompes funèbres. Ils vont aussi vite qu'ils peuvent, comme s'ils portaient à un médecin la victime d'un accident qu'on sait être dans un état désespéré. Ils prennent par les champs où ils trébuchent dans leur hâte; ils causent bruyamment, sur le ton d'une discussion. Pas la moindre marque de tristesse chez ces hommes. Ils sont une dizaine, vêtus aussi simplement que de coutume. Le vent soulève le linceul recouvrant le cadavre, et la face du mort apparaît très calme. En tête, vont des gens portant des perches qui serviront à établir une voûte sur la fosse; derrière, vient un mollah très vieux, appuyé sur un bâton; il est moins pressé ou moins alerte. Il arrivera à temps pour la prière.

Je m'étonne de la désinvolture avec laquelle ces gens accomplissent un acte où chez nous les plus indifférents manifestent un semblant de douleur, ou au moins une gravité respectueuse. Et j'en demande l'explication à Rachmed. Il m'affirme que :

« Chez certaines tribus d'Ousbegs, dans la sienne entre autres, l'usage est que les hommes ne se lamentent point lorsqu'ils perdent un de leurs proches. On l'enterre rapidement, avec la mine de tous les jours, car il faut prendre gaiement la mort. On n'en regrette pas moins les bons. Mais le jour qu'on les met en terre, il est bon de ne pas le faire voir.

— Pourquoi?

— C'est la coutume.

— Je crois cependant que tu aurais pleuré si tu avais été là quand ta mère fut enterrée. Tu l'aimais beaucoup, car, avant de la quitter, lors du dernier voyage, toi qui es le plus insouciant des êtres, tu lui as remis de l'argent, et une fois parti tu lui en as envoyé. Tu m'en parles souvent.

— Cela est vrai. J'aime à t'en parler, mais je n'aurais pas pleuré. C'est bon pour les femmes. Et chez vous, est-ce que vous pleurez?

— Quelquefois.

— Tiens! vous n'avez pas la même coutume. Chaque tribu a ses habitudes. Voilà Hissar. Mon frère m'a dit que de loin cette forteresse ressemblait à celle de Caboul. »

Sur une colline double, isolée, aux pentes nues, on aperçoit une forteresse blanche ceinte de hauts murs à créneaux et flanquée de tours. La partie gauche domine l'autre, et le tout est d'aspect varié et pittoresque, avec un certain air de grandeur.

Nous parlions de Caboul tout à l'heure, et voici à gauche un campement de Cabouli. Ils sont une centaine, hommes, femmes et enfants gîtés



Ousbeg.

sous des abris de roseaux, à l'intérieur d'un carré de fossés qu'on traverse sur des remblais.

Ces pauvres hères sont dans le pays depuis vingt-cinq ans. Après avoir erré à la façon des Bohémiens, avec qui on peut les confondre du reste, ils se sont décidés à prendre racine. Les familles disséminées se sont assemblées à cette place libre, que le toura de Hissar leur a donnée. Ils ont commencé par creuser un canal d'irrigation, ils ont semé des melons et du riz. Peu à peu, ils ont entouré leur terrain d'un fossé, en attendant de le fermer avec des murs, et se distribuant la terre, chacun l'a cultivée de son mieux. Ceux qui ont le plus d'énergie, ou les familles les plus nombreuses, emblavent déjà au delà du fossé. Ce sont les riches, les actifs, et les chefs de la bande sur qui ils prennent l'autorité découlant de la fortune et de la volonté. Ils ont une forte avance sur les autres, et nous les trouvons occupés à élever des murs de terre formant un rectangle. Ils ont laissé une place vide où sera la porte. Quand on a une porte qu'on peut à volonté ouvrir et fermer, on a la sensation de la propriété. Lorsque les murs de l'enceinte seront plus hauts,

il sera facile au propriétaire d'enfoncer dans une encoignure des perches qui s'enlionberont à d'autres perches fichées en terre, et le toit sera confectionné. On y ménagera une ouverture pour la fumée, et le propriétaire se chauffera au coin de « son feu ». On l'enviera et on l'imitera.

Les Cabouli construisent gaiement et déploient une véritable activité. Peut-être est-ce un abri destiné à les protéger contre les vents de l'hiver. La tribu s'y entassera sans doute durant la saison froide, et les ouvriers, à la pensée du chaud logis qu'ils se préparent, travaillent joyeusement et n'épargnent point leur peine. Ils savourent à l'avance leur récompense. Et voilà comment les paresseux prennent le goût du travail, et par quoi de grandes villes ont débuté.

Quelques-uns des Cabouli viennent nous voir passer. Ils ont le type afghan : ils sont maigres, sveltes, avec les yeux très noirs. Les mieux mis sont coiffés d'un turban roulé à l'afghane, faisant un angle au milieu du front et descendant de chaque côté, bas sur les oreilles. Ils nous disent que la misère les a obligés à quitter leur pays. Ils nous donnent avec leurs mines exotiques l'impression d'une avant-garde de l'Inde, objet de nos rêves. Ils nous affirment n'avoir pas la moindre envie de franchir l'Amou et de retourner en Afghanistan.

Les indigènes les tiennent pour des Bohémiens et les appellent tantôt Cabouli, tantôt Moltani. Dans deux ou trois générations, ces immigrés auront du sang ousbeg dans les veines, ils auront changé d'habitudes et de vêtements, de besoins et d'idées, et déjà leur type sera modifié par le contact des hommes et des choses qui les englobent. Plus tard, il ne leur restera peut-être qu'un sobriquet persistant pour souvenir de leur origine.

Avant Hissar nous rencontrons de gros Ousbegs montés sur de solides chevaux. Ils sont de petite taille et ressemblent beaucoup aux Kirghiz du Tien-chan. Ils ont comme eux une ossature très forte, des faces très larges et des pommettes saillantes, mais ils ont les membres plus forts et peut être les yeux moins imperceptibles. En somme, le même air turco-mogol ou mogol-turc.

On entre à Hissar par des marais où il ne manque pas de bécassines et de bécasses excellentes. Une chose nous frappe dès l'abord, la physionomie des habitations. Elles n'ont point l'air d'Asie centrale, ayant des toits de chaume très inclinés au lieu des terrasses d'au delà des montagnes et des bords de l'Amou. Cela vous donne l'impression d'une autre civilisation. Il pleut dans cette région, et ce changement si marqué que l'on constate d'abord à Rigar n'a pas d'autre cause. Encore un incident de voyage qui nous fait penser à l'Inde humide.

Les habitants de la ville, disons village, ce sera plus juste, ne s'en portent pas mieux. Ils ont le teint jaune et la plus mauvaise mine : la fièvre les ronge.

On nous installe au pied de la forteresse, dans un beau jardin arrosé par un ruisseau et agrémenté du tombeau d'un saint perdu dans le feuillage des saules et des peupliers, car il est posé au flanc de la colline.

On nous dit, — nous le savions déjà, — que la forteresse est vide; le toura qui l'habitait est parti pour Baïssounne, que son frère l'émir lui a assigné comme résidence. Quelques hommes gardent la demeure où le beg,



Forteresse de Hissar, vue du jardin d'été.

actuellement à Karatag, s'installera prochainement. Nous demandons s'il est possible de visiter la forteresse. C'est facile, le gardien nous la montrera demain dans ses moindres détails.

27 septembre.

Au réveil, beaucoup d'animation dans le village. C'est jour de bazar. Bien qu'il n'y ait pas ici plus de deux mille individus, la population est excessivement mélangée et métissée. Nous reconnaissons le type lourd de l'Ousbeg trapu, l'Afghan svelte, la figure en lame de l'Arabe, et chez des Loullis, vendeurs de tabac en poudre, l'œil noyé de pigment des habitants des chaudes plaines de l'Inde.

Cela tient à ce que Hissar est situé à la tête de deux vallées, pour ainsi

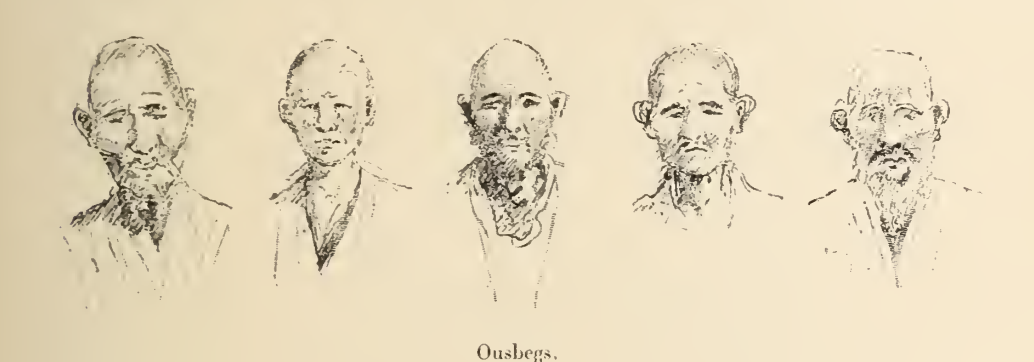
dire, celle du Sourkhane et celle du Kafirnagane, et à la bifurcation du chemin suivi par ceux qui, pour de bonnes raisons, traversent les montagnes du nord soit par le Sanguirdak, soit par Fan, ou qui fuient l'Afghanistan ou les Indes; ceux-ci arrivent, après avoir franchi l'Amou, par les vallées du Sourkhane et du Kafirnagane, ou en prenant un long détour par les montagnes du Badakchane et du Koulab. Car à Hissar, jusqu'à présent, on était presque assuré de trouver un asile, une aide ou de la bienveillance près du second personnage du Bokhara, héritier présomptif de la puissance de l'émir. Dernièrement, il était en désaccord avec son père, à qui il reprochait d'avoir ruiné son empire faute de s'être appuyé sur les sympathies des gens de sa race. Manière de voir qui valait au toura l'attachement des tribus ousbegs environnantes : elles conservaient les vieilles traditions, l'orgueil des grandes choses faites par les ancêtres, et l'espoir peut-être qu'une lutte contre les Russes aurait des chances de succès. Ces braves gens, ignorant la science militaire moderne, s'imaginaient que le courage et le dévouement pourraient l'emporter sur la discipline et la stratégie des Occidentaux. Quelques-uns, à Hissar, refusaient d'accepter comme un fait accompli ce qu'on ne discutait plus à Bokhara. Le toura était « en froid avec la cour », et il accueillait volontiers les mécontents de tous pays, qui l'approuvaient hautement, bien entendu, et ne lui ménageaient pas les flatteries. Et de ce que l'on se mettait à l'ombre de sa puissance, il la croyait plus grande, et à rassurer les autres, il lui venait de l'assurance.

Bien des touras ont joué un rôle analogue à Hissar, dont le passé est intéressant. C'est une ville ancienne. Elle a vu tous les conquérants, et les Arabes ont commencé par s'en emparer lorsqu'ils voulurent soumettre définitivement le Turkestan. Conquérants, réfugiés, esclaves, depuis des siècles, y ont laissé un peu de leur sang, et les habitants des masures semées au bas de la forteresse n'ont pas de type marqué. Les croisements ne les ont pas améliorés, et les gens de peu sont décrépits.

Outre les céréales et les produits indigènes, on trouve peu de marchandises dans les échoppes, la clientèle étant composée d'Ousbegs nullement habitués au luxe. Voilà cependant des capsules d'un certain Georges Egestorff, de Linden, près de Hanovre; des mouchoirs, du calicot, des aiguilles et des allumettes russes; du calicot anglais des Indes et, avec des étiquettes françaises, des boutons de je ne sais où intitulés « nouveauté ». Des hadjis, sans doute, ont rapporté de Stamboul un lot de petites plaques de cuivre semblables à des médailles, avec lesquelles on confectionne des ornements pour femmes. Les transactions ne sont point considérables, à première vue. Les Ousbegs sont venus passer un instant au bazar, et ils bavardent age-

nouillés devant des brochettes de mouton ou de cheval rôti. On parle des récents événements, du départ du toura, du nouvel émir, des Russes et beaucoup des Anglais, qui sont en ce moment aux environs d'Andkhoï, avec « des soldats à peau brune montés sur des petits chevaux ». On les dit innombrables; des derviches les ont vus : c'est sûr, par conséquent, et ces troupes assemblées sont le présage d'une guerre.

Il s'agit de la commission de délimitation anglaise, dont l'escorte se compose, en réalité, de soixante-dix à quatre-vingts soldats. On exagère, en Orient, au delà de ce que vous pouvez croire, par paresse, les esprits n'éprouvant pas un besoin de précision. Le chemin de fer que les Russes construisent, qu'on a inauguré à Merv, qui traversera l'Amou, fait les frais de



Ousbegs.

bien des conversations. Et plus d'un hoche la tête d'un air de doute quand on lui affirme que les Ourousses poseront un pont sur l'Amou, et que les « voitures du diable » iront jusqu'à Samarcande. Les vieux, ayant passé leur vie dans le Hissar et n'ayant jamais franchi les montagnes, vont retourner ce soir à leurs tentes avec la conviction que la fin du monde est proche. C'est la fin du monde ousbeg, et ce sera le commencement de sa transformation. Le mot transformation est prétentieux, modification est plus juste. Les peuples changent peu, quant au fond; mais lorsque les circonstances sont nouvelles pour eux, il arrive qu'ils se servent autrement de leurs qualités de race. Parce qu'ils font autre chose, on en conclut à tort qu'ils ne sont plus les mêmes, qu'on les a transformés. Nous n'avons guère changé nous-mêmes, malgré des siècles remplis par des défaites, des victoires, des bouleversements, malgré des siècles d'action, en un mot.

Donc, les habitants de l'Asie centrale dormaient depuis longtemps : ceux des oasis trouvaient l'emploi de leurs aptitudes pour le petit commerce, la petite culture et la thésaurisation; ceux de la steppe, les nomades de sang

turc, les descendants de ceux qui avaient fait trembler l'Occident, n'avaient plus l'emploi de leur courage et de leur esprit d'obéissance, nul chef ne sachant les conduire et les discipliner. Le canon des Russes, puis le sifflet de leurs locomotives, les ont éveillés de cette torpeur. En ce moment, il y a une agitation dans les cervelles comparable à celle qu'a pu produire, au moyen âge, la découverte de l'Amérique chez nos pères. Ils sentent que c'est une ère nouvelle pour eux. Ils sont étonnés que cette masse, qu'ils voyaient au-dessus de leur tête chaque jour plus menaçante, soit enfin tombée. Ils se sentent cernés, étreints par une force invincible, et, mesurant la grandeur de leur faiblesse, ils demandent ce qui va arriver. Ils ne sont pas trop effrayés de l'avenir que les Ourousses leur préparent; car les Ourousses sont les maîtres, puisque leurs ingénieurs disposent des terres de l'émir, qui ne peut rien empêcher. Au reste, depuis longtemps ils se considéraient comme n'ayant plus d'émirs et ne faisaient plus cause commune avec eux, parce que les émirs dégénérés n'écoutaient pas les conseils des chefs ousbegs, qu'ils subissaient l'influence des serviteurs étrangers et surtout des Persans de leur entourage. Et puis, les Russes n'ont pas mauvaise réputation; on entend dire qu'ils sont affables, courageux, qu'ils ne molestent personne, et la plupart des Ousbegs ont déjà leur siège fait : ils sont prêts à payer l'impôt aux guerriers du « pacha blanc ». Désormais, ils graviteront dans l'orbe de la Russie; elle tirera peut-être parti de leurs qualités solides, de leur bon sens. Quoi qu'il arrive, ils ne s'ennuieront pas; car l'astre dont ils sont devenus les satellites n'est pas sur le point de s'éteindre, et il est loin d'avoir terminé sa course.



Porte de la forteresse (intérieur).

Nous visitons la forteresse. Un ancien serviteur du toura nous guide et nous donne des explications. Nous lui demandons s'il l'a servi longtemps.

« Oui, je l'ai servi quatorze ans.

— Pourquoi l'as-tu quitté? Pourquoi n'as-tu pas partagé sa fortune?

— Des serviteurs du nouveau beg sont venus me voir et m'ont engagé à rester ici. Ne va pas à Baïssounne, m'ont-ils dit, le toura ne t'a pas payé de

gages depuis des années, tandis que le beg te les servira exactement. En suivant le toura, tu risques d'être arrêté avec lui et d'avoir comme lui le cou coupé. Voilà pourquoi je suis resté.

— Est-il vrai qu'il songeait à faire la guerre à l'émir de Bokhara?

— Oui, il est vrai qu'il s'y préparait. Tenez, cette chambre était pleine de fusils; il en avait deux mille, et beaucoup de poudre et de plomb.

— Était-il bon?

— Il était bon, mais ses conseillers l'ont perdu. »



L'émir de Bokhara.

Le touradjane de Hissar est le second fils de l'émir Mozaffer-Eddin, qui mourut en choisissant pour successeur son troisième fils, l'émir actuel. D'après la coutume, le chef du Hissar, étant l'aîné, devait succéder à son père. Mais le défunt en avait décidé autrement, il avait exprimé formellement sa volonté à cet égard et pris ses mesures pour que les Russes assurassent l'exécution de son testament. On dit que le fils favorisé a plus d'intelligence que son aîné, et qu'il a fait preuve, en diverses circonstances, d'un grand tact gouvernemental, si l'on peut dire. Toujours est-il que le prince déchu n'a pas été satisfait de ce qu'il considère comme un passe-droit, et son entourage, qui escomptait à l'avance son avènement à la situation la plus haute du Bokhara, l'a encouragé à manifester son mécontentement.

Le touradjane avait conservé des relations avec un autre frère appelé le katta-toura, le premier-né, celui-là, et le même qui avait tenté de détrôner son père il y a une quinzaine d'années et dû s'enfuir aux Indes. Le katta-toura avait écrit à son frère afin de l'engager à lever l'étendard de la révolte, lui faisant des promesses qu'il a peu ou point tenues. L'appui des Anglais était vraisemblablement promis au toura du Hissar, peut-être pas

très nettement, mais cela suffisait à fortifier un mécontent dans ses intentions. Et il rassembla des armes, des munitions, réunit des soldats, excita les tribus ousbegs à la guerre : il prépara un mouvement.

Cependant, l'émir était au courant de toutes ces menées, et il envoyait à son frère des émissaires pour l'engager à calmer son courroux et à accepter des compensations. Les pourparlers durèrent, et le toura tint bon tant qu'il eut l'espoir, basé sur des billevesées, que le gouvernement de l'Inde avait envoyé les guerriers à barbe noire afin de lui prêter une assistance efficace. Mais lorsqu'il fut las d'interroger l'horizon diplomatique et de ne voir rien venir, il cessa de dresser la tête et se courba devant son frère. Il accepta les conditions d'une entente à l'amiable, autant qu'on peut s'entendre à l'amiable dans ces pays, et il licencia ses soldats, apaisa ses partisans, ne songeant plus qu'à la sécurité de ses trésors, de sa famille et de lui-même.

On affirme qu'il est fort riche, si riche qu'il se serait sauvé déjà, n'eussent été les innombrables sacs de tengas qu'il avait entassés sur des chantiers d'une belle longueur dans une chambre vaste, près du harem. Sa richesse le retint au rivage, et l'amour de l'argent l'a emporté sur le désir de la tranquillité : il paraît qu'en voulant conserver l'un il risque fort de perdre tous les deux.

Il a dix femmes, beaucoup d'enfants; il avait une troupe de serviteurs et de clients autour de lui. Il n'a gardé que ses fidèles, le reste s'est dispersé, et il est parti pour Baïssounne sans aucune pompe. Il a emporté avec lui ses trésors, qu'on lui laisse ainsi qu'une chaîne au pied. On ne lui a pas enlevé sa provision d'armes tout entière : on a l'assurance que, désormais, personne ne les brandira pour sa cause; lui-même l'a perdue en repliant les ailes de son ambition, et son frère a partie gagnée aux yeux du peuple.

Nous ne savons pas ce que vaut le séjour de Baïssounne; quant au castel de Hissar, il n'était pas indigne d'un grand prince bokhare. Nous avons passé notre journée à en lever le plan : nous ne pouvons le donner à cette place. Nous avons parcouru l'une après l'autre toutes les chambres, examiné le harem dans ses parties intimes. La maison portait encore l'empreinte de ses habitants, elle conservait encore l'odeur du maître, pour ainsi dire. Partout se voyaient les signes d'un déménagement de date récente. Ç'a été pour nous une véritable bonne fortune, car les maisons des potentats de l'Asie sont fermées à tout le monde et principalement aux infidèles.

Grâce aux explications des anciens serviteurs du toura, notre imagination animait la demeure déserte des personnages qui s'y mouvaient d'habitude.

« Voilà où le toura aimait à s'asseoir; de cette galerie, il regardait dans le village sans être vu.

« A côté est la salle où il recevait ses intimes et expédiait les affaires. Vous voyez, dans le bas, des tours de chaque côté de la grande porte, elles servaient de prison. Les tours sont reliées par une plate-forme, au-dessus du porche, avec balustrade sur laquelle le toura s'accoudait afin de suivre les évolutions des lutteurs aux prises sur la place du bazar.

« Voici la pièce aux ablutions faites avant la prière, qu'il disait dans cette petite chapelle. Par ce couloir, il allait au harem; par cette porte, à la grande



Entrée du palais.

salle d'honneur contiguë à la chancellerie, qui elle-même tient à la mosquée et au trésor.

« Ici est le bain; après l'avoir pris, il se remettait dans cette salle sur un divan, et parfois il était en compagnie agréable.

« Tout ce carré d'habitations était occupé par les femmes. Ici étaient les couturières, là les servantes. Cette grande salle ornée de peintures était, la semaine précédente, meublée de tapis et de coussins. C'est là que les femmes du toura se réunissaient lorsqu'elles attendaient la visite du maître; elles étaient vêtues de leurs plus belles robes, chargées de bijoux étincelants, la figure fardée, le corps parfumé avec le plus grand soin. De là, on passe à une chambre dont vous voyez la porte faite d'un treillis double; elle était réservée à la favorite.

— En changeait-il quelquefois?

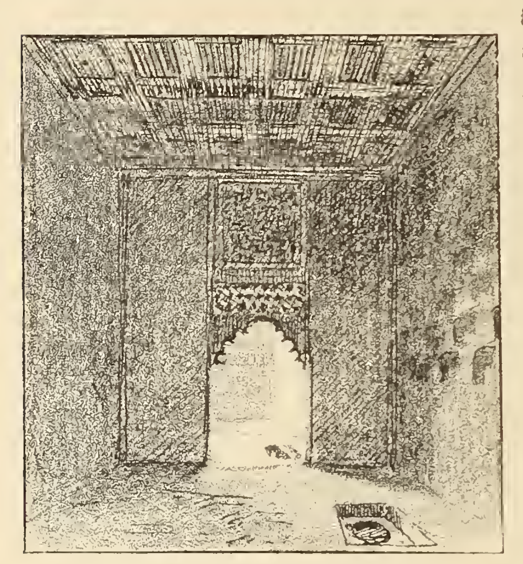
— Quelquefois. Et comme le toura aimait à avoir la paix dans son intérieur, il punissait sévèrement les femmes désobéissantes.

— De quelle manière?

— Il les faisait fouetter, s'il était irrité, puis enfermer dans ce cellier étroit que vous voyez entre les cuisines et la belle salle où nous sommes. »

La prison des dames est tout près du boudoir de la favorite, comme la roche Tarpéienne près du Capitole.

En questionnant tantôt l'un, tantôt l'autre, nous avons vu et revu le palais, où il y a une école, des ateliers de toute sorte, en un mot, ce qu'on trouve dans une petite ville d'Asie, car la forteresse en était une véritable. C'était aussi une place de guerre, et dans le bas, en face de l'habitation du chef, à gauche de l'entrée principale, il y a des bâtiments servant de caserne, de top-khana (arsenal), de manutention. Et tout un village se trouve en outre dans l'enceinte de murs qui paraissent avoir été ajoutés dans les temps de troubles et de combats. Ils cernent un immense espace de terrain à l'ouest, toute la déclivité peu accentuée de la colline, abrupte de l'autre coté. Des huttes sont encore debout, des prés verdoient autour de citernes, et l'on aperçoit un filet d'eau sortant d'une source. Là, on pouvait loger des auxiliaires, tenir au piquet de nombreux chevaux, et d'en haut on avait l'œil sur cette troupe dans le cas où, sa fidélité étant douteuse, il était nécessaire de la surveiller. C'est là aussi qu'habitaient les familles des soldats de la garnison; ils pouvaient, s'ils en avaient le courage, cultiver des carrés de terre et semer des melons que leurs femmes arrosaient.


Intérieur d'une chambre du harem.

Mais nous parlons de cette curieuse habitation beaucoup plus longuement que nous ne l'avions projeté. Ailleurs, nous reviendrons sur ce sujet fort intéressant, car nous avons eu la chance d'examiner le type le plus parfait peut-être des demeures féodales d'Asie centrale. Bien des côtés de l'histoire de ce pays nous sont ainsi devenus compréhensibles, et du même coup, par une comparaison qu'on fait naturellement, certaines époques de notre passé ont été évoquées et nous sont apparues nettes, palpables autant que les choses du passé peuvent l'être dans le présent. Ne croyez-vous pas que les hommes suivent à peu près la même route pour arriver au même but :



CAMPEMENT SUR LES BORDS DU KAFIRNAGANE.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

l'épuisement des races, après leur épanouissement? Il y a des retardataires un peu partout : ceux qui sont fatigués de la longue marche par les sentiers difficiles du progrès, ceux qui sont partis les derniers ou que des obstacles insurmontables ont arrêtés. En allant visiter les gens d'Asie centrale, nous allons voir quelles étapes nous avons faites récemment. Que sont trois ou quatre siècles d'avance!

28 septembre.

Nous quittons Hissar, nous descendrons la vallée du Kafirnagane jusqu'à l'Amou, et, si cela est possible, nous le franchirons près de la confluence où nous avons l'assurance de trouver des barques.

Dans le haut de la vallée, quelques villages sont habités par les Tadjiks, qui cultivent la partie la plus fertile. A deux heures de Hissar, on ne trouve que des Ousbegs Dourmans. Ces gens sont pauvres, et les kichlaks très rares sont de peu d'importance jusqu'à Akmetchet, où nous arrivons le 29 au soir. Sur les bords du fleuve, nous avons vu des orpailleurs; ils lavent le sable de la rive et recueillent quelques pincées de poudre d'or.

L'étroite vallée est désolée. Au village de Touskane, une saline importante, placée sous la protection d'un saint, est exploitée par les indigènes. Le sel est fourni par une source on ne peut plus salée : chaque goutte d'eau en séchant laisse un poudré blanc sur les vêtements. Nous apercevons des troupeaux peu nombreux dans la montagne.

D'Akmetchet, nous suivons la rive droite : la vallée s'élargit, ce n'est plus la steppe. Les kichlaks se succèdent, le Darya se ramifie, il forme des étangs, des marais, il arrose des rizières, et se développe en anneaux moins précipités : il a plus de place pour se mouvoir. Il enserre de ses replis des îles nombreuses, où les roseaux, les saules, les tamarix, les djiddas, les mûriers forment des fourrés.

La couche de terre est devenue plus épaisse, en descendant. Dans la matinée, la poussière planait en brume, elle cachait les sommets falaisés et brouillait les détails des degrés inférieurs de la chaîne.

Akmetchet compte quatre-vingts huttes ou tentes : c'est la « seconde ville » de la vallée après Kabadiane.

Avant Bachkala, nous rencontrons sur les bords de la rivière deux ou trois familles turkmènes sous des abris de roseaux. Cela veut dire que nous approchons de l'Amou. Ils habitaient autrefois Kerki, nous disent-ils, ils ont quitté ce pays il y a deux ans, parce qu'il leur déplaisait. Ils appartiennent à la tribu des Kouramas. Les Ousbegs misérables qui errent dans les montagnes environnantes sont des Koungrads.

Au hameau de Bachkala, près de Kabadiane, les mûriers sont nombreux, car les indigènes élèvent des vers à soie. Kabadiane est à une heure et demie de ce village, sur la rive gauche du Kafirnagane. Nous y arrivons le soir du 1er octobre. Cette ville, ou mieux cet énorme village, est formée par les maisons de culture situées dans les îlots entourés par des canaux nombreux. Ils sont bordés de tilleuls petits et gros qu'on étête. On élève beaucoup de vers à soie dans le pays.

La forteresse, au bas de laquelle nous logeons, est posée sur une motte de loess commandant la vallée, qui est large de sept à huit kilomètres.



Campement à Kabadiane.



FORTERESSE DE KABADIANE.

CHAPITRE VIII

CHEZ LES AFGHANS.

Nos recrues. — Tempête sur l'Amou. — Chameaux à l'abreuvoir. — Passage de l'Amou. — Arrêtés à Chour-Tepe. — Pourparlers. — Les autorités. — Les Ersaris. — Traits du caractère afghan. — Le chef des postes de la frontière. — Profession de foi. — A propos des Anglais. — On nous garde à vue. — On demande avis à Mazari-Chérif, puis à Caboul. — Les « Errants » ; Jacob et Éliézer turcomans. — Évasion. — Philtre, exorcisme. — Le cyanure de potassium. — On nous renvoie. — Retour à Samarcande.

A Kabadiane, nous engageons par précaution un mirza, c'est-à-dire un homme sachant écrire ; et comme kiraketches (muletiers), trois Arabes, descendants de ceux qui conquirent la Bactriane. Ils disent être de la tribu des Arabes Balkhi (de Bactres). Ils habitaient autrefois le Turkestan afghan, qu'ils ont quitté depuis plusieurs années. Dernièrement, l'un d'eux était soldat au service du toura de Hissar, et il se trouve sans emploi depuis que le prétendant a licencié son armée. L'ex-soldat et un de ces muletiers, à face de faunes, sont affectés d'une légère claudication : cela tient à ce qu'ils ont passé un certain temps en prison, le pied rivé à une poutre. Ils avaient commis quelques peccadilles. Le mirza et deux des Arabes consentent à passer l'Amou avec nous et à nous accompagner jusqu'à Mazari-Chérif. Ils connaissent bien la route. Quant au soldat, à aucun prix il ne mettra le

pied sur le territoire afghan : il n'y a pas assez longtemps qu'il s'est sauvé d'Andkhoi, « parce qu'il était malheureux en ménage ». Le brave homme, qui nous rappelle un de nos peintres à la mode dont il a le teint basané, la barbe en pointe et la manière de montrer le blanc de l'œil, conte ce que



Prisonniers à Kabadiane.

chacun sait dans le pays, qu'il a décollé sa femme pour se venger d'une infidélité, « sans excuse, dit-il, car je la nourrissais bien ; presque tous les jours nous mangions du palao ».

De Kabadiane nous gagnons, par la jungle et la steppe, Bichkent, où nous pensions trouver des ruines importantes. Les renseignements étaient inexacts. Le 5 octobre, nous allons, par un désert sableux, camper dans la

jungle de l'Amou, près de l'embouchure du Kafirnagane. Une tempête du sud-ouest nous assaille vers le soir et dure toute la nuit.

Le vent furieux courbe les roseaux : ils ondulent comme une crinière, s'entre-choquent, crépitent ; la poussière obscurcit le ciel, que traversent



Arabe Balkhi, notre muletier (d'après une aquarelle).

des bandes d'oies et de cygnes dont on entend les brèves fanfares d'effroi. On ne voit pas les rives du fleuve, battues par des vagues bruyantes et précipitées. L'obscurité, bientôt profonde, est sillonnée par les lueurs du feu allumé dans un trou rapidement creusé, des étincelles sont emportées et dispersées en pluie d'or, et nous distinguons les chevaux immobiles ; les hommes ont disparu dans le fourré, où ils se sont terrés. Le feu éteint, tout

est noir. Quel vacarme! Le fleuve se démène endiablé, hurle : on dirait une mer déchaînée ; la toile de la tente claquette comme une voile en haut d'un mât. Heureusement, nous sommes sur terre.

Au matin, le ciel est clair; nous apercevons sur la rive gauche de l'Amou des cavaliers, des gens armés : ce sont les gardiens afghans du bac. Au sud-est, les sommets de l'Hindou-Kouch se dessinent nettement; le Kafiristan est de l'autre côté. Que ne pouvons-nous franchir la chaîne d'un vol, comme ces cygnes qui, de là-haut, nous agacent de leurs cris discordants?

Un pèlerin qui va à Khoulm annoncera aux Afghans que nous devons



Jonction du Kafirnagane à l'Amou.

retourner par Chirabad à Samarcande, et que nous renonçons à passer l'eau, contrairement à la rumeur qui court. Nous longerons la rive.

Nous allons camper à Katoun-Rabad, où habitaient des Kara Turkmènes, remplacés par des Dali Turkmènes. Les Kara pillaient les nomades voisins; ils se conduisaient si mal que le beg de Kabadiane, sur un ordre de l'émir, les a contraints à déguerpir.

A Touslak, nous faisons halte près d'un aoul de riches Ousbegs Koungrads. On est toujours dans la jungle, où des faisans délicieux et les sangliers pullulent. Les lièvres ne manquent pas, ni le tigre, car le sentier porte des traces fraîches d'un énorme félin : l'empreinte est aussi large qu'un pied de jeune chameau. Dans la nuit, le tigre en a tué deux. Les indigènes ne s'inquiètent pas trop de la présence du fauve. Chaque année, il prélève sa dîme, c'est la coutume. Ils ne lui tendront de piège que lorsqu'un Ousbeg aura

été devoré. Pour deux chameaux, à quoi bon se déranger? Il leur en reste assez.

Avant le coucher du soleil, on en mène au moins un millier s'abreuver de l'eau divine du meilleur des fleuves. Étrange spectacle que ces dromadaires sortant des roseaux avec majesté, balançant gravement la tête, puis s'entassant sur la rive et buvant à tour de rôle, par bandes, tandis que les pâtres, à coups de perche, contiennent les impatients.

Les males vont en tete, grognant, lançant parfois des ruades à des rivaux, et plus vivement qu'on ne l'imaginerait d'animaux aussi gauches. Il y a un



Tcharéhambé (d'après une aquarelle).

beau désordre de bosses sur la rive. Tous boivent; les cous se dressent, s'abaissent, on n'entend que gargarismes de chameaux de tout âge, de tout sexe : le gloussement rauque des mâles, la basse des femelles, le soprano des petits à peine vêtus de poil, ayant sur leur bosse naissante une sorte de perruque de clown rousse et ébouriffée. Ils folâtrent près de leurs mères, et leurs jambes étant trop faibles pour supporter un corps disproportionné, ils trébuchent en grimpant la berge, tombent sur les genoux, et par leur façon d'arriver en haut, font penser à des petits enfants enjambant maladroitement un escalier. Des femelles pleines, dont le ventre est déjà énorme à l'état naturel, ont les côtes distendues à rompre : elles en sont monstrueuses, on dirait les flancs d'une gabare; mais leur bosse en paraît moins accentuée, car elles sont d'ensemble, comme disent les sculpteurs. Elles vont salivant, malpropres, puantes, peu poétiques en dépit d'un état intéressant.

Ceux qui boivent ne cessent de remuer leur queue minuscule, et parfois ils perdent d'un côté ce qu'ils absorbent de l'autre, ainsi que des tonneaux mal calfatés. Ceux qui attendent marquent leur impatience de la même manière que les autres le plaisir, ils remuent la queue. Et quand c'est leur tour de boire, ils se bousculent comme des moutons : c'est à qui atteindra l'eau le premier.

Ceux qu'on a arrachés à grand'peine aux délices du bain s'éloignent, chassés par les cavaliers qui sifflent et les frappent. En s'en allant, les dromadaires chantonnent à leur façon.

On entend comme des voix grondeuses grossies dans d'énormes porte-voix, et des sons qui semblent sortir de cavernes profondes. Animaux bizarres et laids, qu'il me semble difficile de célébrer en vers.

Ce même soir, nous couchons à Yangiarik, non loin du Sourkhane.

Le 9 octobre, nous traversons le Sourkhane et dormons à Salavate, village habité par les Ousbegs Tchagataï, dont quelques-uns sont d'une taille vraiment gigantesque. Ils disent être là depuis Timour. Ayant séjourné jusqu'au 13 dans la ruine de l'antique Termis, le 14 nous allons, à travers les fermes des Turcomans, à Tchochka-Gouzar; c'est là que, le lendemain matin, nous passerons l'Amou, dans une barque bokhare. Nous laisserons sur la rive droite les bagages qui ne sont pas indispensables, sous la garde du mari malheureux, et, n'emportant avec nous que nos instruments et notre tente, nous nous dirigerons vers Bactres.

Le mirza paraît toujours résigné à nous suivre; sa figure n'exprime pas une joie très vive. Les Arabes sont lugubres, et, dans la soirée, ils réclament le payement de ce qui leur est dû, sous prétexte qu'ils veulent faire parvenir cet argent à leurs familles par un pèlerin de passage; nous les payons. Quant à Ménas, il se prépare au passage du Rubicon en cassant du sucre; Rachmed met les selles en état, ferre les chevaux et avec son ami fume des ghalyans innombrables. Seïd, — c'est le nom de l'Arabe qui nourrissait bien sa femme, — occupe ses loisirs à gratter du doumbourak, et il fredonne des chansons avec la figure réjouie d'un homme qui a la conscience tranquille.

14 octobre.

Nous remettons des lettres aux autorités bokhares en leur recommandant de les faire parvenir au chef de district de Samarcande, qui les expédiera à leur adresse. Nous leur demandons si la barque est prête, comme il a été convenu la veille. Tout est prêt, disent-ils, mais ils nous supplient de ne

pas mettre notre projet à exécution. « Les Afghans sont les plus méchants des hommes ; ils sont inhospitaliers, menteurs : ils promettent du miel et vous donnent du poison. A chaque instant, les sujets de notre émir ont à s'en plaindre : tantôt c'est un homme rançonné injustement, tantôt un autre qu'on emprisonne sans raison, qu'on bat, qu'on dépouille. Récemment, on a tué trois marchands qui allaient à Mazari-Chérif, et il nous est toujours impossible d'obtenir justice. N'y allez pas, n'y allez pas, il y va de votre vie! »

Le mirza a trouvé deux amis qui le dissuadent vivement de nous accompagner.



A Yangiarik (d'après une aquarelle).

« Dès que tu auras passé l'Amou, ils t'arrêteront, ils ne te lâcheront plus, et quand ils seront las de te garder prisonnier, ils te tueront. »

Le mirza est pâle comme un mort, sa figure est défaite, mais il ne dit mot ; son beg lui a ordonné de nous accompagner ; il craint une punition, et il a une peur extrême des Afghans, bien entendu : il se trouve donc entre deux peurs, et son indécision, comparable à celle de l'âne de Buridan, fait qu'il se laisse aller au fil de sa destinée.

Les Arabes, encore décidés, la veille, en apparence, à nous suivre, ne le sont plus à présent. Ils sont accroupis contre le mur, la tête dans les genoux, avec l'œil obstiné des bêtes qui refusent de marcher.

Nous faisons charger leurs chevaux, les nôtres resteront ici, et nous nous en remettons à Rachmed du soin de les ramener à de meilleurs sentiments. Il commence par leur faire de belles promesses, par leur exposer que l'on

ne doit pas manquer à la parole donnée; en somme, il les sermonne et tâche de les séduire. Puis, constatant l'inanité de ses efforts et le peu d'effet de ses discours, il prend un bâton, argument décisif, les menace, les roue, et ils enfourchent leurs bêtes sans mot dire, et, sous l'œil de Ménas, ils prennent avec nous le chemin du bac, où l'on arrive par des roselières touffues.

Nous embarquons nos chevaux avec assez de peine, car il n'y a pas de quai, et les bords de la barque sont élevés. Le cheval de Rachmed tombe à l'eau, ce qui est bon signe selon les uns, mauvais signe selon les autres : on le repêche, et son maître en est quitte pour sécher son petit bagage au soleil. Les Bokhares nous font des adieux avec une figure lamentable. On dirait qu'ils viennent de nous coucher dans la bière.

Nous atterrissons sur l'autre bord, dans une anse entourée des bâches formées par le fleuve, dont le niveau baisse. Nous débarquons au milieu d'une petite caravane d'Afghans déguenillés, à tête de sauvages, armés de boucliers, de sabres et de lances. Ils prennent un chargement de sel; l'un d'eux, furieux contre un chameau récalcitrant, est défiguré par une rage inexprimable. Des gens au caractère peu endurant.

Nous chargeons vivement nos chevaux, nous sautons en selle et nous partons. Mais voici un cavalier suivant un piéton qui sort du fourré. Il approche. C'est un soldat avec un costume que nous ne connaissons pas. Il nous salue; notre présence paraît le surprendre. Il demande où nous allons.

« A Balkh.

— Quoi faire?

— Regarder la ruine.

— De quel pays êtes-vous?

— Du Farangistan.

— Je suis à vos ordres. »

Il nous prend pour des Anglais peut-être.

Il fait le salut militaire et poursuit sa route.

Il paraît que c'est un officier de l'armée afghane. Il est armé d'un revolver et d'un sabre de cavalerie anglais. Il est coiffé d'un bonnet bordé de fourrure et entouré d'un court turban assez sale. Sa veste est de drap noir à collet rouge, le pantalon est large, serré à la cheville selon la mode afghane : il a aux pieds des souliers de chasse de Pechaver. Tout ceci ressemble à un uniforme. Il est militarisé : on le voit à la coupe anglo-indienne de sa barbe, à ses favoris joignant la moustache, et à sa façon raide de se tenir à cheval, ce qui, du reste, ne paraît pas indiquer un cavalier de race.

Nous sommes dans le fourré quand il nous rejoint au grand galop de son

cheval afghan. Il se met à la tête de notre troupe et offre de nous montrer la route.

A la sortie des roselières coupées par des marais, on est dans une campagne où les demeures des Turcomans Ersaris sont éparses au milieu de champs bordés d'aryks profonds. La terre est blanche de sel, par places. Nous traversons les cultures de Chour-Tepe créées au milieu des roseaux dont il reste encore des touffes nombreuses; au travers, on aperçoit quelquefois un chameau, un cavalier à gros bonnet, un piéton armé d'un long fusil à fourche.


Officier afghan (aquarelle).

Arrivés près d'une espèce de caravansérail, nous voyons quelques huttes de nattes crépies de boue, qui sont les boutiques vides du bazar, hanté seulement par un fou étique, pelotonné dans des guenilles effiloquées. L'officier nous invite à entrer dans le caravansérail, défendu par de hauts murs et un fossé; il nous offre l'hospitalité dans sa propre chambre, qu'il se hâte de débarrasser. Nous pouvons à peu près nous y allonger tous les trois pour dormir. Cette invitation à nous reposer est significative, c'est une façon de nous engager à ne pas aller plus loin avant que des ordres soient arrivés.

A moins de papiers en règle, on ne peut pénétrer en Afghanistan. Il faut une autorisation de l'émir. Voilà ce que nous explique un immense Turcoman borgne qui se trouve être une connaissance de Rachmed. Il a servi autrefois un chef ousbeg d'Ourgout, que les Russes ont envoyé en Sibérie pour un meurtre; quand son maître a été arrêté, il a passé l'Amou. Il nous apprend aussi que dans les roseaux, près du fleuve, est caché un poste de soldats afghans qui a reçu l'ordre d'interdire l'usage du bac à tout homme se présentant sans un papier visé par le mirza qu'on est allé quérir à notre intention. Il arrive suivi de trois ou quatre Afghans à mine plus ou moins patibulaire et armés outre mesure. Le mirza ne l'est pas. Il est proprement vêtu d'un large pantalon de cotonnade blanche, d'une sorte de tunique ouverte; il a aux pieds des babouches de Pechaver à bec recourbé, et sur la tête le turban afghan. Il est trapu, basané, velu; sa barbe touffue lui envahit

le visage, où brillent des yeux noirs très vifs, très fixes sous des sourcils épais. Il parle brièvement, mais dans un persan élégant, ce qui étonne Rachmed, qui m'insinue qu'il ne doit pas être bon lorsqu'il est en colère.

Le mirza nous questionne. Nous nous efforçons de lui expliquer le but scientifique de notre voyage : l'examen des ruines de l'antique Bactres visitée par Alexandre, les Arabes, les Mogols; l'exploration du Kafiristan, qui est habité par les ennemis des Afghans et qui leur fournit de si beaux et de si belles esclaves qu'on achète à bon marché à Chost. Il connaît notre peuple et



Intérieur du caravansérail de Chour-Tepe.

paraît se rendre compte de notre nationalité, il comprend que nous ne nourrissons pas des intentions mauvaises. Il sait que notre peuple est puissant, que les Afghans n'ont aucun motif de l'avoir en haine. Nous sommes donc les bienvenus, et il nous conseille d'attendre ici la décision du chef de frontière, qu'il va prévenir. Il nous prie, si nous avons des papiers russes ou anglais, de les lui remettre. Nous lui affirmons n'avoir que des papiers en langue française, que ses chefs ne comprennent point; nous les lui montrons. Il lit le visa persan et se montre satisfait. Le mirza nous assure que demain matin nous aurons une réponse; il croit, dit-il, que l'on nous donnera libre parcours à travers l'Afghanistan.

Comme nous ne voulons pas brusquer les choses, que nous comptons sur notre diplomatie pour réussir, nous nous installons dans la chambre de l'officier et nous faisons des conjectures. Passerons-nous? Retournerons-nous? Nous savons n'avoir que peu de chance de réussite. Ne commettons pas de bévues, et peut-être que nous réussirons malgré les diplomates et grâce à l'importance qu'ils attachent à ce que les Afghans restent isolés. L'important est d'établir que nous sommes Français, et ce n'est pas chose facile avec des gens qui sont la défiance même et qui ne croient pas les paroles et n'ajoutent pas foi aux écrits. En effet, s'ils sont assurés de notre nationalité, notre venue leur paraîtra chose extraordinaire, ils croiront facilement que



Profil des montagnes de Bactres.

nous sommes envoyés par notre gouvernement; leur imagination sera excitée, ils nous supposeront des personnages considérables chargés de commissions importantes. Nous mentirons à propos, et nous verrons des choses intéressantes, cette Bactres d'abord, qui nous préoccupe depuis tant d'années, probablement beaucoup plus qu'elle ne le mérite. Attendons.

Le repas que nous offre le mirza est copieux. A la nuit tombée, grâce à l'obscurité, nous recevons des lettres d'Europe qu'on nous envoie de Samarcande, par un courrier à qui nous recommandons de rester sur la rive droite. Nous nous endormons, heureux d'avoir reçu des nouvelles de nos parents et de nos amis.

15 octobre.

A notre réveil, nous entendons du bruit dans la rue; des cavaliers, des piétons passent et s'assemblent au bazar : c'est le jour du marché. Des bou-

chers en plein vent débitent des vaches dont nous accaparons les filets. Les Ersaris ne mangent pas de cheval. Cette coutume est surtout ousbeg et kirghiz. La principale nourriture des Turcomans de cette région est le sorgho, soit qu'ils en fassent griller les grains et les mangent tels, ce qui leur use les dents jusqu'au ras des gencives, soit qu'ils le réduisent en farine et cuisent une sorte de polenta. Malgré ces aliments peu réconfortants, ils sont généralement d'une taille élevée, avec une ossature tellement forte que l'on peut la comparer à celle des Patagons massifs et gigantesques.

Ceci ne laisse pas de frapper le mirza, qui dit que les Afghans ne pourraient pas vivre avec un pareil régime. Et il s'étonne que, mieux nourris que ces Ersaris, ils soient de taille beaucoup plus petite.

« Mais vous êtes plus courageux, lui dis-je.

— Cela est vrai. Nous ne sommes qu'une douzaine dans le caravansérail, et nous tenons tout le pays. »

La journée se passe à attendre, à observer le va-et-vient des indigènes. Quelques Afghans sont mêlés à la foule; ils ne paraissent pas très riches; ils ne fraternisent pas avec les Turcomans. Un vieil Hindou à lunettes noires, énormes, accompagné d'un garçonnet à peu près nu, arrive avec deux poneys portant des drogues. Il est fort entouré.

Le mirza nous dit que demain nous aurons certainement une réponse. Le caravansérail s'est peuplé de figures nouvelles.

16 octobre.

« Iskandar Zulcarneïn conquit les sept parties du monde. Il battit d'abord Dara, qui s'enfuit. Dara fut tué par les siens, mais Iskandar arriva à temps pour recueillir les dernières volontés du mourant; il prit sur ses genoux la tête de Dara, qui lui dit :

« — Traite bien ma famille et, je t'en conjure, tue ceux qui m'ont tué.

« Iskandar promit à Dara de le venger, et il conquit les cinq autres parties du monde. L'empereur tout-puissant de Tsin lui donna sa fille; il soumit des peuples qui vivaient dans les entrailles de la terre; il tua à coups de lance des poissons dont l'estomac renfermait des lingots d'or; il prit les plus belles juments et les plus vigoureux étalons de l'Arabie... »

Le récit, jamais continué, du mirza est interrompu par l'arrivée de trois cavaliers qui s'arrêtent près de la porte.

« Il y en a un avec des lunettes bleues, dit Ménas, qui monte un beau cheval. »

C'est avec celui-là que notre conteur va engager conversation à voix basse dans la rue.

Nous rentrons dans notre chambre, où le nouveau venu ne tarde pas à entrer. Près de la porte basse se tiennent plusieurs hommes armés. La conversation s'engage en persan. D'abord, on échange des politesses, puis les questions recommencent touchant le but de notre voyage et notre nationalité. Nos réponses sont écrites au fur et à mesure. Nous sommes en présence du chef chargé de la surveillance de l'Amou. Sa surveillance n'est pas très efficace, car si nous avions voulu, nous aurions pu aller à Balkh d'une traite sans qu'on nous arrêtât; mais cette marche en avant n'eût pas avancé nos affaires, tout en froissant les autorités afghanes.



Officier afghan, le « clerc de notaire ».
(D'après une aquarelle.)

Le questionneur ne ressemble en rien à ceux qu'il commande, il a la face ronde, le nez petit, retroussé légèrement, « du ventre », quoiqu'il ne dépasse pas la trentaine, et les gros membres d'un Turc. Il porte l'uniforme de son grade, nous dit-on. Sur la tête, un bonnet semblable à celui des Turcomans, mais dont on aurait rasé les poils; une tunique en bure grise à gros boutons de cuivre, fermée et serrée par un ceinturon d'origine anglaise, ainsi que le sabre qui y est suspendu. Il a des bottes à tiges solides, comme un gendarme, dont il joue le rôle. Il a en outre un long couteau passé à la ceinture; sur la poitrine, des cartouchières bien garnies de cartouches, et un énorme fusil se chargeant par la culasse, tel que celui des caporaux de cipayes de l'armée anglo-indienne. En outre, un revolver. Dieu sait ce que contiennent ses poches, s'il en a. Vous avouerez que voilà un homme bien armé.

Lorsque ce jeune officier à mine assez intelligente a consigné tout au long son interrogatoire dans son rapport, nous nous permettons de lui demander où il est né et à quelle tribu il appartient. Et voici sa réponse :

« Je suis d'origine kurde. Il y a cent vingt-sept ans que Nadir-Chah le

Conquérant a transporté notre tribu près de Caboul. Elle était nombreuse, comptait environ mille guerriers; aujourd'hui elle est petite : c'est à peine si nous sommes trois cents.

— Comment expliquez-vous cela?

— Il en est mort beaucoup dans les batailles, nous n'avons pas d'autre métier que la guerre. Vous saurez que j'ai écrit ce que vous m'avez dit à Issa-Khan, beg à Mazari-Chérif. Demain, il répondra à ma lettre et donnera des ordres pour que le parcours de l'Afghanistan vous soit facilité. Considérez ce pays comme le vôtre, demandez-moi tout ce qui peut vous être agréable, je vous le procurerai immédiatement, je suis votre esclave. »

Il s'incline en prononçant ces mots et se retire. Il revient aussitôt pour nous demander ce que sont les hommes qui nous accompagnent, et nous lui donnons des renseignements précis. Je m'aperçois alors qu'il a les yeux cernés d'antimoine, et je devine facilement, à sa manière imposante de marcher, qu'il est pénétré du sérieux de sa dignité et qu'il a bonne opinion de sa propre personne. Il va s'installer de l'autre côté de la cour, dans une chambre ayant une ouverture fermée d'un volet, par les fentes duquel il nous observe avec une vive attention. Mais nos couvertures ont besoin de prendre le soleil, et nous les faisons déployer sur des cordes tendues : mesure qui nous dérobe aux regards du commissaire de police et permet au plus bancal de nos Arabes de nous remettre, sans être vu, de nouvelles lettres arrivées de Samarcande.

Dans la soirée, le Kurde nous rend visite en tenue de ville : il a quitté ses bottes et chaussé des babouches à bec retroussé. Nous nous entretenons en langue persane. J'amène la conversation sur les Anglais et sur les Afghans. Il nous fait la louange de ces derniers. Il vante leur courage, leur mépris de la mort, leur esprit d'indépendance.

« Quand les Afghans sont quelque part, ils y restent, et ils mourront dans leur pays plutôt que de le quitter. Leur maison ne vaut pas cher, on leur en offrirait une fort belle en échange, plus belle qu'une étoile, ils la refuseraient.

— Avez-vous vécu dans l'Inde?

— Oui, très longtemps; c'est le plus beau et le plus riche des pays. Sans les Indes, les Anglais seraient pauvres.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Je le sais. J'ai vu les grandes choses qu'ils ont faites, les canaux, les routes, les ponts. Ils ont rendu de grands services au pays. Ils l'ont couvert de constructions utiles.

— Les Afghans aiment-ils les Anglais?

— Non.

— En ce moment, les peuples sont amis, vous en avez comme hôtes, vous avez défendu ensemble les mêmes intérêts.

— Nous ne nous faisons pas d'illusion sur l'amitié des Anglais et ne comptons que sur nous. Ils sont très riches. J'ai été avec leur commission. Un colonel avait six mille roupies par mois. Vous savez quelle grosse somme cela est, six mille roupies?

— Ce sont de beaux appointements.

— Les Russes sont pauvres, au contraire. Ils n'ont pas d'argent. Leurs généraux sont mal payés. Est-ce qu'ils ont beaucoup de soldats?

— Beaucoup.

— Je l'avais entendu dire. Sans eux, les Afghans auraient pris le Bokhara depuis longtemps, ils auraient conquis tout jusqu'à la frontière de Sibérie.»

Rachmed proteste et dit au Kurde que les gens du Turkestan ont pris l'Afghanistan autrefois, et que, bien commandés, ils pourraient vaincre les Afghans. Quant aux Russes, ils prendront tout ce qu'ils voudront. D'un revers de main ils ont abattu les Turcomans.

Le Kurde hausse les épaules :

« Les Bokhares ne sont pas des soldats; les Turcomans non plus : ce sont des voleurs faciles à mettre en fuite. »

C'est le tour de Ménas d'intervenir.

« Je connais les Turcomans, je sais comment ceux d'Akkal ont combattu à Geok-Tepe, et ils ont des batirs (héros) nombreux. Jamais les Afghans n'en seraient venus à bout, pas plus que les Persans. »

Le chef est vexé.

« Que compares-tu les Persans aux Afghans? Les Persans sont des animaux (heïvane) et pas des hommes. Sans les Russes, nous aurions pris la Perse depuis longtemps.

— Sans les Russes » , fait Ménas d'un ton ironique...

Je suis obligé de lui imposer silence, car il est grossier comme pain d'orge, et il ne tarderait pas à injurier notre interlocuteur, que nous avons intérêt à ménager, et à qui nous ferons dire bien des choses en l'agaçant un peu : il est vaniteux et peu endurant.

« Nous n'avons peur ni des Russes ni des Anglais, ajoute le Kurde en regardant Ménas, qui sourit, et nous nous ferons tous tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous soumettre. Les Anglais savent ce que nous valons. Plus d'une fois nous en avons tué. Il y a huit ans (il montre Capus), un docteur qui vous ressemblait a péri de nos mains avec cent cinquante soldats.

— Se sont-ils bien défendus?

— En braves, en héros. Ils s'étaient barricadés dans une maison, ils ne voulaient pas se rendre. Nos régiments les ont cernés, ils tiraient par des créneaux et du haut des toits. Nos soldats ont pratiqué une brèche dans la muraille, ils ont mis le feu à la maison, mais tous les Anglais ont combattu aussi longtemps qu'ils ont eu un souffle de vie. L'un d'entre eux tirait admirablement : par Allah! il a tué à lui seul plus de cent Afghans. Une balle lui fracassa un bras, il ne tomba pas, et, chargeant son fusil d'une main, il continua d'ajuster et de tuer jusqu'à ce qu'une seconde balle l'atteignit au flanc. Il s'affaissa. Un des nôtres l'approcha et l'acheva à coups de sabre. Le blessé se laissa taillader sans pousser un cri de douleur, se bornant à ouvrir les yeux de temps à autre. C'était un héros.

— Les Afghans aussi sont des héros, mais d'une autre sorte, et plus courageux que les Anglais, car ils sont moins bien armés, et cependant n'hésitent pas à les attaquer. Trouvez donc un Ourouss ou un Inglis qui marche contre un tigre le sabre à la main! Il n'y a pas beaucoup de Yakoub-Khan, et la preuve est qu'on le garde prisonnier avec soin. Les Afghans ne ménagent point leur vie, et s'ils ne s'entendent pas au sujet des conquêtes à faire, lorsqu'il s'agira de défendre leur pays contre l'étranger, ils tomberont tout de suite d'accord et sauront mourir tous, oui, tous, et pas un ne demandera grâce. »

Sur cette tirade, l'orateur demande un ghalyan, que son subordonné, l'affreux hazaré Dadali, lui présente avec un rictus de bête.

Nous applaudissons :

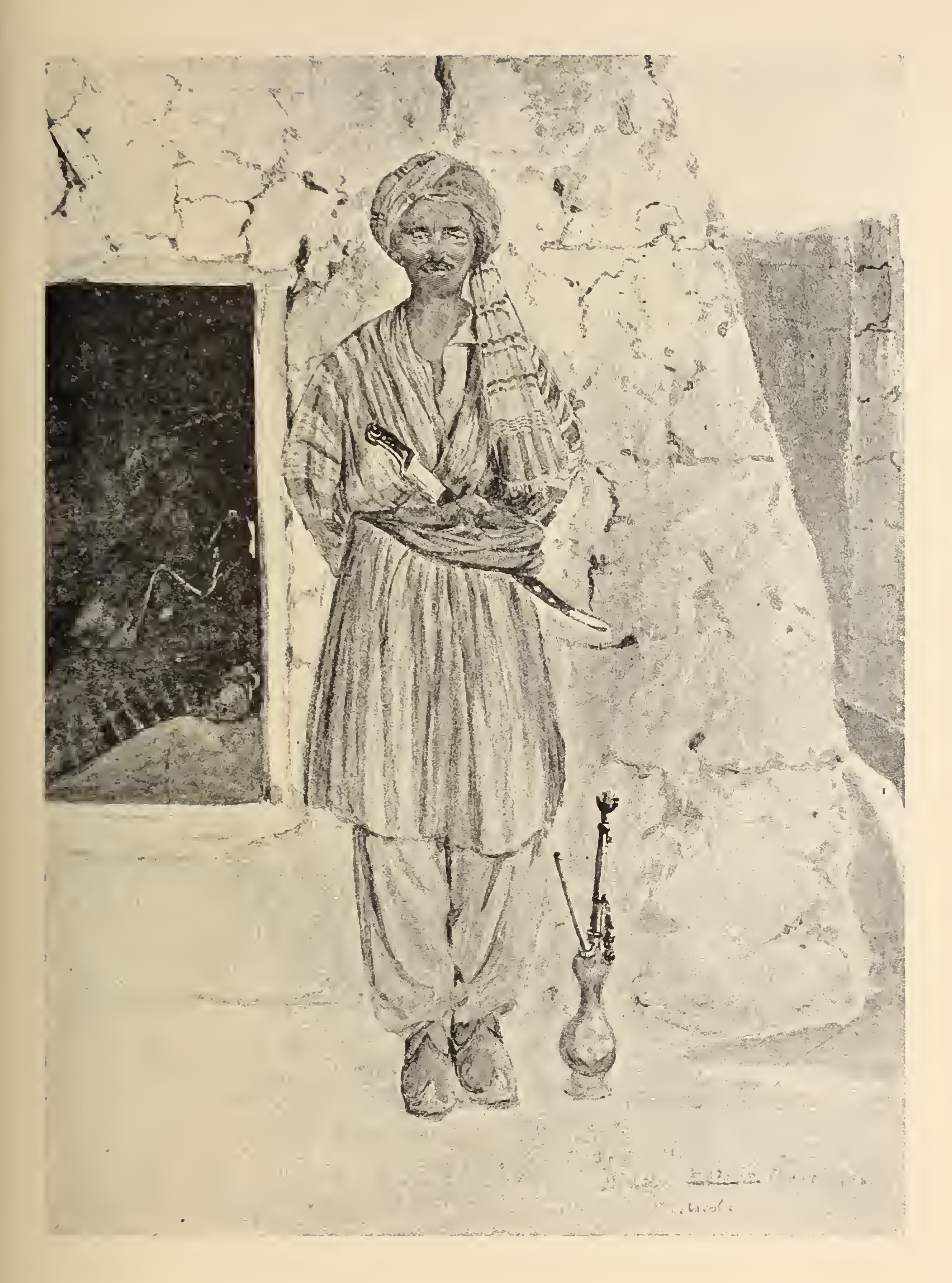
« Vous avez parlé en homme, en vérité.

— Oui, je suis un homme, nous sommes des hommes, mais ces Bokhares... Voyez votre mirza, il tremblait tout à l'heure tandis que je le questionnais. Il a eu tellement peur que la fièvre l'a pris, et vous avez dû lui donner un remède. »

C'est la vérité, le mirza est tombé malade de peur, il a perdu l'appétit depuis qu'il est à Chour-Tepe, et après l'interrogatoire qu'il a subi, il a été pris d'un violent accès de fièvre.

« Et vos Arabes, quelle mine font-ils? On a peur de nous en Asie. »

Nous lui faisons verser une tasse de thé, deux tasses de thé, plusieurs tasses de thé. Il fume nos cigarettes russes avec une rapidité qui désespère Ménas, de son naturel fort économe. Et le Kurde nous apprend qu'il a reçu de l'instruction, qu'il parle l'hindoustani, le turc, le persan, le pouchti; qu'il a un atlas contenant les cartes de tous les pays de la terre; qu'il connaît l'Inde comme personne; qu'à Bombay il a vécu dans la société de fort jolies



DADALI.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

femmes, lesquelles ont vidé son escarcelle; que son maître Issa-Khan est un brave homme, courageux, intelligent, possédant la confiance d'Abdourrhaman-Khan, qui ne la donne pas à tout le monde.

« Est-ce un bon émir?

— Oui, un bon émir, juste, mais sévère. En ce moment, il fait couper au moins trente têtes par jour, rien qu'à Caboul.

— On dit que les Ghilzi se sont révoltés contre lui. Est-ce vrai? Qui a fomenté ce soulèvement?

— Des mécontents qui prétendent que l'émir a trop de condescendance pour les étrangers. On a exagéré l'importance de ce mouvement. La rébellion a été vite domptée. »

Le Kurde se lève pour couper court à nos questions, qui sont décidément indiscrètes.

C'est un fait indéniable : les Afghans sont en Asie les premiers par le courage et par leur aptitude aux choses de la guerre. Ils sont remuants, violents, d'un caractère indomptable; ils aiment les aventures, et, en comparaison de leurs voisins, ils déploient une grande activité. Au contact des Anglais, dans leurs luttes avec les armées indigènes organisées à l'européenne, ils ont acquis une certaine instruction militaire, et s'ils avaient dépensé au nord et à l'ouest la somme d'efforts qui leur a été nécessaire pour défendre leur indépendance menacée à l'est, il n'y a pas de doute qu'ils eussent agrandi considérablement leur empire durant ces cinquante dernières années. Ils auraient porté leur frontière au delà de l'Oxus et sans doute au pied de l'Elbourz, et les Russes auraient eu à les combattre au lieu des khans de Khiva et des émirs de Bokhara; la lutte eût duré plus longtemps, mais les résultats eussent été plus considérables et plus décisifs. La question d'Asie centrale eût été tranchée d'un seul coup, ou au moins simplifiée singulièrement par la suppression d'un des facteurs considérables : la puissance afghane et son prestige. Mais l'histoire a des fatalités, elle aime à traîner en longueur les affaires, et l'on a alors le spectacle de petits peuples « ayant l'âme chevillée au corps » et placés par la géographie à côté de colosses qu'ils tiennent en éveil, qu'ils importunent, à qui ils mordent le talon comme la fourmi fit au vilain tenant en joue un pigeon qu'il ne put tirer parce que la fourmi lui fit tourner à temps la tête. L'Afghanistan en est une grosse, elle servira au plus habile de ses voisins, à celui pour le compte duquel elle mordra « l'autre ».

Voilà ce que nous nous disons en nous endormant. Nous réfléchissons en outre à notre propre situation et nous tirons des horoscopes, si l'on peut appeler de ce nom les conjectures que nous suggère la direction du vent. La

brise vient de l'est, elle nous chasse vers l'ouest, nous avons le vent debout. N'est-ce pas que voilà un mauvais présage?

17 octobre.

Nous avons la visite du Kurde et du mirza afghan, qui ne paraissent pas s'accorder très bien, soit dit entre parenthèses. Leurs caractères ne sympathisent pas; l'un est Afghan véritable, et il a un emploi « civil », puisqu'il est chargé de la perception des impôts et du rendement de la justice; tandis que l'autre est « militaire », ou du moins se considère comme tel, car il aime à jouer au soldat et à conter ses campagnes. Nous profiterons de cet antagonisme. La division fait régner.

Je dis au Kurde que nous voulons bien attendre la réponse du gouverneur Issa-Khan, mais à la condition que nous nous donnerons un peu d'exercice chaque jour, l'exercice étant une condition de santé. Je demande s'il n'y a pas de gibier aux environs; on trouvera sûrement du faisan dans la broussaille, et le faisan rôti est délicieux. Nous n'aimons pas le faisan faisandé, par barbarie, bien entendu.

C'est affaire décidée, nous ferons un tour de chasse dans l'après-midi.

Au moment de sauter en selle, nous voyons arriver le gros Kurde armé de pied en cap : les cartouchières garnies, le revolver chargé, avec tout son arsenal en un mot, y compris ses bottes de gendarme; il est suivi de ses estafiers. On dirait qu'il part en guerre. Je lui fais compliment de sa mine guerrière, et alors, afin de me montrer que rien ne lui manque, il exécute avec son énorme canardière, « Enfield », je crois, le maniement des armes, en se criant à lui-même les commandements en anglais et d'une voix tonitruante. Il a « un bon creux ».

« Portez armes, présentez armes », etc. Il manie très correctement son fusil. Il a servi autrefois dans l'armée anglo-indienne du Penjab.

Lorsqu'il fait son demi-tour à la prussienne en ébranlant la terre d'un formidable coup de pied avant de pivoter sur une jambe et après, je cesse de l'approuver et je lui dis que lorsqu'on est aussi élégant soldat, — je mens effrontément, — il faut exécuter le mouvement avec plus de grâce. Je m'efforce de lui démontrer la supériorité du demi-tour à la française. Et le mirza, qui contredit à tout propos l'officier, répète avec moi que le premier des demi-tours est « lourd », et que cela convient à un « fil », c'est-à-dire à un éléphant.

L'officier daigne rire de la comparaison; il enfourche dignement son cheval, et nous partons.

Avant d'entrer dans la broussaille, deux hommes montés sur le même cheval viennent à nous; ils sont suivis d'un Afghan armé. Je reconnais le passeur du bac, qui est en selle; quant à l'homme en croupe, je ne le connais pas, mais à son accoutrement, je présume que c'est un Samarcandais, peut-être un homme qu'on nous envoie de la rive droite, peut-être le courrier qui a apporté nos lettres et qui n'a pas tenu compte de la consigne donnée : nous lui avions expressément défendu de passer l'eau.

L'officier a pris les devants soudainement tandis que je fais ces réflexions. Il échange avec les arrivants quelques paroles, puis questionne Rachmed, qui est derrière. J'ai continué d'avancer. Quant aux autres, ils se dirigent vers Chour-Tepe.



Retour de chasse.

L'officier me rejoint et ne souffle mot. Il paraît préoccupé.

Je demande à Rachmed ce qu'il lui a demandé.

« Si je connaissais l'homme que le passeur emmenait en croupe.

— Qu'as-tu répondu?

— Que je ne le connaissais pas.

— Tu n'as donc pas deviné que c'était un Samarcandais?

— Non. Je crois que tu as raison. »

Nous errons dans la broussaille en quête d'un faisan; nous en apercevons quelques-uns, mais nous ne pouvons les tirer. Le voisinage des hommes les a rendus très défiants. L'officier ne descend pas de cheval. Nous rentrons avant le coucher du soleil et d'un bon pas. Nous lançons nos chevaux au galop : c'est à qui ira le plus vite. L'officier croit que je veux le devancer et arriver avant lui à Chour-Tepe, il frappe son cheval; mais Pépin excite le sien, qui est beaucoup plus rapide que les nôtres, et il nous devance facilement. J'arrête le mien, et le pauvre homme fait triste mine; il a la conviction qu'il ne pourrait arriver le premier, et il ne veut pas me quitter. Il croit que nous l'avons joué.

En entrant dans la cour de notre habitation, nous trouvons tout le monde

sur pied. L'homme que nous avons rencontré est là, il nous salue et nous présente ses hommages. C'est lui qui a apporté les lettres. Ménas, qui était resté à la maison, a vu du premier coup d'œil à qui il avait affaire, et il a abondé dans le sens du courrier, disant qu'il le connaissait, que nous l'avions laissé en arrière et qu'il nous rejoignait.

Ces affirmations sont en contradiction avec les dires de Rachmed. Tout ceci n'étant pas clair, voilà les Afghans mis en défiance, persuadés que nous sommes de connivence avec les Russes. D'où des mines refrognées, et tout notre poulailler en émoi, voletant, effaré; notre mirza anéanti, nos Arabes lugubres.

Nous prenons le parti de dire au khan la vérité, ce qui n'améliorera pas la situation, car la vérité n'a pas cours dans ce pays, ou un menteur a autant de chances d'être cru que le plus sincère des hommes. Je m'efforce de dissiper les soupçons de l'officier en lui expliquant que nous avions chargé un ami de Samarcande de nous expédier les lettres qui pourraient nous arriver d'Europe après notre départ. Cet ami devait chercher un homme qui voudrait bien se charger de nous les apporter, car nous n'avions pas eu le temps de prendre nous-mêmes ces mesures. Rachmed a donc bien fait de dire qu'il ne connaissait pas l'homme, c'était vrai; mais Ménas n'a pas menti en disant que l'homme était à notre service.

L'officier parait partager notre sentiment et trouver très plausibles nos explications. Il proteste de son amitié pour nous, il nous appelle « bahadour », — vaillant, — nous accable de flatteries. Son amabilité est extrême. Il est à nos ordres, affirme-t-il.

« La preuve de l'affection que je vous porte, c'est qu'aujourd'hui je vous ai laissés aller à la chasse sans un ordre de mes chefs. Je cours le risque d'en être sévèrement châtié, car l'émir Abdourrhaman est de ceux qui exigent une obéissance absolue, et il punit de mort la moindre peccadille. Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous le procurerai immédiatement. »

Il se retire, sous prétexte qu'il est fatigué. La grande porte est fermée et cadenassée avec un soin extrême. Nous apprenons par nos hommes, qui sont aux écoutes, que l'incident de la journée est l'objet d'une vive discussion, que deux longues lettres ont été écrites, et que deux cavaliers ont été dépêchés immédiatement malgré la nuit noire. Les Afghans parlaient à voix basse et dans leur langue. Allons, nos affaires ne vont pas très bien. Nous verrons demain. Au reste, la brise souffle toujours de l'est. Nous avons le vent debout.

18 octobre.

On nous affirme que nous aurons dans la soirée une lettre de Mazari-Chérif. Des soldats sont venus des postes voisins. La garnison est renforcée. On surveille nos moindres gestes. Rachmed s'étant endormi sur l'espèce de chaire de terre bâtie en plein vent du haut de laquelle le muezzin crie la prière, tout le monde le cherche, on nous questionne avec une anxiété visible. Il y a une alerte véritable, les regards deviennent sombres. Enfin on le retrouve, et la tranquillité renaît.

Nous nous couchons sans apprendre rien de neuf. Belle nuit étoilée; toujours la brise de l'est.

19 octobre.

Un cavalier turcoman arrive avec une lettre de Mazari-Chérif; il est tard. On envoie l'ordre de nous garder de près, de nous interdire toute communication avec la rive droite; il nous est défendu d'envoyer des lettres, de faire prendre à Tchochka-Gouzar du linge, du sucre, même du thé. Je plaisante l'officier de cette sévérité sans but, et lui donne à comprendre que si le cœur nous en disait, nous serions vite partis. Je lui parle de la sorte, tandis qu'il est assis dans notre chambre devant une tasse de thé et qu'il fume sans vergogne nos cigarettes. Je lui explique par badinage, en joignant le geste à la parole, qu'il me serait facile de le faire prisonnier lui-même, tandis qu'il est à notre portée.

« Je vous prendrais au cou, et en cinq minutes Rachmed vous aurait ficelé avec de solides cordes. Avec nos armes, nous pourrions vous tuer tous en un instant; mais nous ne sommes pas méchants, et nous vous tenons pour des amis, bien que vous nous traitiez en prisonniers.

— Mais vous ne l'êtes pas, dit l'officier, qui avait un sourire forcé en m'écoutant; vous êtes nos amis, la terre d'Afghanistan est la vôtre. Nous vous traitons selon la coutume, on prend toujours semblables mesures à l'égard des étrangers. Vous devez être sans inquiétude.

— Combien de temps cela va-t-il durer?

— A peine douze jours, dit-il d'un air charmant, le temps d'aller à Caboul et d'en revenir; l'émir prendra tout de suite à votre égard une décision favorable, soyez-en sûrs. Il expédie vite les affaires. Il lira mon rapport, et immédiatement il enverra l'ordre de vous montrer les curiosités de notre

pays, qui n'en manque pas. Mais je doute qu'il vous permette d'aller chez les Cafirs, ce sont des sauvages; vous êtes nos hôtes, votre vie nous est précieuse, et nous ne pouvons consentir à ce que vous l'exposiez.

— Vraiment?

— L'Afghan est le plus hospitalier des hommes, et je vous garantis que vous ne manquerez de rien.


Sous-officier afghan.
(D'après une aquarelle.)

— J'ai peur que vous ne demandiez avis à vos amis les Anglais, et vous nous ferez attendre longtemps.

— Ne croyez pas cela : l'émir est maître chez lui, il ne demande avis à personne. »

Voilà la situation plus nettement dessinée; on nous couvre de fleurs, mais on ne veut pas que nous partions. Attendons patiemment la réponse demandée à Caboul : ouvrons l'œil cependant, et soyons prêts à toute éventualité. Et surtout, ne nous désolons pas à l'avance. Tâchons de passer gaiement notre temps.

C'est ce que nous avons fait jusqu'au 6 novembre, jour où nous avons reçu l'ordre de retourner sur nos pas et où l'on nous a escortés au bac.

Les Afghans, et le mirza en particulier, avec qui nous sommes devenus amis, n'ont pas tardé à acquérir la conviction que nous n'étions ni Russes ni Anglais grâce à notre gaieté, chose nouvelle pour eux, et dans les instants où ils n'étaient pas assombris par le haschisch qu'ils fumaient souvent, ils prenaient part à nos ébats et riaient avec nous de bon cœur. Nous les avions presque tous apprivoisés, sauf le hazaré Dadali, le plus bel échantillon de brute humaine que j'aie jamais vu; cependant nous le faisions danser, et alors, tout le monde tombait d'accord qu'il ressemblait à un ours. Nous étions arrivés à ébranler l'autorité de l'officier, que nous

avions finalement surnommé le « clerc de notaire ». Grâce à ce sobriquet, nous le faisions rentrer dans le civil.

A force de gaieté, nous avons gagné des sympathies. Les gens vous savent toujours gré de ce qu'on les désennuie, et les Afghans avouaient n'avoir jamais tant ri. Pépin en a profité pour faire des aquarelles d'après les plus intéressants de la troupe. Quelques-uns n'ont jamais voulu se laisser portraiturer.



Pèlerins.

Nous avons eu des distractions. Les pèlerins et les marchands de passage devant se présenter aux autorités afin d'obtenir le permis d'embarquer, nous apprenions des nouvelles intéressantes par l'intermédiaire de nos hommes. Nous nous promenions dans la cour, nous grimpions sur le toit pour voir loin, et nous nous faisions conter des histoires.

Parfois, les voyageurs étaient contraints de payer un petit « silao », c'est-à-dire de faire un cadeau afin de passer la frontière sans difficulté. Il y a eu des récalcitrants battus. Nous avons vu un certain nombre d'Hindous qui nous disaient que la route des montagnes était belle, que l'émir était en guerre, qu'ils avaient rencontré les Anglais de la commission à telle place ; bref, ils nous contaient des choses qu'on relaterait chez nous dans les journaux. Des pèlerins allaient à Kachgar par le Ferghanah, ils avaient débarqué à Bombay, traversé Caboul, la passe de Bamiane ; ils choisissaient cette route afin d'éviter la pénible traversée de l'Himalaya et du Karakaroum. Nous avons remarqué dans le nombre un Arabe efflanqué, parlant quelques mots de turc, qui avait quitté son pays et suivi un Kachgari, poussé par le désir de voir la Chine, un pays merveilleux, lui avait-on dit. Il était renseigné et savait qu'il passerait par Aksou et Hami.

En Orient, on n'a pas la diversité de distractions qu'on trouve en Europe. Des oisifs d'Occident peuvent assez facilement remplir leur vie grâce à des occupations bénignes et s'arranger de façon à ne pas souffrir de la longueur des journées vides. Ils ont la pêche à la ligne, les romans du cabinet de lecture, les échos de la politique, la manie des collections de pipes, de clefs, de mouches, les voyages circulaires à prix réduits, ces mille inventions ingénieuses qui ont pour but d'empêcher l'homme de bâiller d'ennui, et qui lui permettent de satisfaire sa curiosité et les invincibles fringales de son imagination.

Tandis qu'en Orient, l'homme que ronge le désir de l'action, qui rêve des choses lointaines, qui, des heures durant, écoute les récits imagés des conteurs et des pèlerins, celui-là est pris un beau jour d'une mélancolie pro-

fonde, et il s'en va visiter les lieux saints, — comme on va en Suisse. Il passe sur les grands chemins des années entières, exposé aux vents contraires, retenu ici par la misère, là par le bien-être, ailleurs par une affection. Il grisonne le bâton à la main, et, retournant dans son pays, il est étonné de ne plus le revoir tel que sa mémoire le lui dépeignait, car l'expérience lui a dessillé les yeux. Il ne se plaira dorénavant que là où il arrive, et son bonheur sera de partir; et il repart avec la première caravane qui traverse le pays : comme ces oiseaux voyageurs jetés par les ouragans sur les terres éloignées, y vivent jusqu'à ce qu'un jour ils voient passer dans les airs une bande



Poudrière à Chour-Tepe.

d'émigrants à qui ils se joignent sans savoir au juste où ils vont, car l'important pour eux est de changer de place. De même, les errants finissent par croire, si l'abus du haschisch ou de l'opium ne les cloue à jamais, que cela est mieux qui est nouveau, et ils emploient toute leur vie à « aller voir », comme cet Arabe efflanqué.

Je m'aperçois, cher lecteur, que je m'oublie. Nous sommes à Chour-Tepe. Je vous disais que nous avions eu des distractions.

Une fois, nous nous sommes beaucoup amusés de la figure décomposée de notre mirza bokhare, à qui le « clerc de notaire » disait qu'il venait de recevoir l'ordre de l'expédier à Mazari-Chérif, et qu'il eût à faire immédiatement son paquet. Le pauvre diable s'était contenté de s'incliner respectueusement et de mettre en ordre son mince bagage, d'une main tremblante. Et l'homme étant porté à rire du malheur d'autrui, nous avons ri à avoir mal aux côtes. Nous n'avons pas aussi mauvais cœur que vous pourriez croire,

car nous savions qu'un tel ordre n'existait pas, et que rien ne menaçait l'inoffensif gratte-papier.

Nous passions quelques instants à tuer les mouches qui emplissaient notre logis; elles étaient innombrables. Les farces du mouton appartenant au hazaré Dadali nous faisaient rire : il suivait son maître comme un chien, entrait dans les chambres, flairait les plats et même y laissait tomber des crottes; il était toujours en guerre avec les chevaux, mangeant à celui-ci sa paille, à celui-là son orge. Enfin, durant trois ou quatre jours, nous avons eu un compagnon qui nous a intéressés vivement.

Le matin du 25 octobre, nous voyons dans la cour un jeune Turcoman occupé à la nettoyer sous la surveillance de Dadali, grimpé sur la terrasse,



Mouton de Dadali.

et qui, les mains derrière le dos, de temps à autre l'encourage d'un « Barik Allah » (bravo) très noble. Le Turcoman a les fers aux pieds et se traîne difficilement. On nous conte son histoire, c'est celle d'Éliézer et de Jacob. Le prisonnier joue le rôle de Jacob, vous le devinez sans peine.

Deux ans auparavant, il était arrivé de Kerki, n'ayant pour toute fortune qu'une pelle, son bonnet, ses hardes et son sabre. Il s'était présenté chez un des riches Turcomans de Chour-Tepe et avait offert de le servir. Celui-ci accepta l'offre. Le nouveau venu gagna rapidement les bonnes grâces de son maître, qui était le frère de sa mère. Quelques semaines après son arrivée, il conclut le marché suivant avec son oncle : il s'engageait à le servir trois ans; en échange, il recevrait au bout de deux ans une de ses cousines, en récompense des services rendus.

Le futur gendre, voyant sa position assurée, fit venir auprès de lui sa mère, sa sœur et son jeune frère. Il les installa sous une « kappa » (abri de roseaux) et associa son frère à ses travaux. Il a reçu dernièrement sa cousine en mariage, en payement, veux-je dire; mais, les noces célébrées, il a refusé

tout service à son beau-père, sous prétexte qu'il ne lui devait plus rien, bien qu'il ne l'eût servi que deux années. « En effet, dit-il, il m'avait promis sa fille contre deux années de travail, je me suis adjoint mon frère; durant deux ans, nous étions deux, deux fois deux font quatre : nous l'avons donc servi quatre années au lieu de trois, et nous aurions le droit de lui réclamer le payement d'une année. Au reste, je veux lui rendre sa fille, mais il ne se soucie pas de la reprendre. Il est venu se plaindre au mirza afghan, lui disant que je devais trois cent quatre-vingts tengas (environ deux cents



Turcoman de l'Amou.

francs) pour prix de sa fille; il a des témoins, et on m'a arrêté. Je ne céderai point. »

Le lendemain, qui était un jour de marché, le beau-père est venu voir son gendre pour l'engager à composer. Mais le gendre est obstiné, et il ne veut plus de sa femme. Dans l'après-midi, les parties ont eu des pourparlers avec des Turcomans qui voulaient acheter l'abandonnée. On a marchandé longuement, et rien n'a été conclu par le fait de l'exigence du père.

Il paraît que le prisonnier a déjà eu des « affaires », et que s'il a passé sur le territoire afghan, c'est qu'il a eu maille à partir avec les autorités bokhares et même avec les gens de sa tribu. On lui prête plusieurs meurtres. Ces états de service lui attirent immédiatement la sympathie de nos hommes, qui l'invitent à leur table et le gavent si bien qu'il engraisse à vue d'œil. Ils lui ont même proposé de l'aider à se sauver, de lui briser ses



L'EXORCISME.

fers. Le Turcoman a refusé, en disant que le moment n'était pas venu; qu'il saurait bien partir quand tout serait prêt.

Son frère vient le voir de temps en temps; il lui apporte des galettes de pain; il balaye pour lui la cour, puis s'assied à ses côtés, et ils s'entretiennent à voix basse.

Le soir du 29 octobre, le vent du nord-ouest souffle avec une violence extrême, l'air est rempli de poussière, le fleuve mugit, une véritable tempête laboure la vallée de l'Oxus. Nous nous renfermons dans nos chambres. Nous nous préparions à dormir, quand Rachmed, qui couche en travers de la porte, se lève, puis s'éloigne. Il revient en nous disant que les Afghans cherchaient tout à l'heure Dadali, qui avait disparu tandis que le Turcoman commis à sa garde ronflait tranquillement dans la mosquée. On avait appelé, fureté de tous les côtés, et finalement découvert, dans le fossé, Dadali, plongé dans un profond sommeil. On l'avait secoué, frappé, sans pouvoir l'éveiller. On l'a transporté dans la chambre du mirza; il est à terre, les yeux fermés, et délire.

« Allez donc voir », ajoute-t-il.

Nous nous approchons, et, par la porte entr'ouverte, nous assistons à un spectacle curieux. Tout autour de la chambre, des Afghans sont assis, les jambes croisées. Trois d'entre eux maintiennent le possédé, qui divague. Le « clerc de notaire » a pris son Coran, et, au milieu du recueillement des spectateurs, il lit, en psalmodiant, les versets du « livre », et, en même temps, il impose les mains. Puis, par instants, il frappe le possédé à la figure, en adressant au malin esprit des paroles de menace avec un air terrible. Cependant, le mouton du malade le flaire et pousse des bêlements plaintifs; tel un enfant gémit près du lit de mort de son père. La séance d'exorcisme dure longtemps encore sans produire le moindre effet. Dadali n'est pas délivré, malgré une raclée de coups de fouet à l'adresse du djin, malgré l'oignon qu'on lui frotte sur le nez.

Dadali ne cesse de délirer : il voit des ennemis, il insulte l'émir, le khan du Badakchane. Et, à ce propos, nous apprenons que Dadali a dû fuir de ce pays, après avoir violé une fille. Au reste, son casier judiciaire est très chargé. Il parle en mauvais termes de l'épouse du serdar de Mazari-Chérif, et nous apprenons alors que ce gouverneur a habité longtemps Samarcande, d'où il a ramené une femme choisie parmi celles qu'on dit légères. Rachmed est tout à fait au courant de ces sortes de questions.

Le fou invoque Ali, Mahomet. Le passage des Anglais lui a produit une vive impression, « car, hurle-t-il, l'émir leur a envoyé cinq chameaux de melons, cinq chameaux de pastèques, cinq chameaux d'eau, cinq cha-

meaux de fourrage, etc... Et cela tous les jours. Mais ils ont envoyé à l'émir dix chameaux d'or, dix chameaux de roupies, dix chameaux de briques qui serviront à construire une belle mosquée au milieu du désert, et dix autres chameaux de briques pour la fontaine que l'on bâtira auprès de la mosquée, etc... »

Abandonnant cet ordre d'idées et s'occupant de nous autres, il poursuit :

« Nous avons pris des hommes qui ne sont pas de notre pays; nous en renverrons deux de l'autre côté de l'eau sans leur faire de mal; nous en



Radeau sur l'Amou.

renverrons deux après les avoir bien battus; nous garderons le mirza; quant aux trois cafirs (infidèles), nous les tuerons, après les avoir frappés à coups de bâton. Nous couperons leurs têtes et les porterons à l'émir Abdourrhaman-Khan, qui nous donnera beaucoup de roupies. Car nous aurons fait la guerre sainte (gaza). »

N'ayant pas jugé à propos d'écouter plus longtemps les discours aimables de Dadali, nous sommes allés nous coucher.

Le lendemain, nous apprenions que le prisonnier s'était enfui, et que toute sa famille était passée sur la rive droite à l'aide d'un radeau que ses amis avaient construit secrètement avec des roseaux. Il va sans dire qu'il a laissé sa femme à Chour-Tepe. Le Turcoman, qui a vécu autrefois à Our-

gout, affirme que le fuyard se vengera, et facilement, car il connait les chiens, les chevaux de son beau-père, et quelles sont ses habitudes.

Dadali, durant trois jours, fut plongé dans une sorte de léthargie d'où il ne sortait que pour proférer des menaces, délirer et se tordre dans des convulsions. Son chef, craignant qu'il ne se livrât sur ses compagnons à des voies de fait, l'expédia dans la jungle, où on le laissa sous un abri, garrotté, à l'écart, comme une bête dangereuse, jusqu'au moment où il reprit connaissance, sans avoir souvenance de quoi que ce soit.

Les uns attribuèrent cette courte folie à un philtre dont on nous donna la formule, les autres soutinrent que, tout simplement, un esprit malin, un djim, l'avait visité.

A propos de philtre, vous allez voir quel emploi on voulait faire d'une certaine quantité de cyanure de potassium que nous avions dans une fiole où nous enfermions les insectes à tuer. Le « clerc de notaire » avait été frappé de la mort rapide d'une araignée de forte taille, d'une phalange qu'il avait vue à travers le verre du flacon s'agiter, puis devenir raide en quelques secondes. Immédiatement, il nous avait demandé le nom de cette drogue et nous avait certifié que nous causerions un grand plaisir au beg de Chahimardan (Mazari-Chérif) en lui faisant hommage du contenu de la fiole.

« En effet, nous explique-t-il, cela pourrait tuer un homme sans laisser de traces. Il suffirait de l'obliger à respirer par le nez, on lui introduirait le poison dans les narines, on lui fermerait la bouche, et la vie s'échapperait vite du corps. Ne croyez-vous pas que ce procédé réussirait ?

— Assurément !

— Et voyez donc quel avantage! Quand on se sert du sabre, ou du couteau, ou du fusil, toujours il y a des blessures visibles, des taches de sang; quand on étrangle ou qu'on pend, la face blêmit et la corde laisse un sillon. Tandis qu'avec cela on tue un homme, personne ne voit comment. Les parents croient qu'il est mort de sa mort naturelle et ne cherchent pas à le venger. C'est très commode. Comment appelez-vous ce poison? Répétez-moi le nom, je vais l'écrire.

— Cyanure de potassium.

— Canour patasion. J'enverrai ce renseignement au beg, il fera acheter le poison aux Indes et il s'en servira utilement. »

N'est-ce pas charmant ?

Là-dessus, repassons l'Amou, car hier, 6 novembre, on nous a donné à entendre que l'accès de l'Afghanistan nous était interdit. Ces messieurs ont

envoyé, paraît-il, des espions à Samarcande, lesquels sont revenus en affirmant que deux d'entre nous étaient Russes, l'autre seul Français. L'autre est Pépin, qui ne parle pas russe. Les renseignements ont été pris au bazar, où nous sommes allés souvent. Les indigènes, concluant d'après notre costume et notre langage, auraient affirmé que nous étions Russes. Voilà la rumeur publique. La raison officielle est que l'émir ne peut nous laisser parcourir son pays aussi longtemps que la commission de délimitation n'aura pas terminé ses travaux. Ils dureront longtemps, car on « se cherche » une frontière. Et le mot, de Méry, je crois, me revient en mémoire : « Si une commission avait été chargée de créer le monde, tout serait encore dans le chaos. » Remarquez que ce n'est pas une allusion. Un peu de mauvaise humeur me fait répéter une médisance.

On vient de nous reconduire au fleuve avec force politesses. Notre mirza exulte de joie ; le courrier, qui craignait que la situation ne devînt épineuse et souvent m'adressait des gestes interrogateurs, portant la main à son dos ou à son cou, est aussi très content. Avant d'embarquer, les Afghans disent à Rachmed que si nous passons le fleuve une seconde fois, sans avoir un papier nous y autorisant, on nous coupera en morceaux, et que nous nous en irons au courant de l'eau. Ces gens veulent nous effrayer. Ils appliquent autant que possible le système de la terreur, qui réussirait à leur émir de Caboul, d'après les dernières nouvelles.





TCHOCHKA-GOUZAR.

CHAPITRE IX

DE L'AMOU A SAMARCANDE.

Les ruines. — Patta-Kissar. — Tente du nomade et tente du Turkmène sédentaire. — Kakaïti, entraînement. — Les Kazaks. — Restes d'un aqueduc. — Tente de paille. — Voilà les montagnes. — Rixe. — Sorcellerie. — Cour d'un prétendant évincé. — Baïssounne. — A Tchiraktchi. — Le justicier. — Espoir.

7 novembre.

Nous sommes à Tchochka-Gouzar, où nous retrouvons nos bagages, nos chevaux et Seïd, l'Arabe malheureux en ménage. Seïd a engraissé, il paraît très heureux de nous revoir. Notre joie n'est pas extrême. Être obligés de rebrousser chemin juste au moment où on va toucher le but! Nous ne pouvons que nous résigner et diriger ailleurs nos pas.

Par exemple, il y en a un dans notre troupe qui est très visiblement heureux d'être revenu sur la terre bokhare, c'est notre mirza. Il se redresse, il donne des ordres avec décision, il a sur la tête un turban tordu avec énergie et posé bien d'aplomb sur la tête : ce n'est plus un turban mollement roulé, aux plis pour ainsi dire éplorés comme la figure de celui qui le portait. Le

mirza est content. Sa ceinture est serrée à la taille, il pose sa main sur son sabre, et il le ferait jouer gaillardement dans le fourreau, si la lame n'était pour ainsi dire soudée depuis des années à la gaine qui est usée à l'extrémité par où sort la pointe émoussée, — mais pas sur les champs de bataille.

Nous passons la journée à écrire des lettres, à regarder par delà le fleuve le chaînon de collines au pied duquel Balkh est posé, juste au nord de Tchochka-Gouzar. On regarde, on regarde et on « remâche » son ennui, on lance des malédictions à l'adresse de tout le monde, à l'adresse des circonstances et surtout des Afghans, puis on prend son parti. On avise à tirer profit de la nouvelle situation. Les ruines de Termiz sont là, nous



Sakli à Chourab. (D'après une aquarelle.)

continuerons à les examiner avec soin, nous ferons de petites fouilles, et peut-être que nous trouverons des dédommagements à notre mésaventure. Allah seul sait ce que l'avenir nous réserve, et peut-être que nous ne reculons que pour mieux sauter. Demain, nous irons à Patta-Kissar.

8 novembre.

Nous traversons une contrée dont l'aspect est le même que sur la rive gauche du fleuve. Elle est également habitée par des Turcomans disséminés dans les champs qu'ils cultivent. Ils possèdent des sortes de petites fermes consistant en un carré de terre plus ou moins grand, traversé ou longé par des canaux d'irrigation et enclavant un sakli (maison en terre) carré à toit plat, près duquel s'arrondit une vaste tente de feutre pour les riches, et pour les pauvres, une tente plus petite ou une simple hutte de



RUINES DE LA FORTERESSE DE TERMIZ.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

paille. Avec ses habitations éparses au milieu d'un paysage terne d'automne, la contrée n'est pas gaie. Et comme on ne voit pas d'agglomération de maisons, rien qui ressemble à un village d'Europe, on n'a pas l'impression d'une société organisée solidement, et pour ainsi dire on sent un manque de cohésion.

Nous nous installons à Patta-Kissar, chez une connaissance de Rachmed, un borgne avec lequel il échange de vigoureuses accolades. C'est un gros



L'Amou à Termiz. (D'après une aquarelle.)

personnage du pays; il est chargé de la perception de l'impôt, et ses concitoyens l'entourent de considération. Il habitait autrefois les environs de Samarcande, il a eu « une affaire » et s'est enfui sur le territoire bokhare à l'arrivée des Russes. Le père de l'émir actuel l'a bien accueilli, il lui a confié divers postes; le borgne a fini par s'installer à l'extrême frontière, où il est devenu riche propriétaire; il a pris femme, plusieurs femmes, il possède de superbes chevaux. C'est ce que nous appellerions chez nous un homme très bien. On ne lui reproche qu'une mauvaise habitude, mais personne ne lui tient rigueur, vu son affabilité.

On va de Patta-Kissar aux restes de la forteresse de Termiz, détruite par Genguiz-Khan, en une bonne heure de cheval. Jusqu'au 20 novembre, nous allons passer nos journées dans la ruine et nous revenons coucher le soir à Patta-Kissar. Nous avons travaillé aussi longtemps que la température nous

l'a permis, et autant que la chose était possible avec quelques ouvriers et les mauvais outils dont ils disposaient.

Nous nous bornerons à vous dire ici que nous croyons avoir trouvé la preuve que Termiz a été abandonné faute d'eau, qu'il a été habité par des gens de race turque qui ont subi l'influence des populations voisines, bien entendu, et qui avaient les mœurs peu différentes de celles des habitants de la vallée du Zérafchane, dont ils ont partagé l'histoire. En effet, nous avons trouvé à Termiz à peu près ce que l'on a exhumé récemment des ruines dites d'Afrosiabe, enclavées presque dans la Samarcande moderne.

20 novembre.

Nous remontons la vallée en suivant la rive droite du Sourkhane. A deux kilomètres environ, nous trouvons l'amorce de l'aryk qui alimente la petite oasis de Patta-Kissar. La population de ce village a beaucoup augmenté depuis notre précédent voyage. Aux Turcomans, qui les premiers défrichèrent les roseaux des bords de l'Amou, sont venus se joindre des Ousbegs. Le hameau est presque une petite ville : on a construit un bazar fort animé les jours de marché, puis une mosquée; encore quelques maisons, et il y aura presque une rue.


Turkmène.

Les tentes des Ousbegs sont nombreuses le long de la rivière. Elles sont plus petites que celles des Turcomans, plus solides et plus pointues au sommet : ce sont de vraies habitations de nomades, faciles à démonter, à construire, à transporter, telles que la pluie glisse sur leur calotte et que le vent ait peu de prise sur leurs flancs. Les Turcomans de cette contrée sont en général trop pauvres pour être nomades : ils ne possèdent pas assez de bétail pour avoir besoin de se déplacer, et leurs tentes posées entre quatre murs leur servent surtout durant l'été. C'est leur façon d'aller à la campagne.

A une journée de marche, nous avons trouvé Djar-Kourgane. Le lendemain, nous avons passé le Sourkhane, et en une heure et demie nous sommes arrivés à Kakaïti.

21 novembre.

Le village a une forteresse posée au bord de hautes falaises abruptes. Un beg l'habite. Les maisons du bas lieu ont des toits de chaume en

pointe : signe d'humidité. Le fond de la population est composé d'Ousbegs Torkoulik ; d'autres s'appellent Nogaï. Et quand on leur demande des renseignements concernant leur origine, ils répondent :

« Nous venons d'*Arka*.

— Où est Arka ?

— Nous n'en savons rien. »

Un vieux prétend qu'Arka est plus loin qu'Aoulie-Ata, au delà de la



Kakaïti.

rivière de Talas, non loin du pays de Kouldja, où l'on rencontre les gens de Tsin (Chine).

Au bas des falaises de loess de Kakaïti, qui se dressent en demi-cercle, une prairie s'étale ; la rivière la borde à l'ouest de ses roselières. L'herbe est verte, des vaches noires la paissent, le ciel n'est pas bleu, des nuages le traversent lentement : c'est presque un paysage anglo-normand. Mais il est soudainement animé par une troupe de cavaliers qui se précipitent du chemin creux avec des cris joyeux. Immédiatement, nous les voyons jeter à terre une peau de chèvre, la ramasser, fuir, la jeter de nouveau, se la disputer, se bousculer et poursuivre celui qui fuit. Ils interrompent fréquemment leur jeu et discutent, ils s'exercent à ramasser la peau sans

descendre de leur cheval lancé au galop. Il doit y avoir prochainement une grande fête donnée par un riche du pays à l'occasion d'un mariage. De nombreuses chèvres seront courues, et les jeunes gens de Kakaïti se préparent à la course en entraînant leurs chevaux et eux-mêmes.

Cette réunion à nos pieds en a provoqué une autre au-dessus de nos têtes. Peut-être n'est-ce qu'une coïncidence? Une nuée de corbeaux s'est assemblée, sans doute dans l'espoir qu'on leur abandonnera ce qu'ils prennent pour une chèvre; ils prétendent l'accaparer, car ils attaquent avec des croassements belliqueux des aigles alléchés par le même espoir; les corbeaux ont pour alliées des pies. Les aigles sont d'abord chassés, nous assistons à leur déroute; puis c'est le tour de quelques éperviers rapides qui fendent la mêlée avec des cris aigus et fuient; enfin, les corbeaux et les pies se battent à leur tour, et finalement les corbeaux s'attaquent les uns les autres. Tous montrent un véritable acharnement. Pas un seul ne fuit; quand ils sont fatigués de la lutte, ils vont se reposer sur les arbres ou sur les falaises, et, une fois qu'ils ont repris haleine, ils chargent vigoureusement leurs adversaires.

Mais les cavaliers s'éloignent sur leurs chevaux couverts d'écume, et ils emportent la peau de la chèvre, ce qui prouve aux corbeaux qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Au delà du Sourkhane, on aperçoit la steppe et les montagnes de Chirabad :

« C'est là qu'habitent les Naïmans, des Ousbegs qui ne valent pas cher », dit un homme du pays.

22 novembre.

Nous partons par un ciel couvert, le long de la rivière, dont les rives sont cultivées.

Jusqu'à Min-tout, à l'extrémité des aryks grands et petits, on voit des villages grands ou petits qui sont comme les fruits au bout des branches et des brindilles sorties du tronc du Sourkhane.

Avant Min-tout, où nous passerons sur la rive droite, nous apercevons des chameaux à deux bosses que nous n'avons pas vus depuis longtemps. Leur présence ne laisse pas de nous surprendre dans ce pays de dromadaires. Ils nous donnent la sensation que nous avons quitté les pays chauds. Leur taille est moindre que celle des dromadaires; ils ont les poils plus longs, la tête plus petite, mais ils ont deux bosses : deux silos où ils ont une double réserve de graisse afin de résister aux rudes hivers et aux interminables bouranes (tempêtes de neige).

« A qui appartiennent-ils ?

— Aux Kazaks (Kirghiz).

— Où habitent ces Kazaks ?

— Dans le Koulab. Chaque fois que tu verras des chameaux blancs, tu pourras être sûr qu'ils appartiennent à des Kazaks. »

Le Koulab est une région montagneuse à l'est, près du Pamir ; le froid y sévit, car l'altitude est considérable, et il y vit surtout des bêtes du Nord. Dans la montagne, on gagne les climats du Nord en s'élevant : l'altitude est de la latitude en hauteur.

A Min-tout (mille mûriers), ainsi nommé probablement parce qu'autrefois



Koum-Kourgane.

les mûriers y foisonnaient, nous traversons le Sourkhane aux falaises à pic et crevassées, et nous sommes de nouveau dans la steppe inculte et bien en Asie centrale. On pourrait se croire aussi bien près de l'Ablatoum ou près du Tedjène, aux environs de Sarakhs.

Des roselières ondulent dans le lit de la rivière, qui se tord au travers. Elles comblent les anciens lits et sont larges parfois de deux kilomètres.

Voici les ruines d'un tombeau de saint, près d'un monticule portant les pans de murs d'un ancien fortin. Dans la rivière, on aperçoit comme les restes d'une digue que des gens de la forteresse avaient charge de surveiller sans doute.

Près de la rivière, dans une encoignure de la berge qui s'évase, voilà Tachtougaï, puis, à Kich-Koupronk, à sept kilomètres environ avant Koum-Kourgane, les restes d'un aqueduc dirigé vers le sud, long de quatre-vingts

pas, construit de manière à couper un torrent venant de l'ouest et servant, dit-on, à amener l'eau prise au Sourkhane, en amont, près de Dinau.

A côté de l'aqueduc construit en briques cuites, on distingue des ruines de maisons bâties avec les mêmes briques. Ce sont les traces du grand canal qui amenait de l'eau à Termiz et qui en avait fait autrefois une grande cité. L'artère a été coupée, elle s'est desséchée, et la vie s'est retirée du corps qu'elle animait. Faute d'eau, la ville n'a pu subsister, elle est morte d'hydroragie, pour parler la langue des médecins. Elle n'est pas la seule en Asie qui ait eu ce sort.

Dans ces derniers temps, l'administration du Bokhara s'est occupée avec une activité relative d'utiliser l'eau du Sourkhane. On a creusé des aryks nouveaux, et des villages se sont rapidement formés.

Nous nous arrêtons à Koum-Kourgane, où nous nous abritons de la pluie sous une hutte de roseaux, ou plutôt sous une tente dont elle a la forme ronde. Jusqu'à hauteur d'homme, on a dressé des claies sur lesquelles s'appuient quatre grands et gros arcs de cercle réunis par des cercles horizontaux qui sont reliés par d'autres arcs plus minces, comme la carcasse de fer de la halle au blé de Paris. C'est l'armature qui supporte la sphère du toit, percé d'un trou en haut. A l'intérieur, les feuilles des roseaux pendent comme des chevelures; à l'extérieur, ils sont ficelés avec des lianes afin de résister aux rafales du vent. En guise de portemanteaux, nous avons des tiges de jonc fichées dans la ceinture qui rattache et fixe solidement les claies du bas à la coupole. Notre habitation a le style et la forme du Panthéon de Rome, mais avec plus d'élégance.

Nous ne passons pas une mauvaise nuit sur les nattes, près du feu qu'on a allumé dans le trou creusé au centre de l'aire.

23 novembre.

Il nous faut quatre chevaux ce matin. Hier, on les a demandés au chef de village; nous les payerons le prix qu'on voudra; il a promis que tout serait prêt. Au jour, je n'entends personne les charger; l'aksakal (la barbe blanche) soulève la portière et, s'inclinant d'un air consterné, dit :

« Les Ousbegs sont un peuple sauvage, ils ne veulent pas m'obéir; ils disent que la route que vous devez faire aujourd'hui est mauvaise, et nul ne veut fournir de chevaux. »

Je m'adresse à Rachmed, qui fait bouillir le thé :

« Prends patience un instant, dit-il; avant que tu aies bu le thé, nous aurons des chevaux. »



DE KOUM-KOURGANE A BAÏSSOUNNE.

Il sort. J'entends une dispute, des cris ; Rachmed rentre.

« Qu'as-tu fait ?

— J'ai battu l'aksakal.

— Pourquoi ?

— Pour avoir des chevaux.

— Tu en es sûr ?

— Vallah ! tu verras arriver les chevaux incontinent. Au reste, mon père me l'a dit souvent, et souvent déjà je te l'ai répété : Si tu es bon avec les gens de ce pays et qu'ils ne te craignent pas, ils penseront aussitôt que tu es un âne et chercheront tout de suite un bât à ta taille afin de te le mettre sur le dos. Bats-les, ils te tendront l'échine. Mon père me l'a dit, et vingt fois j'ai constaté qu'il avait raison. »

On amène les chevaux, on les charge, et nous nous éloignons du Sourkhane, dans la direction de l'ouest, droit sur la montagne. La brume s'évanouit, et nous nous apercevons que nous sommes dans la plaine, que la route mène à une sorte d'impasse dont les côtés sont figurés par deux contreforts parallèles de la chaîne qui dresse en face sa muraille, et aux flancs de laquelle s'enguirlandent des flocons blancs de légers nuages. Par-dessus, au loin, on distingue des traînées de neige près du sommet.

Nous trottinons sur une table bien rase, par un sentier qui serpente au travers des jachères où les perdrix grises picorent. Voici le lit presque comblé d'un grand canal allant du nord au sud, et la steppe recommence, inculte. Des oiseaux de grande taille à cou très long, à la démarche oscillante, attirent notre attention : c'est une volée de cygnes noirs qui vient de s'abattre ; ils sont fatigués d'une longue route, affamés, et ils cherchent leur déjeuner : il sera maigre, je vous assure.

Puis, nous sommes entre des collines nues, mais dans les ravins on voit fourmiller des troupeaux. En trois heures nous arrivons au fond de l'impasse. Il faut grimper. Ayant contourné quelques mamelons, nous trouvons dans une petite vallée des puits, du bétail, des tentes : un campement d'hiver d'Ousbegs Koungrads. L'eau est salée, et l'on nous apporte dans la mosquée du koumis fait avec du lait de chamelle. Il ne vaut pas le lait de jument.

Nous poursuivons notre route, et voilà que deux chevaux boitent. Il faut les remplacer : ils sont en sueur, ils tremblent. Rachmed va à un aoul placé dans un bas-fond, à droite du sentier : il louera des chevaux et confiera les nôtres aux Ousbegs, qui nous les amèneront à petites journées à Baïssounne.

Nous attendons avec Pépin, qui a dû prendre le cheval de Rachmed.

Tout à coup, j'aperçois des bras levés, une mêlée de gens ; j'entends des

aboiements de chiens : c'est une rixe. J'accours au grand galop; Rachmed est sans turban, ensanglanté, les vêtements en désordre; autour de lui sont des hommes armés de bâtons, un grand diable sort d'une tente avec un sabre.

« Qu'y a-t-il?

— Ils m'ont battu, ils veulent me tuer. »

S'il a reçu des coups, il en a donné, car deux ou trois individus me font voir qu'ils saignent. Tout autour de moi, ce sont des hurlements, des imprécations, des menaces. Soudain, voilà Ménas qui tombe sur ces gens, mais à la mode du Caucase, le kindjial à la main; ce renfort inattendu les met en fuite : les uns gagnent la montagne, les autres se réfugient dans les tentes, l'un d'eux est légèrement entaillé dans le dos. J'ai mille peines à retenir Ménas, qui n'avait pas suivi l'affaire et qui nous croyait en danger. Je calme les deux fidèles. Les femmes et les vieux interviennent. Un grand-père qui marche courbé sur un bâton morigène les gens de sa tribu, leur reproche d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité, et ordonne qu'on donne deux chevaux. Il s'efforce d'excuser la conduite de ces « fous », comme il les appelle. Il donne sa parole que l'on nous conduira les chevaux à Baïssounne. Je lui fais un cadeau, et tout rentre dans l'ordre. Rachmed roule son turban, l'autre rengaine son kindjial, et nous poursuivons la route au bord d'un ruisseau d'eau salée.


Rachmed.

Je reproche à Ménas de s'être servi de son arme sans que je le lui aie permis.

« De loin, dit-il, je ne voyais pas bien; je croyais qu'ils t'avaient frappé, et je suis accouru pour te défendre. Tu sais la coutume, quand on tire son kindjial, c'est une honte de le remettre au fourreau sans s'en être servi. Je croyais qu'ils t'avaient frappé. »

La vallée est semée de blocs tombés des hauteurs qui la forment; ces éboulis sont de fraîche date; il s'en produit avec un grand fracas tandis que nous passons. Le lit de la rivière finira par être obstrué; on dirait qu'une force cachée s'acharne à niveler ce coin de la terre, qu'un des génies de la montagne a juré de réduire en poudre la pierre.

Encore quelques siècles, et les couches colossales de calcaires grisâtres

alternant avec des marbres blancs que Pépin compare à des tranches de jambon, seront émiettées. Elles ne menaceront plus le passant que leurs crevasses inquiètent, et les plaques immenses et grises tachetées du velours vert des lichens deviendront le sable très fin et très humble du ruisseau salé qu'aujourd'hui elles regardent de haut.

Quand finit la couche, les plaques sont inclinées et semblent arc-bouter la masse de la montagne.

Nous nous dirigeons vers le nord-nord-ouest. A droite, à gauche, des gorges apparaissent sillonnées de très minces filets d'eau salée. Plus d'un est épuisé déjà, ne laissant comme vestiges de son passage et preuve de son existence éphémère que quelques petites mares dans les creux de son lit : d'innombrables perdrix grises y viennent boire. Elles sont très bonnes à manger rôties.

Les sentiers sont escarpés. A la nuit, Ménas et moi, qui formons l'arrière-garde, trouvons Seïd chassant devant lui le cheval de Ménas. C'est un poulain turcoman auquel son maître tient comme à la prunelle de ses yeux, et qu'il appelle du nom russe de « Maltchik » (petit garçon). Seïd explique que le cheval ne peut plus marcher; en effet, il se traîne avec peine, il est couvert de sueur, la queue baissée, les oreilles abattues, l'œil morne et chassieux. Au moment où nous nous préparons à continuer la route, après avoir pris des nouvelles du malade, Maltchik s'abat, il est étendu les membres raides, haletant. Ménas se désespère. « Il va mourir, il va mourir! Il vaudrait mieux que je meure moi-même. »

Je m'efforce de le consoler : « Ton cheval n'est pas aussi dangereusement malade que tu le crois; il est jeune, il reviendra à la santé. Et s'il meurt, je t'en achèterai un autre. Ce n'est qu'un cheval. » Vous voyez ce qu'on peut dire en pareille circonstance.

En bas du sentier, à quelque cent mètres, on aperçoit les feux d'un aoul, des silhouettes passent devant les flambées en plein air; il nous arrive des bruits de voix; les chiens, qui nous ont devinés sans doute, hurlent. Seïd hèle l'aksakal au nom du toura de Baïssoune sur le territoire de qui nous nous trouvons. L'aksakal arrive avec trois des siens tenant de longs gourdins, qui sont l'arme favorite de ces gens.

Seïd nous présente, Ménas conte son histoire, il allume une bougie, la met dans une des lanternes vénitiennes qui ne le quittent jamais. Le vieux regarde, il hoche la tête : Ménas suit ses moindres gestes avec anxiété et lui demande son avis.

« Le cheval est très malade, mais mes ancêtres m'ont transmis le moyen de le guérir, je vais réciter la prière. »

Il enlève la couverture du cheval, qu'on a dressé sur ses pieds, il lui tire la queue, lui pince les naseaux, puis, ôtant son turban, tandis qu'il marmotte une prière que Ménas ânonne en même temps, il frotte le dos et la croupe du malade. Et lorsque le musulman met enfin la main à la barbe en s'écriant : Allah Okbar! (Allah est grand) le chrétien l'imite et s'écrie aussi : « Allah Okbar! » C'est que Ménas, bien qu'Arménien et chrétien, a été élevé en Orient au milieu des musulmans, et qu'il a leurs mœurs, leur tournure d'esprit, et une bonne part de leurs superstitions, sinon leurs croyances.



Ménas et son cheval.

On fouette Maltchik afin de le faire avancer, mais il ne bouge non plus qu'une borne. On savonne le cheval avec de l'eau qu'on a apportée de l'aoul, mais le lavement ne lui produit pas d'effet. Il tombe de nouveau sur le flanc et souffle. Avec sa longue barbe, sa maigreur ascétique, sa peau de mouton, sa calotte crasseuse, le vieillard, à la lueur de la lanterne, ressemble véritablement à un sorcier. Il doit inspirer une grande confiance à Ménas. Aussi, lorsque soudain il lui dit :

« Combien donnerais-tu pour voir ton cheval guéri ?

— Ce que tu voudras, répond-il.

— Donne-moi cinq soum (roubles). »

Je veux empêcher cette bévue. J'engage Ménas à ne pas croire les billevesées de cet incantateur de rencontre. Je le plaisante. Mais rien ne

l'arrête. Il délie sa bourse et me supplie de le laisser faire. Il donne les cinq roubles, et voici ce que le vieux lui ordonne en étendant le doigt :

« Tu vas te déshabiller, te mettre nu comme une couleuvre, tu prendras ton cheval par la queue, tu le frapperas trois fois du pied au derrière, et moi, je réciterai entre temps une prière que m'a enseignée mon grand-père, et que seul parmi tous les Koungrads je connais. »

Je fais remarquer que nous sommes en novembre, que tout ce prétendu



Baïssounne.

sortilège n'a pas le sens commun, que son cheval n'y gagnera rien, et que Ménas risque une fluxion de poitrine. L'entêté ne veut rien entendre.

« J'aime mieux mourir que mon cheval; je t'en prie, éloigne-toi! Laisse-moi faire tout ce qu'ils diront.

— Pourquoi t'obstines-tu? Pourquoi ne pas me croire?

— Quand tout est désespéré et qu'on a déjà écouté les conseils des gens intelligents, il est bon de tenir compte de l'avis d'un imbécile, ne serait-ce qu'une fois. »

Et il se lamente.

Là-dessus, il ne me reste qu'à m'en aller. Je demande un Ousbeg qui me montrera la route, car la nuit est noire, et je laisse le pauvre diable à la discrétion du magicien. Après avoir traversé des ruisseaux, des canaux qui

indiquent une vallée assez large, et rencontré divers kichlaks dont les chiens nous saluent de leurs aboiements, j'arrive gelé à Dachtighaz (plaine aux oies). Nous y passons la nuit sous la tente.

Ménas rentre à quatre heures du matin. Son cheval va mieux, et il me conte en riant qu'il s'est déshabillé, mais pas complètement, le vieux ayant eu la condescendance de lui permettre de conserver son pantalon de cuir (tchalvar).

Le 24 novembre, nous arrivons par des collines à Baïssounne, qui s'allonge du nord au sud, pittoresquement étagé sur un plateau et les pentes douces des montagnes : elles font à gauche de la route un véritable chaos.

25 novembre.

Nous avons la visite du chef de police du toura, un fort bel homme, luxueusement vêtu, la hache d'acier à la ceinture, qui nous demande avec une infinité de salamalecs des nouvelles de notre santé et à quelle heure nous désirons voir celui qui a manqué être émir de Bokhara. Telle est la coutume, et nous nous y conformons. Le kourbache nous conseille de choisir une heure de l'après-midi, et, à l'heure dite, il vient nous chercher afin de nous introduire. Il nous précède, un long bâton à la main. Nous sommes descendus de cheval à l'entrée de la forteresse, avant le corps de garde ; ainsi le veut l'étiquette, qui est très sévèrement observée.

Le palais n'a pas le grand air de celui de Hissar, il n'a rien de pittoresque : des masures les unes à côté des autres et entourées d'un mur délabré ; tout cela a piètre apparence.

Sous le premier portail sont rangés des hommes brillamment vêtus et a mine longue. L'un d'eux parle à voix basse au kourbache, qui nous prie d'attendre. Personne n'a l'air gai ici. Notre introducteur, qui a disparu par un couloir, revient ; il paraît inquiet, émotionné. Est-ce que son maître serait de mauvaise humeur ?

Nous traversons un long couloir. Une porte à droite mène dans une grande cour, la cour d'honneur, paraît-il. Nouvelle halte. On nous prie d'attendre un instant. Que de précautions ! J'interroge Rachmed du regard.

« Je crois, dit-il, qu'il n'ose pas vous laisser pénétrer dans la cour d'honneur avant de s'être assuré que le toura est prêt à nous recevoir. »

L'homme au bâton et à la hache revient :

« Passez », dit-il en se courbant jusqu'à terre. Nous entrons dans la salle, où le maître de céans, simplement mis, se tient debout devant quelques

fidèles. Il nous serre la main, nous montre d'un geste les tabourets, et s'assied. Nous nous asseyons.

Rachmed sert d'interprète.



Derviche. (D'après une aquarelle.)

Nous lui demandons des nouvelles de sa santé. Il répond brièvement qu'elle est bonne, nous en répondons autant à ses questions.

Il se tait. Je vais m'efforcer de lui délier la langue. Je lui explique le but de notre voyage, je lui dis d'où nous venons, où nous voulons aller, etc.

Il répond par des inclinaisons de tête, sans desserrer les lèvres, avec une face impassible.

Tandis que Rachmed traduit mes paroles en un langage fleuri, j'examine mon interlocuteur.

Il est de taille élevée, « en bon point » ; sa barbe, très noire, n'est pas fournie; il a le nez crochu, les yeux assez grands comparés à ceux d'un Kirghiz, relevés aux coins et très noirs, très brillants, très mobiles; la tête est banale, une tête d'Ousbeg aux pommettes saillantes, un peu « empâtée ».

Quel lugubre personnage! Il est jaune, exsangue. Sa main est sans caractère, courte, épaisse, correcte, blanche, main d'une forte race oisive depuis longtemps. N'étaient ses yeux, on le prendrait pour une figure de cire.

Il a le regard anxieux d'un homme menacé de malheur, et triste comme s'il était affligé d'une perte récente : il porte le deuil du trône, et ses regrets se comprennent. Nous prenons congé après quelques minutes de conversation, de monologue, veux-je dire. Il pose pourtant une question au moment où nous nous levons : il demande depuis combien de temps nous avons quitté notre pays. C'est tout. Nous serrons cette main qui faillit être royale, et nous nous retirons.

Le kourbache qui nous rejoint à la porte nous dit avoir été chargé par son maître de nous dire que « Baïssounne ne lui appartenait pas, mais aux Russes, et que nous pourrions y faire ce que bon nous semblerait ».

Dès que nous sommes seuls, Rachmed porte les mains à sa figure, ce qui signifie qu'il a une forte envie de rire. Il rit, puis, songeant à la situation difficile du toura :

« On comprend qu'il ne soit pas gai, dit-il. As-tu remarqué comme il regarde? On dirait un bœuf chassé d'un gras pâturage par un autre bœuf. Il s'est sauvé au milieu d'un aoul, des gens l'entourent le bâton levé, et il roule des yeux effrayés. »

Le bazar de Baïssounne est très animé. Il est le rendez-vous des Ousbegs qui y viennent vendre de l'orge et du bétail. Nous ne voyons que des marchandises russes. Les échoppes sont loin d'être luxueuses, et la potence seule est en bon état.

Dans les cours des maisons, des tentes de feutre sont dressées. Car Baïssounne, que ses cinq ou six mille habitants pourraient faire considérer comme une ville, n'est qu'une façon de grand kichlak dont les habitants ont conservé les habitudes de l'aoul. A chaque pas, on rencontre des vaches, des ânes; on voit du bétail dans des prés, des tas de foin sur les toits, des huttes de claies, des jardins où les vignes sont couchées. Sur la grande

place, au delà de la rivière ravinée de Basrikoum, au lit étroit et caillouteux, des cavaliers courent la chèvre, et du haut des toits les femmes regardent, la main sur les yeux, cambrées, le ventre en avant, les seins soulevant la longue robe sombre. Le bétail erre à travers le cimetière. C'est bien un gros kichlak (campement d'hiver).

De Baïssoune, nous allons à Derbend, par une route pittoresque et sauvage, à travers un désert de montagnes. Derbend est assez bien situé dans un bas-fond, au bord d'un ruisseau, à la confluence de plusieurs vallées. C'est un coin du monde fort tranquille et qui conviendrait à l'installation



Derbend.

d'une Trappe. Les habitants des trois ou quatre hameaux épars comptant une cinquantaine de tentes, se disent Tchagataï et parlent tadjik :

« Ce sont des Ietiuruk », nous dit un Ousbeg avec mépris.

« Des gens de sept sortes » : tel est le sobriquet par lequel on désigne ceux qui ont une généalogie fort mélangée. En Asie centrale, les gens de sang turc méprisent ceux qui ont « perdu leur race ».

De Derbend, remontant vers le nord-nord-ouest, puis nous dirigeant vers le nord-ouest, nous gagnons par la célèbre passe du Tchaktchak, d'abord Karakaval, posé au fond d'un vrai puits, puis Kalta Minor. Toute cette région de montagnes est désolée; par places, on trouve des kichlaks d'Ousbegs Koungrads au fond des vallées.

De Kalta Minor, nous allons à Gouzar, que nous avons déjà visité dans notre précédent voyage, et de là à Tchiraktchi par Karabag.

Partout on nous questionne au sujet du chemin de fer, on nous parle de

la guerre prochaine. Les esprits sont inquiets. A Tchiraktchi, nous ne trouvons plus dans la forteresse le touradjane, frère de l'émir, qui l'habitait autrefois. On nous conte qu'il est devenu fou furieux, et qu'on a dû l'emmener à Bokhara, où son frère l'a fait enfermer. On le surveille avec soin.

D'autres disent qu'il avait pris le parti du toura de Hissar, car il était entouré d'ambitieux mécontents qui exerçaient sur lui une influence pernicieuse. C'est pour le réduire à la raison qu'on l'a fait venir à Bokhara en



De Karakaval à Gouzar. (D'après une aquarelle.)

l'attirant par des promesses, et c'est pour réparer le mal causé par cette tête faible que l'on a envoyé à Tchiraktchi le beg énergique qui nous reçoit.

C'est un grand vieillard silencieux, à barbe blanche, vêtu d'une riche fourrure de Karakoul, qu'on voit sans cesse circuler dans la maison. Il passe pour très riche et très avare. Il surveille les ouvriers occupés à restaurer le castel, qu'il a trouvé en mauvais état. On relève les murs tombés, on condamne toutes les issues donnant sur la rivière d'Ak-Sou, qui traine ses eaux basses au pied de la falaise et enlace de ses bras maigres les ilots de grève. Par les fenêtres, on découvrait un joli paysage; mais le vieux beg

n'en a cure. Que lui importent les rizières, les tentes dans la steppe, la cime blanche du Hazret-Sultan, le géant de la chaîne des montagnes où les Ousbegs engraissent leurs juments dans les prairies vertes? Peu lui importent les hérons majestueux, s'ennuyant sur une patte au bord de l'eau, le beuglement des bœufs qu'on mène s'abreuver, les chameaux à la file sonnant leurs clochettes et qui hurlent de fureur parce qu'on ne les laisse pas boire en passant le gué; le vieux beg ne veut pas entendre ces bruits, et l'on mure les fenêtres.

Il se plaît à questionner les voyageurs; il aime à examiner les marchandises des commerçants de passage, et il ne déteste pas qu'on lui en offre des échantillons. Il aime à remplir ses coffres. On le dit très dur, et l'on n'est pas gai autour de lui.



Djame.

Son maître l'a envoyé mettre de l'ordre dans les finances et l'administration; il lui a recommandé de châtier sévèrement les moindres velléités de rébellion. Sans perdre de temps, le vieux beg a ordonné de jeter en prison les coupables. Il aurait fait exécuter immédiatement les plus compromis: nous apercevons par une porte entr'ouverte quatre grands personnages accroupis que des hommes gardent à vue, la lance à la main. Ce sont des dignitaires, des amlakdars, des mirakhors accusés de malversations.

Durant le jour, on se contente d'enchaîner les pieds des prisonniers; la nuit, on leur rive la jambe à une poutre. Leurs familles les nourrissent.

Rachmed a vu l'un d'eux à Samarcande ; il le questionne, mais l'autre n'ose parler devant les gardiens.

Le prisonnier pense qu'on les tuera tous ; il est résigné : ses compagnons attendent comme lui tranquillement l'avenir. Mais on ne les exécutera pas publiquement, on les conduira à Bokhara et on les fera disparaître. Leur mort sera tenue secrète.

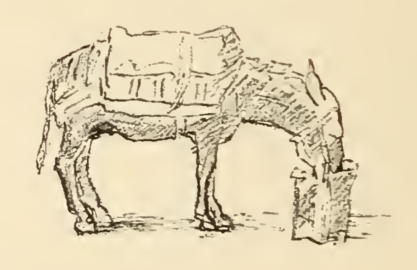
Nous demandons au terrible justicier ce que sont ces gens qu'il a emprisonnés.

« Des méchants, répond-il; il y en avait beaucoup d'autres dans ce pays; mais quand je suis arrivé, ils ont pris la fuite et se sont réfugiés sur le territoire des Russes, qui auraient bien fait de les arrêter et de nous les rendre.

— Qu'en auriez-vous fait ?

— Nous les aurions punis comme ils le méritent, et de longtemps on ne les aurait imités. »

De Tchiraktchi nous avons gagné Djame par la steppe mamelonnée, le long des montagnes du Samarcand-Tau, et le 9 décembre, nous étions à Samarcande. Nous rentrions dépités de notre insuccès, mais pas complètement découragés, et nous nous disions que peut-être les circonstances nous favoriseraient. Enfin, nous avions conservé de l'espoir, un espoir vague, mal défini, mais qui devait suffire à nous donner la patience de ne pas « abandonner notre affût », et de guetter toujours, l'oreille tendue, l'occasion.





CIMETIÈRE D'AFROSIABE, A SAMARCANDE.

CHAPITRE X

LE PAMIR.

Le général Karalkoff. — Projet de traverser le Pamir. — Partons pour Marguilane ! — Personne ne nous encourage. — Choix d'une passe. — Précautions contre le froid. — Le campement, la lumière, la bougie. — Le feu, et vite ! — La nourriture, l'intendance. — Batterie de cuisine. — Pharmacie. — Les cadeaux. — Les armes. — La monnaie en nature, etc. — Préparatifs minutieux. — Craintes. — Passes fermées. — Comment nous préparons le passage du Taldik. — Espoir.

Voilà décembre, nous sommes rentrés à Samarcande. Nous mettons en ordre nos collections, nous emballons, emballons, et nous écrivons le plus possible de lettres. Nous sommes mécontents et indécis. Vous savez qu'on ne renonce pas d'un seul coup au projet qui vous a occupé des années. Les échecs, dans ce cas, exaspèrent les désirs au lieu de les éteindre, et l'on a beau être sur une mer démontée, avoir constaté que la barque va sombrer sûrement, on ne perd pas l'espoir et l'on se dit : Qui sait ? le vent va s'apaiser, le ciel sourire, et une brise caressante nous conduire doucement au port.

Donc, nous sommes à Samarcande à regarder tantôt vers la France,

tantôt vers les Indes, et nous maudissons les circonstances, lorsque nous apprenons la venue du général Karalkoff, le même qui a donné si souvent à notre pays des preuves de sympathie, le même qui, dans notre précédent voyage, ne nous a pas ménagé son aide ni son amitié. Cette nouvelle est pour nous comme une lueur à un sombre horizon. Nous nous disons qu' « il va y avoir du nouveau ». Le général Karalkoff est un des hommes qui connaissent le mieux l'Asie centrale, c'est un général, un administrateur, un homme à vastes idées : nous souhaitons à notre pays d'avoir de tels serviteurs, et nous l'envions à la Russie. Nous ne le rencontrerons pas sans qu'il en résulte une modification de nos plans. Il nous dira ce qu'il pense des autres routes menant à l'Inde.

Nous le voyons, nous nous entretenons longuement du Pamir, de la Kachgarie, des récents voyages exécutés dans ces régions, et, finalement, le général nous dit :

« Pourquoi n'essayeriez-vous pas de pénétrer aux Indes par la Kachgarie et même par le Pamir ? On n'a jamais tenté de l'explorer en hiver, on considère l'entreprise comme impossible, mais, qui sait ? on pourrait peut-être essayer. »

Ces paroles étaient la brise après laquelle je vous disais soupirer tout à l'heure, juste ce qu'il fallait pour rallumer le feu couvant sous la cendre. Et nous voilà consultant les cartes, questionnant les chasseurs, les indigènes, lisant les récits de voyage de Forsith, de Poutiata, d'Ivanoff, de Regel, etc., et bientôt nous décidons d'aller à Marguilane, où nous pourrons plus facilement recueillir des renseignements, préparer notre voyage avec le concours du général Karalkoff, qui nous offre l'hospitalité, et, le cas échéant, partir soit pour la Kachgarie, soit pour le Pamir. Nous n'hésitons pas quant à la première route : les renseignements des caravaniers sont précis ; on peut la suivre en hiver, on peut aller à Ladak par le Terek-Davan, Kachgar, Yarkand, Kargalik et les passes de Karakoroum. Ce sera un pis aller, dans le cas où le Pamir serait totalement impraticable. Car nous n'avons que des données bien vagues concernant l'hiver du « toit du monde ».

Lorsque nous parlons de notre intention de le traverser en février ou mars, on sourit, on pousse des ho ! ho ! les connaissances nous regardent avec stupéfaction, nous donnent à entendre que nous sommes fous et nous engagent à renoncer à ce projet ; au fond, personne ne nous prend au sérieux quand nous parlons du Pamir. Nous-mêmes ne sommes pas bien décidés, et nous n'opposons pas de raisonnements ni d'arguments aux objections qu'on nous fait. C'est à Marguilane que cette question sera tranchée. Partons.



SAMARCANDE, VUE DE LA FORTERESSE.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

Nous expédions à l'avance Rachmed et quelques hommes avec nos bagages et nos chevaux : la route étant mauvaise, il lui faudra environ vingt-cinq jours pour arriver à Marguilane. Nos affaires réglées, nous disons au revoir à nos amis, et le 14 janvier, notre vieille connaissance Barchefski nous fait la conduite jusqu'au Zerafchane ; on s'embrasse, nous traversons le « Rouleur d'or » qui roule moins d'eau en ce moment qu'en été, et nous filons sur Djizak en traîneau, et par Zaamin, Oura-Tepe, etc., par les sept villes qu'Alexandre prit d'assaut, nous arrivons à Khodjend. cette ville est posée sur le Sir-Darya, que l'illustre conquérant traversa sans doute à peu près à l'endroit où les Russes ont construit un pont. Cette fois, nous nous contentons d'une promenade sur les bords du fleuve, et nous partons pour Kastakos en voiture.

Kastakos est au milieu d'une steppe aride, exposée à des vents d'est assez réguliers. Le Sir-Darya charrie des glaces dont le défilé est d'une monotonie désespérante. Pourtant ce mouvement au milieu de l'immobilité de la plaine parait gai. Nous revoyons Kokhand avec son vaste bazar et ses innombrables goitreux. Un matin, nous apercevons les casernes du Marguilane russe, puis l'église sur la grande place, et nous descendons chez le général Karalkoff, que nous trouvons indisposé, mais toujours affable.

Le gouverneur du Ferganah qui habite Marguilane, la capitale de la province, est aussi une de nos anciennes connaissances, et son appui ne nous a pas fait défaut. Nous le remercions bien sincèrement : le général Ivanoff est maintenant gouverneur du Semiretché.

A Marguilane, nous ne sommes pas encore au pied du mur, mais nous n'en sommes pas loin.

Par un temps clair, nous apercevons distinctement la chaîne de l'Alaï depuis ses contreforts les plus bas jusqu'à ses cimes ; parfois, la région élevée de la chaîne disparait, et nous sommes inquiets : c'est que la neige tombe. Quand l'horizon est dégagé de brume, les montagnes nous apparaissent plus blanches. A tout propos, nous sortons de la ville, afin de « prendre de leurs nouvelles ». Si les passes de l'Alaï étaient tout à fait impraticables, il faudrait renoncer à notre projet de traverser le Pamir.

Car, j'oubliais de vous le dire, tous renseignements pris, nous sommes décidés à tenter l'aventure. Nous avons trouvé deux personnes qui sont d'avis que nous réussirons sans doute, le général Karalkoff et le capitaine Grombtchefski, un jeune officier très entreprenant qui a voyagé dans le nord du Pamir, en été. D'après le capitaine et les chefs kirghiz que nous questionnons, il y aurait, sur le plateau de l'Alaï, qui précède celui du Pamir, très peu de neige ; la passe de Kizil-Art située au delà serait toujours libre,

et nous atteindrions sans difficultés le « toit du monde ». Une fois sur le toit, les difficultés seraient peu considérables, la neige devant y être peu profonde. Plus loin, on ne sait pas ; on pense que nous pourrions nous diriger droit sur le Kandjout, et de là gagner les Indes. D'après les khans kirghiz, les obstacles sont au commencement du voyage et pas à la fin. L'important, disent-ils, est de franchir les passes de l'Alaï et d'emporter des provisions pour un mois environ.

Selon les personnes opposées à notre voyage et qui raisonnent d'après leur expérience du Pamir ou ce qu'elles en ont entendu dire, non seulement nous ne pourrons franchir l'Alaï, mais nous y resterons sous la neige des



Porteurs de lait à Khodjend.

avalanches ; quant au plateau de l'Alaï, il est certainement encombré de neige, et sur le Pamir c'est la même chose. A en croire la grande majorité des pessimistes, nous courons à une mort certaine.

Le froid, dit-on, nous enlèvera toute énergie, et l'altitude considérable, en raréfiant l'air, nous mettra dans l'impossibilité de faire le moindre effort musculaire ; puis, les vents constants et terribles là-haut soulèvent des tempêtes de neige épouvantables, etc... Telles sont quelques-unes des raisons qu'on nous donne de renoncer à l'entreprise.

Mais il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que le Pamir est à peu près complètement inhabité, et nous sommes sûrs de n'y pas trouver en nombre les Kara-Kirghiz pillards, qui nous barreraient la route dans la belle saison. Si la région n'est pas libre de neiges, elle le sera d'hommes durant une bonne partie du chemin, grâce à l'hiver.

Nous avons trois chemins pour aborder le Pamir : la passe de Tengiz-Beï,

au sud-est de Marguilane ; le Terek-Davan, à l'est d'Osch; le Taldik, au sud d'Osch.

La seule route suivie en ce moment par les caravanes passe par le Terek-Davan. Nous ne la prendrons point, elle est la plus longue des trois : une fois arrivés à Irkestane, poste russe situé sur la frontière chinoise, il nous faudrait en quelque sorte revenir sur nos pas vers l'ouest par la vallée de l'Alaï, jusqu'au moment où nous prendrions à gauche au sud par le Kizil-Art. Avant le Kizil-Art, nous aurions une passe à quelques journées d'Irkestane,



Bord de la rivière à Marguilane. (D'après une aquarelle.)

celle de Touyoun-Mouroun : elle peut être obstruée par les neiges; personne ne nous aiderait à la franchir, et nous aurions une chance d'échec de plus. D'autre part, les Chinois pourraient être prévenus rapidement grâce à leur poste à cheval qui porte au chef de Kachgar les nouvelles intéressantes de la frontière. Ils enverraient des soldats pour nous barrer la route dès que nous serions sur leur territoire au delà du lac Kara-Koul.

Donc, par le Terek-Davan, nous dépenserions plus de temps, plus d'argent, et nous courrions le risque d'être arrêtés par les aimables guerriers de ce coin du Céleste Empire ou par le printemps, qui est très à craindre sur le Pamir. Il faut choisir une autre route.

La passe de Tengiz-Beï n'est pas éloignée de Marguilane, on l'aperçoit des abords de la ville; elle est, dit-on, toujours praticable, mais elle mène au

désert de l'Alaï, qu'il faudrait suivre durant huit jours au moins avec des bêtes de somme. Or, nous devons prendre avec nous bois, fourrage, orge, vivres, etc., et du moment que la route est plus longue, le nombre des bêtes doit être plus considérable et celui des hommes également. On « tourne dans un cercle vicieux », parce qu'un plus gros chiffre d'étapes entraîne une plus grande quantité de provisions; pour les porter, il faut plus de chevaux; pour les conduire, plus d'hommes; pour porter la nourriture des hommes et des chevaux, plus de chevaux, et ainsi de suite. Ce serait une grande dépense. En admettant que nos moyens nous permettent d'organiser convenablement une telle caravane, la route étant plus longue, nous arriverons au pied du Kizil-Art déjà fatigués, au moment où la force sera plus que jamais nécessaire. Or, il importe avant tout que ceux qui doivent aller jusqu'au bout de l'entreprise ménagent soigneusement leur énergie, et je parle aussi bien des bêtes que des hommes.

Il faut donc que notre base d'opération soit portée le plus loin possible, c'est-à-dire que nous suivions la route la plus courte et telle que nous ayons l'assurance de trouver chez les indigènes une aide que nous utiliserons le plus longtemps possible à nous soulager. Et aux environs de la passe de Tengiz-Beï, on ne rencontre que peu de Kirghiz ayant fort mauvaise réputation, et qui fuiront à notre approche ou chemin faisant; en outre, ils sont très pauvres et ne pourraient nous fournir les quarante bêtes de somme qui nous seraient nécessaires. Ne parlons donc plus de la passe de Tengiz-Beï.

Reste le Taldik : on le dit plus difficile, mais il est presque en face de la passe du Kizil-Art, la deuxième porte du Pamir, et au pied du Taldik, — au nord, bien entendu, — les Kara-Kirghiz de l'Alaï ont de nombreux campements d'hiver. Deux des principaux khans de ces tribus sont venus rendre visite au gouverneur. Nous les avons vus, ils affirment pouvoir nous procurer autant d'hommes et de chevaux qu'il sera besoin, et l'un d'eux, Kamtchi-Beg, qui habite Goultcha, nous affirme que dans le Taldik la neige n'est pas profonde en ce moment. Il ajoute, ce que nous savions, qu'une fois le Kara-Koul passé, nous pourrons suivre les rivières et traverser les lacs sur la glace. Tous deux nous conseillent d'éviter un certain Nazar-Sahib, pillard du Pamir, qui ne manquera pas de prévenir les Afghans dans le cas où il craindra de nous attaquer. Il faudra aussi ne pas donner l'éveil au poste chinois qui hiverne peut-être dans les environs du Rang-Koul, ni au poste afghan chargé de garder le chemin du Wakhan, qui se tient en été dans la vallée de l'Ak-Sou (Oxus). Nous n'oublierons aucune de ces recommandations.

C'est affaire bien décidée, nous passerons par le Taldik. Faisons nos préparatifs.

D'abord, nous vendons nos chevaux, bien que nous soyons sûrs de l'excellence de leurs jambes. Nous les remplacerons par des chevaux de



Femme du Ferganah. (D'après une aquarelle.)

l'Alaï, élevés dans la montagne et accoutumés aux hivers rigoureux : la neige leur sera familière, les sentiers les plus escarpés ne les étonneront point, on les nourrira facilement. L'Alaï leur aura donné un avant-goût du Pamir en quelque sorte. Nous les achèterons à Osch, où on nous les amènera des aouls voisins. D'Osch au Taldik, nous verrons quels sont ceux dont la vigueur

laisse à désirer, et nous pourrons les échanger au dernier moment ou les remplacer.

Ensuite, nous nous armons contre le froid et la faim. A Margnilane, nous achèterons les objets « civilisés », et ceux que nous ne trouverons pas dans les magasins, nous les demanderons à Tachkent, où nous avons le plus dévoué des amis, M. Müller, un Français comme nous en voudrions voir beaucoup à l'étranger. Ils donnent la meilleure idée de notre pays.

Certaines parties du Pamir sont inhabitables, par suite de l'excessive froidure, et le combustible manque. Nous aurons une température sibérienne, polaire : en Sibérie, on chausse des bottes de feutre par-dessus les souliers; nous en faisons faire en feutre double, garnies de semelles de cuir; les coutures sont consolidées par des bandes de peau; dans le feutre souple et léger de Kachgar on nous taille des bas immenses couvrant la cuisse : un pantalon ouaté à la mode kirghiz, par-dessus lequel on passera un tchalvar (pantalon de cuir), préserve en outre les jambes. Autour des pieds, on entortillera des bandes de laine. Certaines personnes nous conseillent le papier : de vieux journaux.

Pour le haut du corps, deux pelisses, dont une en mouton de Kachgar à poils très longs, ajustée comme le « bechmet » des indigènes. Pour la tête, un bonnet de peau de mouton couvrant les oreilles, et dessus un « malakaï », sorte de pèlerine en peau de mouton descendant par derrière sur les épaules et qu'on peut fermer devant de manière à couvrir totalement le visage, sauf les yeux, qui « regardent » à travers les poils.

Les mains ont, en guise de gants, les longues manches, serrées à l'extrémité, de la pelisse très ample tombant jusque sur les talons et qui s'appelle « touloup ». Si nous avons froid dans cet accoutrement, c'est qu'il fera... très froid.

Pour la nuit, nous avons en outre d'épaisses couvertures ouatées du pays, et une couverture de laine très serrée d'Europe contre le vent, et des peaux comme matelas sur le feutre qui servira de parquet.

Notre maison sera notre tente-abri double, qui nous sert depuis le commencement du voyage; on peut y dormir cinq... à la rigueur. Trois personnes y sont relativement à l'aise. Pour cette tente, nous ferons faire des piquets en fer et en bois. Rachmed et Ménas ne veulent point de tente pour eux, ils en organiseront une chaque soir avec les bagages, les feutres, et, en cas de mauvais temps, avec les toiles cirées. Ils sont équipés comme nous. Ils rient, nous rions comme des fous chaque fois qu'on essaye une nouvelle pièce de notre armure, soit que nous chaussions les bottes informes ou que nous enfilions les culottes à fond extravagant.

On pense ensuite à la lumière. Il faut voir clair pour prendre les notes la nuit, et nous décidons de ne pas changer notre système d'éclairage : nous achetons des lanternes du pays que l'on protégera au moyen de boites en bois ; quand elles seront brisées, on les remplacera par des lanternes vénitiennes... de Perse en solide toile huilée. Dans ces lanternes, — il faut mettre quelque chose dans une lanterne, — on mettra de la bougie russe. Elles seront suspendues à la barre de la tente comme des candélabres. Nous ne nous servirons pas d'huile ou de pétrole, ni de lampes : dans une chute, une



Petite fille sarte. (D'après une aquarelle.)

lampe se disloque, un bidon se perce, tandis que la bougie se casse, mais les morceaux sont bons, et on la brûle même sans lanterne, au besoin.

En troisième ligne : les moyens de faire du feu. Là-haut, pas de combustible que des racines, des herbes, du kisiak (fiente du bétail), que l'on trouve seulement par places. A Ak-Basoga, près du Taldik, des genévriers parsèment les pentes ; on en chargera plusieurs chevaux d'une provision qu'on ménagera avec soin. Mais il faut allumer le feu et vite et facilement. Après une pénible étape, les hommes sont fatigués, il leur tarde de voir le feu, de se chauffer, de boire le thé, et sur la neige, par le vent, la tempête, malgré les trous qu'on creuse à grand'peine, il en faudrait, du temps, des essais, avant que la flamme s'élance brillante, réjouissante ! Aussi, outre les bri-

quets, l'amadou, le nombre infini de boîtes d'allumettes, on prendra du pétrole et de l'esprit-de-vin et un « âtre », une plaque de tôle qui sera le foyer chaque jour déplacé, derrière lequel ne chanteront pas les grillons. Sur la plaque on posera le combustible, qu'on arrosera de pétrole ou d'esprit, et avec une allumette cela flambera. Vive le feu, ami des voyageurs!

Et le manger, allez-vous dire, ne vient qu'en quatrième ligne? Il ne vient en aucune ligne, c'est l'affaire capitale dans une expédition : il est aux autres préparatifs comme le soleil aux planètes : c'est l'intendance, la base des opérations stratégiques de longue haleine, c'est le charbon de la machine, les voiles de la goélette, les ailes de l'oiseau; c'est au commencement de l'œuvre l'enthousiasme qui persiste; à la fin, le moral abattu relevé par la digestion. Vous allez me trouver bien matériel. Les idéalistes m'accuseront d'ériger un autel à l'estomac, j'en érige un à la source de l'action. On excusera la franchise d'un homme qui a mené souvent la vie brutale du voyageur, et on lui pardonnera son enthousiasme à l'égard de l' « intendance », car il a plus de cent fois constaté la mauvaise humeur, la maladresse, l'apathie, le découragement involontaires des estomacs délabrés, je veux dire des hommes obligés à la dépense de forces qu'ils ne pouvaient pas réparer. La citerne se vide, lorsqu'on y puise sans la remplir à propos, et l'archet sans colophane joue faux. Pardon!

Aussi, lorsque l'on discute la quantité des vivres, qu'on suppute le nombre des journées de marche et qu'on dit :

« Prenons pour trente jours à une livre par jour. »

Je dis :

« Prenons pour quarante-cinq jours à deux livres. »

Mais les Kirghiz prétendent qu'on mange beaucoup moins sur le Pamir que plus bas...

« Si les provisions nous gênent, nous les jetterons. »

Et partant de ce principe, nous achetons sucre, sel, thé, bonbons, riz, viandes fumées, charcuterie, oies fumées, mouton fumé, poisson fumé de l'Aral et de l'Oural, fromages, conserves, etc., en doublant ou triplant les quantités considérées comme nécessaires.

On répare la batterie de cuisine; en temps ordinaire elle est sommaire, on la réduit au strict nécessaire : deux ou trois marmites de grandeurs diverses, des plateaux qui serviront d'assiettes pour plusieurs personnes; pas de fourchettes, des cuillers en bois, et c'est tout; on prendra chez les Kirghiz quelques écuelles de bois, elles sont légères. Nous ne devons pas perdre de vue, en achetant notre matériel, que nous devons le transporter, et de deux

objets pouvant servir au même usage, nous choisissons le plus léger; s'il est d'une importance capitale, le moins cassable.

Pour lutter contre la neige et contre la glace, nous emportons des pelles, des pioches de tailles diverses, des haches.

La pharmacie n'est pas considérable. Capus, qui en est l'administrateur, la complète, et il comble les vides résultant des étapes précédentes. Grâce à la pharmacie militaire du Ferganah, nous possédons l'indispensable.

Il nous reste encore de menus objets apportés d'Europe pour être dis-



Jeune fille kara-kirghiz.

tribués aux indigènes que nous voulons récompenser de leur bonne volonté ou gagner à notre cause. Mais il en reste peu, et nous achetons à Tachkent un beau winchester nickelé que nous destinons au khan de Kandjout, qui garde le sentier des Indes de l'autre côté du Pamir. Une arme aussi luisante l'adoucira. On le dit cruel, barbare; il est mauvais fils, en tout cas, car il s'est défait récemment de son père. Il l'a fait assassiner. Il faudra nous « mettre bien » avec ce jeune potentat. A Marguilane, on fabrique des bandes d'étoffe de soie à dessins pittoresques et à couleurs chatoyantes qui plaisent aux dames et même aux hommes peu civilisés : nous en faisons une petite provision. Avec des glaces, des bagues, des boucles d'oreilles, toute une pacotille de bijouterie d'or et d'argent, nous avons le moyen de nous montrer aimables. Nous sommes, en effet, décidés à faire preuve de la plus grande politesse et à prodiguer les sourires les plus enga-

geants lorsque nous le jugerons convenable; mais il peut être indispensable de montrer les dents, et des dents aussi aiguës que celles d'un loup. Aussi, nous ne négligeons pas notre arsenal. Partez en voyage décidé à tenir toujours un rameau d'olivier dans une main et un revolver dans votre poche. Vous n'aurez pas parcouru trois kilomètres que le rameau d'olivier aura pris dans votre poche la place du revolver, qui vous servira dorénavant à formuler les compliments de présentation et que vous tirerez là où chez nous on tire ses cartes de visite. Nos semblables sont généralement mal élevés.

Aussi toutes nos armes sont mises en état, notre provision de cartouches est considérable, Ménas et Rachmed aiguisent leurs sabres. Nous nous préparons à la guerre afin d'avoir la paix.

Mais il faudra payer les achats que nous pourrons faire ou les services qu'on nous pourra rendre. Quelle monnaie est préférable? Laquelle a cours? Les sauvages se soucient peu d'une pièce d'argent dont ils ne connaissent pas toujours exactement la valeur et qu'ils n'ont pas l'occasion d'échanger contre des marchandises ou des objets de première nécessité. Ils préfèrent être payés en nature. Nous emportons des khalats du Turkestan, de qualité plus ou moins bonne, nous augmentons un peu la provision de thé et de sucre, un morceau qu'on donne à propos ouvre les cœurs, les Kirghiz en sont friands et ils l'acceptent volontiers dans les échanges : ils demandent quelquefois le thé et toujours le sucre. Nous les payerons aussi avec du sel cristallisé que nous prendrons à Osch; avec de la poudre, du plomb, quoique Rachmed prétende que « jamais on ne doit donner de la poudre à celui qu'on ne connaît pas, parce que l'on risque de donner à un ennemi le moyen de vous tuer ».

A Osch, nous achèterons de la toile de coton fabriquée à Kachgar et ayant sur chaque pièce le cachet de la douane chinoise. C'est la meilleure monnaie. A défaut de toile, les gens de l'Hindou-Kouch et les gens du Pamir et du Wakhan acceptent, paraît-il, volontiers les lingots d'argent appelés iamba, marqués également du cachet chinois. Ils ont la forme d'une calotte de sphère, pèsent une livre, deux livres ou plus; on les taille ainsi qu'on ferait de bâtons de réglisse : à mesure qu'on paye ses dettes, on pèse dans une balance les miettes et les morceaux, et l'on verse la somme due... dans le pan de la robe du créancier. Ils échangent cet argent aux bazars contre des marchandises ou en font des bijoux, ce qui est une façon de placer son argent et d'avoir un livret de caisse d'épargne ou des titres au porteur dans un pays où banques et Bourse sont inconnues. C'est pour cela que dans l'antiquité et au moyen âge on a tant bâti de monuments et de si gran-

dioses, qu'on les a ornés avec profusion, que l'on se couvrait de bijoux, ainsi que font les sauvages à l'occasion : on peut citer ces rois africains qui mettent au cou de leurs femmes des colliers d'une vingtaine de livres, comme on met chez nous de l'argent dans une tirelire. Bref, dans les



Jeune fille kara-kirghiz. (D'après une aquarelle.)

siècles passés, on ne savait très souvent que faire de son argent, et on l'a employé à se parer ou à construire de façon à étonner les contemporains. Mais je reviens à mes moutons.

Et je fais bien, car le Pamir n'est pas franchi, le moment est mal choisi pour disserter, attendu qu'aujourd'hui, 19 février, nous sommes encore à Marghilane, où nous attendions un envoi d'argent que le télégraphe nous

avait annoncé. L'argent est vite touché, et en même temps nous recevons la nouvelle, par un télégramme du chef de district d'Osch, que la neige tombe avec une abondance singulière, et que les passes de l'Alaï sont fermées.

On nous conseille de prendre par Tengiz-Beï, qu'on nous assure être facile à franchir. Mais je ne sais pourquoi, je me défie de cette vallée d'Alaï, qu'il faudrait traverser dans le sens de la longueur. Je veux bien la croire libre de neige lorsqu'il s'agit de la passer en travers, cela fait trop bien notre affaire, car c'est un encouragement à tenter de franchir le Pamir; outre que, si la neige barre la route, il nous reste l'espoir de nous en tirer par un effort surhumain, tandis qu'en long, de Tengiz-Beï au Kizil-Art, c'est sûrement un échec, la neige nous vaincrait. Demain, je partirai donc avec le capitaine Grombtchefski, qui a l'amabilité de m'accompagner, et nous verrons. A Osch, nous aurons des renseignements précis, et je déciderai en conséquence. Au reste, c'est tout décidé, je suis à peu près convaincu en partant qu'il faut passer par le Taldik, si nous voulons réussir. Nos moyens pécuniaires ne nous permettent pas une autre route. Avec de l'argent en quantité suffisante, on peut passer partout, c'est ma conviction. Nous en avons peu. Et l'Allemand dit qu'il faut s'étendre selon sa couverture.

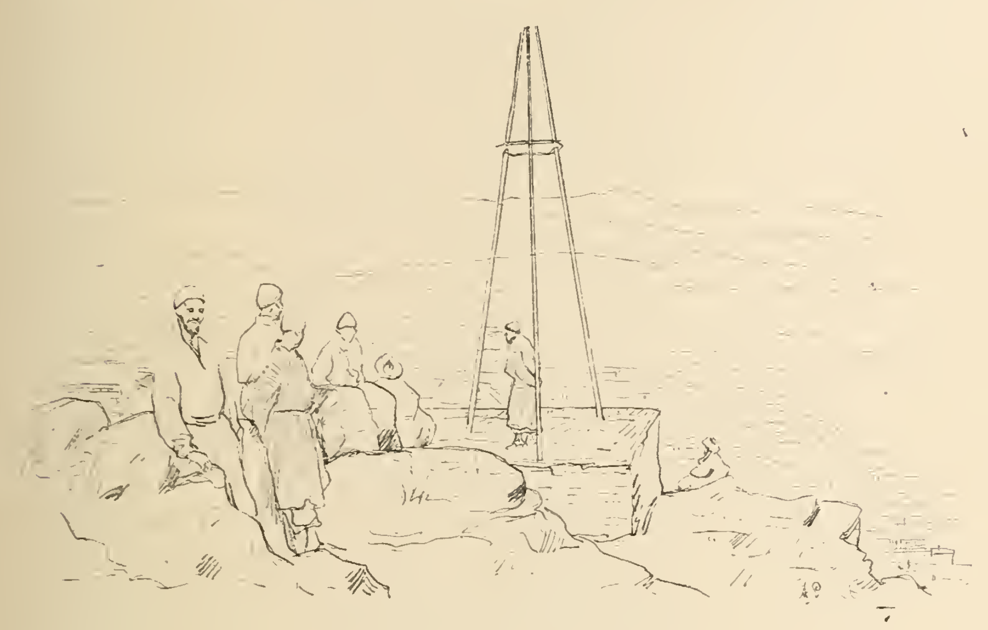
Donc, nous irons à Osch, et s'il y a seulement dix chances sur cent de franchir le Taldik, nous tenterons fortune. L'essentiel est d'arriver au Pamir vite et sans trop de fatigue. Une fois là-haut, nous irons vers le sud sans regarder derrière nous, comme le nageur qui fixe la rive éloignée où il veut atterrir. Il s'agit pour nous de pouvoir se jeter à l'eau, la berge est haute et le saut difficile. Baste! en prenant un élan rapide.

Nous arrivons à Osch en tarantasse. La neige tombe. Nous nous mettons immédiatement à la besogne. Grâce au capitaine Grombtchefski, qui parle le turc couramment et que tous les indigènes connaissent, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Les Kara-Kirghiz de l'Alaï ont pour chefs, qu'ils élisent, quatre frères dont la mère jouit parmi eux d'une grande considération. L'élection de ces chefs est approuvée par les autorités russes, qui les chargent de la répartition et de la perception des impôts. Ils exercent une grande influence sur les gens de leurs tribus et nous seront fort utiles. Ils sont mandés à Osch. On leur a recommandé de nous procurer un guide s'il est possible. Et un matin, voilà que des cavaliers arrivent sur de bons chevaux, ce sont les khans, suivis de leurs serviteurs.

On introduit les khans. Ils sont tous de haute taille, ils ont les yeux petits, la tête ronde sur un cou de taureau enfoncé dans de larges épaules; ils ont des bottes de cuir fauve, des pelisses, le fouet à la main. Ils marchent en se balançant sur des jambes arquées. Des flocons de neige sont pris aux rares

poils de leur barbiche et aux fourrures de leur bonnet; un seul d'entre eux porte turban : Batir-beg, l'aîné, un lettré qui sait lire et écrire couramment et habite Osch. Des Kirghiz parlent mal de lui : des vieux qui sont mécontents lui prêtent des habitudes de Sarte.

Nous leur serrons la main, le capitaine les présente. On apporte des chaises, et ils s'assoient par rang d'âge. Nous tenons divan, tandis que les tasses de thé circulent. Le projet de traverser le Taldik est exposé. Ils écoutent silencieux, la figure impassible. Batir-beg montre son mons-



Osch, vu du trône de Salomon.

trueux voisin, qui a les yeux perdus dans une face rouge taillée dans un bloc et dit :

« Makmoud habite près du Taldik; il a vu des gens qui en venaient, il pourra vous dire si l'on peut passer, malgré la neige jaune (sari-barf) qui tombe tous les jours depuis une semaine. »

Makmoud, d'une taille au-dessus de la moyenne, paraît petit tant il est gros. Il parle avec une voix enrouée et gutturale. Les mots de cette langue turque, énergique et mâle, sortent nets et clairs à travers ses grosses lèvres.

« Il y a beaucoup de neige dans la montagne. Le Taldik est fermé, mais on peut faire un chemin et porter les Toura de l'autre côté. Seulement, il faut le temps de rassembler des hommes et plusieurs jours de travail. Si la neige continue à tomber, nous aurons beaucoup de peine.

— Dis franchement si tu crois la chose possible.

— Je la crois possible. » Il se tourne vers le quatrième de la rangée, le plus jeune, à mine intelligente, leur neveu.

« Mollah-Baïas est de mon avis. Lui sait encore mieux que moi ce qu'on peut faire, il a des tentes au pied même du Taldik, à Ak-Basoga. »

Mollah-Baïas répond : « Je suis de l'avis de Makmoud. Mais nous aurons



Makmoud.

de la peine parce que nous sommes dans la saison de la neige jaune. Il en est tombé et il en tombera encore beaucoup. Je pense qu'on doit essayer. »

Il ne m'en fallait pas davantage pour être le plus joyeux des hommes. Il me semblait qu'on nous ouvrait la porte du Pamir. On pouvait probablement traverser le Taldik. Quelle chance!

Immédiatement nous nous sommes occupés de la vallée de l'Alaï. Nul ne l'a visitée en hiver. Tous pensent qu'il y a de la neige, mais peu. Batirbeg dit que l'on peut questionner le djiguite de son frère aîné Abdoullah-Khan, qui lutta contre Skobeleff et mourut dans le pays de Caboul, où il

s'était réfugié. Sadik, tel est le nom du fidèle serviteur, l'a accompagné à travers le Pamir, le Wakhan, le Badakchane; il connait le chemin du Pamir, où il a fait souvent des barantas dans la bonne saison. C'est un barantachi illustre. Depuis la mort d'Abdoullah-Khan, il vit dans l'aoul du second frère Batir-beg et lui est tout dévoué.

Sadik entre. C'est un homme à la figure tannée, vêtu du bonnet et de la pelisse de peau de mouton traditionnels. Un vrai Kara-Kirghiz; son petit œil est défiant. Il s'agenouille sans mot dire près de Makmoud. On lui demande son avis.



Sadik.

Il n'a pas vu l'Alaï en hiver, mais il présume qu'on pourra le traverser.

« Et la passe de Kizil-Art, qui est au sud-est de Taldik et qui mène au Pamir?

— J'ai entendu dire par des Kirghiz du Pamir qu'elle était toujours libre.

— Et sur le Pamir?

— La neige y est rare, dit-on. »

Si tout cela est vrai, les nouvelles sont excellentes, l'horizon est riant.

« Combien penses-tu qu'il faille de temps pour atteindre un endroit où nous trouverons un peu de broussailles et de l'herbe de l'an passé?

— C'est de Basaï-Goumbaz à la tête de l'Ak-Sou (Oxus) que tu veux parler?

— Oui.

— En douze jours, depuis le pied du Taldik, depuis l'Alaï.

— Et toi, Batir-beg?

— En quinze jours.

— Et toi, Makmoud?

— En vingt jours, car vous avez du bagage, et la saison est mauvaise. »

Le capitaine est d'accord avec Batir-beg, moi avec Makmoud. En mon for intérieur, je pense qu'avec les hasards de la route nous serons un bon mois en chemin avant d'atteindre un village, et peut-être plus longtemps. Les précautions seront prises en conséquence.

« Veux-tu nous montrer la route, Sadik? »

Il s'incline en signe d'acquiescement.

« Jusqu'où connais-tu le chemin?

— Jusqu'au Wakhan. Tu veux passer par le Kandjout. Je ne suis jamais allé

dans ce pays-là. Quand on est arrivé près du Wakhan en venant du soleil levant pendant plusieurs jours, on tourne à gauche vers le midi pour aller au Kandjout.

— As-tu entendu parler des gens de ce pays?

— Je sais qu'ils viennent sur le Pamir, pendant l'été, pour voler des troupeaux et des hommes. »

La séance est levée. Le lendemain, Batir-beg nous apportera la note de ce qu'il nous croit indispensable pour la traversée du Pamir jusqu'à Basaï-Goumbaz. Il fera le calcul pour huit personnes.

En supposant que tout aille très mal, que jusqu'à ce que nous soyons sur le Pamir, au delà du Kizil-Art, nous ayons des difficultés presque insurmontables, plus loin elles seront moindres, je parle de celles qui nous viendront de la neige.

En effet, on nous dit qu'il n'y a pas de neige sur le Pamir. On l'affirme. En mettant les choses au pis, il y en aura peut-être par places, mais jamais assez pour nous arrêter. Sur l'Alaï, on nous dit qu'il y en a « peu », mettons « beaucoup ». Le plus grand effort physique sera nécessaire dans le commencement; il faut donc que nous soyons soulagés au commencement autant que faire se peut.

Batir-beg pense que le passage du Taldik nécessitera l'emploi d'une centaine de piétons et de cavaliers. Nous laisserons faire la besogne difficile à ces gens, et nous les renverrons. Nous viserons à ne point fatiguer ni les hommes ni les chevaux qui doivent faire toute la route. Ceux-là voyageront en sleeping-car jusqu'à l'Alaï. Ceux-là, ce sont Sadik, deux autres Kirghiz qu'il choisira, Ménas, Rachmed et nous autres. Jusqu'au delà du Kizil-Art, à travers l'Alaï, nous emploierons une autre bande d'une quarantaine de Kirghiz avec leurs chevaux qui transporteront nos bagages, de façon que nos chevaux n'ayant que leur individu à transporter, arrivent relativement dispos sur le Pamir. Ils voyageront en première classe jusqu'au Kara-Koul. C'est là que nous renverrons la deuxième bande de Kirghiz et que nous serons abandonnés à nous-mêmes. C'est également à partir du Kara-Koul que nous commencerons à entamer nos provisions, à moins d'imprévu. En réalité, nous partirons de Kara-Koul. Tel est le plan. Pourrons-nous l'exécuter? Allah seul le sait! Sur le terrain, nous verrons. Pour l'instant, il s'agit de prévoir avec la prudence et la pusillanimité la plus grande.

Donc voilà l'avenir. Nous voyagerons en seconde classe d'Osch à Ak-Basoga, en sleeping-car jusqu'à l'Alaï, en deuxième jusqu'au Pamir, et sur le Pamir en troisième, ou peut-être en dix-huitième classe, qui

est celle du convoi funèbre à prix extrêmement réduits. Nous ne savons pas.

En attendant, nous continuons les achats de chevaux, et je télégraphie à mes deux compagnons restés à Marguilane avec Rachmed : « Arrivez dès que tout ce que vous avez à préparer sera prêt. »

Deux jours après, toute notre troupe était réunie chez le colonel Deibner, qui nous offrait une cordiale hospitalité. Rachmed manquait encore ; il vient à grandes journées avec nos bagages. Quand il sera là, tout sera prêt, et nous partirons.

On cuit deux fois d'innombrables petites galettes de pain mélangées de graisse. On fait bouillir de la viande de mouton, on la sale, puis on l'entasse dans des panses de mouton bien nettoyées : elle se conservera longtemps grâce au froid. On ne s'en servira que dans les circonstances difficiles ou lorsqu'on ne pourra faire du feu, soit que le combustible vienne à manquer, ou que le temps presse, ou que la violence de la tempête nous empêche de rien allumer. A Ak-Basoga, nous trouverons des moutons, leur viande sera facile à conserver, elle gèlera : en la tenant à l'ombre, elle ne se gâtera pas.

On prépare de la farine, des galettes sans graisse ; du millet est grillé à l'avance : tantôt on en fera de la bouillie, tantôt on le prendra dans la poche, et chemin faisant on le grignotera, cela donnera de la jambe ; car les étapes seront longues, on ne s'arrête que pour coucher, et à une grande altitude l'homme est sujet aux faiblesses, et il mange peu à la fois, mais souvent. C'est pour cela que le gros Makmoud nous conseille d'ajouter à notre cargaison une soixantaine de livres d'abricots séchés, qu'on suce en chemin quand l'estomac non satisfait le manifeste par des tiraillements. Et puis les Kirghiz aiment beaucoup les abricots séchés, et... nous aussi.

On achète de l'huile, qui remplacera à l'occasion notre graisse de mouton, que nous emploierons en guise de beurre, et qu'on sale à l'avance. Le pain lui-même est un peu plus salé que de coutume, car nous craignons le manque de condiments par-dessus tout : le succès de l'expédition, qui demande un grand effort physique, dépend de l'état des estomacs. De temps à autre on distribuera des bonbons de sucre aux huit hommes de l'armée régulière. Nous ne nous refusons rien.

Les chevaux de bât ont chacun une selle, une couverture en feutre double qui les couvrira de la tête à la croupe durant la nuit et qu'on repliera pendant le jour. Les fers, les clous à ferrer, les marteaux, le racloir, le couteau

à corne, tous les outils de forgeron, les aiguilles à coudre le feutre, les ficelles, tout est empaqueté. On achète encore des cordes russes en chanvre : elles sont beaucoup plus solides que les cordes des indigènes. Nous emportons cependant un lot de cordes de laine et de crin fabriquées par les Kirghiz ; elles sont plus faciles à manier par la gelée, on les coupe plus facilement. Car on les devra couper à chaque instant dans la neige, lorsque les bêtes s'abattent, que les doigts sont gourds et ne peuvent défaire les nœuds. Je ne vous parle pas d'autres menus objets, qui tous ont leur importance. J'ai peur de vous fatiguer par cette nomenclature. Je suis entré dans les détails avec l'intention de montrer à quel point les préparatifs de notre entreprise étaient compliqués et que le voyage a cela de commun avec la guerre, qu'il faut le préparer avec prudence et l'exécuter avec audace.

Aujourd'hui, 5 mars, tout est prêt, sauf l'orge, que Makmoud se charge de nous livrer à Ak-Basoga, au pied du Taldik. Chemin faisant, Sadik s'adjoindra un aide de sa connaissance qui est de la tribu de Makmoud. Le huitième sera un individu ayant habité le Pamir; on le cherche.

Le capitaine Grombtchefski est parti il y a quelques jours pour Marguilane, après nous avoir aidés de son mieux. Nous l'en remercions bien. Le sous-chef de district, le capitaine Glouchanofski, nous accompagnera jusqu'à Ak-Basoga ; sa présence nous facilitera le passage du Taldik en nous assurant le concours efficace des Kara-Kirghiz, qui ne sont pas les plus obéissants des hommes. Nous partirons demain. Nous envoyons un télégramme d'adieu et de remerciement à Tachkent, à notre brave ami Müller et au gouverneur général, aux généraux Ivanoff et Karalkoff, qui nous répondent en nous souhaitant bonne chance et au revoir. Et pourquoi n'aurions-nous pas de chance? Pourquoi ne se reverrait-on pas? Nous sommes bien décidés, et nous irons jusqu'au bout. Nous espérons qu'en France, en cas d'échec, on ne nous jettera pas la pierre, et, si nous réussissons, qu'on ne nous blâmera pas d'avoir osé.

6 mars.

Enfin, nous sommes en selle. Nous ne voyons plus Osch, nous allons entrer dans la montagne, nous sommes bien partis. Nous sommes heureux. On éprouve une sensation bien agréable en touchant à la réalisation d'un projet longtemps couvé. On ressent une joie comparable à celle de la poule qui voit les premiers pas de ses petits : ils marchent donc! Supposez

Tantale saisissant entre ses dents une poire tombée de l'arbre où il l'a vue mûrir, ayant l'eau à la bouche, des journées entières; il ne la tient que par la queue, mais il la tient; il a la joie d'un commencement de possession, mais il craint encore que la poire ne lui échappe. Pourvu que nous la mangions tout entière jusqu'aux... Indes!

Nous longeons les contreforts de l'Alaï jusqu'à Madi, et le passage nous rappelle les environs de Saridjoui : ce sont les mêmes collines nues. Toujours l'Asie centrale.

A Madi, nous nous installons sous la tente. Voici qu'on a repris la vie



Madi.

de campement : les feux, le va-et-vient des gens, les chevaux au piquet.

Le 7 mars, nous étions à Kaplan-Koul, dans un cirque de montagnes, dans un trou. A mesure que nous nous élevons, la neige est plus drue. Le 8 mars, par une passe glissante sur la neige qui fond, nous descendons dans un autre cirque plus large, tout vert, où il fait chaud, où des troupeaux paissent à l'entour du fortin de Goultcha.

A l'est, nous apercevons les ouï (tentes) du gros Makmoud. Il se joindra à notre troupe.

Le fortin est commandé par le capitaine Galberg, qui vit là avec sa femme et ses deux enfants. Il a une charmante famille, et l'isolement ne lui pèse pas.

A Goultcha, Sadik nous présente un certain Abdouraksoul qui nous suivra volontiers. C'est un beau et vigoureux Kara-Kirghiz, de haute taille,

âgé d'une trentaine d'années. Goultcha est le dernier point où nous trouverons des Russes. Nous examinons notre équipement, on vérifie si rien ne manque. Les chevaux se reposent toute la journée du 9 mars. On les gave d'excellent fourrage et d'orge. C'est leur dernière bonne table; nous aussi. profitons encore une fois de l'excellente hospitalité russe chez le capitaine Galberg. On n'oublie pas ces instants-là.

Un Kachgarien, un rôdeur, nous offre ses services, il s'entend à charger les chevaux et veut nous suivre jusqu'au bout du monde, dit Rachmed, à



Goultcha. (D'après une aquarelle.)

qui il plaît beaucoup dès l'abord. En effet, l'engagé volontaire gratte très habilement du dombourak, il chante d'une belle voix et sait conter nombre d'histoires plus belles les unes que les autres. Il a des talents de société. Il est bouillant d'ardeur, cet artiste. C'est un « farceur », ou un homme qui ne se rend pas compte de l'engagement qu'il prend. Nous verrons demain. Une étape suffira pour apprécier son mérite.

10 mars.

Par la pluie et la neige, en suivant une route assez facile, se glissant à travers un paysage nous rappelant l'Ablatoun et le Caucase, nous arrivons à Kizil-Kourgane, qui est une réduction de Goultcha. Son nom lui vient des

pans de murs rougeâtres d'un fortin ruiné que les anciens khans du Ferganah avaient fait construire. Il servait de résidence à un poste de zekketchis (employés de douane) chargés de prélever un droit sur les caravanes, et à des soldats qui devaient contenir les barantachis (pillards, voleurs de chevaux).

Le soir, Rachmed, penaud, annonce que le Kachgarien chanteur a disparu.

11 mars.

Le froid commence : à huit heures du matin, il y a encore — 1°, la neige tombe. Une faible brise souffle du nord-nord-ouest.

Nous traversons l'étroit défilé de Djangrik, sauvage et pittoresque, avec des rochers à pic. On nous montre sur un plateau qui le précède les ruines d'une forteresse que les Chinois auraient construite.

En suivant la rivière, nous arrivons à Soufi-Kourgane, où nous trouvons Batir-beg qui revient du Taldik. Il nous annonce que la neige est très profonde, qu'il ne faudra pas moins de trois jours de travail, que des avalanches menacent. La neige tombe toujours. Dans le Terek-Davane, dix chevaux d'une caravane ont été emportés par « la neige qui coule » (l'avalanche). Ce sera difficile. Les nouvelles sont mauvaises. Est-ce que nous ne pourrions pas passer? Probablement que Batir-beg veut que nous payions plus cher les Kirghiz.



Abdouraksoul.

A Soufi-Kourgane, la route bifurque vers le Terek-Davane et Kachgar, où les Chinois nous attendent. Nous leur avons fait annoncer notre arrivée. Attendez-nous, Chinois !

12 mars.

Temps mauvais. Un vent du sud très violent nous fouette la face, la neige tombe à gros flocons, par rafales. Quand elle cesse, nous voyons que

tout est blanc autour de nous. Si l'on s'éloigne du sentier, on enfonce à toucher la neige des étriers; dans certaines places, il y a des amas plus profonds encore.

Le soleil donne, et le vent continue; aveuglés par la réverbération et l'air froid, nous faisons un détour involontaire par le kichlak de Tchoulak-bouz : nous passons sans le voir à côté d'un sentier frayé jusqu'aux tentes dressées à notre intention à Ak-Basoga, au pied du Taldik. Batir-beg nous annonce qu'il a réuni des hommes et qu'on attaquera la passe demain matin, dès que des piétons envoyés en éclaireurs seront revenus.

Tout le monde est d'accord, — et nous le croyons sans peine, — que la passe est obstruée par une énorme quantité de neige.

Nous sommes à environ trois mille mètres d'altitude, le froid commence à être assez rigoureux. A Marguilane, la chaleur est insupportable.

Le froid ne nous effraye pas, mais cette neige ! On ne parle pas d'autre chose. Nous regrettons de n'avoir pu nous mettre en route plus tôt. Nous voulions partir en février, mais les préparatifs se font si lentement! Et puis, à quoi bon des regrets? la situation reste la même, pas encore très nette, sans certitude.

13 mars.

Nous prenons livraison de l'orge. Les Kirghiz avancent dans le défilé du Taldik. Des hommes revenus à la nuit annoncent qu'on sera plus loin que la passe demain. Le ciel est libre, pas de vent. Si ce temps continue cinq ou six jours, le travail sera possible, et nous passerons. Pourvu que le vent ne s'élève pas! Les écarts de température commencent : à 9 heures du matin, + 23° au soleil, — 5°,8 à l'ombre ; à 2 heures du soir, + 37° au soleil, — 1°,6 à l'ombre; à 6 heures, — 9° ; à 9 heures 20 du soir, — 18°. Pas de vent, le ciel se couvre à l'est.

Quinze chevaux sont demandés à Soufi-Kourgane. A Tchoulak-bouz, on n'en aura que quinze pour le transport des bagages jusqu'au Kara-Koul. Toutes les bêtes disponibles sont employées à piétiner la route.

14 mars.

En m'éveillant au jour, je regarde par l'espace libre que laisse la portière trop courte de la tente, et j'aperçois une plaque blanche éblouissante. Serait-ce de la neige? C'est grave. Mes yeux s'habituent à la lumière, et je constate que le sol est illuminé par la réverbération. Aussi, quand Sadik entre afin d'allumer le feu, sa figure me paraît agréable.



AK-BASOGA.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

A 7 heures du matin, — 16°, pas de brise; à midi, — 1°,5 à l'ombre, + 17° au soleil.

Makmoud nous annonce que parmi les gens occupés dans le Taldik, il en est un qui a sa tribu sur le Pamir et dont la femme et les enfants sont ici. Il nous accompagnera volontiers. Là-haut, il nous procurera des guides, si nous trouvons du monde.

Nous tuons trois moutons, on achète encore soixante-cinq livres de farine pour la bouillie, et quatre cents livres pour les aides jusqu'au Kara-Koul.

Nous avons plus de deux mille livres d'orge. Nous comptons perdre des chevaux, et alors nous nourrirons mieux les survivants.

A la nuit, pas de vent, un beau firmament. Nous exultons. A 8 heures 15 du soir, — 17°,5. Ah! la belle gelée! Elle nous sauvera.

A huit heures du soir, Batir-beg a annoncé que dès demain l'on pourra expédier à l'avance le bagage sur trente chevaux. A vingt verstes, il y a trois avalanches à craindre. Il faudra absolument aller camper au delà, et pour cela, partir après-demain au clair de la lune. Entendu.

On nous annonce que le Kirghiz du Pamir qui doit nous accompagner a dit qu'il avait habité autrefois le Kandjout et y avait fait du commerce. Voilà un guide parfait. Demain, on nous le présentera.

« Et l'Alaï? demandons-nous.

— Nous ne saurions vous renseigner exactement. Nous n'y sommes pas allés. De loin, il est très blanc. Voilà tout ce que nous pouvons vous dire. »

Nous nous occuperons plus tard de l'Alaï, après le Taldik, que nous allons franchir, à moins de vent, de neige, d'une tempête. Mais le baromètre monte. Le ciel est d'azur. Nous sommes pleins d'espoir. Pour mon compte, je suis heureux et très flatté d'avoir voulu choisir absolument cette route, maintenant que j'ai l'assurance qu'elle peut être suivie. Aussi j'ai envie de considérer le paysage. Je sors de la tente. Un coup d'œil au thermomètre : — 20°, il est 9 heures 30. Bonne gelée! bonne gelée! Pas la moindre brise. Alhamdo lillah! Alhamdo lillah! Louange à Dieu! Louange à Dieu! Je crois bien que nous passerons. Il ne me reste plus qu'un tout petit peu de défiance. Mais je suis pessimiste avant d'agir, et, en tenant compte de l'équation personnelle, il faut bien que je m'avoue que je suis sûr de la réussite, à moins de... oui, mais à moins de...

Nous sommes au fond d'une impasse fermée par des montagnes blanches en pointe; les étoiles scintillent... gaiement, — du moment que je suis gai, — la clarté qui filtre à travers les tentes est poétique, et poétiques aussi les aboiements des chiens, le bruit des chevaux qui mangent, l'homme qui tire la jambe dans la neige en revenant de chercher de l'eau au puits

taillé dans la glace de la rivière; poétique le bois pétillant et lançant des charbons à la face de ceux qui se chauffent, et la nappe blanche tout autour, et la voix de basse de Ménas, qui chante un chant de guerre turc en recousant une bâche. Allons nous coucher, faire de beaux rêves!

15 mars.

On nous amène celui qui a fait du commerce dans le Kandjout. Curieux commerçant! Un homme de petite taille, large, trapu, face énorme, atteint de conjonctivite et ne pouvant regarder à cause du feu, et sale. Il ira avec nous moyennant un bon salaire. Il est de la peuplade des Téit, de la tribu des Ichki qui ont leur place près du Rang-Koul. Il est venu dans l'Alaï on ne sait pourquoi. On l'a accueilli, car il est de la grande famille des Kara-Kirghiz.


Satti-Koul.

Nous le questionnons, ses réponses prouvent qu'effectivement il connaît bien la route.

« Y a-t-il beaucoup de neige là-haut?

— Dieu seul le sait », répond-il.

Il ne se compromet pas. Il ira à pied et restera chez les siens, où il hivernera. A la belle saison, il reviendra à Ak-Basoga.

Le beau temps persiste. Nous nous mettons en costume de Pamir afin de nous photographier. Nous nous admirons. Nous prenons des proportions phénoménales, grâce aux pelisses et aux bottes; nous sommes boursouflés, gonflés, énormes, avec des membres à assommer un mégathérium d'un coup de poing, à étouffer un animal antédiluvien. Capus a un air antédiluvien, Pépin aussi, et moi aussi; tous nous sommes antédiluviens.

Avec les lunettes et le malakaï fermé sur le nez, notre tête semble coiffée d'un scaphandre. Nous rions.

A l'intérieur de notre tente, partout des armes sont accrochées.

« On se croirait dans une caserne », dit Rachmed.

Avant le coucher du soleil, les bagages partent. On tâchera de les porter au delà du Taldik d'une traite. Les ouvriers qui ont piétiné la route aideront les muletiers. A l'heure où le mollah criera la prière, Makmoud viendra nous éveiller. Nous réglons nos comptes, nous distribuons des cadeaux, et longtemps nous causons avec le capitaine Glouchanofski en



EN COSTUME POUR LA TRAVERSÉE DU PAMIR.

buvant des tasses de thé. Puis, nous écrivons encore quelques lettres, et l'on se couche.

La neige tombe, peu dru heureusement.

Jusqu'à près de minuit, j'entends Rachmed conter des histoires à nos hommes et à ceux du capitaine. Il y a des intermèdes de chant avec accompagnement de dombourak. Ils boivent et fument, on entend le glouglou du tchilim (pipe à eau). Puis les histoires reprennent, interrompues par les rires éclatants de Ménas, qui est sceptique. Le fait est que Rachmed s'attribue des aventures bizarres. Les rires de Ménas cessent, il s'est endormi sans doute. Le conteur continue. Je m'endors.

Nos hommes feraient bien de m'imiter, mais on a coutume de se réjouir avec les amis, la veille d'embarquer pour une longue traversée. La nôtre sera-t-elle heureuse? Allah seul le sait, comme dit l'affreux guide qui répond au nom de Satti-Koul.



Koumgane et tchilim.



EN TENUE DE ROUTE.

CHAPITRE XI

LE PAMIR (*suite*).

Départ pour le Taldik. — Les adieux. — La traversée de la passe. — Le val du Taldik. — Mauvaises nouvelles de l'Alaï. — Plus d'aides. — Préparatifs de combat. — Un autre monde. — Où sommes-nous? — Dans la neige. — La lutte. — La « mer Blanche ». — Paysage polaire. — En allant à Ourtak. — Bergers cernés par la neige. — Découragement de la troupe. — Repos. — L'escalade du Kizil-Art. — Sur le « toit du monde ». — Enfin!

« Allah est grand! Allah est grand! » répète le mollah annonçant la prière. Il est temps de se lever. Je regarde ma montre : deux heures quarante. « Hé! Rachmed! hé! Ménas! il faut se préparer! Du thé! du feu! » La lanterne est allumée, une flambée ne tarde pas à éclairer les compagnons, qui s'étirent. D'une tente à l'autre, les gens s'appellent, la neige gelée grince sous les pas, quelques-uns toussent : on entend les bruits d'un réveil. Je sors. Le ciel est couvert légèrement. Pas de vent. Dix degrés de froid. Espérons que ce beau temps va continuer.

Un énorme personnage s'avance vers moi par le sentier tracé dans la neige : c'est le gros Makmoud, très emmitouflé, qui vient nous éveiller : la veille, il nous avait promis de sonner le boute-selle lui-même. Le capitaine Glouchanofski, Batir-Beg, Mollah-Païas le neveu arrivent à leur tour, et,

assis sur le feutre, nous buvons le thé en attendant l'apparition de la lune. Les chevaux mangent une dernière botte; on en chargera quelques-uns de bois, et l'on expédiera les chevaux non chargés sous la conduite de Sadik, ayant à ses ordres Abdourrasoul et Satti-Koul; ils prendront une avance sur nous, de manière que nous n'ayons pas d'à-coup, et ils nous faciliteront la route en piétinant la neige.

Ils sont prêts vers quatre heures et demie, et nous sortons de la tente pour assister à leur départ. Quelle belle lune! avec quelle grâce elle plane dans le firmament! Elle ne nous paraît pas aussi éloignée que disent les mathématiciens astronomes.

Satti-Koul, peu expansif, part sans rien dire, le premier, à pied, un bâton à la main; il tire par la longe un cheval que suivront la moitié des autres chevaux qu'on a soin de ne pas écouer, afin qu'ils aient la liberté de leurs mouvements : en liberté, ils se fatigueront moins, et la chute de l'un n'entraînera pas la chute de celui qui précède ou de celui qui suit. Cette première moitié sera suivie de Abdourrasoul, qui excitera de ses cris les paresseux.

Abdourrasoul a des connaissances parmi les assistants, il fait ses adieux à Makmoud, son khan, puis s'en va. Des adieux brefs : les mains à la barbe, un « Dieu est grand! » et c'est tout. Sadik est plus loquace. Il fait des reproches à Batir-Beg de l'avoir engagé dans cette expédition : « Tu sais bien que je n'ai pas semé d'orge. Que m'envoies-tu dans la neige! Sais-tu si je reviendrai? Tu prendras soin de mes affaires, pendant mon absence. »

Batir-Beg le rassure en souriant. Sadik a sanglé son dernier cheval, tout en causant. Il dit un « Allah est grand! » ses amis le répètent, et il siffle, frappe sur la croupe des chevaux, l'un après l'autre, et la file s'éloigne; lui, à cheval, ferme la marche.

Nous rentrons dans la tente déjeuner avec le capitaine, puis nous endossons notre harnais et nous montons à cheval. Mollah-Païas nous précédera. Nous échangeons une dernière poignée de main. Les khans portent la main à la barbe. « Que Dieu vous protège! que Dieu vous aide! Avec Dieu! Bonne santé! Au revoir! au revoir! Bonne chance! » nous dit le capitaine levant sa casquette.

Nous répétons :

« Bonne santé! Au revoir! » et nous partons. On se retourne une dernière fois sur la selle, on élève le fouet, on salue du bras... et en avant! Nous ne nous retournons plus. Nous sommes bientôt dans le défilé qui mène à la passe de Taldik.

D'abord, la neige n'est pas profonde, un mètre à peine, et le sentier est

solide relativement, grâce à la gelée. Puis la montée commence, et nous grimpons sur les roches; les pentes n'ont point gardé de neige, et la gelée qui nous sert dans le bas nous est ici un obstacle : elle a rendu les pentes glissantes, et, malgré les excellentes jambes des bêtes et leur énergie, les chutes commencent. A chaque instant on fait halte, afin que les chevaux reprennent haleine, puis l'ascension recommence; les chevaux, tête basse, les naseaux dilatés, se cramponnent aux aspérités : le sol cède souvent sous leurs pieds, la croûte se rompt, une pierre se détache, et ils montent à



Départ pour le Taldik.

l'assaut nerveusement, comme pris de la peur du vide qu'ils guignent de l'œil et sentent derrière eux. A bout de souffle, ils s'arrêtent, les jambes raidies; leurs flancs s'élèvent et s'abaissent par la poussée et le ressac de l'air. Quelles courageuses bêtes!

A huit heures, nous mangeons une galette de pain au sommet du Taldik, à 3,700 mètres environ. Il s'agit maintenant de sortir de l'étroite vallée du même nom qui conduit au plateau de l'Alaï.

Nous suivons une crête, car la vallée est étroite et ensevelie sous des monceaux de neige où un cavalier disparaîtrait. Des rochers de quartzite passent leurs pointes à travers, ainsi que des sommets d'édifices enfouis sous la lave d'une éruption : celle-ci est blanche. Puis, nous quittons cette

crête partageant la vallée et nous en descendons comme du faîte d'une toiture, et dans le couloir d'en bas, nous tombons dans une suite de véritables puits dont la place est marquée par les groupes des Kirghiz qui se reposent, qui hissent les bagages ou les chevaux, et se traînent dans la neige avec les coffres sur le dos, l'un d'eux tirant le portefaix par devant, un autre l'épaulant par derrière. Nos chutes sont nombreuses. Chaque fois, plusieurs hommes aident à relever les gisants, on dirait des cavaliers en pain d'épice posés sur de la farine, immobiles. On commence par dégager ou dévisser le cavalier, puis on le hale, et c'est ensuite le tour du cheval.

Nous dépassons successivement les chevaux de bât. A quelle heure arriveront-ils? Nous n'en savons rien. Ils sont en marche depuis quatre heures du matin; hier, ils ne se sont arrêtés qu'à minuit. Par places, il y a plus de deux mètres de neige, et nulle part un cheval n'en a moins que jusqu'au cou.

A dix heures, nous nous réfugions sur une croupe caillouteuse que le vent a balayée. Il nous éventera, nous aurons froid, mais nous serons à l'abri des avalanches. On déblaye la neige, on s'installe. A mesure qu'arrivent les hommes, ils se posent au-dessus ou au-dessous de nous comme sur les bâtons d'un perchoir, où la volaille dort à l'abri des attaques du renard. Le soleil donne, et il nous brûle. A onze heures, + 29°. A une heure vingt, arrive le premier bât, et la neige commence à tomber; les uns après les autres, les muletiers apparaissent. Ils laissent les bagages dans le sentier; les charges ne sont pas réunies, elles sont semées le long du chemin comme le train d'une armée en déroute. C'est pour qu'on puisse les charger plus facilement demain. Au reste, les voleurs ne sont pas à craindre. On rassemble les chevaux pour les abreuver plus bas, à la rivière, où l'on a taillé un trou dans la glace, et aussi par crainte des loups, la nuit.

A quatre heures, la neige tombe dru. A cinq heures et demie, elle cesse; pas de vent : — 6°. A la nuit, une partie des piétons envoyés en avant viennent camper au-dessus de nous, autour de Mollah-Païas, leur chef. A minuit et demi, — 12°.

17 mars.

Dans la nuit, le vent d'est a soufflé avec violence. A cinq heures, dans la tente, — 17°; dehors, — 19°. Nos hommes, exténués, dorment. Inutile de les éveiller, de hâter le départ, on ne peut profiter de ce que la neige est gelée : les cordes ne sont pas maniables à l'ombre, et il est impossible de charger les iouks ou de les ficeler. Nous devons attendre le soleil, qui



PREMIER CAMPEMENT APRÈS LA PASSE DU TALDIK.

rendra souples les cordes et les membres des hommes engourdis par le froid et le vent d'est toujours violent.

Avec le soleil, la neige fondra; mais que faire? En s'éveillant, nos hommes se plaignent du froid. Rachmed a saigné du nez, il a eu mal à la tête toute la journée d'hier.

Tout le monde a sur ses vêtements des paillettes, des cristaux de glace, les moustaches ont enfilé des perles, dans la barbe il y a des pierreries. Quel clinquant! Seuls nos nez, très rouges, laissent échapper une vapeur qui se condense instantanément; elle tombe sur mon calepin et ponctue mes notes de glaçons. Ces virgules d'un nouveau genre sont bien inutiles, car j'écris en style hiéroglyphique et je vais constamment à la ligne.

A l'est, au-dessus de la porte du Taldik, on aperçoit deux cimes blanches derrière lesquelles se cache un soleil qui luit pour un autre monde, sans doute : il ne nous envoie qu'une lumière pâle. Est-ce qu'il va s'éteindre? Ce serait un grand changement en vingt-quatre heures.

Il ne tarde pas à briller par-dessus les montagnes, et nous sommes heureux de mettre nos lunettes, puis de descendre dans la vallée, où nous marcherons à l'ombre des hauteurs. A sept heures, nous partons, nous irons camper au bout de la tranchée du Taldik. Nous descendons un sentier abrupt, nous en montons un autre; puis le val plus large, nous sommes sur la glace de la rivière tortueuse. Nous choisissons les endroits où la neige est peu profonde, en ayant soin de nous tenir à distance des avalanches prêtes à glisser. Souvent, nous quittons la rivière où, par places, il n'y a pas plus d'un pied et demi de neige sur un fond dur rassurant les chevaux, que les dures expériences de la veille ont mis en défiance.

C'est à notre gauche que la neige menace. Elle est accumulée dans les ravines, dans les gorges; des rochers en ont arrêté des flocons énormes qui surplombent avec des renflements inquiétants. On tient sa langue, l'œil alerte.

Nous rencontrons une bande d'une cinquantaine de Kirghiz accroupis au flanc d'un rocher; ils mangent un morceau de pain et se reposent avant de retourner à Ak-Basoga. C'est l'arrière-garde de la troupe des travailleurs qui nous ont préparé la route. Leur chef nous dit qu'elle est prête jusqu'à l'Alaï.

« Et dans l'Alaï, y a-t-il beaucoup de neige? » lui demandé-je.

Il étend le bras dans la direction de la passe et dans la direction de l'Alaï.

« Barabar! barabar! » répète-t-il. C'est la même chose.

Mauvaise nouvelle. Mirza-Païas nous mène camper dans une gorge bien

abritée située à droite de la route. Nous y attendrons nos iouks. Le vent a balayé la neige. La place est bonne, il fait chaud : + 29° au soleil.

Rachmed est de bonne humeur. Il chantonne.

Hier soir, il était lugubre et prétendait que nous mourrions tous. Il a repris courage et me dit avec un grand sérieux :

« Je sens que nous ne mourrons pas. » Et il reprend sa chanson. Il chante la victoire du Taldik. Demain, nous attaquerons la vallée de l'Alaï. J'envoie Sadik et cinq ou six Kirghiz reconnaître les « positions de l'ennemi ». Car quelques-uns ont prétendu que désormais la neige serait moins profonde. Nos éclaireurs nous apporteront des renseignements précis avant le coucher du soleil.

Ils reviennent, Sadik le premier, et tous, à mesure qu'ils se présentent, laissent tomber ce mot turc que je ne crois pas oublier jamais :

« Barabar! barabar! C'est la même chose », disent-ils d'un ton lamentable, et ils secouent la tête.

Ils nous regardent fixement, épiant l'impression que nous fait la nouvelle, et ils ont l'air de nous demander : « Qu'allez-vous décider? » Ils espèrent sans doute que nous allons retourner sur nos pas. En effet, la nouvelle est grave, car nous n'aurons pas l'aide des indigènes. Qui nous tracera plus loin la route? Personne ne cherchera à tâtons les bonnes places pour nous les indiquer. Nous devrons sonder nous-mêmes le chemin : nous naviguons vraiment à la sonde.

Une partie des Kirghiz qui ont travaillé aux tranchées du Taldik sont déjà en route pour leurs tentes; nous allons renvoyer les autres : ils sont très fatigués. Je les vois étendus au soleil : plusieurs dorment d'un sommeil invincible. Nous faisons des cadeaux à leurs chefs, nous remercions sincèrement Mollah-Païas, nous lui remettons le complément de la somme dont nous avions avancé la moitié avant le départ, nous les chargeons d'un mot pour le général Karalkoff. Ils saluent, souhaitent bon voyage et s'éloignent. Ils disparaissent dans la gorge en même temps qu'arrivent les derniers chevaux de bât, qui tombent avant qu'on ait le temps de les décharger.

Je monte sur un rocher voisin de notre campement. D'en haut, on domine les croupes qui nous abritent et l'on aperçoit les chaînes de l'Alaï et du Trans-Alaï comme deux traînées de chaos. Je regarde. Tout est blanc, éblouissant : on a la sensation d'être dans un autre monde, d'avoir été jeté dans une planète désolée. On distingue les collines de la vallée de l'Alaï enchevêtrées ainsi que des boucliers blancs de guerriers faisant la tortue



CAMPEMENT A PALPOUK.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

au pied des cônes immenses et impassibles du Trans-Alaï, ce second rempart du Pamir.

De quelque côté que l'œil se risque, tout est blanc : un linceul immaculé est développé sur cette nature sans vie, au calme cadavérique. On dirait une terre maudite, abandonnée de ses habitants, qui sont partis pour un monde meilleur.

Demain, nous nous enfoncerons dans cet inconnu dont les mornes paysages semblent nous narguer tranquillement.

Il nous reste une cinquantaine de chevaux, une vingtaine d'hommes qui doivent aller jusqu'au Pamir. Ils y porteront notre bagage et nos provisions, que nous chargerons alors sur les vingt chevaux de réserve confiés aux cinq hommes de notre armée régulière qui s'en occupent spécialement.

Nous avons eu deux journées terribles : on prévoit que celle de demain sera chaude, — manière de s'exprimer peu exacte, — et chacun se prépare pour la bataille.

Beaucoup ont déjà les lèvres gercées, les yeux malades, les joues brûlées. Ils se soignent à leur façon et prennent les précautions suivantes : sur les lèvres, ils appliquent la feuille d'une plante grasse qu'on recueille « seulement dans l'Alaï », en été; ils en ont un petit sac plein. Ils se fabriquent des lunettes spéciales avec du crin emprunté à la crinière ou à la queue des chevaux : ils engagent une touffe sous leur bonnet de peau de mouton; elle retombe en broussailles devant leurs yeux, qu'elle protège contre la réverbération. Quant aux joues, ils les barbouillent tout simplement de boue où le crottin entre sans doute pour une bonne part. Aussi, ces Kirghiz, peu jolis de naissance, ont l'aspect de diables ou de potiches à physionomie mogole que l'on se serait ingénié à enlaidir.


Kara-Kirghiz.

Que ne pouvons-nous quitter notre campement demain, avant le coucher du soleil, et utiliser la gelée qui rend la neige solide! Mais c'est impossible, à cause de ces cordes auxquelles le froid de la nuit enlève toute flexibilité. Le matin, elles sont dures comme du bois. Les chevaux seront chargés tard : ils atteindront la vallée de l'Alaï lorsqu'il fera chaud déjà, que la neige mollira, et les difficultés seront grandes, peut-être insurmontables.

19 mars.

Nous partons avec Sadik et deux Kirghiz très vigoureux, a qui l'Alaï est bien connu. Ménas est aussi de l'avant-garde. Abdourrasoul, Rachmed et Satti-Koul suivent, avec vingt chevaux non chargés; derrière viendront les trente chevaux de charge et leurs conducteurs.

Nous suivons la direction de la rivière, qui nous porte sur sa glace, et nous sortons assez facilement de la vallée du Taldik. Puis nous sommes sur le plateau de l'Alaï, qui s'étend de l'ouest à l'est : nos yeux fatigués n'en distinguent pas la fin.

Nous avons le plus grandiose ou du moins le plus éblouissant des spectacles. Au nord, c'est la barrière de l'Alaï; au sud, le pic Kauffmann (7,000 mètres) et le Kizil-Agnin (6,600 mètres) émergent du Trans-Alaï. La neige revêt tout, à l'exception des roches aux parois lisses où elle ne peut s'accrocher. La journée est belle. La plaine s'étale ainsi qu'un fleuve entre deux berges colossales, et elle est si éclatante, si brûlante par l'effet de la réverbération et du rayonnement, que l'on croit marcher dans du soleil, et le ciel, au-dessus de nos têtes, est si terne en comparaison, qu'on le prendrait pour cette terre grisaillée où l'homme s'agite. Et, à nos pieds, le scintillement est tel, qu'on dirait que de la lumière coule et que sur cette lumière on a sablé les étoiles de là-haut, après les avoir réduites, je ne sais par quelle magie, en une poussière de diamants impalpable, aux reflets d'or, d'une vibration incessante et insupportable.

C'est à travers ce rayonnement de feu au soleil, de glace à l'ombre, qu'il nous faut avancer. Tant que nous longeons les contreforts de l'Alaï, cela ne va pas trop mal : il n'y a guère plus d'un mètre de neige. Mais le moment arrive où il faut absolument couper, du nord au sud, par la vallée, où pas le moindre sentier n'est visible, bien entendu. Nous discutons un instant et nous décidons de piquer droit sur la rivière de Kizil-Art : elle débouche dans l'Alaï, non loin de la passe qui monte au Pamir. On ira en tâtonnant, en cherchant les places où la neige est le moins profonde, de façon que les chevaux chargés puissent s'en tirer.

Nous voilà dans la neige. Sadik va devant. Il se laisse guider par son flair d'homme sauvage. Durant une demi-heure, nous avançons sans que les chevaux s'abattent, mais soudain celui de Sadik enfonce. Malgré l'habileté du cavalier, ses coups de fouet, ses efforts, il ne peut ni se relever ni se dégager. Sadik lui-même est pris sous la bête couchée sur le flanc et haletante. On les aide : les voilà tous les deux sur pied.

TRAVERSÉE DE L'ALAI.

C'est le recommencement de la série de chutes et de culbutes des jours précédents. Sadik et les deux Kirghiz se relayent et prennent la tête à tour de rôle.

Le chef de file ôte sa pelisse, la pose sur son cheval, qu'il tire par la bride, et, de son long bâton, il cherche où il doit aller, à la façon d'un aveugle. Et on le suit. Nous traçons des zigzags infinis, qui allongent beaucoup le chemin, et nous ne nous rapprochons qu'insensiblement du Trans-Alaï, que l'on s'imaginerait pouvoir atteindre d'une enjambée.

Nous avançons tantôt de vingt mètres par minute, tantôt de dix ; parfois, sur une crête, de soixante mètres. Très souvent nous sommes contraints de faire halte.

Personne n'en peut plus, tous sont sans souffle, sans force, presque complètement aveuglés ; nous avons des maux de tête, des suffocations ; tel est étendu sur le dos, à côté de son cheval sur le flanc ; un autre se repose debout, la tête appuyée sur la selle ; celui-ci, en retard, frappe à coups de fouet son pauvre animal, à la queue duquel il se cramponne comme un noyé à une amarre. On en voit qui saignent du nez ; les chevaux eux-mêmes perdent du sang par les naseaux, le sang gèle, et ils reniflent des rubis ; ils en ont aussi sur le corps, taché de caillots rouges là où de petites veines éclatent.

Un cheval a presque disparu dans un trou ; on le hisse, on le traîne comme s'il était mort, avec des cordes qu'on lui a glissées sous le ventre ; puis c'est une sangle qui rompt et qu'on répare. Si un cheval de bât tombe, on doit le décharger, et ce n'est pas chose facile de dénouer les cordes du côté de l'ombre (à midi, il y a encore — 5°) ; elles sont couvertes de glace, et les mains gourdes sont inhabiles. On coupe donc les cordes, on remet le cheval sur ses jambes, et les coffres ou les ballots sont de nouveau placés en palan. Parfois, on doit les porter sur le dos, après avoir déblayé avec les pelles, car de tous côtés la neige est profonde de deux mètres. On y plonge en entier des bâtons plus hauts qu'un homme.

Après avoir franchi ces pas difficiles, on se repose... On ne sait dans quelle direction louvoyer. Rien qui nous engage à aller dans un sens ou dans l'autre. La neige est sans vestiges, bien unie, nous agaçant de sa masse vierge, molle et comme indifférente. Elle énerve même les bêtes. Et si, par hasard, un loup a laissé sa trace, on la suit aussi longtemps qu'on le peut, par indécision, ainsi qu'un fil d'Ariane, dans ce labyrinthe que nous-mêmes dessinons. Cette piste nous mène à une impasse, à un trou, veux-je dire, et l'on perd pied. On bat en retraite, on cherche, et, finalement, on va quand

même du côté du Kizil-Art; on se traîne, c'est une lutte sans merci contre cette blanche poudre sans consistance.

La caravane est semée sur la plaine comme les grains d'un chapelet dont le fil a été rompu. Les grains noirs font un tas là où un cheval ou bien un homme arrête par sa chute la marche des suivants, tant qu'on n'a pas repêché ceux qui se débattent.

Et cela dure de huit heures du matin à quatre heures et demie du soir, sans prendre de repos. Où voulez-vous qu'on fasse halte? Nous allons jusqu'à extinction de forces. En route, on partage un peu de pain



Campement sur l'Alaï, en face du pic Kauffmann.

avec sa bête, on mange un abricot séché, du millet grillé qu'on grignote à la poignée et qui donne le jarret d'arriver enfin au monticule sur lequel on campera.

Avec la pelle on déblaye la neige; puis, les feutres sont étendus, la tente dressée, le feu allumé avec de l'esprit-de-vin. On prépare le thé et la bouillie de millet pour nous et pour les affamés qui arrivent les uns après les autres. Les pauvres chevaux, mis à ban après qu'on a desserré leurs sangles, s'exténuent encore à creuser du sabot la neige, afin d'atteindre la mauvaise herbe et les racines peu nourrissantes ensevelies plus bas.

A la nuit seulement, la caravane entière sera réunie. Le soleil vient de laisser tomber son disque d'or derrière les montagnes, bien loin, du côté de la France. Nous attendons encore deux ou trois chevaux qui se traînent à portée de fusil. Vers sept heures, tout le monde a mangé sa bouillie, bu le

thé; les chevaux ont dévoré leur musette d'orge, — ils sont accourus au premier appel; — maintenant, ils errent autour des trois petits tertres où nous sommes campés, ou plutôt ils nagent autour des îlots où nous nous sommes réfugiés afin d'échapper à l'inondation, dont la nappe blafarde nous enveloppe.

La brise souffle du sud-sud-est. Les sommets du Trans-Alaï se rident de nuages; les pics déploient leurs panaches; le firmament resplendit sur nos têtes avec l'éclat d'un firmament qui n'aurait jamais servi et tel qu'il sortit du chaos. La neige s'est éteinte en même temps que le soleil, la voûte bleue paraît s'arrondir bien plus haut que le ciel, au-dessus de ce désert polaire où nos trois petits feux clignotent, dernières étincelles de l'embrasement de la journée.

A huit heures, il fait 20° de froid.

19 mars.

A six heures du matin, 24° de froid. Nous nous contons que nous avons mal dormi, que nous avions souvent la sensation d'étouffer, que les couvertures nous pesaient, que nous souffrons de la tête, que les oreilles nous cornent par moments, que les lèvres nous brûlent, et les yeux, et les joues, etc...; bref, que les temps sont durs.

On ne sait comment faire pour dormir. Si l'on entasse sur soi les pelisses, on a chaud, mais on est oppressé; si on les écarte, on grelotte; si l'on met le nez à l'air, il gèle. Aussi, on passe sa nuit à se plonger sous les couvertures et à en sortir pour respirer, ni plus ni moins qu'un canard apercevant le chasseur qui le guette s'enfonce sous les eaux, vient respirer à la surface et se cache de nouveau, car l'ennemi est toujours là.

Avant que le soleil se montre, au jour, tout est calme au campement; les hommes, serrés les uns contre les autres sous les feutres, ne bougent pas plus que les ballots. Les chevaux par groupes, blancs de glace, plantés immobiles sur leurs membres, ont l'air pétrifié. On ne voit plus d'étoiles, et le paysage, lui aussi, semble taillé dans un morceau de camphre, dans un gros, gros morceau. Est-ce que nous sommes échoués, comme le Robinson des glaces, à l'entrée d'une « mer Blanche » dont le plateau est le chenal? Pas gai, pas gai!

Le soleil paraît; il monte, il réchauffe, et tout le monde, bêtes et gens, dégèle. Les chevaux s'agitent, les hommes soulèvent les couvertures, peu à peu les conversations s'engagent, et à mesure que le mercure s'élève, les propos sont plus gais. Avec 10° au soleil, on entend chantonner. Les cordes s'assouplissent, et les préparatifs commencent.

Nous tâcherons de gagner la rivière de Kizil-Aguin le plus vite possible, dans l'espoir que son plancher de glace ne sera pas trop couvert de neige.

Nous irons par les crêtes, que nous suivrons autant que possible ; le sol est bossué du côté de la rivière, dont la berge est élevée.

Après un repas de viande, nous partons à neuf heures un quart. Jusqu'au Kizil-Aguin, ce sont les mêmes chutes, les mêmes scènes qu'hier. Il est trois heures quand nous nous laissons glisser par une ravine au niveau de la rivière. Sadik, qui est chef de file, lance son cheval au petit trot pour nous montrer que la route est belle. Il y a seulement deux pieds de neige poussiéreuse sur un fond dur ; on se croirait dans un manège. Abdourrasoul, qui nous accompagne aujourd'hui, crie à ceux qui ne sont pas descendus :

« Ioul iakchi ! ioul iakchi ! Beau chemin, beau chemin ! »

Et il entonne une chanson. C'est un poète.

Cela va bien pendant trois quarts d'heure, mais un coude se présente, le vent a entassé une telle masse, que nous devons prendre à gauche, le long des collines. Il faut absolument sortir du Kizil-Aguin. Nous échouons dans une première tentative, nous allons un peu plus loin, et cette fois, nous quittons le lit et les bords de la rivière, après des efforts inouïs. Il est cinq heures, le vent souffle de l'ouest, glacial. Les efforts nous ont mis en sueur. Quand je dis nous, je parle aussi des chevaux, et le frisson est général. Maudit vent ! Il paraît que c'est une spécialité du Pamir. C'est signe que nous « brûlons », — comme on dit chez nous, — que nous approchons.

Nous montons, nous descendons les collines en suivant la ligne des faîtes de notre mieux. A six heures et quart, nous nous arrêtons dans un bas ou soudain nous avons découvert deux chevaux sellés qui broutaient. Qu'est-ce que cela veut dire?

Nous sommes intrigués, et cela nous redonne un peu de nerf. Sadik et un Kirghiz s'emparent de ces chevaux et les enfourchent ; ils nous confient les leurs, nous nous cachons. Et ils partent à la recherche des propriétaires, très heureux de la rencontre ; à certaines particularités ils ont reconnu que les montures n'appartenaient pas à des Kara-Kirghiz de l'Alaï. L'aubaine est excellente. Trouver, juste à l'entrée de la rivière de Kizil-Art, des hommes qui nous aideront de gré ou de force, quelle chance !

Nous apercevons les deux éclaireurs regarder de droite, de gauche ; ils disparaissent, puis reparaissent en haut d'une colline, la main sur les yeux. Rien. Après vingt minutes de recherches, l'un d'eux accourt au galop en appelant, il nous fait des signes de bras. Une fois à portée d'être entendu, il nous hèle :

« Venez ; en face il y a des moutons et des hommes. »

Il montre la direction de la rivière du Kizil-Art. Nous le suivons.

Là-dessus arrive Sadik, chassant deux Kirghiz devant lui. Ils ne sont pas très rassurés, ils font des courbettes humbles qui expriment leur inquiétude. Ils nous avaient vus venir, et leur premier soin avait été de se cacher. Ils n'ont donné signe de vie qu'en apercevant leurs chevaux montés par d'autres. Ils nous invitent à venir à leur bivouac, « qui est dans une bonne place », disent-ils. Ils nous montrent le chemin en traînant la jambe, et nous conduisent à un ravin abrité du vent « pendant la nuit », où un troupeau de moutons et de chèvres est rassemblé. Un filet de fumée s'élève d'un feu de crottin. Le sol en est couvert, les deux Kirghiz en ont fait des tas dans lesquels ils s'enfoncent pour dormir sur des peaux d'arkars. Cet endroit s'appelle Ourtak.



Kara-Kirghiz chinois.

Le propriétaire du gîte nous étend quelques peaux et nous offre à souper : du mouton bouilli dans de l'eau qui a pris un goût de crottin très prononcé, soit que le vent ait saupoudré d'une poussière de fiente la neige qu'on a fait fondre, soit que la fumée du feu pénètre dans la cafetière. Car c'est dans une cafetière (un koumgane) que ces gens cuisent leur manger. Ils n'ont pas d'autre vaisselle. Ils tirent les morceaux de viande avec leurs doigts, les déchirent à belles dents, et à tour de rôle boivent le bouillon. Il n'est pas salé. Tandis que nous dégustons ce mets délicieux, notre amphitryon nous conte son histoire.

« J'étais allé vendre des moutons à Kachgar, où, m'avait-on dit, on les achetait cher, j'ai constaté le contraire. J'en ai acheté quelques-uns, et je suis revenu sur mes pas, par le Markan-Sou. L'hiver m'a surpris, la neige s'est mise à tomber. J'ai eu mille peines à traverser le Kizil-Art, où j'ai perdu deux chevaux et tout mon bagage. Je me suis arrêté ici, où mes moutons et mes chèvres trouvent sous la neige un peu d'herbe de l'an passé. J'étais décidé à attendre le beau temps avec mon domestique que voici, car nous ne pouvions entreprendre de traverser l'Alaï et le Taldik. Nous mangions nos moutons et nos chèvres. Nous n'avons plus un grain de sel, nous n'avons sauvé que ce koumgane, et il nous reste très peu de pierre pour faire du feu. Mais comme le crottin ne manque pas, nous l'entretenons constamment afin de n'être pas obligés de l'allumer chaque jour. Je ne sais pas ce que nous serions devenus si vous n'étiez pas arrivés. Si vous le permettez, nous partirons demain en suivant le sentier que vous avez tracé, et nous

gagnerons le Ferganah. Aux environs d'Osch, j'ai des connaissances, je suis un Ousbeg des bords du Syr, et mon domestique est de Sari-Koul.

— Quand as-tu traversé le Kizil-Art?

— Il y a plusieurs semaines.

— Crois-tu que nous puissions le franchir?

— Je ne le pense pas, la neige y est très profonde, des chevaux chargés ne passeront pas. »

Allons, voilà encore une mauvaise nouvelle. Après neuf heures de marche exténuante, nous méritions mieux. Mais la place est bonne, il y a des moutons, un peu de mauvaise herbe, de quoi alimenter un feu. Nous nous reposerons une journée, on régalera la troupe avec du mouton et l'on poursuivra la marche après avoir repris des forces. Quant au berger, il ne partira qu'en même temps que nous, lorsque nous aurons tiré de lui tout le parti qu'on peut en tirer. Nous le questionnerons; il nous aidera; nos hommes bavarderont avec lui, et cela leur « remontera » le moral, les distraira. Au reste, il trouve naturel que nous l'employions à nos desseins, car il a demandé quand nous lui permettrions de s'éloigner.

Mais nos bagages n'arrivent pas, et cela se comprend. Nous n'avons pas de tente, et nous dormirons à l'air. J'ai, sur la croupe de mon cheval, tout ce qu'il faut pour dormir, et Ménas doit avoir dans son sac de quoi manger et faire du thé. Mais Ménas a confié sa besace à un Kirghiz qui n'est pas arrivé, il n'a pas de koungane, ni sucre ni thé. Cela lui vaut une algarade. Car cent fois je lui ai recommandé d'avoir toujours avec lui des vivres pour une journée au moins et du thé pour plusieurs jours. Mais il est imprévoyant. Il s'avoue coupable de négligence, et me jure bien qu'il n'y sera plus jamais pris.

Nous nous arrangeons du mieux que nous pouvons. Le vent souffle avec violence au-dessus de nos têtes, il hurle, de temps à autre il nous effleure de ses caresses glaciales. Aussi je prends le parti de me réfugier au milieu des moutons et des chèvres. Un bouc, à qui je trouverai demain la mine intelligente, appuie sa tête contre la mienne, je me garde bien de bouger. Une brebis se couche sur mes pieds, une autre lèche la glace collée à mes vêtements, puis s'étend tout le long de mon corps. Une chaleur délicieuse me pénètre, et je m'endors en faisant de beaux rêves. Ils ne durent pas longtemps; je suis éveillé par le passage sur mon corps d'une partie du troupeau qui a été pris d'une des paniques propres à cette gent timide. J'essaye en vain de prendre place au milieu d'eux, ils sont en défiance et fuient quand j'approche. Il ne me reste qu'à m'accroupir près d'un feu sans ardeur qui ne suffit pas à me défendre du froid. Et je lutte contre l'engour-

dissement en me promenant. Mes compagnons m'imitent. Il n'y a pourtant que 18 degrés de froid, mais la brise est incessante, et ceux qui ont passé sur la place de la Concorde au mois de décembre, par un bon vent, comprendront tout le désagrément de la situation. En revanche, les étoiles paraissent plus grosses et nous jettent plus de lumière que chez nous.

20 mars.

A six heures du matin, — 16°,5.

Pépin montre une face affreuse, tuméfiée, des lèvres énormes, aux



La nuit à Ourtak.

gerçures sanguinolentes; il ne peut ouvrir les yeux et ne voit plus. Capus est boursouflé, son nez a les marbrures de la lèpre, il est méconnaissable, c'est le plus hideux des botanistes. Je suis, paraît-il, « un peu mieux conservé ».

« Tu as le cuir plus dur », dit Ménas, qui, lui aussi, est dans un état de décomposition assez avancé.

Nous envoyons au-devant des bâts. Ils arrivent à neuf heures. On dresse la tente. Le soleil nous réchauffe. On se reposera aujourd'hui et demain, tout le monde en a besoin. Au reste, le propriétaire de l'atar (troupeau) persiste dans ses affirmations décourageantes. Selon lui, le Kizil-Art serait infranchissable, et quant à passer par l'Ak-Baïtal, il ne faut pas y songer, et par le Rang-Koul on court le risque de rencontrer des postes chinois qui nous arrêteront. Sadik lui-même abonde dans ce sens, et pourtant, la veille encore, il était plein d'espoir : il est vrai qu'il croyait le Kizil-Art libre. Il ne le serait

pas. A juger d'après la blancheur des crêtes qui avoisinent cette passe, cela doit être vrai.

Tous nos Kirghiz ont les yeux malades, ils se plaignent du mal de tête; les chevaux sont à moitié fourbus. Encore quatre ou cinq journées pareilles, et tout le monde sera hors de combat et l'expédition terminée. Commençons par garnir les estomacs. Nous achetons deux moutons à l'Ousbeg et nous régalons la troupe, à qui nous infuserons du courage par le canal de l'œsophage. Le soleil collabore à cette réfection; nous avons 35 bons degrés à deux heures; à l'ombre, seulement 4° de froid.

La journée est charmante et fait oublier la veille. Tous déploient une activité comparable à celle de nos paysans lorsqu'ils tuent leur porc soigneusement engraissé et qu'ils en célèbrent l'exécution gaiement. On fabrique de la charcuterie. Abdourrasoul, qui est poète, comme vous savez, nous confectionne avec le foie, les rognons et la graisse, une saucisse délicieuse. Jamais vous n'avez rien mangé de pareil.

Les bottes sont graissées, les vêtements séchés, les armes fourbies, les chevaux pansés, les selles et les sangles réparées; les Kirghiz se rasent la tête, on entend des rires, des chansons même. Rachmed fait des plaisanteries que les Kirghiz trouvent spirituelles, car ils montrent les dents. Il s'est débarrassé de sa pelisse, et, serrant sa ceinture, il me montre qu'il a diminué de trois pouces au moins en six jours. Il prend un air désolé en constatant sa maigreur, et se lamente de la façon la plus comique.

Les malades pommadent leurs joues de suif, lavent leurs yeux à l'eau chaude; Satti-Koul, le guide, donne les preuves d'une paresse remarquable, il évite soigneusement la besogne, il est vrai qu'il a les yeux gonflés; il se tient la tête baissée, dans l'attitude d'un homme qui cherche quelque chose à terre, il y cherche l'occasion de ne rien faire. Questionné au sujet de la route qui nous attend, il répond invariablement : « Dieu seul le sait ! »

Deux hommes manquent à l'appel et deux chevaux. Que sont-ils devenus? On n'en sait rien. Il nous reste vingt-deux hommes.

A mesure que le soleil descend, la gaieté s'en va. Pour la nuit, on rassemble les chevaux. Ils sont attachés par le pied à la longue corde tendue à ras de terre avec des piquets de fer. Les hommes s'entassent autour des feux allumés près des bagages, ils bavardent longtemps, assis sur leurs talons, les bras croisés, le corps en avant tendu à la chaleur du foyer sans flamme. Quelques-uns, plus fatigués, s'étendent tout de suite pour dormir. Ils s'allongent tête-bêche, les jambes entrelacées afin de se tenir chaud. Les rôdeurs d'Europe qui passent souvent la nuit à la belle étoile ont de semblables habitudes.



CAMPEMENT EN FACE DU KIZIL-ART.

Dans le groupe où se trouve Sadik, on s'entretient à voix basse. J'envoie Menas aux écoutes. Il rampe sans bruit, et, une fois assez près, il se recroqueville dans sa pelisse, se rase derrière un sac et tend l'oreille. Il revient avec des nouvelles très intéressantes.

Le « propriétaire », Sadik et les principaux de la troupe discutaient de la conduite à tenir. Ils étaient tous d'accord qu'il ne fallait pas continuer le voyage, que c'était folie de vouloir traverser cette neige, et que le mieux était de retourner sur nos pas. Auparavant, on creuserait des silos à cette place et l'on enterrerait l'orge et tous les bagages qui ne seraient pas nécessaires, et nous irions à Goultcha ou à Osch attendre la belle saison. Au mois



Le complot.

de juillet, nous reviendrions dans l'Alaï et nous traverserions le Kizil-Art sans effort. Voilà un projet dicté par la prudence et qui témoigne de l'intérêt qu'on nous porte, mais il ne cadre pas avec nos plans. Dormons. Demain nous aviserons.

21 mars.

On se reposera encore toute la journée, mais demain, on tâchera de franchir le Kizil-Art d'une seule traite, coûte que coûte. Nous laissons les Kirghiz dans l'espoir que nous allons peut-être battre en retraite. Ils passent le jour à réparer leur équipement. A leur « petit déjeuner », ils mangent les têtes, les pieds et les entrailles des moutons cuits à l'étouffée dans un four creusé en terre. Nul doute qu'ils ne se régalent d'un plat succulent.

Notre campement a l'aspect le plus pittoresque par le beau soleil. Nous figurons, à s'y méprendre, une bande de brigands réfugiés en lieu sûr avec

leur butin et qui se préparent à une nouvelle expédition. Les mines ont tout le patibulaire désirable.

Aujourd'hui, Satti-Koul, le hideux, a des velléités de travail, et fend du bois d'un bras nonchalant; de temps en temps il fait une pause afin de ronger un os auquel il finit par appliquer un coup de hachette : c'est pour en extraire la moelle, qu'il suce avec un rictus tel, que le plus indulgent des spectateurs comparerait ce Satti-Koul au moins à un gorille.



Satti-Koul.

Puis il se rapproche du feu et soigne les koumganes alignés où l'on met fondre la neige. Il aime à manier la poche de bois avec laquelle il fait passer de l'un à l'autre récipient la neige fondante.

Mais il faut vous expliquer comment nous nous procurons de l'eau. C'est simple. Le feu est allumé, on emplit la marmite de neige, qui fond à la chaleur, puis on la tire quand elle se congèle en arrivant à 0°, et on la met dans un koumgane où elle devient eau; on verse cette eau dans un koumgane voisin, où elle tiédit, puis dans un autre où elle chauffe, puis dans un autre, jusqu'au koumgane spécial où l'on « fabrique » de l'eau bouillante pour le thé. Satti-Koul aime beaucoup transvaser cette bouillie avec une cuiller de bois, mais il déteste aller chercher de la neige propre dans un sac.



Satti-Koul aide de cuisine.

A cause de l'altitude, — nous sommes à environ trois mille trois cents mètres, — la viande cuit mal, et le thé n'a pas le parfum qu'on lui trouve dans la plaine. L'ébullition se produit trop vite.

Demain, nous aurons une journée décisive. Nous saurons si la porte du Pamir est ouverte ou fermée.

La nuit sera bonne, ciel libre, pas de vent; à sept heures du soir, 14°,5 de froid seulement.

Plusieurs chevaux sont aveuglés, celui de Pépin entre autres; son maître ne voit pas davantage. Ménas constate dans la soirée que l'on nous a volé de l'orge. Les Kirghiz ont dû la donner à leurs chevaux, en jeter une partie le long de la route, avec l'intention de la prendre en s'en retournant. Ils ont aussi jeté du bois. Une fois le Kizil-Art passé, nous réglerons ce compte.

22 mars.

A sept heures, — 15°, avec un faible vent d'est.

Les bergers sont renvoyés. Ils se confondent en salutations. Nous faisons charger, puis Sadik est prévenu que nous partons pour le Kizil-Art, qu'il faut que les autres Kirghiz nous aident à traverser la passe, sans quoi il y aura des têtes cassées, la sienne la première, puis celles des deux ou trois



La montée du Kizil-Art.

chefs à qui nous nous adressons. Nous ne voulons pas retourner à Ak-Basoga avant d'avoir constaté que le Kizil-Art est infranchissable et le Pamir pas « guéable ».

Si ce plateau ressemble à celui de l'Alaï, l'entreprise est au-dessus de nos forces. Sadik et les autres écoutent silencieux, sans un geste, sans qu'un muscle de leur figure tressaille ; un bref papillotement de paupières est la seule marque d'émotion.

« Iakchi, bien! » dit Sadik. Et tous se lèvent et vont immédiatement apprêter leurs montures.

Rachmed fermera la marche, et, le revolver à la main, il obligera à marcher qui voudra fuir. Ménas ira derrière la première bande, il reçoit les mêmes ordres. Quant à nous, nous partons immédiatement avec Sadik et

les trois hommes à qui les Kirghiz obéissent. La caravane s'ébranle sous nos yeux, puis nous prenons les devants, car nous devons tracer la route.

A la confluence des rivières Kizil-Aguin et Kizil-Art, les amas sont considérables, et, plus d'une fois, nous remontons sur les collines qui bordent les berges. En bas, on se noierait dans deux mètres au moins de neige en poudre. Enfin, nous découvrons un chenal, et nous voilà sur le Kizil-Art, dont nous foulons la glace, grâce au balayage incessant du vent glacial du nord-est.

Allons, la route est bonne! Mais dès que nous tournons à gauche vers la passe, nous nous engageons dans un étroit défilé, et cela change. Il y a d'énormes quantités de neige. Naturellement, il est impossible de suivre la route habituelle qui suit le thalweg. Nous cherchons sur les flancs de la vallée les endroits les moins enneigés, et tantôt sur la rive droite, tantôt sur la gauche, nous avançons comme nous pouvons.

Après six heures de marche, d'ascensions pénibles, de descentes, de chutes, nous arrivons à un endroit où le val devient gorge. Nous n'apercevons pas encore le sommet de la passe, et les hommes et les chevaux sont étendus comme des agonisants sur une roche plate. Nous sommes trempés de sueur, à peine pouvons-nous ouvrir les yeux, nous avons mal à la tête et la soif nous dévore, nous mangeons des poignées de neige.

Sadik me montre du doigt la masse blanche qui nous barre la route, et d'un geste de tête il me demande : « Continuons-nous? »

Je regarde les croupes blanches, elles s'occupent bien de nous! Le soleil les pare de la couleur rosée qu'on voit aux joues des vierges. Elles le sont.

« Aida! Sadik! En avant, Sadik! »

Sadik porte la main à sa barbe, et, se tournant vers la Mecque, il dit :

« Bismillah, au nom de Dieu! » d'un ton d'homme qui se courbe sous une fatalité inexorable. Et il part, sondant l'hermine du Kizil-Art de son bâton. Puis il tombe, se relève, tombe encore, s'épuise en efforts; on le tire du trou, et il repart, dès qu'il a repris haleine. Les trois Kirghiz se passent le rôle de chef de file, parfois ils vont chacun de leur côté chercher un gué, parfois tout le monde cherche. Et derrière les premiers, les autres vont, — glissant, culbutant, soufflant.

D'en haut, des bandes d'arkars (moutons sauvages) nous regardent longuement. Notre présence les surprend sans les effrayer. Nous ne leur faisons pas l'aumône d'un coup de fusil.

Enfin, voilà le tas de cornes posé sur un mazar (tombeau) qui marque le sommet du thalweg. Nous ne pouvons passer par là. Et nous prenons à gauche



CAMPEMENT EN FACE DE LA PASSE DE KARA-KOUL.

par les crêtes, nous les grimpons et nous nous laissons glisser de l'autre côté, sur le Pamir. Après dix heures de marche, à six heures un quart du soir, nous sommes campés à mi-côte, à 4,600 mètres environ, ayant à nos pieds la vallée de Markan-Sou.

Encore une journée que ceux qui l'ont vécu n'oublieront pas. Personne qui ne soit harassé de fatigue. Mais nous sommes contents du résultat, et le paysage paraît agréable, même à Rachmed, qui voudrait y voir un peu plus de monde, car il se plaît en aimable société.

Nous avons la joie des chercheurs lorsqu'ils trouvent, et tandis qu'un à un les chevaux reviennent au bivouac, où on les attire en leur montrant leur tourba (musette) pleine d'orge, je me délecte à regarder vers le sud, du côté du lac Kara-Koul. Par-dessus les hauteurs qui entourent la petite plaine de Markan-Sou que nous dominons, on aperçoit comme un grand vide au-dessus duquel vogue très lentement dans l'azur un nuage unique, rond et blanc ainsi qu'une boule énorme de neige que les divs auraient lancée dans les airs et qui, soudainement impondérable, ne descend plus.

Aussi loin que l'œil voit, il n'y a que dos de montagnes qui ondulent, au-dessous de pics les dépassant de la cime comme des sultans debout, tête haute, au milieu de la foule inclinée.

Nous faisons un copieux repas de riz, de millet et de viande, et, les notes prises à la lueur de la bougie qu'on a peine à allumer, car elle est gelée, nous parlons des nôtres, de « chez nous ». Nous sommes gais, il y a une détente après tant de peines.

Pourvu que demain la neige diminue! La plaine a bonne mine, et j'ai un peu d'espoir. Mais dormons. Je n'ose penser à demain, je ne veux pas y penser. Tel un homme couché en joue ferme les yeux afin de ne pas voir venir le coup. Si, si,... Dormons. Nous avons escaladé le dernier rempart qui défend le « toit du monde ».



Sadik cuisinier.



DÉPART POUR LE KARA-KOUL.

CHAPITRE XII

LE PAMIR (SUITE).

Au lac Kara-Koul. — Les uns se sauvent, les autres sont renvoyés. Nous restons huit. — Une trace. — Trouvaille. — Satti-Koul nourrice. — Les arkars innombrables. — Le vent. — Le Mous-Koul. — Tempête du Kizil-Djek. — L'abandonné. — Le Rang-Koul : Kirghiz, des koutasses. — Paysages. — Pourparlers. — Le mercure gèle. — Nuit polaire. — Température capricieuse. — On veut nous arrêter. — Nous sommes sur territoire chinois. — Nous n'attendons pas la permission de Kachgar. — On nous refuse toute aide. — Comment nous nous procurons le nécessaire. — Départ pour l'Ak-Sou.

23 mars.

Au réveil, à six heures, — 26°. Pas de vent. A sept heures, — 24°; à sept heures et demie, — 22°.

Le soleil brille de tout son éclat, il nous réchauffe; la journée est superbe. La bande qui compte les voleurs d'orge est réunie; Rachmed leur fait les reproches nécessaires et leur annonce que moitié d'entre eux retourneront sur leurs pas, mais sans qu'on leur donne le papier qu'ils doivent apporter à leurs chefs et qui constate que leur conduite n'a pas laissé à désirer. Les autres porteront au Kara-Koul ce qui reste d'orge, ils soulageront d'autant nos chevaux, à qui nous n'allons pas pouvoir distribuer les rations copieuses que nous avions projeté de leur donner du jour où on

les chargerait. Les Kirghiz ne disent mot, sachant qu'ils sont dans leur tort et que toute résistance serait inutile. Rachmed et Ménas les surveilleront. Nous descendons dans la vallée avec l'appréhension de gens qui se mettent à l'eau sans connaître la profondeur de la rivière : ils craignent de tomber dans un trou et posent le pied avec précaution.

Nous allons, et à mesure que nous avançons, nous prenons de l'assurance. C'est charmant. A peine quatre-vingts centimètres de neige sur un fond solide, une poussière fine, gelée, pas compacte; on dirait la poussière d'une grande route, en été : du véritable sucre en poudre. C'est charmant, et les figures sont moins sombres, les cavaliers plus droits sur leurs selles, les allures plus gaillardes. Par un défilé, nous arrivons à un petit lac que Sadik appelle Kizil-Koul. Sa surface dégèle, et cela forme un filet d'eau peu salée; nous en buvons une ou deux tasses avec une satisfaction véritable. L'eau est une si bonne chose! Tout autour de nous ce sont des collines arrondies et blanches; par places, on aperçoit le sable des bas-fonds, et souvent arrivent, bondissants, des troupeaux de moutons sauvages (arkars). Les vieux chefs qui les conduisent nous voient, s'arrêtent sur un sommet, regardent avec défiance, et toute la file a l'œil sur nous. Avec leurs fanons pendants, leurs cornes aux volutes colossales, les mâles se profilent, superbes. Un coup de fusil les met en déroute, et ils grimpent les pentes les plus raides d'un beau train. C'est une cavalcade qui vaut la peine d'être vue. Quelles jambes! quels bonds! quelle peur! A chaque détour nous apercevons des bandes de ces magnifiques bêtes; elles broutent dix, quinze, vingt ensemble, piochant du pied la neige qui couvre les racines. Nous sortons de la région de Kizil-Koul; elle est mamelonnée, on ne se croirait pas en pays de montagnes.

Au delà de Kizil-Koul, la neige est de nouveau assez profonde, parfois les bêtes en ont au poitrail. Nous faisons quelques chutes en traversant le davan (passe) par où l'on arrive au bassin du lac Kara-Koul. D'en haut, nous apercevons un coin du miroir du lac, au bout de la vallée que descend la rivière de Gouk-Seï au temps où la neige fond. Nous passons à travers des blocs de roches où quelques lièvres courent, afin de nous rappeler que nous sommes sur le Pamir-Kargoch (Pamir aux lièvres). Peu à peu nous découvrons le Kara-Koul, dont la glace reluit; des montagnes plaquées de neige l'entourent.

Une plaine, large d'un kilomètre ou deux, borde le nord-est du lac. On voit quelque chose s'agiter sur le fond sombre à bandes blanches. Serait-ce un troupeau? Sadik et Satti-Koul prétendent que ce sont des moutons, et que plus loin ils aperçoivent des ouï (tentes de feutre). Ils demandent à prendre les devants et à s'assurer du fait. Ils mettent leurs chevaux au trot.

La perspective de trouver des tentes nous met de belle humeur, car pas de tentes sans hommes; avec les hommes nous trouverons des troupeaux, du laitage, des bêtes de somme, des aides. Et puis, on voit toujours ses semblables avec plaisir, l'homme étant né sociable. Marchons.

Nous sommes enfin à peu près au niveau du lac, et ce qui de loin nous semblait une plaine assez plate en est une très bossillée et sillonnée par les lits de sable de rivières taries.

Sadik a reconnu tout à l'heure le cours du Kara-Art. Sur le sable, des traces sont apparentes, le sol est piétiné : des troupeaux d'arkars sont passés



Le Kara-Koul vu de la passe.

là dans la journée, voilà de leur fiente; des lièvres ont galopé ici; des oiseaux ont sautillé plus loin ; des rongeurs ont creusé autour des racines, mais aucun pied de mouton n'a marqué une empreinte récente. On voit bien que des yaks, des chevaux, un bétail nombreux a vécu à cette place, mais à l'époque où le sol était humide, l'an dernier, à la fonte des neiges, car les pas sont profonds, gelés, et le kiziak (bouse) décoloré.

Nous sommes sur l'emplacement d'un laïlak (campement d'été) éphémère des Kara-Kirghiz. Pendant huit heures et demie, nous avons marché ; il est six heures et demie du soir, il est temps de camper. Nous cherchons près du lac une anse où nous serons à l'abri du vent. Je vais en avant, en quête d'un bon bivouac, regardant de droite, de gauche. Ah! voici notre affaire. Mais j'aperçois une bande d'arkars qui, eux aussi, m'aperçoivent, et tandis

que je lance mon cheval afin de leur barrer la route, ils détalent du côté de la montagne. Impossible de lutter de vitesse avec ces coureurs-là, et j'ai beau prendre la tangente, je les vois passer à trois cents mètres. Un bon arkar bien gras doit être un manger délicieux. Cela « nous changerait ». Toujours du mouton, de la bouillie! En attendant la bouillie, nous grignotons des galettes de pain qu'on casse avec un marteau. Nos bagages ne sont pas arrivés, ni la batterie de cuisine, et je ne sais quand nous souperons. A la nuit, Sadik et Satti-Koul reviennent sans avoir trouvé de tentes ni de troupeaux. Ils avaient été victimes de l'illusion qui naît souvent d'un violent désir. A neuf heures, les bâts arrivent au bivouac où les appellent nos feux de kiziak (bouse). A onze heures et demie, « ces messieurs sont servis », la bouillie de millet mêlé de riz est cuite, et nous l'assaillons avec entrain. Nous avons bon appétit, malgré l'altitude, malgré les 3,900 mètres environ où Rachmed vient de poser notre « écuellée ».

24 mars.

A huit heures, — 20°.

Les Kirghiz voleurs d'orge sont absents, ils ont fui à la faveur de l'obscurité, hier. Ils ont dû retourner sur leurs pas avant de franchir le davan qui mène au lac. Il nous manque plusieurs sacs d'orge. Nous supposons qu'ils les auront jetés dans la neige, et nous envoyons Rachmed, deux Kirghiz et les chevaux les moins fatigués recueillir les épaves.

Les Kirghiz de Mollah-Baïas, qui nous ont bien servis, seront renvoyés ce soir avec une bonne récompense et après un bon repas. Nous les employons tout le jour à ramasser de la bouse de bétail et à arracher à coups de pioche des racines qui nous servent à faire du feu. Ils en remplissent des sacs, Satti-Koul nous ayant prévenus que plus loin nous ne trouverions rien pendant plusieurs jours; il appelle ces racines « kiskenne ».

Nous avons un bon campement, et il est moins chaud au soleil, qui n'est pas réverbéré par la neige, enlevée heureusement par le vent. A midi, nous avons 4° de froid à l'ombre et seulement 10 de chaud au soleil.

Nous profitons de cette excellente température pour nous « nettoyer » un peu. Nos chevaux sont à ban; ils ont accaparé les pâtures des arkars qui ont vidé la plaine, et nous n'en voyons pas un seul troupeau cavalcader.

A trois heures, nos hommes reviennent avec quatre sacs d'orge. Tout calcul fait, il nous en reste pour dix journées de marche. Il nous faudra prendre par le Rang-Koul, où nous trouverons sûrement des bêtes de somme, mais sans doute des gêneurs; au lieu d'éviter les lieux habités, nous les chercherons. Il nous faut à tout prix soulager d'abord nos chevaux



CAMPEMENT SUR LE KARA-KOUL.

(D'après une aquarelle prise sur nature.)

et ne les utiliser qu'à la dernière extrémité. Cela va nous créer des difficultés. Nous nous en tirerons.

C'est sûr. Dans l'après-midi, nous voyons passer des oiseaux, des alouettes, des étourneaux qui volent au fil du vent de sud-ouest. Ils s'abattent, puis repartent. Nous avons la visite d'un petit chardonneret naïf ou affamé qui vient mendier quelques miettes à l'entrée de notre tente. Nous l'accueillons avec une réelle cordialité. Pendant une heure, nous nous égayons de ses mines, de son aplomb, de ses hésitations; il s'approche à portée de la main. Dès qu'il a chassé sa faim, il lance un ou deux « pituit! » d'adieu et s'envole. Bon voyage, petit !

Au-dessus de nos têtes passent, très haut, des oiseaux qui poussent des cris que nous n'avons jamais entendus.

« Qu'est-ce que cela? demandons-nous à Satti-Koul.

— Dournas, fait-il.

— Comment sont faits les dournas?

— Oiseaux. »

Il n'est pas parlant. Sadik nous explique que c'est un oiseau ayant à peu près le plumage du canard et à peu près la tête du cormoran. Il n'habiterait pas la plaine du Ferganah et se plairait dans les pays froids. Durant l'été, les dournas peuplent les étangs du Pamir.

« Est-ce bon à manger?

— Quand ils sont gras. »

Sur ce, le chef des Kirghiz qui restent, et dont nous n'avons qu'à nous louer, nous demande si nous voulons lui donner un kaghaz (papier) : il voudrait partir tout de suite, parce qu'il veut profiter du beau temps. Il craint qu'une bourrasque ne comble le sentier de l'Alaï, que sa bande serait incapable de se frayer à nouveau.

Nous lui remettons le papier qui constate son dévouement, et une courte lettre pour notre hôte et notre ami le général Karalkoff. Nous distribuons des cadeaux à ces braves gens, et Baïch, leur jeune chef, qui était agenouillé comme les autres, se redresse, s'accroupit, et porte la main à la barbe : tous font comme lui, et disent :

« Amin! amin! Allah akbar! Allah akbar! » (Dieu est grand!) Des serrements de main à la kirghiz sont échangés, et ils s'en vont. Ils disparaissent vite dans un bas-fond. Cette séparation ne laisse pas d'avoir produit une impression sur notre troupe. Il y a un serrement de cœur, on le voit bien au silence subit : nos hommes songent. Nous ne sommes plus que huit, et il reste bien du chemin, bien des risques. Tant que la compagnie a été nombreuse, nos gens n'ont pas vu nettement la situation, ils ne pou-

vaient se recueillir. Ils sont seuls maintenant, et la sensation d'isolement, d'abandon à eux-mêmes, au milieu d'une nature sinistre, leur ride le front. Rachmed, qui aime fort la société, est le plus sombre. Je l'observe. Il reste un instant immobile, regardant la dernière lueur du soleil, arrachant les poils de sa barbe, qu'il coupe avec ses dents : c'est chez lui une marque de préoccupation. Puis, le voilà qui se dirige vers le sac à pain; il met une galette entre ses dents de loup, boucle le sac, expédie la galette en quelques bouchées, puis, l'heure étant venue de donner l'orge aux chevaux, il prend les musettes pleines qu'il leur pendra au cou et s'en va en entonnant une chanson dans les notes hautes, vibrantes comme un chant de coq. Il chasse ainsi ses sombres pensées et lance un défi au hasard, aux demains qui menacent de leur inconnu.

Après souper, Rachmed, qui éprouve sans doute un léger besoin de s'étourdir, conte à ses compagnons attentifs l'histoire du « fils du marchand », au grand ahurissement d'Abdourrasoul, à la grande admiration de Sadik, qui ne peut retenir des « han ! » prolongés, des « hââ ! » Il est là, bouche entr'ouverte, l'œil brillant. Ménas, qui, selon sa coutume, rit aux éclats quand son ami en conte de trop fortes, finit par s'assoupir. Satti-Koul dort profondément, les jambes croisées, la tête sur la poitrine : il a trop mangé de millet.

25 mars.

A cinq heures du matin, — 28°.

A sept heures et quart, on commence à préparer le départ par — 24° à l'ombre et + 2° au soleil. Pas de vent.

Nous allons camper au sud-est du Kara-Koul, où les chevaux trouveront un peu d'herbe. Nos hommes ont beaucoup de travail pour diviser les iouks et les charger. Il faut faire des ballots selon la force des chevaux, les bien placer en équilibre; on ne réussit pas du premier coup. On ne s'aperçoit des erreurs commises que pendant la marche, et Rachmed seul étant réellement habile, grâce à une longue expérience, à chaque instant un ballot descend, une selle tourne, un coffre se déplace, puis les chevaux s'écartent, ne marchent pas à la file, on doit les ramener dans le bon chemin, et trop souvent on s'arrête pour consolider les bâts. Nous n'avançons qu'avec une extrême lenteur, et les arrêts forcés sont tellement fréquents, que Ménas prétend que le diable s'en mêle.

Des oiseaux s'abattent non loin de nous; grâce aux ondulations du sol, je puis leur envoyer un coup de fusil; j'en tue trois. Ce sont des lagopèdes à tête orange, à dos cendré. Ce soir, nous les mangerons rôtis.

Mais le guide Satti-Koul, que j'ai rejoint, arrête son cheval, et montrant du doigt une trace sur la neige :

« Jangi » (récent), dit-il.

En effet, le vent n'a pas eu le temps de redresser des brins d'herbe qui pointent à travers la neige. Des pas se dirigent du côté du lac, ils viennent de la montagne. Allons d'abord camper, puis nous tâcherons de trouver le propriétaire des bas de cuir dont nous voyons l'empreinte.

Nous longeons nombre de petits étangs qui sont les lagunes gelées du Kara-Koul. Tout près du lac, il y a des collines d'une sorte de tourbe que Satti-Koul nomme « pachta-kattin », et que nous brûlerons ce soir, dit-il. Des mamelons luisent comme des boules de verre, ils disparaissent sous une croûte de glace lisse d'où s'écoulent sur le sol de minces filets d'eau plus ou moins salée qui déposent sur leurs bords des bavures blanches de sel. Ces ruisselets rampent sur de la glace aux places à l'ombre et meurent dès que le soleil se cache, faute de chaleur : ils se figent, gèlent à vue d'œil, pour ainsi dire.



Lagopède.

Nous posons notre bivouac à l'extrémité sud-est du lac, sur le sable, à portée de la tourbe. Nous rendons visite au Kara-Koul et nous constatons qu'il supporterait des milliers de canons et que des millions de patineurs pourraient s'y donner rendez-vous sans craindre la moindre fêlure.

Pépin essaye de faire une aquarelle d'un lagopède, mais cela est impossible ; bien qu'il se serve d'eau chaude, son papier se couvre de glace là où porte l'ombre de sa main.

Nous mettons nos chevaux à ban, après les avoir entravés, afin qu'ils ne s'écartent pas trop, et nous les surveillons aussi bien que l'horizon : la trace nous préoccupe. Sadik s'en va en reconnaissance.

Cependant Satti-Koul nous conte qu'il a vécu huit ans au Kara-Koul en été, et qu'une de ses sœurs est mariée à un Kirghiz du Rang-Koul. Je lui demande ce qu'il pense de la trace que nous avons vue aujourd'hui et ce que cet homme peut bien venir faire ici.

« Je ne sais pas », répond-il.

Satti-Koul aime à garder le silence.

Au moment où le soleil va disparaître, nous apercevons un cavalier qui

est Sadik, et, à côté de Sadik, quelque chose de grand qui se meut et qui n'a pas la silhouette d'un homme à cheval. Qu'est-ce? Tous nous écarquillons les yeux, et Abdourrasoul, qui les a excellents, dit : C'est un chameau. Effectivement, c'est un chameau qu'il tient par la longe. Mais que tient-il donc en travers de la selle? Ce n'est pas un mouton : personne ne distingue rien.

Sadik se rapproche, nous ne devinons toujours pas. Enfin le voilà. Il tire une chamelle blanche qui allonge ses grandes jambes cagneuses en criant, en bavant, et son fils, un chamelet de quatre jours à peine, est sur le cou du cheval. Satti-Koul le reçoit dans ses bras et immédiatement s'institue



Une capture de Sadik.

sa nourrice. Le petit vagit. Satti-Koul rit, nous rions, c'est un fou rire général.

« C'est Dieu qui nous envoie le chameau pour porter nos bagages », dit Rachmed.

Sadik nous expose les résultats de ses recherches. Il a suivi les pas de l'homme qui l'ont mis sur la trace fraîche des chameaux, et, comme il a pensé que le chameau serait plus facile à attraper que l'homme, attendu que le petit chameau ne serait pas abandonné par sa mère qui irait d'un pas très lent, il a vite trouvé la chamelle. Il l'a ramenée en pensant que son propriétaire viendrait la réclamer et que nous en pourrions peut-être obtenir des services en échange. Il pense qu'on fera bien d'ouvrir l'œil cette nuit.

On mettra les chevaux à la corde et l'on dormira d'une oreille; car le

propriétaire de la chamelle a dû aller prévenir des amis qui se tiennent aux environs dans une gorge. Il a vu Sadik et s'est caché.

Délicieux, les lagopèdes à la graisse de mouton, rôtis dans la marmite !

La température a de brusques variations.

A sept heures et quart du matin, le thermomètre à l'ombre marquait — 24°, et au soleil + 2°. Pas un souffle de vent.

A sept heures quarante, — 22° ; au soleil, + 3°,1.

A huit heures, — 21° ; au soleil, + 12°.

A neuf heures, — 15° ; au soleil, + 23°.

Dans l'après-midi, à trois heures, la brise du sud-ouest s'élève, et à l'ombre il y a — 8°, et seulement + 8°,9 au soleil.

A quatre heures, le thermomètre monte à — 14° à l'ombre ; il descend à — 13° à sept heures et monte à — 10° à huit heures quarante. Voilà bien des caprices. Aussi restons-nous emmitouflés, quoi qu'il arrive.

26 mars.

A cinq heures vingt, — 18°.

Cette nuit, à deux heures, on a mis les chevaux à ban afin qu'ils puissent tondre les prés salés. Les hommes ont veillé à tour de rôle jusqu'au jour.

Le nouveau-né, emmailloté de feutre, a passé la nuit à l'abri de sa mère. On l'a découvert, maintenant que le soleil luit ; il le prend avec plaisir déjà, ses bosses naissantes en frissonnent de plaisir, il remue déjà son imperceptible queue. Quand il a la tête baissée, les jambes cachées sous son ventre sans poil, il a presque l'air d'un phoque au soleil. La mère a des poses languissantes. Elle regarde son fils, le flaire avec tendresse, puis redresse la tête avec la fierté d'avoir mis au monde un si beau petit être ; elle ferme les yeux. Elle se met sur ses quatre pieds, les écarte, le pis gonflé, et Satti-Koul aide au nouveau-né à se dresser sur ses jambes fléchissantes, il le mène à la nourrice, et le petit tette ; son nez bouillonne de lait, son cordon ombilical flotte, car il traîne le reste du fil qui l'a tiré du néant.

Mais la moitié des chevaux sont chargés. Nous partons avec eux. Nous n'utiliserons pas la chamelle, bien qu'elle nous soit fort utile, et nous ne mangerons pas le « chameau de lait », comme le proposait Rachmed, qui se régalerait, je crois, de chair humaine. Nous avons tenu conseil à ce sujet, et nous nous sommes rendus à l'avis de Sadik. Selon lui, nous devons éviter de nous susciter des ennemis, à moins d'absolue nécessité. Les Kirghiz considéreraient l'emploi du chameau comme un vol, ils sauraient bien qui l'a commis et tenteraient de se venger. « Sûrement, à notre retour, Abdour-

rasoul et moi, dit Sadik, nous aurions à rendre des comptes. Au reste, la bête n'est pas vigoureuse. » C'était fort bien raisonné.

Nous en avons eu bientôt la preuve, car à peine avions-nous levé le camp, que deux Kirghiz à cheval, suivis de chiens, venaient chercher les égarés et reconnaissaient Abdourrasoul.

Nous allons par une steppe rougeâtre et caillouteuse, où la neige est rare. A mesure que nous nous éloignons du Kara-Koul, qui n'est bientôt plus qu'une raie blanche, la plaine se resserre en forme de golfe : nous en sortirons par un détroit qu'on devine dans la montagne. Cette région déserte est tachée de larges plaques de neige sur lesquelles de nombreux troupeaux d'arkars se détachent. Ils fouillent la neige tête baissée, mais l'un d'eux fait sentinelle. Il nous voit, donne l'alerte, et toutes les têtes se dressent, puis soudain ils se serrent les uns contre les autres et s'enlèvent en bondissant; ils s'arrêtent encore, regardent, et si nous allons sur eux, ils partent après courte réflexion et prennent le large, les longues et lourdes cornes en arrière. Impossible de les approcher, en un clin d'œil ils gagnent la montagne.

En même temps que la plaine du Kara-Koul finit, les plaques de neige disparaissent et les arkars. Le vent d'est souffle avec violence, il se heurte aux montagnes nues qui s'effritent, il déferle et nous glace. Arrivés au mazar d'Ak-Salir, « un saint très vieux », selon Sadik, que l'on a honoré en entassant sur sa tombe des cornes innombrables d'arkars, nous nous trouvons à la confluence de plusieurs vallées très bien ventilées. Nous ne prenons pas celle de Mous-Koul, nous remontons vers le nord-est, et, contournant une masse aride de pierre, nous arrivons par un assez bon chemin à la nappe de glace du Mous-Koul, qui porte ce nom (lac de glace) parce que jamais il ne dégèle, nous dit Satti-Koul. Le niveau du lac s'est élevé, le sentier d'été disparaît maintenant sous la glace, et cela nous oblige à grimper plus haut, au flanc de pentes assez incommodes. Nous campons à l'endroit le plus large de la vallée, au sud de celle d'Ak-Baïtal, au bord du réseau de glace enveloppant des prés où nous envoyons paître nos chevaux. Nous ne parvenons pas à nous abriter du vent, à qui l'on doit l'absence presque complète de neige à cette place. Cependant, les couloirs de Kizil-Djek et d'Ak-Baïtal, dont nous voyons l'entrée, sont tout blancs, ainsi que les hauteurs qui les enserrent.

Le Kizil-Djek est limpide, l'Ak-Baïtal, à côté, est orageux; une tempête de neige en descend, grossit, et devient une masse sombre qui menace de nous étouffer. Le vent gêne notre respiration, nous sommes oppressés, on a l'impression que cette boule noire va nous écraser; elle roule comme une

chose solide, avec la lenteur d'un être dont la volonté règle les mouvements. Mais le vent soudainement change, une trombe d'air s'abat du nord-ouest sur nos épaules, comme une douche glaciale, elle déblaye la vallée, et d'une charge furibonde met en déroute la tempête d'Ak-Baïtal. Je ne vois pas ce que nous y gagnons, car nous grelottons tous, et tous se plaignent d'étouffer. Puis, vers six heures du soir, le vent se renverse, et c'est d'est qu'il nous arrive, plus furieux que jamais. Il prend sa revanche sur le vent de nord-ouest. Mais nous payons ce fracas, ces batailles, cette gloire, ainsi que nos chevaux, qui cherchent les bonnes places dans les bas-fonds de la pâture



Kizil-Djek.

saupoudrée de sel. Je crois qu'ils aimeraient mieux être ailleurs, et nous aussi.

Nous mangeons à la hâte, et, blottis sous nos peaux de mouton, nous faisant tout petits, nous dormons grâce à sept heures de marche, malgré les hurlements de la tempête. De temps à autre, les étouffements nous éveillent et nous contraignent à nous tenir un instant sur le séant et sur le dos.

27 mars.

A six heures et demie, — 13°.

Heureusement, car avec ce vent d'est, plus de froid pourrait nous arrêter.

Nous partons à neuf heures sur l'est. Nous sommes obligés de passer sur

la glace, qui est le plancher d'un couloir où nous sommes dans un joli courant d'air. Nos chevaux, qui marchent avec une grande précaution, s'abattent cependant, et il est très difficile de les recharger, car ils vacillent sur les jambes. Nous allons plus d'une heure sur la glace en nous élevant toujours, jusqu'à des falaises de loess, et nous trouvons à chaque pas de la neige entassée dans les bas-fonds ou accotée aux saillies, et des cornes d'arkar, du sel sur l'herbe, avec le vent toujours fouettant la face. Nous foulons souvent le sable fin d'un cours d'eau à sec. Puis un chaînon s'enfonce dans la vallée ainsi qu'un promontoire. Nous le dépassons, et la vallée s'élargit, et vers midi la neige recommence. Tout disparait sous son manteau blanc. De gauche et de droite affluent des vallons, des gorges, et en face nous apercevons la passe bien ensellée de Kizil-Djek. On monte, on monte dans la neige et le vent impitoyable, avec des culbutes comme intermèdes, obligés de tourner le dos à la bourrasque pour reprendre haleine.

A trois heures, nous sommes au sommet de la passe, à 4,800 mètres environ, et le vent, furieux sans doute de notre présomption, « redouble ses efforts et fait si bien » que nous prenant à la gorge, comme dit Rachmed, il nous fait monter l'âme à la bouche. Nous suffoquons littéralement, et c'est dans notre oreille le bruit que feraient des milliers de bayadères frappant leurs tambourins au plus fort de leurs pirouettes. Et ce maudit vent qui nous tient pour morts sans doute, — mais il se trompe! — nous enveloppe dans des tourbillons de neige comme dans un suaire et nous en jette des pelletées à la face ainsi qu'un fossoyeur enterrant les morts à la hâte, le soir d'une bataille. Mais nous gagnerons encore celle-ci. Nous profitons de l'instant où l'Éole de l'endroit emplit ses outres, pour descendre par des crêtes assez raides à Ouzoun-Djilga, où nous nous arrêtons après huit heures moins dix minutes d'une marche presque funèbre par moments. Nos chevaux ont la tête basse, trop basse; les plus courageux sont les plus malades, parce que, a dit un général, « ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ».

La bourrasque continue, et nos inquiétudes ne cessent que lorsque Rachmed et Abdourrasoul apparaissent à travers les flocons blancs, un peu avant la nuit. Nous craignions qu'ils ne passassent à côté de nous sans nous voir. Abdourrasoul a mal à la tête, il a saigné du nez, et cela l'a soulagé. Tous se plaignent de ressentir une vive douleur à la poitrine. Le vieux Sadik se couche sans attendre le souper, la bouillie de millet, qu'il adore et qui ne sera prête que très tard; voilà une demi-heure d'efforts pour arriver à allumer le feu dans un trou taillé à la hache : car, par l'effet de la gelée, le sol et la viande elle-même sont durs comme le bois.



SUR LA PASSE DE KIZIL-DJEK.

D'après une aquarelle.)

Nous nous endormons au chant de la tempête. Les suffocations nous éveillent de temps à autre, nous nous y habituons; au reste, notre état ordinaire est d'avoir la tête lourde. D'un coup d'œil, par la porte de la tente, j'aperçois un tourbillon dans la nuit noire. C'est une confusion, ce sont des scènes de la fin d'un monde, lorsque les forces cosmiques sont déchaînées. Perdu, isolé au milieu de ce désordre grandiose de la nature, l'homme se dit qu'il a de la chance d'être petit, afin de pouvoir facilement se raser, et qu'il est un insecte qui a la vie dure.

28 mars.

Le lever est mauvais. Les hommes s'éveillent en se plaignant d'avoir eu froid la nuit; ils souffrent de la tête, de la poitrine. Ils sont abattus, sans énergie. Je dois leur commander de préparer du thé, d'allumer le feu. A sept heures, il y a encore — 16°, avec du vent d'ouest, un ciel couvert, quelques flocons voltigeants. Attendons le soleil, qui les réconfortera, s'il daigne paraître. Nous ferons une courte étape, d'une longueur proportionnée à la vigueur des « exécutants ».

Nos chevaux n'en ont guère, ils saignent du nez, on ne les entend pas s'ébrouer. Deux ou trois sont là, le dos au vent, sans bouger. L'un d'eux, à qui l'on montre la musette, ne s'avance pas pour qu'on la lui pende au cou. S'il est aveuglé comme les autres, il n'est pas sourd; il entend le bruit de l'orge agitée, sans en être ému. C'est un très mauvais signe. En voilà un qui ne fera pas l'étape. J'en vois deux ou trois qui n'iront pas loin non plus.

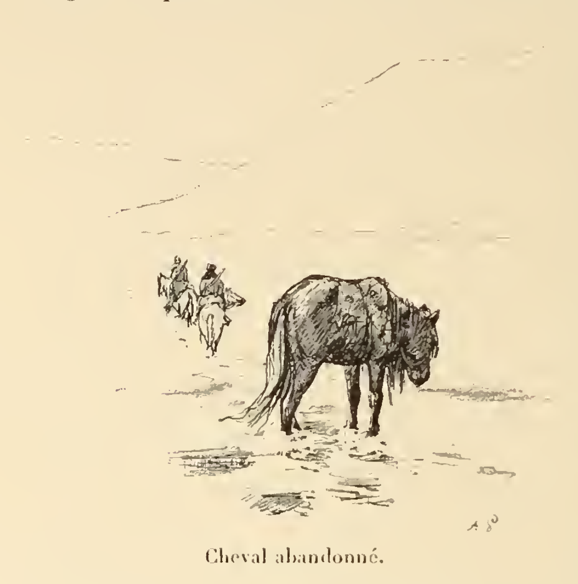
Les préparatifs sont faits sans gaieté, sans les quolibets habituels, le soleil étant toujours caché. Nous partons avec le vent d'ouest dans le dos.

Descendus du plateau où nous campions, dans la vallée qui serpente vers l'est, nous sommes de nouveau dans la neige sans traces. Satti-Koul nous précède, et comme il a les yeux très malades, il nous conduit parfois en de mauvaises places. Sadik le remplace et s'en tire mieux.

Dans une direction est-est-sud qui est presque la nôtre, nous distinguons une cime blanche que nous supposons être le Tagarma (le Moustagata), le pic le plus élevé du Pamir. C'est grâce au vent qui déchire un instant la brume que nous l'apercevons. Maudit vent qui nous glace! Notre marche est silencieuse, pas un mot n'est échangé.

Le cheval le plus malade n'a pas été chargé, il nous a suivis un instant, les oreilles et la tête basses; il vient de s'arrêter, n'en pouvant mais. Nous pensions qu'il irait au Rang-Koul, où il y a de l'herbe, paraît-il; là, nous

l'eussions abandonné, et peut-être aurait-il vécu jusqu'à la bonne saison et il aurait repris des forces. Mais il est à bout, et il se laisse dépasser par ses compagnons; il avance, s'arrête, dresse l'oreille, cherche à avancer encore. Ses pauvres jambes ne le peuvent porter, elles sont raidies par la fatigue, l'épuisement, le froid, et il reste planté sur place; il regarde les camarades s'éloigner, il pleure de faibles hennissements d'adieu. Nous l'abandonnons comme l'homme à la mer à qui il est impossible de jeter une bouée de sauvetage et de qui on n'ose point hâter la mort, qui est certaine. Et puis, qui sait? Les bêtes tiennent sans doute à la vie comme nous : on tient à des riens, par habitude.



Cheval abandonné.

L'abandonné n'est bientôt plus qu'un point noir, loin derrière nous, point noir sur la nappe blanche qui l'enveloppera de ses plis, quand il s'étendra engourdi par le froid mortel.

Nous allons à la file dans la vallée, qui se resserre, qui s'élargit, où des gorges aboutissent à gauche. Tout est rigide, blanc; de temps à autre des cornes d'arkars morts pointent; d'autres arkars, vivants ceux-là, apparaissent au loin, défiants, hors de portée, fantômes insaisissables errant dans le cimetière. Rien ne se meut. Seul le vent impitoyable de la tempête, toujours hurlant, fait voltiger la neige gelée, fine, et sans cesse nous en saupoudre. La neige, toujours la neige; pas de végétation, pas de bois pour un cure-dent, de la neige. Comme distractions, en cheminant, des chutes, des chevaux qui se battent, qui perdent leurs charges, qui s'écartent du chemin, qui se sauvent, qu'on recharge, qu'on poursuit. Enfin, par une petite passe, on arrive après cinq heures et demie de marche à la vallée d'Ichki, dans le bassin du Rang-Koul, et nous nous dirigeons sur le sud-est.

A un endroit nommé Kamara-Tag par Satti-Koul, qui a passé son enfance dans cette région, nous nous abritons dans une grotte au bas d'un rocher qui surplombe; nous sommes à l'extrémité d'une vallée descendant du nord tout droit, et déserte comme vous pouvez bien penser, et blanche.

Tandis que nous installons notre campement sur le crottin accumulé par

les troupeaux sous cet auvent naturel, nous avons la visite, de droite, d'un aigle sans force et dont le vol est loin d'être sublime, puis, de gauche, de senestre, nous vient un corbeau étique qui se pose au-dessus de nous et croasse. Comme les gens condamnés depuis longtemps au silence, il éprouve le besoin de s'épancher et veut à tout prix engager conversation. Il pousse des croassements d'une gorge éraillée par le jeûne.

Satti-Koul est heureux de revoir le pays de ses aïeux qui portent le nom



Campement de Kamara-Tag, avant le Rang-Koul.

de tribu d'Ichki, emprunté à cette vallée, et il est fier de cette espèce de grotte.

« N'est-ce pas que voilà une bonne place? dit-il.

— Vallah! une bonne place. »

Depuis deux semaines, c'est le premier abri que nous trouvons, et ce sera peut-être le dernier jusque de l'autre côté du « toit du monde ».

Satti-Koul sourit, il est en verve, car il ajoute, en montrant la direction du Rang-Koul, du côté d'un vide qu'on devine au delà du chaînon :

« Rang-Koul.

— Tout près?

— Ha! ha! iakim (près). »

Là-dessus, il commence à emplir de crottin le pan de sa pelisse, il cher-

che toujours à se rapprocher de la marmite dont Sadik a pris la direction comme étant l'ancien. Souvent Sadik rabrone Satti-Koul, et il le grogne toujours. Sadik n'aime pas les paresseux, les laridons qui ne se plaisent qu'à la cuisine.

29 mars.

Nous faisons grasse matinée, le Rang-Koul étant tout près. Nous pensons y trouver des tentes, de l'aide. A huit heures, — 14°, mais pas de vent, un ciel brumeux, température délicieuse. Pas de vent!

A dix heures, la brume s'efface, le soleil sourit et donne un peu de force à nos hommes chargeant péniblement les bêtes. Ce brave soleil est bien embarrassé : quand il disparaît, nous le réclamons, nous sommes tristes, mais nous souffrons moins de la réverbération et du chaud; revient-il, nous oublions la joie qu'il nous apporte et le maudissons, parce qu'il nous aveugle; il s'en va, nous l'appelons de nos vœux. On n'est jamais content.

Voilà deux degrés de chaud au soleil et les plaisanteries de Rachmed qui commencent.

En deux heures et demie de marche, nous atteignons l'entrée du bassin du Rang-Koul. Nous avons à notre droite la vallée d'Ak-Baïtal, toute blanche. Nous ne voyons pas le lac, qui s'est retiré dans un bas-fond où il passe l'hiver transformé en glace; en été, m'explique Satti-Koul, il est très grand, son niveau s'élève et couvre une bonne partie de cette plaine.

Nous avons l'œil ouvert, et Satti-Koul interroge le lointain avec une persistance qui ne lui est pas habituelle, puis il dit :

« Koutasse, bien. »

Koutasse veut dire yak. S'il y a des yaks, nous trouverons des hommes. Ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Le moral de notre troupe a besoin de ce contact. Quoi qu'il arrive, une rencontre nous distraira. Nos chevaux se traînent; le mien, qui a beaucoup travaillé dans l'Alaï, est hors de combat. Mais nous nous reposerons au Rang-Koul et nous soulagerons nos chevaux, grâce aux yaks que Satti-Koul a découverts tout à l'heure et aux chameaux que nous croisons.

Il est vrai qu'ils ont bien mauvaise mine; leurs bosses, dont la pointe traverse une couverture de feutre, sont petites, maigres.

Nous louvoyons au milieu de fondrières, d'étangs bordés de roseaux, qui sont les lagunes du lac semblables à celles du Kara-Koul. Et après deux heures de marche, nous nous arrêtons au milieu de la plaine, à quelque cent mètres de la glace du Rang-Koul. Des cornes d'arkars, du crottin, des

traces gelées, des traces fraîches nous disent que cette région a été visitée en été par des troupeaux nombreux, et que du bétail y erre encore, qui ronge les racines avec lesquelles nous allons faire un bon feu.

Je mesure des cornes dont la courbure a un mètre vingt-sept de long.

Pas un homme ne s'approche de notre tente, il doit cependant y en avoir qui rôdent dans les environs; mais ils se cacheront tant qu'ils ne sauront pas qui nous sommes. Demain, nous enverrons Sadik et Satti-Koul à la recherche d'un guide qui nous puisse montrer le chemin du Kandjout, de bêtes de somme pour les bagages, et d'abord d'un mouton ou d'une chèvre. Il est bon de manger de temps en temps d'une bête dont on a vu couler le sang.

Toute la journée nous avons du soleil; à sept heures et demie du soir, le thermomètre marque — 16°,5, puis, avec une brise d'ouest, le ciel se couvre un peu, et vers neuf heures le thermomètre descend à — 13°. Gare la neige!

30 mars.

Il a neigé dans la nuit. Dès leur réveil, Sadik et Satti-Koul vont chercher les propriétaires du bétail errant autour du lac. Ils tâcheront de trouver un homme qui soit allé au Kandjout depuis peu et qui nous renseignera. Nous ne savons à quoi nous en tenir au sujet du Kandjout, qu'on atteindrait en dix jours, selon Satti-Koul. Ce pays est-il indépendant? Est-il soumis à l'influence des Chinois, des Kachmiri, des Anglais ou des Afghans? Pourrait-on y arriver sans passer par Ak-Tach, où nous croyons avoir maille à partir avec les autorités chinoises? Voilà ce qu'il importe de savoir. Nous voudrions aussi éviter le Wakhane, où les Afghans ont des postes qui nous barreraient la route.

Hier, Sadik était d'avis de nous diriger sur Tagarma, où nous trouverions tout à profusion et d'où nous atteindrions facilement le Kandjout par le Tag-Doumbach-Pamir en sept jours, dit-il. Mais nous serions dans une région peuplée, et le beg de l'endroit pourrait assembler une troupe assez considérable pour nous faire prisonniers, sans que nous ayons chance de résister avec succès. Il nous enverrait à Kachgar, et le voyage finirait là.

La situation n'est pas nette. Il nous tarde de voir revenir nos éclaireurs et d'engager conversation avec quelqu'un du Rang-Koul. Nous sommes à 3,900 mètres environ, le vent s'est abattu, et nous respirons mieux que ces jours derniers. Les racines, la bouse ne manquent pas, et nous pouvons faire fondre beaucoup de neige et gaspiller de l'eau à des lavages réitérés. Depuis

quinze jours, nous n'avons pas fait toilette. Je ne veux pas vous parler vermine. C'est la moindre des choses... Regardons ensemble le paysage.

D'un coup d'œil « circulaire » nous constatons que les montagnes forment un « cercle » autour de la steppe où nous sommes, et, comme dit Rachmed : « On a beau regarder, on ne sait pas de quel côté s'en aller. » Au sud-est, en face de notre tente, se dressent des roches dentelées de quartzite rayées de neige ; vers l'est, des monts blancs, derrière des collines au premier plan ; à l'est, la seule porte par laquelle on croit pouvoir sortir : un golfe du Rang-Koul à droite duquel, au loin, le Moustagata menace le ciel de sa



Campement sur le Rang-Koul, en face du Tagarma.

corne d'albâtre, mais ce n'est pas une corne aiguë, c'est plutôt un nez sur le dos, aquilin, aplati au bout, tenant à une arcade sourcilière très accentuée, au-dessous d'un front si fuyant qu'on ne le voit pas. Tel est à peu près le profil de ce colosse du Pamir. Derrière nous, les montagnes dans la brume. A l'ouest, des cônes gigantesques d'aspect, ayant au sommet des nuages flottant comme les banderoles de fumée des volcans. Quand le soleil descend, il colore tout cela, et c'est une nature sauvage qui s'embellit soudain avec une coquetterie qu'on n'attendait pas d'une aussi laide personne. Le paysage est indescriptible, bizarre, ma foi ; je n'entreprendrai pas de vous le dépeindre. D'abord, je ne suis pas taillé pour une pareille tâche, et puis, le modèle est capricieux, de seconde en seconde il change d'aspect, et le paysage chaudement éclairé pâlit, vous glace. Rien qu'à le regarder, j'en serre ma pelisse plus près du corps.

Du côté de l'est, nous distinguons deux taches noires dans la steppe, nos hommes qui reviennent : il est temps, la nuit arrivera vite, le soleil descend.

Abdourrasoul vient d'examiner des koutasses ; je lui demande ce qu'il pense des bêtes que j'ai regardées tout à l'heure et qui ne m'ont pas produit une bonne impression. Bœufs nonchalants, massifs, carrés comme des hippopotames, mais avec de longs poils traînant jusqu'à terre et une queue touffue comme celle du cheval. Leur œil est sans intelligence, et sans cesse ils broutent, ruminent, sans cesse donnent la preuve d'une digestion



Koutasses (yaks).

rapide et qu'ils sont bien bœufs, quoiqu'ils lèvent une queue de cheval. Ils ne cessent de grogner. Leurs jambes semblent pourtant vigoureuses.

Selon Abdourrasoul, la chair du koutasse est bonne, meilleure que celle de la vache ; son lait est très nourrissant ; par le froid, il porte plus lourd qu'un cheval de bât et plus vite, mais il lui faut une bonne nourriture. Par le chaud, il n'est bon à rien. Il est méchant ; aussi coupe-t-on la pointe des cornes de ceux que l'on emploie. Comme particularité de ce signalement peu flatteur, Abdourrasoul ajoute que le koutasse est bête.

— Crois-tu que ceux-ci puissent nous être utiles ?

— Je ne le crois pas, ils n'ont presque rien à manger et sont sans forces.

— Alors ils ne valent jamais rien, en été à cause de la chaleur, en hiver faute de nourriture.

— Tu as raison. Ce sont de mauvaises bêtes de somme ; mais comme ils

résistent bien au froid quand les hivers sont très rigoureux et que toutes les autres bêtes meurent, le Kirghiz est bien aise de les avoir pour ne pas mourir de faim. »

En somme, on utiliserait surtout le yak dans ce pays comme une conserve alimentaire et n'exigeant aucune boîte en fer-blanc, puisqu'elle est vivante.

Abdourrasoul conclut que nous aurions avantage à nous servir de chevaux ou de chameaux. Il ajoute que les chevaux du Pamir sont tout petits.

Entre temps, les points noirs se sont approchés; nous reconnaissons nos hommes : l'un d'eux est doublé d'un cavalier en croupe. Leur entrée n'est pas bruyante. Ils mettent pied à terre sans dire mot. Le nouveau venu serre la main d'Abdourrasoul et va s'agenouiller à l'écart, loin du feu. C'est un petit homme à large face mogole et plus aplatie que celle de nos Kirghiz. Le nez est camus, les yeux bridés, invisibles, les mains et les pieds sont très courts. Il sent son Chinois d'une lieue.



Djouma-Bi.

« Qui est-ce? demandé-je à Sadik.

— Djouma-Bi », fait-il d'un air entendu.

Si je me souviens bien, c'est un transfuge de l'Alaï qui a eu des affaires.

Je l'invite à s'approcher du feu de nos hommes, et la conversation s'engage. Les renseignements sont très mauvais concernant la route. « Impossible de passer par l'Ak-Baïtal, dit Djouma-Bi; impossible de passer par l'Ak-Sou, les passes sont fermées toutes. »

Il y a beaucoup de neige avant et après Ak-Tach, où nous rencontrons des Teït, du sang de Satti-Koul, à qui je trouve un air guilleret qui me met en défiance. Je crois même que le gredin s'est lavé la figure, légèrement. Ni lui ni Sadik ne prennent la parole, c'est Djouma-Bi qui répond aux questions que je leur pose. On dirait qu'ils lui ont fait la leçon. Ils ne nous soufflent mot des Karaouls apostés par les Chinois. Tout cela est louche.

Djouma-Bi connaît bien la route; avec un bout de bois il nous la trace

sur le sol, les directions qu'il donne sont très exactes. Il sait la route jusqu'au Tag-Doumbach-Pamir.

« En approchant du Kandjout, nous trouverons des Karaouls ; ils iront prévenir les Kandjouti, qui viendront au-devant de nous et nous frayeront le chemin.

— Mais tu dis qu'on ne peut passer ni par l'Ak-Baïtal ni par l'Ak-Sou ?

— Aussi mon avis est que vous attendiez ici le beau temps, une quinzaine de jours.

— Alors, tu ne connais pas d'autre route que par l'Ak-Baïtal et l'Ak-Sou ?

— Non.

— Pourras-tu nous procurer des chameaux, ou des koutasses, ou des chevaux ?

— Pas maintenant, ils ne pourraient marcher ; dans quinze jours ils auront de la force, et vous partirez.

— Nous ne les emploierions que durant une étape, et cela ne les fatiguerait pas. Nous te payerons grassement avec des ïambas (lingots d'argent qui ont le cachet de Kachgar). »

Djouma-Bi ne dit mot.

« Et les Kandjouti? lui demandons-nous. A qui portent-ils le tribut? aux Chinois ou aux Kachmiri?

— Je n'en sais rien. Ce sont nos ennemis. Il y a deux ans, ils ont voulu nous faire la guerre, mais nous avions beaucoup de koutasses paissant en troupeaux. En les voyant, ils ont cru que nous étions très nombreux et n'ont osé nous attaquer. Notre tribu avait beaucoup de koutasses, mais nous avons perdu presque tout notre bétail, la lune dernière. Nous sommes pauvres. »

Mais la nuit s'étend. Demain, nous apprendrons du nouveau. Comment se fait-il que ni l'un ni l'autre ne nous parle d'un poste chinois qui doit être aux environs?

Le froid va être terrible. Le thermomètre baisse avec une rapidité inquiétante : à 7 h. 10, il marquait — 16° ; à 8 h., il saute à — 21° ; à 8 h. 30, — 22° ; à 9 h. 20, — 22°,5. Le ciel est étoilé, pas de vent, la lune est étincelante. Vingt-cinq minutes plus tard, à 9 h. 45, — 26°.

Nos hommes sont toujours autour du feu, qu'ils ne peuvent se décider à quitter. Rachmed conte une histoire, les autres à tour de rôle posent des crottes sur le feu. La nuit est d'une clarté étonnante, le calme de l'atmosphère est parfait, pas un souffle d'air ne le trouble. Les étoiles scintillent aussi nettes qu'on les peut voir ; l'œil malade supporte à peine l'éclat sans

pareil du croissant de la lune qui éblouit : lampadaire illuminant une coupole encore plus « vêtue d'or » que celle de la mosquée « Tillah Kari » de Samarcande.

Non, jamais la voûte céleste ne m'a paru aussi grande que sur le Pamir; les montagnes semblent un léger tressaillement de la terre, et le feu qui lance une chétive flamme, un imperceptible feu follet, et les hommes autour, des gnomes, pas plus gros que des infusoires. Quelle grandeur au-dessus!

A deux heures vingt minutes, la lune étant toujours si lumineuse qu'on distingue les objets à l'intérieur de la tente, je vais regarder le thermomètre. Mais où donc est passé le mercure? Il est gelé, bien gelé. Craignant de me tromper, je montre l'instrument à Capus; on allume la lanterne, et malgré les manipulations, le mercure reste gros comme un grain de plomb et bel et bien gelé. C'est le pôle nord. Voilà un beau poisson d'avril, pour la veille du 1er avril.

31 mars.

Jamais nous n'avons dormi d'un sommeil aussi profond; on le peut comparer à la léthargie des marmottes. Nous ne pouvons prendre la décision de nous mouvoir, et il est dix heures quand nous sortons de dessous nos couvertures.

A dix heures, + 12° au soleil, — 20° à l'ombre.

Nous donnons ici une suite d'observations thermométriques, afin de montrer combien le Pamir est capricieux :

HEURES	OMBRE	SOLEIL	
10,15	— 19°	+ 16°	
10,30	— 18°	+ 15°,5	Une légère brise E. s'élève.
10,45	— 17°,5	+ 17°	
11,15	— 15°,6	+ 20°	
11,25	— 15°,6	+ 17°	
11,30	— 15°,9	+ 10°	La brise est plusforte.
1,00	— 11°,5	+ 8°	Brise E.
4,30	— 3°	+ 1°,5	Un nuage passe sur le soleil.
5,15	— 1°	+ 2°	Brise S. O.
6,20	— 6°		Le ciel se couvre. Brise S. O.
6,35	— 10°		
8,45	— 15°		
9,00	— 15°,5		Ciel brumeux.

Hier, dans la nuit, Djouma-Bi a longuement causé avec Satti-Koul, qui lui donnait des nouvelles de l'Alaï et à qui il en donnait du Pamir. Ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Tous deux sont de la famille des Ichki et de la tribu des Teïts. Djouma-Bi a bu beaucoup de thé, mangé une grande quantité de bouillie de millet. Peut-être qu'il sera disposé à nous aider. Je lui fais des propositions.

Je lui demande s'il a des chameaux et des koutasses. Il répond affirmativement.

« Veux-tu nous en louer?

— Oui.



Kirghiz du Rang-Koul.

— Quel prix par jour et par bête?

— C'est qu'ils sont loin d'ici, et que pour les querir il faudrait au moins une semaine. Je n'ai que mes moutons à portée.

— Vends-nous des moutons.

— Je puis vous en vendre un.

— Va le chercher, et amène-nous en même temps des Kirghiz, qui nous loueront des chameaux.

— Les chameaux valent mieux dans la neige; ils ont les jambes plus longues. »

Djouma-Bi et Satti-Koul allaient partir, quand nous voyons trois cavaliers s'avancer. Ils ne tardent pas à devenir trois piétons, car c'était le mirage qui les grandissait.

Une fois qu'ils se sont approchés, ils diminuent encore de taille, et Pépin

à première vue dit : « Ce sont des jeunes gens. » Mais en examinant, on reconnaît bien deux hommes faits, dont l'un est un vieillard. Un seul est âgé d'une vingtaine d'années. Tous trois sont presque imberbes, ratatinés, minuscules; quelques poils tombent de leur lèvre supérieure, comme pour leur donner une idée vague de moustaches. Nous les recevons d'une façon civile : bouillie, thé, rien n'est épargné. Et l'on cause; l'un d'eux prétend que l'on peut passer par l'Ak-Sou, que nous y trouverons des Kirghiz.

Il nous louera trois chameaux et un cheval, mais jusqu'à Kizil-Djilgua seulement, parce que les bêtes sont affaiblies par le jeûne de l'hiver.

Ces gens sont bien aimables, en vérité. Dans quel but? Djouma-Bi jurait qu'on ne pouvait passer par l'Ak-Sou. Ceux-ci affirment le contraire.

Sur ces entrefaites, d'autres Kirghiz arrivent; l'un d'eux monte un cheval qui est né sur le Pamir, paraît-il. Il n'y a pas à en douter; il est gros comme un bon âne et fait pour les cavaliers de l'endroit.

Ces gens restent jusqu'à la nuit auprès de notre feu; les plus jeunes apportent des racines et du kisiak dans des sacs. Ils auront de quoi se chauffer toute la nuit, et il nous restera une provision pour plusieurs jours. Nous quittons le Rang-Koul demain, et plus loin la neige recommence.

Rachmed donne une représentation aux badauds du Rang-Koul; il leur conte encore des histoires quand je m'endors.

1er avril.

Nous dormons comme des marmottes, et je crois que si nous ne réagissions pas contre cette torpeur, nous attendrions le beau temps au Rang-Koul, roulés dans nos peaux de mouton. Heureusement, nous avons un but, et j'invite Rachmed à préparer les iouks. A sept heures, le thermomètre marque — 26°. C'est vous dire que le froid a été terrible cette nuit. Faute de thermomètre minima, nous ne pouvons vous dire quelle a été la température. Vous ne sauriez croire combien d'instruments on casse.

A 8 h., — 23° à l'ombre, — 14° au soleil.
A 8 h. 25, — 20° à l'ombre, — 7°,5 au soleil.
A 9 h., — 12° à l'ombre, — 2° au soleil.

Et à neuf heures 40 minutes, quand nous partons, le froid a augmenté, on ne sait pourquoi; il y a — 14°.

Les chameaux ayant été « copieusement » chargés, malgré les réclamations des propriétaires qui prétendent que leurs bêtes sont à peine capables de porter le iouk d'un cheval, nous nous dirigeons vers l'extrémité est du bassin. Nous passons sur la glace du lac; ses abords sont crevassés, et au

fond des dépressions, tantôt il y a de la glace, tantôt du sel qu'on peut prendre pour du givre.

Puis on est dans la steppe, plus loin le sable commence, c'est le lit d'un cours d'eau qui se forme à la fonte des neiges et se confond avec le lac, lorsqu'il s'étale comme une tache toujours plus grande.

Mais notre caravane marche avec une lenteur telle, qu'elle doit être calculée. Dès le moment où l'on s'est mis à charger leurs bêtes, les Kirghiz ont fait preuve d'une mauvaise volonté flagrante, et Ménas, qui nous rejoint au point où nous attendons, nous dit qu'il est impossible de les faire avancer; il me demande s'il faut leur donner des coups de fouet. Tandis qu'il m'expose la situation, nous voyons qu'ils s'arrêtent. Un homme monté sur un chameau les a accostés, et ils causent.



Cheval du Pamir.

Cet homme s'approche de nous, il se laisse glisser à terre, et tenant son chameau par la longe, il vient s'agenouiller à cinq pas de nous et regarde.

« Que veux-tu? lui demandons-nous.

— Je viens vous dire que vous ne pouvez aller plus loin, tant que vous n'aurez pas reçu l'autorisation du gouverneur de Kachgar.

— Pourquoi?

— Parce que je suis le chef des Karaouls, et que tel est l'ordre. Il y a quelques années, mon prédécesseur a facilité la route aux Russes, et il a été puni, on l'a déporté avec sa famille.

— Mais nous ne sommes pas des Russes.

— Qu'êtes-vous donc?

— Des Faranguis qui voyagent pour s'instruire. Si nous étions soldats, on comprendrait que tu t'opposes à notre passage; mais nous sommes des hommes de paix, et tu n'as pas plus le droit de nous arrêter que les marchands qui passent. Au reste, pour te rassurer, nous pouvons te dire que le dao-taï (gouverneur) de Kachgar sait qui nous sommes et ce que nous voulons. Le dao-taï ne t'a pas donné d'ordres à notre sujet, c'est donc que nous ne faisons pas mal. Au reste, nous ne nous cachons pas. Nous avons trop de bagages pour que tu puisses croire que nous sommes de malhonnêtes gens. N'avons-nous pas envoyé chercher des chameaux? Avons-nous rien volé? Qui se plaint de nous? Nous ne te connaissons pas. Où sont tes papiers? »

Il se tait.

« Accompagne-nous jusqu'au bout de l'étape ; tu prendras du thé avec nous. Tu mangeras du sucre, nous te montrerons nos kaghaz (papiers) avec des cachets musulmans, et si tu n'es pas rassuré, nous attendrons les ordres du dao-taï, et tu verras qu'il enverra des soldats pour te couper la tête parce que tu nous auras arrêtés sans motifs. »

Il se tait.

Sur ce, notre caravane arrive. Rachmed est furieux, il parle des Kirghiz en termes qui ne s'écrivent pas. Ils ne veulent pas accélérer l'allure de leurs chameaux, ils se plaignent constamment, disant qu'ils vont les décharger, que les bêtes ne sont pas en état, et finalement Rachmed me demande s'il ne serait pas bon de les rosser. Je lui recommande la patience jusqu'à ce soir.

Nous poursuivons notre marche avec une lenteur désespérante. Sadik est sombre, et l'affreux Satti-Koul a toujours son petit air guilleret qui ne me dit rien qui vaille ; et son cousin Djouma-Bi n'a plus l'air modeste qu'il avait hier, et son verbe est plus haut.

Après trois heures de marche, Djouma-Bi veut nous installer au milieu de cinq ou six tentes où habitent des Karaouls, sous prétexte que plus loin l'herbe manque. Nous refusons l'hospitalité qu'il nous offre, et nous allons camper à deux kilomètres de là, sur le sable, au milieu de la plaine, de façon à voir venir de tous côtés. Pour faire ces deux kilomètres par un beau chemin, le vent ayant balayé presque complètement la neige, les Kirghiz mettent une heure. Ils abusent de notre bonté. L'exaspération de nos hommes est à son comble.

A peine la tente dressée, à peine le feutre étalé, le chef des Karaouls arrive en compagnie de Djouma-Bi et d'une dizaine d'individus à mine de sacripants, dont un, plus petit, est voûté par l'étude sans doute, car on nous le présente comme un mollah, et c'est à lui que nous montrerons nos papiers. Les bêtes déchargées sont immédiatement chassées du côté de la montagne. On les retrouvera.

Nous offrons le thé aux principaux, y compris le malbâti, et ce sont les mêmes questions et les mêmes réponses. Quelques-uns d'entre eux ont des airs d'insolence. Notre longanimité est si grande !

Ils voudraient bien voir les papiers. Nous déplions un passeport, montrons au savant le visa de Perse, puis une lettre de Mouchir-Daoulet (premier ministre du schah) qui nous a servi dans le Khorassan. L'écrit est en langue persane, mais après avoir beaucoup regardé, ânonné, il finit par déchiffrer le mot Khorassan. Il répète : « Khorassan, Khorassan », et ajoute :

« Voilà un papier musulman.

— Es-tu content? dis-je au chef; vas-tu maintenant défendre qu'on nous loue des chameaux? Es-tu convaincu de notre honorabilité? »

Le Karaoul-Begi paraît rassuré, il nous promet des chameaux pour demain. Nous discutons les prix avec Djouma-Bi. On tombe d'accord. Tout parait aller très bien. Des amis de Satti-Koul viennent le voir, et, quand ils le quittent, ils emportent un paquet de ses hardes. Mauvais signe. Et puis ce Satti-Koul a l'air bien gai. Il se charge de nous procurer des bêtes de somme, et nous l'envoyons faire un tour du côté des tentes. Quelques-unes sont dissimulées dans les endroits abrités. C'est là qu'il trouvera notre affaire, dit-il. Nous lui adjoignons Sadik, à qui nous recommandons d'ouvrir l'œil. Et nous nous couchons.

2 avril.

Dès le matin nous trouvons Djouma-Bi, les propriétaires des chameaux qui nous ont servi hier, le Karaoul chef et ses hommes. Satti-Koul et Sadik arrivent et nous annoncent qu'ils n'ont pu louer que deux chameaux, qu'on nous amènera dans un instant.

Nous rappelons au Karaoul chef ses promesses de la veille : tout devait être prêt. Il nous a donc menti. Pourquoi tarde-t-on à nous amener les bêtes de somme? Vont-elles arriver? Il nous répond, après un instant de réflexion :

« Je ne puis donner l'ordre aux Kirghiz de vous fournir les chameaux qu'après que moi-même aurai reçu cet ordre du dao-taï de Kachgar. Je ne puis que vous conseiller d'attendre quinze jours, la saison sera meilleure et tous vos désirs seront satisfaits immédiatement. »

Je me tourne vers les Kirghiz, vers Djouma-Bi :

« Voulez-vous nous louer des chameaux?

— Nous ne le pouvons sans un ordre du Karaoul chef. Au reste, tu ferais bien de nous payer. Comment veux-tu qu'on te serve, toi qui ne nous as pas encore donné l'argent que tu dois depuis hier soir? »

Je m'excuse en disant que j'avais l'intention de payer tout d'une fois, car je comptais que lui, Djouma-Bi, nous servirait encore.

On tire les ïambas de la chaussette qui sert de bourse, car nous avons des coutumes paysannes; on ajuste les balances avec du sable, on taille les lingots d'argent, on pèse et on paye. Les créanciers empochent à leur façon : ils déposent jusqu'aux moindres miettes d'argent dans leur ceinture et font un nœud. Là-dessus ils se lèvent et s'en vont en se moquant de nous. Ménas

les rappelle et les invite à boire une tasse de thé, ils acceptent en ricanant.

Je me tourne vers le Karaoul chef, je le prie de nous procurer les chameaux promis. Il se tait et se lève pour partir avec tout son monde. Je dis à Ménas de prendre l'un d'eux au collet, de le chasser à coups de crosse du côté de la montagne où il y a des chameaux et de les amener, coûte que coûte.

J'arrache au chef son bâton, je le rosse ainsi que monseigneur Djouma-Bi, tandis qu'avec les revolvers et les fusils, notre troupe tient les autres



Le payement.

en respect. Le premier qui fuira recevra une balle, on les en prévient. Toujours crossant son individu, Ménas s'éloigne. Sadik va le rejoindre avec un cheval en main, car il s'agit d'agir vite. Cependant on prépare les ballots. On ne pliera la tente qu'au dernier moment; tant qu'on la verra debout, ceux qui doivent regarder de loin croiront que nous ne partons pas, et rien ne leur semblera anormal.

Une demi-heure après, Sadik et Ménas revenaient avec les chameaux.

Inutile de vous dire que nos gendarmes, qui voyaient les rôles intervertis, étaient penauds et silencieux. Ils ne songeaient même pas à vider leur tasse de thé. Nous verrons longtemps encore les deux plus rossés d'entre eux, tête basse, « tuant le temps » en faisant des petits tas de sable, comme les bambins dans le jardin du Luxembourg.

Les chameaux là, nous les chargeons vivement, et quand tout le bagage

a pris une certaine avance, nous souhaitons bonne santé à ces braves gens et trottons derrière notre caravane aussi vite que possible.

Satti-Koul est parti avec la mine longue, et quand nous le joignons, il nous annonce que l'on a envoyé un homme à Tach-Kourgane, — son chameau a marqué du reste sa trace unique sur la neige, — et que l'on cherchera à nous arrêter dans la vallée de l'Ak-Sou. Nous verrons.

En nous retournant, nous apercevons des hommes se dirigeant vers le chef des Karaouls. Ils vont discuter. Cependant nous remontons la vallée de Kara-Sou, toujours vers le sud, où de place en place nous trouvons des barkhanes, des collines de sable qui se meuvent sous le vent. Vers cinq heures, nous campons à Chattpout, dans un bas-fond bien abrité, à l'entre-croisement de plusieurs vallées. Avant d'arriver à l'étape, j'ai dû abandonner mon cheval.



Ossements et cornes d'arkar (mouton sauvage).



CHATTPOUT.

CHAPITRE XIII

LE PAMIR (SUITE).

Hostilité des indigènes. — Un ami de Sadik. — Sur les bords de l'Ak-Sou ou de l'Oxus. — Nouvelles du Kandjout. — Les Kirghiz se sauvent. — Un monument à la mort. — Une apparition. — Un naufrage. — Les dettes de Satti-Koul, notre guide. — Sa fuite. — On ne veut pas nous aider, nous vendre de vivres. — Notre « fière » Abdoullah-Khan. — La Pierre blanche. — Excès d'obéissance. — Tentes abandonnées. — Un ami. — Des ennemis. — Réquisitions. — Au bout de la vallée de l'Ak-Sou.

Nous allons, cher lecteur, précipiter l'allure de notre récit. Nous abrégerons, nous passerons rapidement sur certaines journées d'une monotonie grande. Nous ne lâcherons pas la bride à notre plume et nous ne nous laisserons pas aller à l'enjôlement des souvenirs : en bavardant avec soi-même on risque d'etre prolixe, on s'écoute avec tant d'indulgence! Revenons à notre sujet.

3 avril.

Hier soir, notre feu était entouré d'une douzaine de Kirghiz, dont les tentes sont posées derrière des collines qui les abritent. Ils s'étaient montrés fort aimables, plusieurs avaient reconnu l'affreux Satti-Koul, l'un d'eux avait même crié la prière près de nous. Et on leur avait offert un thé, et ils nous avaient dit que le Kandjout était farangui depuis peu, c'est-à-dire anglais.

Nous n'en serions pas fâchés. En outre, le bi (le chef) nous avait promis des chameaux pour le lendemain, sans faute.

Au réveil, je constate que nous sommes tous présents, sauf les chameaux de la veille et ceux qu'on avait promis. Hier soir, j'en ai aperçu errer au bas de la montagne, ils ne sont plus là. Pas un seul Kirghiz n'est visible, plus de badauds, silence complet.

Dans la nuit, on a fait le vide autour de nous. Le bi prometteur a disparu, comme vous pensez bien. J'envoie Ménas à la recherche de l'illustre Satti-Koul, qui avait demandé la permission d'aller en ville chez un parent où il disait pouvoir trouver toutes les bêtes de somme nécessaires. Voilà deux heures qu'il est absent, et il ne revient pas. Il est parti avec un ami qui a, comme lui, enfourché un de nos chevaux. Il pourrait se faire que nous ne les revissions plus.

Ménas revient avec un yak qu'il a trouvé paissant, il nous dit que Satti-Koul amène un cheval. Je m'en vais avec Ménas aux tentes voisines. Tous les gens que nous voyons et à qui nous demandons le bi nous répondent qu'ils ne savent pas où il est, que, du reste, ils ne sont pas de la localité. Nous trouvons un chameau, et un frère des chameliers d'hier nous amène deux yaks. Les propriétaires du chameau et du yak que nous avons pris viennent réclamer leurs bêtes, et nous les invitons à les charger et à les conduire : ils ont le choix entre des coups de fouet ou de revolver et de l'argent. Dorénavant nous serons obligés de réquisitionner tout le long de la route. On ne veut rien nous vendre, rien nous louer. Ces gens commencent par tirer de nous tout ce qu'ils peuvent, puis se refusent à nous rendre le moindre service.

Satti-Koul, qui décidément fait preuve de mauvaise volonté, nous arrive après trois heures d'attente. Rachmed et ses trois compagnons sont d'avis de le rosser; mais je les en empêche, car lui seul connaît la route, et tant que nous ne serons pas arrivés à la vallée de l'Oxus (Ak-Sou), nous devons le ménager. Il est clair qu'il cherche une occasion de se sauver : nous le surveillerons.

Nous partons tout de suite, nous traversons le cirque à l'ouest duquel nous avons bivouaqué et nous nous dirigeons vers le sud par la vallée de Chatt-pout, large d'un kilomètre environ et sablonneuse : des pointes de roches de micaschiste apparaissent à fleur de sable. D'abord, nous contournons des barkhanes de sable qui semblent se diriger vers le nord. L'alternance des vents les empêche d'aller trop vite.

Après trois heures de marche, nous descendons dans un cirque par des collines de sable enfouies sous la neige, et nous nous dirigeons vers le sud-



DEPART DE CHATTPOUT.

ouest, dans une autre vallée également sablonneuse, large de huit cents à mille mètres, avec peu de neige. Nous la suivons trois heures durant jusqu'à l'endroit où elle se rétrécit et prend le nom de Koch-Aguil. Le vent d'ouest nous incommode beaucoup. Il est quatre heures et demie. Dans la vallée, les sables s'accumulent, surtout à gauche, c'est-à-dire à l'ouest : on dirait qu'ils veulent grimper à l'assaut des montagnes qui s'effritent, tandis qu'ils en tombent.

Avant le coucher du soleil, Rachmed arrive; il maugrée après les yaks, qui n'ont que du poil, dit-il, et pas de jambes. Ils marchent très lentement : « Nous avons descendu, dis-je à Rachmed, tu dois être content.

— D'une arschine à peu près (de soixante-dix centimètres). » Et il montre la place où nous bivouaquerons, et il tend le poing vers le vent, à qui il adresse des injures. « Maudit vent! j'en ai encore le ventre plein, et si je n'avais pas serré les dents, l'âme me sortait du corps. Quelle belle place! pas d'herbe, pas d'eau, du sable, et tout autour de la neige. Comme c'est un beau laïlag! »

Il a soif et mange de la neige.

« Dire qu'à Beï-Kougour (où est sa tribu) il y a de tout maintenant, de l'herbe pour les bêtes, de l'eau, et dans les montagnes tant d'ail qu'un homme y vivrait un mois et demi sans manger autre chose! Quel bon pays! »

Sadik « se reconnaît », il est venu autrefois de l'Ak-Sou à cette place; il a un ami dans le voisinage qui lui a rendu un grand service et qui sait fabriquer les canons de fusil. Sur le Pamir, chaque Kirghiz a son fusil à mèche.

« Quel service t'a rendu cet ami, Sadik?

— Un jour que j'étais allé aux environs du Kara-Koul, dans l'intention de faire une barantà, j'ai rencontré des moutons appartenant à des gens de sa tribu et, ma foi, j'en ai pris quelques-uns. Je revenais, en chassant une vingtaine devant moi, quand j'ai été surpris par les gens à qui ils appartenaient. Ils m'ont pris et amené dans leur aoul; ils voulaient me faire un mauvais parti, quand le Teit qui est ici, — il n'y a que des Teit dans cette région, — m'a reconnu. Nous avions fait des barantas ensemble du côté du Wakhane, au temps où je m'étais sauvé avec le frère de Batir-Beg, et nous avions gardé l'un de l'autre un bon souvenir. Il intervint donc en ma faveur et me fit relâcher. Je vais l'aller voir, et, quand je l'assurerai que vous le payerez bien, il viendra. Je coucherai chez lui, et je vous assure que demain matin je serai là avec les koutasses nécessaires. »

Nous donnons à Sadik quelques pincées de thé destinées à son ami, en outre deux morceaux de sucre, et il s'en va.

Je lui crie de ne pas venir demain sans kontasses. S'il n'en amène pas, après les promesses qu'il vient de faire, le mieux pour lui sera de ne pas revenir.

Quand la nuit est noire, à neuf heures, le vent cesse, le thermomètre marque — 9°, et nous prenons le frais, nous ouvrons la tente, la température est délicieuse. Ce matin, à huit heures, au bivouac, nous avions — 14°. Voilà l'été.

4 avril.

Sadik arrive vers sept heures et demie avec deux chameaux, un kontasse et deux Kirghiz, le père et le fils, ses amis, qui sont petits, mais avec un nez très crochu, au milieu d'une face mogole. Nous chargeons les bêtes et nous renvoyons alors les chameliers de la veille que nous avions gardés soigneusement à notre disposition, au cas où Sadik n'aurait pas réussi.

Nous partons dans la direction du sud, en suivant le petit ruisseau qui passe à l'ouest de la vallée, soudainement très étroite. En une heure et demie, après avoir gravi un mamelon pierreux, nous descendons dans la vallée enneigée de l'Ak-Sou. Nous sommes dans une plaine d'environ dix verstes de diamètre, ayant une ceinture de montagnes blanches. L'horizon est moins borné. Nous perçons à travers la neige, toujours droit sur le sud. En approchant du fleuve, la neige cesse presque, nous descendons des terrasses caillouteuses, traversons le fleuve sur la glace et allons camper dans le fond d'un de ses méandres, au bas de la berge. Nous avons marché cinq heures et quart, surtout à pied. L'Ak-Sou gelé, bien entendu, a de dix à vingt mètres de large; son lit, marqué nettement par les berges élevées, a de cent à deux cents mètres. Aux grandes eaux il est rempli, d'après Satti-Koul.

De l'autre côté du fleuve, nous apercevons deux bergers armés de fusils, avec des moutons. Nous voyons toujours des moutons avec grand plaisir et nous leur dépêchons Satti-Koul.

Nous disons à Ménas et à Rachmed qu'ils sont en présence de l'Amou-Darya, celui qu'ils ont vu à Tchardjoui, à Chour-Tepe, dans le Khiva, et cela leur cause une grande joie. Ils saluent l'Ak-Sou. Rachmed est d'avis de chercher une place où la glace ne soit pas épaisse, de la casser, et de jeter à l'eau deux branches, une pièce de monnaie, deux abricots séchés, etc., et de dire « diverses paroles ».

Nous aussi sommes heureux d'être sur les bords de l'Ak-Sou ou de l'Oxus. Pour la première fois, nous avons la sensation d'être sur une grande route; nous sommes isolés, il est vrai; mais, si l'on voulait, on pourrait des-

cendre jusque dans le Bokhara. Au Kara-Koul, au Rang-Koul, nous étions dans la plaine aussi, mais on avait l'impression de ne pouvoir en sortir, d'être tombés dans une basse-fosse.

Et sans perdre un instant nous envoyons puiser de l'eau à l'abreuvoir qui a été taillé près de la rive pour les moutons, et nous en buvons. C'est une véritable communion.

Au sud-est, nous apercevons la porte d'Ak-Tach, c'est de là que le vent souffle la nuit. En face de l'entrée de notre tente, au nord-ouest, voilà la



Campement sur l'Oxus.

passe d'Ak-Djilgua, d'où part le chemin d'été du Rang-Koul. Autour de nous il y a de l'herbe pour les chevaux, — de l'herbe de l'an dernier, — et des racines. Nos chevaux ne recevront que très peu d'orge. A l'heure où on la leur distribue d'habitude, l'un d'eux s'approche du feu, tout près, et gémit un hennissement doux, timide, un hennissement d'interrogation : « Est-ce que vous n'allez pas me suspendre au cou ma musette avec un peu d'orge dedans, vous qui buvez le bon thé de l'eau de l'Ak-Sou?

— Non, mon ami, retourne gratter le sol du pied et rogner, du bout des dents, les racines qu'ont oubliées les moutons et les koutasses. On te réserve ton orge délicieuse du Ferganah pour les jours où il faudra te charger lourd. » Et l'on chasse le pauvre animal.

5 avril.

Nous apercevons au nord-nord-est le dos du Tagarma, je dis le dos, parce que c'est nous qui le lui tournerons dorénavant, et nous ne pouvons que nous en féliciter.

Nous remontons vers les pays chauds; hier, à huit heures, il y avait 14° de froid; aujourd'hui, à la même heure, 11° seulement.

A dix heures, on part, et par la vallée, dans la neige profonde d'un demi-



Ak-Tach (Pierre blanche).

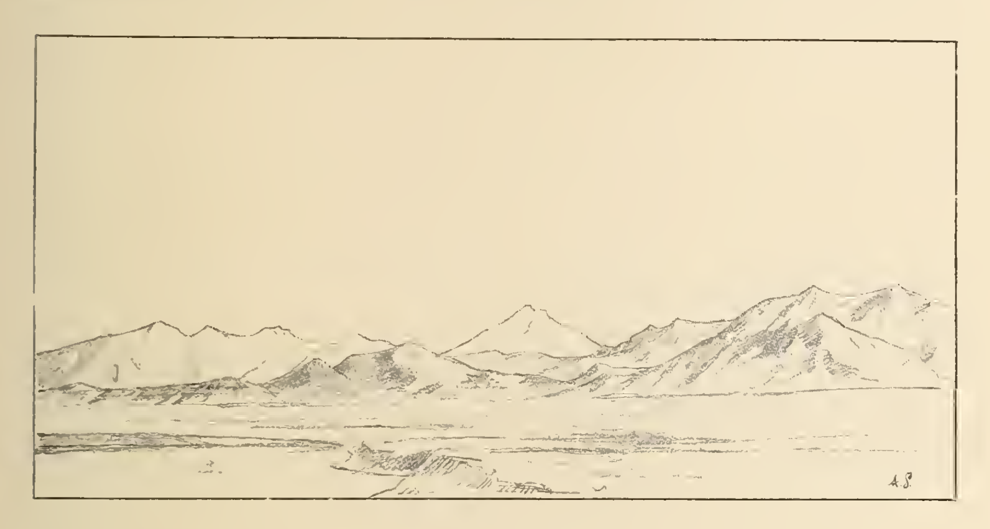
mètre, quelquefois d'un mètre, nous allons camper à Ustik-Dalason, un point qui fut visité par les Anglais, nous dit un vieil homme à nez crochu qui se donne comme le bi de l'endroit. Ce chef nous vient voir, un sac plein de racines sur le dos; il s'assied sans daigner le décharger et s'en fait un dossier. Il a reconnu tout de suite le beau Satti-Koul, et cela l'a rendu familier. Comme les cordes de son sac le tiennent renversé en arrière, c'est dans une attitude fort noble qu'il nous parle. Il nous annonce que plus loin la route est mauvaise, que tout le bétail est mort cette année, qu'ils n'ont pas un chameau ni un yak en état de faire dix pas, que le Kandjout est indépendant, car voilà ce qui est arrivé dans ce pays.

Le jeune khan, ayant tué son père, a envoyé des ambassadeurs au daotaï de Kachgar lui dire : « Si j'ai tué mon père, c'est parce qu'il voulait soumettre notre pays aux Inglis, et que je veux que nous soyons les amis de

l'empire de Tsin » ; et les envoyés ont dit au dao-taï : « Notre khan nous a chargés de te demander : — Ai-je bien fait? » et le dao-taï a répondu : « Barik Allah! bravo! votre maître a bien fait, cela est très bien. »

Là-dessus, il a donné l'ordre de traiter magnifiquement les gens du Kandjout, et il les a renvoyés avec beaucoup de iambas d'argent (lingots) et de pièces d'étoffe. Et le Kandjout est indépendant comme par le passé. L'an dernier, les Inglis sont passés par Basaï-Goumbaz avec des soldats de l'Inde et des hommes du Kandjout.

En ce moment, il y a des Afghans à Ak-Tach. Ils viennent de Kachgar, ils sont passés par Nisa-Tach et ont perdu tous leurs chevaux, environ qua-



Le Tagarma, vu de l'Oxus.

rante. Ils attendent le beau temps pour continuer leur route vers le Badakchane. Cette nouvelle est intéressante.

Le bi met un terme à son bavardage en nous répétant que les Teit sont malheureux cette année, que le froid leur a tué presque tout leur bétail, que la place où ils ont leurs tentes est mauvaise, qu'ils en veulent changer. Aussi ils ont envoyé un des leurs à Tach-Kourgane se plaindre au beg de leur misère. Le beg a bien accueilli leur demande, et il doit arriver demain ou après, avec une escorte de soixante à quatre-vingts soldats, afin de vérifier l'exactitude de leurs réclamations. Ceci est dit pour nous intimider.

Là-dessus, le bi chuchote longuement avec son cousin Satti-Koul, puis il s'en va. Nous n'apercevons pas un seul chameau autour de nous, et les deux ou trois koutasses qui errent près des tentes du bi se traînent sans force. Il est probable que les bêtes valides ont été cachées en lieu sûr. Deux enfants du bi viennent nous voir : un petit garçon et une petite fille.

La fillette, qui suit timidement son frère, nous explique ce qui l'a engagée à s'approcher de nous.

« J'ai vu la toile de votre tente, je ne savais ce que c'était et j'ai voulu savoir ; alors j'ai reconnu une tente, mais toute différente des nôtres, et j'ai voulu mieux voir. »

Ménas est occupé à casser du sucre, et les petits visiteurs le considèrent avec un très vif intérêt; il leur en donne quelques miettes qu'il les engage à mettre dans leur bouche; ils en frottent leur langue et, s'étant assurés ainsi du bon goût de cette pierre blanche, ils en demandent un morceau. Ménas



Ménas et les petits Kirghiz.

fait la sourde oreille et demande à la fillette, qui a dix ans environ, s'il y a des chameaux aux environs. La gaillarde, qui a déjà la mine avisée d'une grande personne, est rusée comme une sauvage qu'elle est, et elle fait une réponse évasive : elle ne sait pas, dit-elle. Puis, lasse de regarder casser le sucre et de regarder notre tente, elle donne le signal du départ à son frère, qui est beaucoup moins hardi qu'elle, mais aussi sale. On les lave le jour de leur naissance, et c'est tout.

Ces enfants ont été profondément intéressés, autant que pourraient l'être de petits Européens regardant des Esquimaux manger de la baleine ou des Africains croquer des sauterelles.

Le 6 mars, nous quittons Oustik sans l'aide de personne. Nous avons renvoyé l'ami de Sadik. Tous les Kirghiz sont cachés, leurs bêtes ont disparu à l'exception de deux ou trois koutasses femelles qui sont pleines.

Beaucoup de neige et beaucoup d'arkars intuables. Sur la glace de l'Ak-Sou, nous voyons les traces d'un drame : du sang, des piétinements, des os traînés, des débris de peau; seule la tête est intacte : c'est un arkar que les loups viennent de dévorer. Nous allons camper à un endroit sans neige, un pâturage que Satti-Koul appelle « Dja ». Nous y restons le 7, pour refaire les chevaux.

8 avril.

Nous partons pour Ak-Tach.

Nous zigzaguons dans la neige profonde, en haut des terrasses de l'Ak-Sou, en nous tenant aussi près que possible des contreforts de la rive droite. Nous avons pour phare le rocher d'Ak-Tach, qui disparaît, puis reparaît toujours immobile et toujours grandissant en face de nous.

Soudain, dans une encoignure de la vallée, du côté que nous suivons, nous voyons quelque chose d'extraordinaire, des murs, des coupoles : une construction.

Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Satti-Koul nous répond avec une certaine fierté que ce sont des monuments élevés dans le grand cimetière des Teit, à la mémoire des membres de familles illustres et puissantes. Ce sont des megnils de style kirghiz : des cônes posés sur quatre murs.

Le seul édifice que l'homme d'ici ait eu le courage de construire est consacré à la mort. Et cela devait être dans un pays où la vie est une exception bizarre, presque inexplicable, où l'homme ne végète que parce que c'est un animal qui a une fameuse envie de vivre; ou peut-être que celui du Pamir, écrasé par la nature, s'est rendu compte mieux qu'un autre qu'il était condamné à mort et qu'il s'est dit : Pourquoi me déplacerais-je pour aller mourir ailleurs ?

Les tumuli sont dirigés du sud-est au nord-est, pour que les morts aient la face tournée vers la ville sainte. Ils s'allongent autour des quatre mausolées en terre, hauts deux fois comme un ouï (tente de feutre) et déployant à eux quatre une façade qui a bien huit ou dix mètres. Les coupoles sont pointues, l'architecture en est timide, les matériaux ne permettant pas l'audace : quelques cailloux, de la terre, ne sont pas ce qu'il faut pour lancer vers le ciel des nefs hardies. Aussi, rien de gothique, rien de fier; le vent, du reste, ne le permettrait pas; il est là pour rappeler aux Pamiriens qu'ils aient à se terrer.

Aux quatre coins du plus grand des mausolées, on a figuré des pigeons, grossièrement, mais on voit que ce sont des pigeons. La neige, entrant par

la porte, a couvert la tombe, sur laquelle on a déposé des cornes d'arkars : les seules fleurs qu'on puisse cueillir ici pour tresser des couronnes.

Deux tougs se balancent comme ces enseignes taillées dans le bois qui représentent des grappes au-dessus de la porte des auberges. Ces tougs, faits avec des queues de koutasses et des chiffons, sont incrustés de neige; elle a fondu au soleil, puis gelé, et ils semblent de marbre.

Au bout des tombes des humbles, une pierre est fichée en terre; quelques-unes ont un entourage, mais qui n'a rien de somptueux; en guise de grille de fer, on a planté des piquets reliés par une corde de laine.



Cimetière de Kara-Kirghiz.

La neige étant profonde et la marche difficile, nous gagnons l'Ak-Sou, qui est proche, et poursuivons notre route sur la glace. A notre droite, les pentes de la berge falaisée sont presque débarrassées de neige, et les crevasses laissent suinter de minces ruisselets, qui tantôt se glissent sous la glace de la rivière et tantôt s'épandent dessus et gèlent à l'ombre; le soleil doit recommencer sa besogne. Quand on passe sur cette glace de formation récente, on la fait craquer, car elle est feuilletée, mais on n'enfonce pas profondément et l'on ne court pas le moindre danger de prendre un bain; la voûte qui nous supporte est d'une solidité extrême.

Comme la rivière ne suit pas la ligne droite, qui est le chemin le plus court, paraît-il, nous grimpons sur la berge à notre droite, puis franchissons

la rivière, et nous sommes bientôt au milieu des roches qui sèment le bas de la muraille de pierre qu'on appelle Ak-Tach (Pierre blanche).

Et au moment où mon cheval cherche son chemin dans les décombres, le vent soufflant glacial, j'aperçois comme une sorcière errant entre des menhirs. Elle s'arrête soudain et me regarde sans un geste. Ce doit être la fée du Pamir. Ma vue est affaiblie, je ne distingue pas d'abord ses traits, et j'ai beau écarquiller les yeux, lever mes lunettes, je ne lui vois pas de regard.



Femme kirghiz du Pamir.

Elle est toute droite, toute petite, vêtue de peaux de mouton, mais elle a une coiffure blanche qui indique qu'elle a un sexe; elle a deux trous à la place des yeux qui sont des points sombres; son nez n'est pas visible, la mort l'a effacé sans doute. Est-ce du cuir ou de la peau qui couvre sa face? Sa bouche est cachée.

Elle est immobile. Autour d'elle gisent des carcasses de chevaux, de vastes thorax de chameaux entr'ouverts, des têtes de mouton dont les mâchoires sans gencives montrent les dents serrées : tout un charnier est là; et nous y laissons la vieille toujours immobile. On dirait une affreuse ouvrière de mort momifiée à côté de ses chefs-d'œuvre, à qui elle a mis la dernière main; des cadavres ayant fait des squelettes.

Puis, mes lunettes essuyées pour ne plus voir par la buée de l'imagination, et les ayant posées sur mon nez, qui ne ressemble plus à un nez, je regarde à nouveau. C'est une vieille femme kirghiz.

Mon cheval a avancé, et voici des tentes dans les renfoncements, des femmes, des hommes, des enfants, des chiens, des chevaux; tous additionnés sont bien une trentaine. Que de monde! Satti-Koul veut nous installer au milieu des charniers qui forment les jardins de ces tentes. Mais je suis d'avis d'aller plus loin dans la vallée, au bas de la Pierre blanche, dans les tourbières où il y a moins de neige. J'avais à peine dit à Satti-Koul d'avancer et de ne point engager de conversation avec les curieux ac-

courus que je m'entends appeler : « Bradar! bradar! » c'est-à-dire « frère » en persan.

Je me retourne, je vois un homme coiffé comme nous du malakaï (cagoule en peau de mouton), mais avec une belle tête d'Afghan, aux traits réguliers. Nous échangeons des politesses.

« Où allez-vous? dit-il.

— En Hindoustan.

— Et vous, d'où venez-vous?

— De Kachgar, par Tagarma, où j'ai perdu presque tous mes chevaux dans la neige. Il en reste six que vous voyez là-bas. Ils ne sont plus bons à rien.

— Où allez-vous?

— A Caboul, par le Badakchane. J'emporte du khame (toile grossière de coton) de Kachgar et du bang (haschisch). Il me reste vingt iouks de toile et cinq de hachisch. J'ai un compagnon qui emporte de la laine des chèvres du Thibet pour la fabrication des châles fins.

— Comment se fait-il que vous ayez pris cette route?

— C'est la première fois que nous y passons en hiver. Quand nous sommes partis de Kachgar, nous ne croyions pas la route aussi difficile. Mais une fois dans la montagne, la neige était chaque jour de plus en plus profonde. Et quand nous sommes arrivés à Ak-Tach, il nous restait six chevaux, et toutes nos marchandises étaient semées le long de la route. Nous avons demandé aux Kirghiz d'Ak-Tach d'aller les querir. Ils ont refusé d'abord, puis nous avons marchandé pendant trois jours, et... »

Mais la place est mauvaise pour tenir conversation, et je souhaite le bonjour à l'Afghan. Le vent est glacial, et puis je ne sais à qui nous avons affaire. Le marchand nous court après et demande à Rachmed si nous avons du thé. Il répond naturellement que nous n'en avons pas.

Nous dressons notre tente assez loin de la « Pierre blanche » pour qu'elle ne nous écrase pas des miettes qui s'en détachent.

Les habitants d'Ak-Tach viennent nous examiner les uns après les autres. Beaucoup reconnaissent Satti-Koul, qui ne paraît pas enchanté de les revoir. Plusieurs d'entre eux sont ses créanciers ou ses ennemis. Un vieux des environs d'Andaman, qui paraît à la tête de cinq ou six hommes de sa tribu et qui est leur porte-parole, rappelle à Satti-Koul des choses désagréables. De tous côtés, des réclamations pleuvent sur Satti-Koul, qui me fait l'effet d'être tombé dans un guêpier.

« N'as-tu pas volé autrefois deux chameaux à un tel? Tu n'as jamais payé les juments de celui-ci. Tu as emmené l'étalon de celui-là et tu l'as revendu

au Rang-Koul. On dit même que c'est toi qui as « pris » la fille d'un tel à Basaï-Goumbaz. Etc... »

Satti-Koul écoute la longue nomenclature de ses méfaits avec l'impassibilité du récidiviste le plus endurci, et il boit tranquillement une tasse de thé, tandis qu'on lui déroule tout son casier judiciaire, qui lui vaudrait en France au moins la relégation. Il ne daigne pas honorer son accusateur d'un seul mot de réponse. C'est à peine s'il le regarde sournoisement.

Et lorsque le vieux lui montre un des siens et lui dit :

« Peux-tu nier que tu doives au moins un iamba à celui-ci? »

Satti-Koul ouvre enfin la bouche et répond :

« Je ne nie pas que nous ayons un compte à régler. Mais il faudrait savoir lequel de nous est redevable à l'autre. Aujourd'hui, j'ai du travail; venez demain, nous prendrons des pierres et nous calculerons; nous verrons à qui il restera des pierres. »

A ce propos, je dois vous expliquer comment comptent ces sauvages, et vous verrez que nous avons commencé par là et que les tables de calcul employées depuis peu chez nous partent du même principe, parce que, nous le constaterons cent fois, les hommes noirs ou blancs ou rouges ne peuvent faire certaines choses que d'une certaine façon. Calcul veut dire petite pierre, et c'est avec des pierres qu'ont été faites les additions et les soustractions le plus commodément avant l'usage des chiffres. Donc, deux Kirghiz ont un compte à terminer, ils se réunissent devant témoins, et à mesure que l'un avoue une dette, il met à terre devant son créancier une pierre représentant une unité convenue, un mouton ou un chameau, par exemple. Puis un même individu enlève de chaque tas alternativement une pierre, et celui à qui il en reste est celui à qui on doit, qui est en avoir. Parfois, on range parallèlement les pierres, au lieu de les mettre en tas, et on voit d'un coup d'œil que l'actif se trouve du côté de celui qui a la plus longue ligne.

Voilà ce que l'affreux Satti-Koul propose pour demain à ses créanciers.

Mais un troupeau de moutons passe tout près de notre campement. Et vous savez qu'un morceau de viande fraiche est délicieux. Nous mangerons la moitié du mouton, l'autre moitié sera cuite et conservée, selon la règle que nous avons de combler autant que possible les vides qui se font dans nos sacs à provisions.

Pour faire cuire un mouton, il faut l'avoir. Écoutez l'histoire de l'achat d'un mouton. Satti-Koul connait le berger, il l'apostrophe et lui demande à choisir un mouton; Sadik et lui s'emparent du mieux portant, le palpent, l'estiment; le berger en réclame trois fois la valeur; puis, après une heure de

pourparlers, lorsque le marché paraît conclu, il dit que précisément ce mouton-là n'est pas à lui. « Où est le propriétaire? — Près de la tente que vous voyez. » — On hèle le propriétaire, il arrive. « Veux-tu vendre ton mouton? — Oui. — Combien? — Je ne veux pas le vendre. » Et il s'en va. Puis il revient et essaye de reprendre son mouton, mais Rachmed, à qui je fais signe, tire son couteau et d'un coup égorge l'animal. Fureur du propriétaire, discussions, offre d'argent; il le prend, le jette, le reprend, s'en va sans l'emporter. L'Afghan qui survient essaye de le calmer par des paroles sensées, mais sans résultat. Le propriétaire du mouton s'éloigne à grands pas avec ses amis. « Soyez tranquille, dit Abdoullah-Khan, — c'est le nom du marchand, — demain matin il viendra chercher son argent. » Abdoullah-Khan est invité par Ménas à prendre le thé, il accepte; mais c'est l'heure de la prière, et il demande poliment la permission de faire la petite ablution, selon le cheriat; il ne la fait pas complète, il frotte de neige seulement ses mains et sa face, et le dessus de ses bottes.

En prenant le thé, Abdoullah-Khan nous dit ses malheurs. Il raconte que les Kirghiz ont abusé de son embarras, qu'ils lui ont refusé toute aide, dès l'abord, qu'ensuite ils n'ont consenti à transporter ses marchandises à Ak-Tach qu'à des prix exorbitants, et qu'ils ont maintenu ces prix, lorsqu'il leur a proposé d'aller plus loin. Au reste, il a fait une reconnaissance et constaté que la vallée est ensevelie sous la neige. Aussi est-il décidé à attendre une saison un peu meilleure avant de continuer sa route jusqu'au Wakhane, qui est au pouvoir des Afghans et où il est sûr de trouver des bêtes de somme, « quoique les gens de ce pays ne soient pas les meilleurs des hommes ».

Nous lui faisons donner un peu de thé : depuis huit jours il n'en a plus. Nous le questionnons au sujet de la route du Kandjout; il ne la connaît pas bien, il sait qu'une passe près de Basaï-Goumbaz y mène, que plus loin on a encore un autre chemin.

Au reste, les passes ne manquent pas, mais elles sont toutes fermées. Tout près de nous s'ouvre celle de Bik-Bel, mais il nous faudrait de bonnes bêtes, de bons guides pour recommencer les luttes de l'Alaï et du Kizil-Art. Tout cela nous manque. Les bis d'Ak-Tach ont déjà défendu aux indigènes de rien nous fournir. Nous les avons interrogés, et ils ne nous ont répondu que mensonges. Demain ils doivent revenir avec les renseignements que nous avons demandés, et l'orge et la farine que nous achèterions volontiers. On n'en a jamais trop. Encore mensonges que ces promesses.

Si ces gens étaient convenables, on ne serait point trop mal à Ak-Tach : dans les tourbières, des filets d'eau circulent pendant la journée; nos chevaux ont de l'herbe peu nourrissante, mais c'est de l'herbe, et le froid a

diminué subitement. A sept heures vingt-cinq minutes du soir, seulement — 1° de froid. La place est très bonne.

Et puis la muraille calcaire d'Ak-Tach tombe en face de nous, comme un tableau immense, assez grand même pour qu'on puisse graver dessus les hauts faits et les dettes de plusieurs dynasties de Satti-Koul; elle répercute les moindres bruits en les centuplant et vous donne l'illusion d'être ailleurs. Le grognement d'un yak paresseux tiré par le nez devient les grognements d'un troupeau, et il en est de même du bêlement d'un mouton, du cri d'un berger derrière ses chèvres, d'un aboiement de chiens saluant un passant; quelques souksours, oiseaux aquatiques qui échappent aux chasseurs en se réfugiant sous la glace, tournoient parfois dans les airs, et un de leurs cancans semble une fanfare; le hennissement d'un cheval, la gargarisme d'un chameau sont terrifiants. La pierre répète aussi les cris des enfants et souvent les paroles aignës qu'échangent les femmes se chamaillant d'une tente à l'autre. La Pierre blanche a les vibrations d'une cathédrale. On l'entend sans cesse : quand elle ne nous grossit pas le bruit des autres, elle fait son tapage à elle; après qu'elle a reçu une courte visite du soleil à son déclin, elle se refroidit rapidement et laisse tomber les éclats de sa muraille. C'est une fusillade, un roulement de coups de canon qui annoncent que le froid et le chaud sont des casseurs de pierres toujours au travail, et que jour et nuit ils manipulent la montagne.

Des blocs se détachent, se cassent, se broient, le vent triture les éclats et emplit la vallée d'une vase bourbeuse que les herbes consolident par places, tandis que dans d'autres elle reste une vase où chevaux et bétail enfoncent, et d'où ils se tirent avec peine. Quand la neige fond, l'eau charrie ce limon vers les vallées.

La Pierre blanche est bavarde, et on entend à chaque instant des bruits de voix ou des chuchotements mystérieux.

Le matin, on est éveillé par un tumulte, on dirait des gens qui crient, se disputent, se menacent, une bagarre dans une rue étroite : ce n'est qu'une dizaine de chèvres qui chevrotent.

9 avril.

Malgré ou plutôt à cause des promesses de la veille, ce matin nous n'apercevons pas l'ombre d'un chameau ou d'un koutasse. Satti-Koul est parti hier soir, sous prétexte d'aller coucher à un aoul où on lui a promis deux chameaux; par un effet du hasard assurément, il montait le meilleur de nos chevaux; et ni l'homme ni le cheval ne reviennent. Nous avons beau regarder, pas le moindre Satti-Koul à l'horizon. Il fait beau pourtant, un peu

froid : — 10° à huit heures avec un vent de sud-est, un vent qui va vers les sources de l'Oxus.

Nous envoyons Sadik chez les bis, pour la forme, afin de leur demander ce qu'ils ont décidé et afin de les inviter à nous faire visite. Mais les bis ne se rendent pas à notre invitation, ils se bornent à charger Sadik de nous dire que dans notre intérêt ils vont envoyer des cavaliers reconnaître quelle est la profondeur de la neige. Nous attendrons leur retour tranquillement, et lorsque l'on saura à quoi s'en tenir concernant la route, ils nous donneront des chameaux, des hommes, des vivres, etc.



La muraille pendante, à Ak-Tach.

« En vérité, disent-ils, les Toura (seigneurs) auraient grand tort de ne pas attendre le beau temps à Ak-Tach et de courir le risque de perdre leurs chevaux. »

Sur ces entrefaites, Abdourrasoul arrive et nous dit que nulle part il n'a trouvé trace de Satti-Koul. Personne ne l'a vu.

Sadik et Ménas montent à cheval et se mettent en quête du disparu. A midi, ils reviennent, ils ont trouvé la trace de son cheval près de l'Ak-Sou, mais une trace d'hier, et ils en concluent qu'il s'est sauvé. Satti-Koul a eu peur de ses créanciers, et il a « mis la clef sous la porte ».

Nous restons sept : la route est facile à suivre jusqu'à la frontière du Wakhane; plus loin nous trouverons un guide, nous le prendrons s'il le faut, de sorte que, tout bien considéré, la perte n'est pas grande, car nous avons un homme de moins à nourrir. Le mal est que Satti-Koul a pris le moins maigre de nos chevaux.

L'Afghan vient nous voir, deux de ses muletiers l'accompagnent ; ce sont des Andidjanis, comme on appelle à Kachgar les gens du Ferganah. Ceux-ci font le métier de transporter les marchandises, ils sont nés à Osch, et nous leur parlons « du pays ». Si les six chevaux qui leur restent valaient mieux, ils nous accompagneraient jusqu'au Wakhane, mais ils sont trop faibles. Ces hommes nous conseillent de partir pour Andaman, nom qu'on donne à la région des sources de l'Oxus, où les Kirghiz ont un campement d'hiver. Là, nous pourrons nous procurer plus facilement des bêtes de somme. Les



Types de khans kirghiz.

« Andidjanis » nous conseillent également de nous défier des gens du Pamir, qui sont les plus grands voleurs qu'ils aient jamais rencontrés.

Abdoullah-Khan abonde dans ce sens. Il pense que nous trouverons de l'orge à Andaman ; en tout cas, il y en a dans le Wakhane. Nous lui parlons du khan de Kandjout, et il nous le représente comme un mendiant et un brigand qui vole et assassine les petits et va mendier auprès des puissants. Aux Afghans il dit : « Je suis Afghan, faites-moi un cadeau. » Aux Chinois il en dit autant et tend la main, et de même avec les Anglais ou les Kachmiri. Il est à la disposition du mieux payant.

Nous achetons à Abdoullah-Khan des khames (pièces de toile de Kachgar) qui nous serviront le long de la route. Nous le payons avec des poll impériaux, car il connait l'or russe et sa valeur. Il nous procure un homme qui va à Andaman voir un malade, et qui nous montrera la route. Le guide est immé-

diatement invité à la marmite de Sadik; vers le soir, il emmène à son aoul Sadik ainsi que Rachmed et Abdourrasoul, mais en cachette des bis. Quant à Abdoullah-Khan, après nous avoir souhaité bon voyage, il reste une partie de la nuit près du feu à causer avec Ménas de l'Afghanistan, de l'Hindoustan, du Caucase, de la Perse, de Stamboul, l'un donnant à l'autre des renseignements sur les pays qu'il ne connaît pas.

Ménas bavarde encore de sa grosse voix, quand les autres rentrent en riant. Il paraît qu'ils ont passé la soirée avec des dames charmantes et qu'ils ont mangé une énorme quantité de viande de chèvre sauvage. C'était très bon.

10 avril.

A huit heures, — 10°. Vent de sud-est. Un des bis est là. En voyant charger les chevaux, il s'est décidé à s'approcher. C'est un ancien chef des Karaouls d'Ak-Tach. Si lui était le maître, il nous donnerait tout ce que nous voudrions, mais il n'est pas le maître. On voit bien qu'il n'est pas au pouvoir. Tout aimable qu'il se montre, nous l'invitons à retourner chez lui. Le congé est catégorique, et il s'en va sans rien dire. Nous aurions bien pris de force ce qu'il nous fallait, mais nous craignons qu'on ne fasse un mauvais parti à Sadik et à Abdourrasoul, que nous renverrons de la frontière du Kandjout. Plus loin, nous ne nous gênerons pas.

Nous partons à dix heures en nous tenant sur la berge gauche de l'Ak-Sou; la neige est très profonde, et le lit de la rivière en est comblé. Parfois on voit l'eau couler là où le courant est très rapide : elle vient des glaciers. Dans ces places il n'y a point de neige, naturellement, et on se rend compte de l'épaisseur de la couche blanche; elle est quelquefois de près de quatre mètres, y compris la voûte de glace. Cela forme des sortes de cavernes où des oiseaux aquatiques se réfugient. Ce sont les « dournas » de Satti-Koul, moitié cormorans, moitié canards. On peut les manger, nous les avons trouvés mangeables.

Nous faisons souvent route à pied; de temps en temps on décharge les chevaux, qui ne peuvent se relever avec leur charge.

Notre guide se traîne plutôt qu'il ne marche; à chaque instant il s'arrête, va à l'écart, s'accroupit dans la neige. Il se relève dès que nous approchons. Il se tient le ventre, il a une mine d'agonisant, de désespéré. Il est malade. Il va encore quelques pas et prend un parti héroïque, il prend la corde qui lui sert de ceinture, non pas pour se pendre, — les arbres manquent ici pour suspendre le nœud coulant, — mais comme... vomitif. Enfin le voilà

soulagé. Il est pâle comme un mort. Ménas lui fait conter son histoire. C'est bien simple.

« Avant de partir ce matin, on a fait cuire trop de bouillie de millet, et il en restait beaucoup dans la marmite, et comme l' « ata » (le père), c'est-à-dire Sadik, ne voulait plus en manger, il m'a dit : « Mange tout ce qui « reste », et j'ai mangé tout ce qui restait. C'était trop, et j'en suis malade. Je me sens mieux. »



Jeune arkar tué près d'Ak-Tach.

Nous rions comme des fous, et le guide, qui ne comprend pas pourquoi nous rions, répète :

« Puisque l' « ata » m'a ordonné de tout manger », du ton d'un homme qui veut dire : J'aurais bien voulu vous voir à ma place. Est-ce que je pouvais agir autrement? Et nous rions. Comme il se traine, je lui dis de monter sur le cheval le moins chargé, mais il est trop faible, et Ménas l'aide à se hisser précisément à côté de la marmite qu'il a vidée par ordre supérieur. Le cheval n'est pas très bien chargé, et le Kirghiz fait tourner le bât en se cramponnant, et voilà tout à terre. Ménas, furieux, le rosse, je mets le holà, le bât est consolidé, et Mirza-Bi, à qui les coups ont donné de la vigueur, s'installe sans accident avec l'aide de Ménas. Une fois là-haut, il se tourne vers moi et, avec une figure plus gaie et comique, il me dit :

« Tchok iakchi! Très bien! »

Et nous de rire à gorge déployée. Il a déjà oublié les coups de bâton. L'émotion l'a remis.

Des arkars paissent sur les collines, nous leur envoyons plusieurs coups de fusil, à deux cent cinquante mètres environ. Nous en blessons plusieurs, comme d'habitude. Grâce à deux chiens, il nous en reste un qui s'en allait après avoir été percé de trois balles, dont une lui avait cassé l'épaule droite. C'est un jeune *ovis polii*. J'ai marché à peu près trois cents mètres d'une marche très rapide, afin d'arriver à temps pour empêcher les chiens d'endommager sa peau, et je sens une douleur très vive aux bronches. Je les ai solides, et j'espère qu'il n'en sera rien.

Tout le long de la route nous voyons les preuves de l'acharnement des combattants. L'hiver a livré une terrible bataille aux êtres. Et de droite, de gauche, apparaissent des chevaux, ventre en l'air, des yaks presque enfouis, dont seules les cornes percent le linceul; puis ce sont des chèvres, des chameaux, des arkars même que les loups ou les chiens ont déchirés; les morts sont épars sur la plaine et en émergent un peu, comme des noyés qui ne flottent plus, les eaux étant basses.

Ayant traversé l'Ak-Sou, qui est tantot visible et qui tantôt se dérobe sous la neige, nous nous arrêtons sur les bords du fleuve, à Kizil-Rabat. Il est trois heures. Nous sommes incommodés par une chaleur torride, éblouis, étourdis. A trois heures et demie, le thermomètre marque + 38°,5 au soleil; à l'ombre, il dégèlerait bientôt si cela durait, car il y a + 5°. Mais à sept heures, il y a — 3°; à dix heures, — 5°,2. Un beau ciel et un temps calme.

Nous avons abandonné un cheval et sa charge.

11 avril.

Sept heures trente-cinq, — 12°; à huit heures, — 9°,5; à dix heures quinze, — 10°,5, avec brise nord-est. La nuit a été froide. Tout le monde se plaint de maux de tête et d'avoir mal dormi.

Nous partons à dix heures quinze minutes. Toujours de la neige, trop de neige. Des chevaux qui s'abattent. Pas d'habitants. Nous montons sur des collines de la rive gauche, puis devons redescendre; trop de neige. Notre guide veut se sauver, je le remets dans la bonne voie en le couchant en joue.

Au bas des collines, des tentes abandonnées au milieu de troupeaux morts.

J'approche d'une de ces tentes; mon cheval, effrayé, recule, je ne puis le faire avancer. Je prends le parti de le donner à Pépin, qui vient de faire un croquis, car le soleil donne.

RENCONTRE D'UN OUÏ ABANDONNÉ.

Tout autour de l'ouï (tente de feutre), il y a un parterre dont des crottes sont la grève. La tente est basse, ceinturée de cordes : c'est la manière dont le propriétaire en s'en allant a fermé les persiennes. Mais avant de fuir cette désolation, — est-ce par moquerie? est-ce pour se conformer à une coutume? est-ce pour suivre une superstition? — il a passé dans les cordes serrées contre les feutres et liées aux piquets du bas des cadavres de chèvres. Elles sont momifiées par la gelée, leur peau est tirée sur les os, les yeux sont caves, desséchés comme ceux des aveugles, les pattes raidies, pliées, et les bouches ont des rictus diaboliques. Sont-ce ces attitudes qui en ont imposé aux bêtes de proie? Elles n'ont point touché à ces chèvres et à ces boucs, qui semblent morts dans des convulsions, ou au cours d'une action, et dans l'éclair d'une pensée dont ils sont imprégnés encore pour ainsi dire. Également espacés à la circonférence de l'ouï, les cadavres sont comme des fleurons sinistres à une vilaine couronne.

Je soulève un pan de feutre, taché en dessus de la fiente blanche des oiseaux de proie, et deux mouches s'échappent en bourdonnant. Depuis longtemps nous n'avons pas vu d'insectes. A l'intérieur sont des treillis de tente, des feutres, des selles, des peaux, des bâtons, tout le mobilier d'un nomade. On ne voit pas sur le sol une trace autre que celle des loups. Quelques pierres sont là qui ont servi aux usages domestiques, d'enclume et de marteau pour casser les os à moelle, écraser les graines, le sel cristallisé, ou qui ont supporté la marmite.

Quelques bêtes sont mortes de la main de l'homme, on les reconnaît facilement : elles ont été dépouillées, et leur tête est séparée du tronc. Mais les autres sont les victimes du froid ou de la faim; ceux que la congestion a tués ont encore la panse pleine; quant aux affamés, ils l'ont, au contraire, peu gonflée. C'est la seule partie de la bête que les fauves n'aient pas mangée; ils ont crevé l'enveloppe de l'estomac d'un yak, et les végétaux triturés en sortent comme les étoupes d'un sac, à l'intérieur des côtes dénudées. Un bouc est étendu, les cornes en arrière, comme s'il bondissait : c'est le bond de la mort.

Un corbeau s'abat au haut d'une roche et croasse; il vient déjeuner sans doute. Le soleil lui a cuisiné un manger succulent, et la charogne répand la mauvaise odeur la plus alléchante; il lui a apprêté également le boire : une petite flaque d'eau large trois fois comme la main où baigne la jambe d'un cheval et sur laquelle des mouches d'or voltigent.

Ce tableau est inondé de la lumière du soleil, qui luit pour tous.

Nous allons toujours sur l'ouest, en suivant l'Ak-Sou, qui entre par

un détroit dans une vallée évasée où un lac s'étale, large d'une verste environ. Nous le traversons sur la glace. Un cheval épuisé s'abat; on ne peut le relever, on l'abandonne. Capus laisse le sien en chemin. Nous campons à l'extrémité du lac en haut de terrasses caillouteuses où nous n'arrivons qu'avec de grandes difficultés à travers la neige amassée. Nous avons marché six heures.

Nous sommes au bord d'un des grands réservoirs de l'Ak-Sou. Nous avons monté de deux cents mètres depuis le dernier bivouac. Ce soir nous avons l'impression d'être à l'étroit, la vallée s'étrangle au delà du lac et en deçà, et les montagnes ferment l'horizon. Heureusement qu'elles ont des échancrures par où les étoiles apparaissent subitement comme des feux de Saint-Jean allumés la veille d'une fête, en Suisse. Le paysage est moins polaire.

12 avril.

Partis d'Irmenatag à onze heures, par le grésil, la neige. Nous nous séparons les uns des autres après avoir franchi l'Ak-Sou et gravi des collines. La neige tourbillonne. C'est une tempête qui se déchaîne tout d'un coup. On ne voit pas la route. Je suis avec Ménas et le guide. On descend de cheval et on attend une éclaircie. Mauvais chemin, trop de neige. Les chevaux s'abattent. On doit les décharger. Hommes exténués. Ménas est furieux de se sentir faible, il veut aller trop vite et tombe essoufflé à côté du guide en pâmoison; je porte les charges sur le dos. Nous descendons les collines et marchons toujours dans la direction ouest-ouest-sud sur la glace de l'Ak-Sou, où la neige est moindre. Nous arrivons à Ghouzalane et campons sur un mamelon.

Tout le monde est très bas. Saignements de nez, maux de tête, bourdonnements dans les oreilles. Entendu des cris de souksours, cherché à en tirer un, ils passent trop haut. En revanche, je vois le magnifique coucher du soleil, qui ne s'est pas montré de la journée. Les nuages se colorent le plus bizarrement du monde, l'astre éclabousse de sa lumière, de ci, de là, les sommets des pics, puis il s'abîme dans une fournaise d'or, dont les reflets enflamment un instant le ciel.

La journée n'a pas été gaie et la nuit est triste, les étoiles sont voilées de brume.

Vers onze heures le ciel se dégage; on dort mal. Des étouffements.

13 avril.

La neige, hier fondue à la surface, est gelée ce matin, et elle brille comme un miroir. Aux brins d'herbe sont accrochés des myriades de diamants.

Brise ouest-sud : à neuf heures trente, + 16° au soleil ; — 4° à l'ombre. A onze heures, + 25°,2 au soleil ; + 1°,5 à l'ombre.

Tous les hommes se plaignent du froid de la nuit, le feu ne chauffe pas,



Camp de Kizil-Koroum.

disent-ils. Les racines sont mouillées dans la journée par le dégel, et on ne trouve pas de bouse à brûler.

Nous allons pendant cinq heures et demie, à peu près le temps que peut marcher la troupe affaiblie. Nous campons à Kizil-Koroum, où nous trouvons des yourtes. Un nommé Sarik-Makmed nous vend un mouton. Il a habité autrefois l'Alaï, et nous l'apprivoisons assez facilement.

Il nous donnera deux chameaux, un cheval. C'est tout ce qui lui reste, l'hiver a tout tué. Il jure bien de ne plus venir hiverner à cette place. Il invite nos hommes à festoyer chez lui. Voilà enfin un ami. Il habite la rive gauche de l'Ak-Sou, ainsi que quatre ou cinq hommes de sa tribu, et est au plus mal avec six ou sept hommes qui ont leurs tentes sur la rive droite. Son fils, âgé de dix à onze ans, reçoit un petit cadeau. Il paraît l'aimer tendrement, il lui attache son malakaï, lui serre sa pelisse et l'embrasse en nous disant :

« Voyez-vous, c'est le dernier. » Puis : « Retourne à la tente, mon enfant, le soleil va se coucher, tu aurais froid. » Et se tournant vers nous, il répète : « C'est le dernier. »

L'amour paternel est vivace sous tous les climats, ici même, en dépit des glaciers que nous apercevons au sud-sud-ouest ; il en suinte la première eau de l'Oxus.

14 avril.

Repos et régal. Abdourrasoul fabrique de la saucisse. Quel artiste!

Nous partirons demain avec les chameaux de Sarik-Makmed. « Je n'ai pas peur des Chinois », dit-il. « Si j'avais de l'orge, je vous en donnerais. Mon frère nous montrera le chemin. Quand les Chinois viendront, je me sauverai. A Ak-Tach, j'ai un ami qui me préviendra. »

Nous renvoyons Mirza-Bi, notre guide, qui reçoit plusieurs khames (pièces de toile) et un peu de sucre. Il est très content. Nous lui rappelons son indigestion.

« Que voulez-vous? s'écrie-t-il en souriant, le père (Sadik) m'avait ordonné de tout manger. »

15 avril.

Grâce à Sarik-Makmed, on nous amène cinq yaks et un chameau. Il neige. Nous allons à Mous-Kalé, à deux heures de là. Il y a un aoul de Kirghiz. Ils se rassemblent, tiennent conseil; leur chef, un homme imberbe, qui ressemble à Louis XI très vieux, ne veut se mêler de rien, et retourne à sa tente, sur la rive droite de l'Ak-Sou.

Je fais des propositions à l'assemblée des Kirghiz. Impossible de s'entendre. Nous prenons des renseignements sur le chemin du Kandjout. Une femme qui a été quatre ans esclave dans ce pays conseille de passer par Tach-Kouprouk.

Il a fallu des menaces de mort pour obtenir un guide et deux chameaux.

16 avril.

Nous partons à onze heures et demie dans la neige et par la neige qui tombe. Je vais avec le vieux, qui nous montre la route. Nous descendons dans la plaine. Il veut me mener à une tente où nous trouverons des hommes et des koutasses. Après deux heures de marche, il veut que nous fassions halte près de la tente en question, dans un marais. Nous avons payé à l'avance l'étape, et avec des menaces je l'oblige à la prolonger. Je

lui prends son cheval, qui est alerte, quoique minuscule, et je lui passe le mien, qui tire la jambe. Le vieux ne pourra se sauver. A coups de fouet, je le mène rejoindre la caravane qui est restée au flanc des collines, où le chemin est plus facile. Ménas est avec moi, je lui ordonne d'emmener deux koutasses assez vigoureux qui sont là. Les propriétaires courront après; ils viendront à notre bivouac, et l'on s'entendra.

Le vieux n'a pas l'air rassuré, et il parle d'un ton pleureur à Sadik, qui me regarde du coin de l'œil et rit sous cape. Abdourrasoul plaisante



Aux sources de l'Oxus.

le baba (grand-père) et l'appelle « seigneur », parce qu'il monte mon cheval.

Nous bivouaquons au flanc des hauteurs, à Tchilab, près de la première source qui alimente l'Oxus, quand elle coule. Ménas a été rejoint par le propriétaire des koutasses qu'il emmenait. Nous lui faisons des propositions brillantes, mais il nous fournira trois koutasses, deux moutons, et nous montrera le chemin jusqu'au Kandjout. Il tombe d'accord quant aux moutons et aux koutasses, mais au mot de Kandjout il proteste. « Les Kandjouti sont des brigands, des voleurs; coupez-moi tout de suite la tête. J'aime mieux cela que d'aller chez ces gens-là. J'irai jusqu'à Langar, si vous voulez, et là, nous trouverons des Wakhi qui gardent des troupeaux. »

Entendu. Il n'ira que jusqu'à Langar. Nous lui payons d'avance les mou-

tons et moitié de la location des koutasses. Mais il est prévenu que s'il ne tient pas sa parole, il fera bien de se sauver et d'emmener ses tentes et ses troupeaux, car nous le pourchasserons et nous lui enverrons des coups de fusil.

Du reste, nous entravons les bêtes de ceux qui ont transporté nos bagages aujourd'hui; cette nuit, nous ferons bonne garde, et nous ne rendrons la liberté à nos auxiliaires que lorsque nous en aurons d'autres pour les remplacer. Il va sans dire que nous les traiterons le mieux du monde.

Le baba reçoit un bon cadeau, on le fait bien dîner, il est rassuré. On lui donne du sucre. Le voilà joyeux et dans les meilleures dispositions. Il nous promet un guide dont il dit le nom; c'est, paraît-il, un « divana », nom qu'on donne ici aux derviches. Avant de retourner coucher à la maison, car il a des habitudes bourgeoises et serait désolé de découcher, le baba nous gratifie d'un « Allah Okbar! » qu'il pousse comme un véritable soupir de soulagement. Il n'est pas fâché de quitter notre compagnie. Avec lui partent le Kirghiz vendeur de moutons et Ménas, qui enfourche un yak pour la circonstance, et dont la pelisse et l'immense bonnet turcoman font qu'il se confond avec sa monture; on ne lui voit pas les jambes, il a l'air d'un centaure d'un nouveau genre, et rien n'est plus drôle que de voir ce centaure remuer sa queue touffue.

Ménas emporte une tasse pour boire du lait caillé qu'on lui a promis et dont il a soif depuis quelques jours, car son estomac est délabré, et le millet, le riz, même la viande qu'il aime beaucoup, lui répugnent.

De notre tente, posée à quatre mille mètres environ, nous apercevons dans le bas la pointe du lac gelé de Tchakmatin-Koul, et au delà les stries d'un glacier. Nous sommes à l'extrémité ouest du petit Pamir et au bout de la vallée où l'Ak-Sou s'alimente à un immense réservoir de glace, en attendant que fonde l'énorme quantité de neige entassée sur le « toit du monde ». Pépin trouve que « ce toit-là a une rude gouttière », et nous sommes parfaitement de son avis.

Une partie de notre besogne est faite; la neige paraît moins dense vers l'ouest, et nous campons sur une rocaille qui en est débarrassée. Nous humons l'odeur des armoises, plantes de steppe par excellence, dont nos chevaux se régalent et qui nous remémorent maint autre bivouac. Ces armoises nous semblent un envoi de la vallée du Pandj-Darya, d'où nous irons au Kandjout et, en tout cas, aux Indes; des plantes qui sentent, c'est la vie : dans la steppe, nous trouvions qu'elles exhalaient une odeur insupportable; aujourd'hui, nous leur trouvons un parfum.

Rachmed, que les armoises mettent en gaieté et qui fait rire les Kirghiz, éprouve le besoin de venir nous dire :

« Voilà quarante-deux jours que nous avons quitté Osch. »

Il sent que « c'est le commencement de la fin ». Espérons-le. En tout cas, c'est la fin de la vallée de l'Ak-Sou : sa monotonie est déprimante, et personne n'en veut plus. On aime le changement.



Ménas sur le yak.



LE GLACIER DE TCHILAB.

CHAPITRE XIV

VERS LE KANDJOUT.

Les outlaws. — Un exilé. — Wakhane-Darya. — Langar. — Types wakhis. — Les Kirghiz veulent se sauver. — Diplomatie. — Nous partons pour le Kandjout avec des Wakhis. — Difficultés : les provisions diminuent; les Wakhis se sauvent. — Reconnaissance sans succès. — Il faut retourner à Langar. — Abdoullah-Khan reparait. — Nous envoyons chercher les bagages abandonnés et Ménas qui les garde. — Exigences des Kirghiz. — Les Chinois, à nos trousses, arrivent trop tard. — Un saint.

17 avril.

Il neige. A neuf heures, — 1°.

A dix heures, Ménas arrive chassant un koutasse devant lui. Derrière, suivent plusieurs Kirghiz avec des moutons et d'autres koutasses.

Les Kirghiz ont tenu parole, mais « pas sans peine », nous conte Ménas, car celui qui avait traité avec nous hier voulait rendre l'argent reçu, ne rien vendre, ne rien louer. Il a fallu des promesses, des menaces, et l'engagement de lui donner deux khanes de plus pour le faire revenir de son entêtement. En cette circonstance, sa femme, paraît-il, nous a servis par son éloquence. Elle voulait avoir de la toile à tout prix et accablait son mari d'injures parce qu'il laissait échapper une belle occasion.

« Était-elle jolie, Ménas ?

— Jolie?... Laide comme le diable lui-même : pas de dents, pas de cheveux, ridée, sale et criarde.

— Elle t'a bien reçu, je suppose ?

— Pour me coucher, elle m'a donné deux peaux d'arkars.

— Et le dîner?

Très simple. Elle a pétri de la farine, en a fait des boulettes, puis les a jetées dans le chaudron d'eau chaude. L'eau a bouilli, et l'on a retiré les boulettes, qu'on a mangées avec un peu de sel. Ce matin, elle a versé de la farine dans le même chaudron, mis de l'eau, elle a pris un bâton et a tourné, retourné, puis elle a salé. Et voilà la cuisine faite. J'ai mangé heureusement un peu de lait caillé.

— Sais-tu d'où vient cette farine?

— Du Wakhane, où ils vont la chercher. Je les ai entendus dire que leur provision est épuisée. Ils ont eu l'air de se faire prier pour porter nos bagages, mais c'était pour qu'on les paye plus cher, car ils sont obligés de partir par le même chemin que nous jusqu'à Langar.

— Et le guide?

— Il vient à cheval. Il sera là tout à l'heure. »

Les moutons arrivent. Ils sont immédiatement dépecés par le vendeur lui-même, qui manie le couteau avec une habileté extraordinaire. C'est un petit homme sans barbe, brèche-dent, il lui reste une canine du haut; il a un nez en pied de pot. Un de ceux qui l'aident est de haute taille, blond, avec l'œil assez grand. Un troisième, quoique vêtu à la kirghiz, n'en a aucunement le type. Il m'adresse la parole en persan. Je l'examine, quoique le fait de parler persan ne soit pas chose extraordinaire chez les gens de ce bout du Pamir; presque tous le parlent ou le comprennent plus ou moins bien. Beaucoup d'entre eux entendent même le dialecte wakhi.


Kara-Kirghiz chinois.

Cela s'explique. Ils ont des relations avec les caravaniers qui vont, en été, du Kachgar au Badakchane. Ce sont généralement des Afghans qui parlent persan. D'autre part, ils sont dans la complète dépendance du Wakhane, qui est leur grenier, euxmêmes ne cultivant pas la terre. Ce pays leur fournit de la farine ou du blé; ils les payent avec des feutres, des peaux, parfois avec la toile qu'ils reçoivent pour prix des koutasses ou des chameaux loués aux marchands. Or, les Wakhis ne sont pas très riches, et ils donnent leurs filles à bon

marché; les Kirghiz les épousent et apprennent leur langue. De ces croisements, il résulte des blonds de haute taille, avec des yeux relativement grands, et de petits hommes qui ont parfois, comme celui-ci, un long nez en pied de pot, dont la forme n'est aucunement mogole.


Femme kara-kirghiz chinoise.

Et, comme nous nous le sommes dit souvent, il faut avoir tué vraiment père et mère pour rester sur le Pamir; aussi n'est-il pas rare que ceux qui l'habitent aient tué quelqu'un dans les pays voisins ou commis une mauvaise action. Obligés de fuir, ils s'en viennent droit au Pamir, où l'on n'est pas pointilleux; ils hivernent dans les recoins de la vallée de l'Ak-Sou. Lorsque la belle saison arrive, et avec elle les agents chinois d'un côté et de l'autre les Kandjouti, les Afghans ou les Kirghiz des tribus puissantes de la vallée, les plus compromis gagnent les hauteurs de l'Alitchour, ou le centre du « toit du monde », à la façon des arkars, qui vivent autant que possible sur les hauteurs inaccessibles, par crainte des chasseurs, et qui grimpent toujours plus haut, à mesure que la neige fondant plus bas, les sentiers deviennent praticables.

C'est sans doute un motif du genre que je viens de dire, « un accident », comme disent les Corses, qui a conduit dans le pays d'Andaman ce jeune homme à mine énergique, qui ne ressemble pas à un Kirghiz, par la raison qu'il est Afghan. Nous lui parlons d'Abdourrhaman, de Aïoub, de Yakoub, etc.; il les connait tous. Il parle en bons termes de Yakoub, qu'il n'oubliera jamais, car il a mangé son pain. Lui, par exemple, ne souhaite qu'une chose : quitter ce pays, bien qu'il y ait pris femme et qu'il ait un enfant. Il nous offre une tasse pleine de kaïmak (crème); la propreté relative de la tasse suffirait à prouver qu'il n'est pas d'ici. Ses longs doigts disent également son origine, aussi bien que sa figure en lame de sabre. Nous lui faisons un petit cadeau. Il nous annonce que notre guide sera son beau-père, « un ichan », ajoute-t-il, c'est-à-dire un personnage à qui sa piété et ses mœurs honnêtes valent un renom de sainteté.

Les manières « convenables » de cet Afghan, son parler distingué, la reconnaissance qu'il dit avoir pour son ancien chef, le désir qu'il a d'habiter ailleurs et son besoin d'être mieux, en font un individu supérieur à ceux qui l'entourent, et nous ne sommes point choqués de ce qu'il nous appelle frères. Et nous éprouvons à le rencontrer un plaisir analogue à celui

qu'on ressent lorsqu'à l'étranger, en plein ennui, on tombe inopinément dans un compatriote et qu'on trouve à qui causer.

L'homme aux deux moutons, qui nous loue aussi trois koutasses, connait le laid Satti-Koul. Il aurait bien voulu le voir pour lui réclamer le prix de quatre moutons vendus depuis longtemps. Ce Satti-Koul est criblé de dettes, et nous comprenons qu'il ait jugé à propos de décamper.

18 avril.

De Tchilab, nous nous en allons par un sentier qu'on trace aux flancs des collines rocailleuses. Puis, ayant laissé à notre droite la Birkoutdja (la place aux Aigles), une roche qui surplombe avec des grottes où l'on s'abrite, nous descendons sur la glace d'un réservoir du bras de l'Ak-Sou (Oxus) qui s'en va vers l'ouest. La ligne de partage des eaux, à quatre mille deux cents mètres dans la vallée, est franchie.

Nous allons à travers la neige, faisant fuir des loups peu effarouchés. Ayant dépassé Rabat, indiqué par quatre murs de terre, et toujours pataugeant dans la neige qui dégèle, nous arrivons à Basaï-Goumbaz, que les Kirghiz appellent Basaï-Bi. C'est un méguil (mausolée) de forme ordinaire : quatre murs en carré que surmonte un cône. Quelques tombes sont auprès, dans le bas; rectangles avec une pierre à chaque coin. A gauche, est la montée blanche qui mène à la passe d'Akjir.

Notre guide, l'ichan ou le « pir », descend de cheval et récite une prière devant les tombes. Sa prière dite, il nous apprend que ce monument a été élevé à la mémoire de Kirghiz tués par les Kandjouti dans un combat.

« Quand cela est-il arrivé?

— Il y a longtemps. »

« Longtemps », telle est la date qu'on vous donne des événements dans ce pays et un peu partout en Asie.

La vallée de l'Ak-Sou se resserre, des broussailles percent la neige. Le sol change d'aspect : la rive gauche est blanche, elle regarde le nord; mais la rive droite est falaisée; on distingue du loess, du granit, du grès rouge, du schiste. Le paysage est gai; les crevasses sont pleines de neige, sans doute, mais on aperçoit la terre. Ici, elle a écarté son suaire comme pour une résurrection.

Tantôt nous descendons sur la glace de la rivière, tantôt nous nous faufilons à travers les roches jusqu'à ce que nous fassions halte au fond d'un ravin dans la gorge d'Ak-Beles.

Le vent de sud-ouest souffle avec violence, et nous nous rasons de notre mieux.

Nous trouvons beaucoup de racines et nous faisons de belles flambées, grâce au souffle du vent. Les koutasses n'arrivent qu'à six heures du soir. Quel bon campement! Au bas, de l'eau qui coule; la rivière a dégelé un peu. On voit un mince ruisseau serpenter à travers la glace et la neige. Quel plaisir de voir fuir l'eau belle et limpide comme un regard d'enfant et de l'entendre murmurer!



Vallée de l'Oxus occidental (nord-est).

Aussi Abdourrasoul chante de sa plus belle voix une épopée, et la rivière l'accompagne de son bruissement. Le grand Kirghiz blond, qui est aussi un artiste, dit à son tour un chant célébrant les exploits d'un chef fameux par ses barantas. La mélodie du barde est monotone, triste, et les phrases très brèves finissent subitement par une modulation bizarre qui semble le râle d'un homme hors d'haleine ou dissimulant un hoquet. A l'altitude où vivent les gens de la contrée d'Andaman, on comprend que le souffle manque aux chanteurs. On ne s'étonne pas non plus que leurs chants soient plaintifs : est-il un pays plus triste? et peut-il éclore quelque chose de gai dans l'imagination de poètes grelottants et affamés?

J'écoute avec plaisir, jusqu'au bout, la lamentation du grand blond.

15 avril.

Nous suivons la rive droite du Wakhane-Darya, de l'Ak-Sou (Oxus) occidental; ce n'est pas sans peine, et c'est en continuant à risquer de nous casser le cou, que nous grimpons les rochers; puis nous descendons dans la vallée de Mirza-Mourad, où nous perdons de vue l'Ak-Sou, que des hauteurs à gauche nous cachent.

On sort de la vallée spongieuse et remplie de fondrières de Mirza-Mourad



Vallée de l'Oxus occidental (est).

par un défilé qui débouche dans la vallée de Langar-Sou. Une énorme pierre est posée dans le lit de la rivière, sur une éminence.

« C'est le Tchatir-Tach (pierre-tente) », dit le guide.

Et pour preuve qu'elle mérite ce nom, au pied, nous trouvons des traces de campement et du crottin; on s'est mis à l'abri de sa masse; on a allumé des feux dont les flammes ont tracé des raies noires le long de la solide paroi. Tout près, il y a de l'herbe sur les mottes inégales d'une sorte de tourbière ayant dans ses creux de la neige, et arrosée par des ruisseaux qui s'entremêlent. Ils suintent nombreux du flanc de la berge.

Dans les îlots enlacés par la rivière, et où l'on arrive par d'innombrables petits ponts de neige et de glace sous lesquels on entend l'eau bruire, il y a des broussailles, plus que des broussailles, une véritable végétation, des buissons hauts de presque deux mètres. Et tout étant relatif, Pépin, qui raffole des forêts en sa qualité de paysagiste, s'écrie :

« Voilà donc enfin des bois ! »

Nous montons la berge droite, et dans le haut, sur un plateau, nous découvrons au moins deux cents koutasses gardés par des chiens et une dizaine de bergers.

Nous redescendons camper dans le delta d'une gorge où le sentier passe. Nous envoyons le « pir » en ambassade. Il commencera par demander du laitage, il annoncera notre arrivée avec les précautions diplomatiques nécessaires, il tâchera de nouer des relations avec ces gens. Il importe de ne pas



Langar.

les effrayer, de ne leur rien demander, pour qu'ils ne se sauvent pas dans la nuit, ce qui ne ferait pas notre affaire.

Nous sommes sur le territoire afghan, le Wakhane ayant été annexé dernièrement par Abdourrhaman-Khan. Jusqu'à présent, nous n'avons pas rencontré le poste afghan que l'on nous avait dit etre établi sinon à Ak-Beles, du moins à Langar sûrement.

Les Kirghiz arrivent, s'installent à côté de notre tente. Le soir même, ils nous annoncent qu'ils ne veulent pas aller plus loin, sous prétexte que leurs koutasses n'en peuvent plus. L'un d'eux a été payé à l'avance pour trois journées de marche, et il n'en a fourni que deux. Naturellement, il ne parle pas de remboursement, et il veut retourner sur ses pas comme les autres.

Ils ont été payés à l'avance et ne voient aucun inconvénient à déguerpir.

C'est ce qu'ils doivent faire cette nuit, mais nous veillerons. Nous les engageons à entraver leurs bêtes comme les nôtres, car la neige tombe : elles pourraient s'égarer, et les loups les mangeraient ou quelque pillard s'en emparerait.

Le pir revient et nous annonce qu'il n'a trouvé personne dans les abris que les bergers habitent dans la vallée ; ils se sont éloignés, et tous sont sur le plateau. Leur chef va venir, car le pir lui a dit que nous avions des khames, des pièces de toile.

En haut de la berge apparaît un petit homme vêtu de peaux de mouton, avec une barbe rousse hirsute très fournie. On le salue, on l'invite à approcher du feu ; il ne comprend ni le turc ni le persan, il faut l'intermédiaire du pir pour lui faire comprendre qu'il peut venir boire une tasse de thé. Il se décide à descendre, mais lentement ; il n'est pas rassuré. Il se place auprès du pir.

Le nouveau venu a les traits réguliers, la face peu large, comparée à celle des Kirghiz ; les yeux clairs, autant qu'on peut juger à travers la broussaille de ses sourcils et de son bonnet. Il est chaussé de peaux de chèvre. Aucun des nôtres ne comprend un mot de ce qu'il dit, Rachmed seul y démêle quelque chose et prétend que ce langage a des ressemblances avec celui que parlent les Yagnaous qui habitent, à l'ouest du Pamir, les montagnes du Kohistan.

Ce petit vieux trapu, qu'à la rigueur on pourrait prendre pour un berger des Ardennes du huitième siècle, est bientôt rejoint par une bande de ses congénères de types variés. L'un est grand, — c'est le seul, — élancé, avec une petite tête, nez droit, une barbe noire fournie, des yeux noirs de forme européenne, des mains longues : il me rappelle certains Roumains de ma connaissance. Tous sont petits, maigres, avec le front très bas, étroit, avec des traits fins ; des allures farouches de chiens-loups, de vrais sauvages, mais plus nerveux que les gens du Pamir.


Berger wakhanais.

Le plus jeune d'entre eux, âgé de dix-huit ans environ, imberbe, a de longues mèches d'un blond roux, qui tombent de son bonnet jusque sur les épaules ; il a de petits yeux bleus, un nez long et droit, la lèvre supérieure courte découvrant de petites dents assez bonnes ; il a le menton rond, son profil est celui d'un Romain, d'un de ceux qui gardaient les troupeaux dans la campagne romaine au temps d'Adrien. Il n'eût pas semblé un intrus chez les aimables compagnons de Romulus ou de Rémus.

Parmi ces Wakhis, les pommettes peu saillantes et les grands yeux sont l'exception. Nous les voyons avec plaisir, ils annoncent le voisinage de l'Hindou-Kouch, de l'Inde.

Nous vous faisons grâce des pourparlers, des discussions, des promesses, des menaces, des gestes, du brouhaha qui dura pendant deux jours avant d'obtenir que ces Wakhis nous fournissent les koutasses nécessaires. Depuis longtemps nous n'avions pas entendu autant de bruit; quel flux de paroles, et en cinq langues, s'il vous plaît! Quelle tour de Babel!

Il faut de la patience pour trafiquer ou traiter de quoi que ce soit avec des Wakhis et des Kirghiz du Pamir! Imaginez-vous les premiers Grecs venant offrir leurs produits aux gens de la Garonne ou les marchands carthaginois barguignant avec des Phéniciens.

Nous concluons finalement marché. Ils transporteront nos bagages dans la direction du Kandjout, par le chemin du Tach-Kouprouk. Nous leur payons à l'avance moitié en iambas (lingots d'argent), moitié en toile, trois jours de marche.

Tout d'abord, je croyais bien que nous n'aboutirions pas; ils avaient éloigné leurs troupeaux de koutasses et avaient fait comme les préparatifs d'un départ. Mais, grâce au pir, qui parle bien leur langue et qui leur inspire confiance, ils se sont apprivoisés, et puis les Kirghiz d'Andaman, que nous avions loués, avaient essayé vainement de fuir pendant la nuit; tout le jour, on les surveillait. Nous leur avions dit formellement que nous leur enverrions des coups de fusil à la moindre tentative d'évasion. Nous avions ajouté que le seul moyen qu'ils avaient de se libérer, puisqu'ils refusaient obstinément d'aller plus loin, était de décider ces Wakhis à prendre leur place. Ils s'étaient rapidement pénétrés du sérieux de nos menaces, et, se sentant bien pris, ils avaient accepté avec empressement la proposition que nous leur faisions, de séduire les Wakhis. C'était vraiment fort intéressant de voir les mines des Kirghiz, chantant nos louanges sur tous les tons et jurant qu'ils iraient au bout du monde avec nous s'ils avaient de meilleures bêtes et pas besoin d'aller querir de la farine pour leurs familles affamées.

D'après Kirghiz et Wakhis, trois jours de marche doivent nous suffire pour atteindre la frontière du Kandjout. Puis, nous traverserons une passe, et en trois jours nous serons à Miskar, un village où nous aurons tout à profusion.

Aussitôt les Wakhis payés, nous partons, malgré la neige et l'heure avancée : il est une heure cinq lorsque nous commençons à grimper la berge gauche du Langar-Sou. Par une descente rapide de l'autre côté, nous tombons dans la vallée de l'Ak-Sou, et, à ce moment même, la neige cesse.

le ciel apparait d'azur, le soleil nous réchauffe. A nos pieds, l'herbe de l'année (de l'année, remarquez bien) passe ses pointes vertes à travers le sol, et nos chevaux ne peuvent résister au désir d'en tondre quelques brins. Si on les laissait faire, ils n'iraient pas plus loin. Comme il fait chaud! On attache sa pelisse roulée sur la selle. Ce n'est pas tout : dans la vallée, il y a des bocages de saules hauts de quatre mètres au moins. En voilà au moins quarante d'un seul tas, et nous chevauchons dans les sentiers de la forêt (!); à chaque pas, ce sont des rosiers sauvages garnis d'une infinité d'épines.

Passant à chaque instant d'un bord à l'autre de la rivière, nous faisons



Vallée de Tach-Kouprouk.

halte à Beïkara, près de masures de pierres sèches. Nous avons marché d'abord sur l'est, puis sur le sud-est.

On aperçoit l'étranglement de la vallée à une heure de là; c'est là qu'elle prend le nom de Tach-Kouprouk et que la neige recommence, car tout y est blanc.

De Beïkara, nous sommes arrivés, en une heure, à la gorge d'où sort le Siah-Ab (l'Eau noire) des Wakhis. Impossible de la traverser, il est des places où un cheval ne passerait pas. Sur la rive droite, des crevasses coupent la route; reste la rive gauche, moins à pic, mais où la neige est accumulée. Elle fond, elle est parfois profonde de deux mètres; comment nous l'avons traversée, je ne veux pas vous le dire. Il nous a fallu plus de six heures pour arriver au Tach-Kouprouk, au pont de pierre[1] qui est très

[1] Est-ce celui de Marco Polo, à qui les caravaniers en auront dit un mot lorsqu'il passa ou campa près de Langar?

solide et dont la construction n'a rien coûté aux hommes. Un bloc énorme, roulant des hauteurs, s'est abattu précisément dans la crevasse, qui l'a pincé de ses parois pour ainsi dire; il y est resté, et l'on passe dessus; dans le fond, l'« Eau noire », le Siah-Ab, mugit avec fureur, s'efforçant de se limer, à travers la roche, un chemin plus large.

La journée a été très pénible. Les hommes sont exténués. Les Wakhis, et un Kirghiz qui nous accompagne avec un kontasse, paraissent mécontents.

La nuit est superbe. Les trois étoiles de la Balance (Tarasonn) brillent



Tach-Kouprouk.

au ras de la montagne; Vénus, juste au sommet d'un pic, est le plus joli point sur un *i* que nous ayons jamais vu.

22 avril.

Le Kirghiz s'est sauvé dans la nuit. Les Wakhis refusent d'aller plus loin. Il faut les battre, les promesses ne produisant aucun effet. L'un d'eux se couche à terre et dit qu'il se tuera si on le frappe. C'est la première fois que j'entends parler suicide par ici. Voyant que nous ne leur cédons pas, ils se décident à marcher, après avoir accablé le pir de malédictions. Ils lui reprochent, avec une véritable rage, de les avoir embarqués dans cette galère. Le pir ne leur répond mot. Il prend les devants et cherche un sentier.

Nous marchons plus de dix heures pour avancer de cinq à six verstes. Les chutes, les dégringolades sont innombrables. A chaque instant il faut porter les bagages à dos d'homme. Comment ne nous cassons-nous pas le cou cent fois? Je n'en sais rien. Il y a certainement un Dieu pour les voyageurs.

A sept heures du soir, nous campons sur un contrefort où il y a du tchibaque, une herbe que les chevaux aiment et dont on fait du feu : à côté, nous avons des saules gros comme le bras. Nous avons marché vers le sud-est, tantôt sur les crêtes, tantôt descendant dans le lit d'un torrent, tantôt taillant à la hache des « places » pour le pied des chevaux dans la glace lisse comme un miroir qui recouvre la neige, accrochée à des pentes trop en pente. Pour faire passer un cheval, un homme le tient par la corde, non par la bride, cela le gênerait, il faut que le cheval puisse regarder; un autre par la queue; un troisième par son étrier ou son bât, du côté de la hauteur; un quatrième, du côté du vide, l'arc-boute, s'arc-boutant lui-même sur son bâton. Les koutasses marchent avec une sûreté de pied extraordinaire.

Il ne fait pas très froid. Ce matin, à neuf heures, — 8°. Ce soir, à la même heure, — 5°.

23 avril.

Notre première pensée, en nous éveillant, est pour les Wakhis. Se sont-ils sauvés cette nuit? Nous ne le craignions guère et nous ne les avions pas gardés. Ils étaient exténués, et, tout sauvages qu'ils sont, ils ne pouvaient faire de nuit le chemin qu'ils avaient eu peine à faire de jour.

Au contraire, ce matin, ils sont très doux. Ils veulent bien marcher encore un jour, mais nous allons les payer à l'avance. On les paye pour la seconde fois.

Nous suivons toujours la rive droite à travers les éboulis des roches schisteuses. Nous traçons un sentier, un fil au flanc des pentes. La rive gauche est toujours abrupte.

Nous descendons dans un ravin, nous remontons, gagnons les crêtes; on tombe, on se relève, les chevaux s'abattent, on les relève. De temps à autre, on aperçoit des chèvres sauvages, un loup qui les guette. Des culbutes succèdent aux culbutes, la chaleur devient torride; à quatre heures, nous avons 34°,5 au soleil; le matin, on avait, à huit heures, — 8°,5, et les koutasses ahanent, tirent la langue, deviennent méchants.

En voulant retenir un cheval qui glissait lentement, car il se cramponnait de son mieux, Sadik glisse, et, toujours sur le séant, il descend jusqu'au bas avec la rapidité d'un bolide; il roule trois ou quatre fois sur lui-même



UNE CHUTE DE SADIK.

et s'arrête dans la neige accumulée sur une plate-forme. Il ne se fait aucun mal. Il remonte en riant. Le pir, qui le regarde, a un sourire et une façon fort drôle de répéter : « Avona, Sadik! Avona, Sadik! Oui, Sadik! Oui, Sadik! »

Les seuls incidents comiques que nous ayons sont de ce genre.

Nous arrivons enfin à des collines pierreuses et rondes, et nous campons à Bala-Guizine, au bas d'une gorge descendant de l'est.

Au sud, nous avons des cimes neigeuses d'une blancheur immaculée.



Passage de Bala-Guizine.

Jamais voile de vierge ne fut plus blanc. Nous avons marché vers le sud-est.

La provision de pain faite à Osch est épuisée, elle a duré cinquante jours, et Sadik fabrique de larges galettes pour plusieurs jours. Bêtes et gens sont exténués. Les Wakhis manifestent l'intention de s'en retourner.

24 avril.

Nous avançons vers le sud-est en passant sur la glace. La vallée s'élargit, ce n'est plus une gorge à une heure de Bala-Guizine.

Il y a devant nous un davan, c'est-à-dire une passe facile. Mais c'est une fausse passe, car, l'ayant franchie, nous retombons dans la même vallée. Devant nous un ravin barre le chemin aux chevaux. Nous cherchons long-

temps le moyen de le franchir. Enfin, on trouve, et nous voilà de l'autre côté, sans accident et toujours sur la rive droite.

Vers le soir, le pir et Sadik, que nous avions envoyés en reconnaissance, reviennent et disent que la vallée aboutit à un cul-de-sac où la neige est accumulée en masse si considérable qu'il est impossible de la franchir. C'est très grave. Les bêtes n'en peuvent plus, et les hommes ne valent pas mieux. J'irai voir demain, et nous déciderons le retour sur nos pas, peut-être. Nous campons à un endroit que le pir appelle Zarsotte.

Les Wakhis ont fait preuve d'une mauvaise volonté très grande tout le long du jour. Nous avons de la viande qui commence à se gâter, et nous mangeons surtout du terek (millet).

25 avril.

La neige a tombé dans la nuit. Le vent du nord-ouest souffle avec violence. C'est une tempête qui se prépare.

Nos Wakhis se sont sauvés dans la nuit, emmenant leurs koutasses et laissant leurs deux chiens. Nous envoyons Abdourrasoul et Ménas à leurs trousses. Ils reviennent sans les avoir vus. D'après les traces, ils ont cinq ou six heures d'avance, il est impossible de les joindre.

Le pir, Rachmed et moi, nous allons reconnaître la route du côté du Kandjout.

S'il nous est impossible de passer, nous laisserons nos bagages à Zarsotte avec Ménas, à qui nous donnerons sept jours de millet, de farine, et un cheval. Nous irons à Langar et nous aviserons à nous procurer vivres et bêtes de somme par tous les moyens possibles. Lorsqu'une caravane passera, nous lui emprunterons le nécessaire ou nous le lui prendrons, en cas de refus, sauf à indemniser.

Si nous trouvons le moyen de passer, nous abandonnons nos bagages à la garde de Dieu, nous allons tous à pied au Kandjout, et nous y racolons des porteurs et des koutasses qui viendront querir à Zarsotte ce que nous y avons laissé. Si les affaires tournent mal, nous n'avons plus besoin de bagages.

Nous prenons les outils indispensables : une hache pour tailler la glace, une pioche, une pelle de bois, deux chevaux, et pour eux les six poignées d'orge que nous possédons encore, et nous partons, le bâton à la main.

Tantôt le long des pentes, sur la glace, tantôt sur les crêtes rocheuses, où la neige est entassée, nous allons trois heures et demie, jusqu'au point où deux cours d'eau se joignent pour former la rivière. L'un descend du nord-

est par une très étroite vallée qui devient une gorge, l'autre vient du sud-est.

Nous arrivons, par une pente abrupte et deux mètres de neige dans le fond, à un mamelon qui sépare les deux bras; auprès, s'élèvent des colonnes hautes d'environ dix mètres portant des blocs au sommet : curieux phénomène d'érosion. En haut, nous trouvons une neige fort épaisse que les chevaux ne peuvent traverser. Nous les menons à une place abritée où ils trouveront un peu d'herbe, et nous poursuivons notre route, c'est-à-dire que nous la cherchons. En bas, impossible de se risquer, la neige est trop profonde; quand elle cesse, c'est au bord de l'abîme. Nous grimpons sur une espèce de plateau, puis sur un éboulis de roches, à quatre pattes, puis sur une crête, mais c'est toujours un chemin impraticable, même pour des hommes. Nous sommes sur la rive gauche de la rivière descendant du nord-est. Sur la rive droite, nous voyons peu de neige, mais comment y arriver? Il faudrait voler par-dessus la gorge au fond de laquelle nous voyons couler l'eau par les ouvertures de la glace.

Au fond, un peu plus haut, on distingue comme les plis d'un glacier entre des murailles de rochers à pic. C'est là qu'est la passe, selon le pir; elle fait un coude vers est-est-sud, autant que l'on peut juger à travers la neige qui commence à voltiger. Le pir, qui a la légèreté de l'oiseau, nous devance; il fait halte un instant sur une pointe de roche, et, se tournant vers nous, il crie :

« Je vais aller aussi longtemps que j'aurai de force. Si je ne reviens pas, c'est que la route est bonne. Mettez un peu de pain dans mon sac, que vous laisserez là où sont les chevaux. Placez mon manteau à l'abri et de manière que le vent ne l'emporte pas. »

Rachmed parvient à grand'peine jusqu'au pir; il lui donne des abricots, un peu de pain, et il revient avec le manteau que l'excellent homme a ôté afin d'être moins lourd sur la neige et moins fatigué.

En un clin d'œil le pir a disparu. La neige voltige plus épaisse, le vent est plus fort. L'infatigable marcheur, que nous suivons de l'œil du haut des roches, reparait de l'autre côté de la gorge sur la rive droite; nous le voyons glisser, tomber dans la neige, et nous ne voyons plus rien. Soudain le vent souffle avec la plus grande violence, et nous sommes au milieu d'une tempête épouvantable. Des rafales de neige nous enveloppent, on ne voit pas à dix pas. Nous n'avons que le temps de gagner un abri, car le vent nous jetterait bas.

Rachmed est persuadé que le pir ne reviendra plus, qu'il est enseveli dans la neige, et en manière d'oraison funèbre il dit :

« C'était un brave homme. »

Il murmure en outre une sorte de prière où se distinguent les mots d'Allah et de Mahomet. Nous restons là, accroupis sous nos manteaux ; la tempête hurle toujours. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur au brave pir !

A cinq heures du soir, ne voyant rien revenir, nous décidons de retourner sur nos pas. De temps en temps nous appelons, nous ne retrouvons pas nos traces. La force du vent nous empêche de respirer et de voir. Enfin, voilà nos chevaux ! Nous leur donnons les six dernières poignées d'orge, un peu d'herbe coupée au campement, que nous avons apportée



Sur le chemin du Kandjout.

dans un sac, et nous nous en retournons lentement, Rachmed criant à chaque instant à la façon kirghiz : « Pir ôôô ! Pir ôôô ! » Une fois dans la vallée de Zarsotte, nous avons le vent debout, et il nous est impossible de marcher quinze pas sans nous arrêter pour lui tourner le dos et reprendre haleine. Nous étouffons, nous sommes sans forces. Sur les crêtes, nous levons des perdrix-empereurs, comme on les appelle dans le Turkestan. On les entend rappeler.

« Ces bêtes-là ont l'âme plus forte que nous, dit Rachmed, elles n'étouffent pas. »

Souvent nous taillons des places à la hache pour les chevaux et pour nous. Nous avons de la glace sous nos chaussures qui ont été mouillées, et notre marche n'est pas sûre.

Maudit vent qui nous aveugle et nous époumone !

A la nuit, le brave pir nous rejoint. Il s'assied, nous le couvrons d'une pelisse, car il a très chaud. Il nous conte que l'on ne peut passer sur la neige. Elle fond, elle ne supporte plus ; au-dessous, l'eau coule ; plusieurs fois il a cru ne pouvoir s'en tirer, mais avec l'aide de Dieu il en est sorti et a pu revenir sur ses pas. Nulle part il n'a vu de sentier pour les bêtes. Selon lui, il est trop tard pour passer, ou trop tôt pour qui voudrait suivre cette route quand même. Il lui faudrait attendre la fonte complète des neiges.

Nous arrivons à neuf heures du soir, très fatigués tous les trois. La tempête continue toute la nuit. Nous consolidons les piquets de tente. Nous nous endormons en pensant qu'il faut renoncer au Kandjout. Demain, nous partirons pour Langar.

Après avoir détruit les objets qui n'étaient pas indispensables, ne conservant que trois cantines, les vivres et la « literie », nous partons pour Langar le 26 avril. Ménas reste près des cantines. Il se nourrira de farine et de millet. Nous n'avons plus de viande, plus de sel, depuis trois jours. Le poisson salé faisant partie de la réserve avec la viande fumée, nous n'y toucherons pas avant que toute la farine soit mangée, et il faudrait que nous soyons dans l'impossibilité complète de nous procurer des vivres. Nous mangeons de la farine à la graisse.

Le 28 au soir, nous sommes à Langar, où nous n'apercevons pas une fumée, pas un koutasse. Les Wakhis se sont enfuis.

Chemin faisant, nous avons retrouvé les cadavres des chevaux que nous avions abandonnés en allant ; les loups en avaient dévoré deux, et près d'un troisième nous avons vu les traces d'un félin de la taille d'une panthère ; nous avons perdu encore deux chevaux. Celui de Pépin s'étant cassé les reins, son maître lui a logé une balle dans la tête. Rachmed l'a dépouillé en partie, afin d'avoir du cuir pour nous fabriquer des chaussures à la mode de son pays.

Tandis que nous dressons nous-mêmes notre tente, nous envoyons le pir, Sadik et Rachmed en reconnaissance. Le pir les prendra par la persuasion, s'il le peut ; les autres les prendront par l'argent, ou de force. Ils reviennent sans avoir rien trouvé.

Demain, dès l'aube, le pir partira pour Andaman, il tâchera de ramener des Kirghiz avec des koutasses ; en tout cas, il nous rapportera la viande de deux moutons et un peu de sel, s'il en trouve. Nous attendrons son retour ; la première caravane qui passera, nous l'arrêterons : tel est le programme.

29 avril.

La neige tombe, le vent souffle d'ouest, encore la tempête. Nous sommes sous notre tente. Soudain, les chiens aboient. Qu'y a-t-il? Abdourrasoul prétend qu'il a distingué un chameau en haut de la berge. Nous voilà sur le qui-vive. J'envoie Rachmed, qui prend son revolver et son sabre. Je lui recommande, si ce sont des marchands, de leur dire que nous voulons leur acheter des khames (de la toile de Kachgar). Il ne tarde pas à revenir, il descend la falaise, ou plutôt il se laisse tomber le long, pour arriver plus vite.

« C'est l'Afghan Abdoullah-Khan qu'Allah nous envoie. Il va venir nous voir. »

Voyez comme tout est bien combiné dans notre voyage! Que nous arrivions un jour plus tard à Langar, et Abdoullah-Khan était passé. A quelle extrémité aurions-nous été réduits? Car Abdoullah-Khan, qui arrive quelques minutes après Rachmed, nous donne des renseignements qui prouvent que sûrement le pir ne ramènera pas de koutasses ni de Kirghiz.

Après qu'il a fait sa prière, rompu le pain et bu la tasse de thé que nous pouvons encore lui offrir, l'Afghan nous conte ce qui suit :

« Aussitôt que vous avez eu quitté Ak-Tach, les Kirghiz se sont rassemblés et ont tenu conseil. Ils voulaient vous attaquer, vous tuer et vous dépouiller de ce que vous possédiez. Ils pensaient faire œuvre agréable aux Chinois, et se partager un bon butin. Tout le monde était d'accord là-dessus. Mais la discussion fut animée quand on examina quels procédés seraient les meilleurs pour vous attaquer. Les jeunes étaient pleins d'ardeur, mais un vieux, qui avait vu vos armes, leur fit des objections fort sensées : — Ces gens, dit-il, ont des armes redoutables, ils sont sur leurs gardes, nous ne pouvons les attaquer de front, ni dans la journée. Pendant la nuit, ils vous entendront peut-être, et immédiatement ils tireront sur vous sans hésiter. Aller leur prendre leurs chevaux est chose assez facile, mais ils reviendront les chercher, vous serez obligés de vous battre. Ce sont des « Bahadours », des hommes courageux, et avant que vous les ayez tous tués, ils auront abattu plus d'un des nôtres. N'ai-je pas raison? — Cela est vrai, firent les Aksakals. Et le projet de vous attaquer fut abandonné.

« Le jour même où l'on annonçait à Ak-Tach que vous aviez quitté Kizil-Khoroum et que vous deviez être à la tête de l'Oxus ou sur le terri-



CAMPEMENT APRÈS BALA-GUIZINE.

toire afghan, deux Chinois à queues, représentants du dao-taï[1], arrivèrent avec des cavaliers armés.

« Ils rassemblèrent les bis et leur reprochèrent de vous avoir laissés passer, mais ceux-ci s'excusèrent en disant que vous aviez beaucoup de fusils petits et grands, qui contiennent des cartouches innombrables, et que vous n'aviez fait que passer. Les Chinois ont mandé auprès d'eux les Kirghiz d'Andaman qui vous avaient aidés, mais ils ne sont point venus. Tout d'abord, les Chinois voulaient vous donner la chasse, mais on leur a dit que vous étiez déjà sur le territoire afghan, et que l'émir de Caboul serait mécontent si on violait les frontières de ses États. Et ils sont restés à Ak-



Yak sans cornes et chameau du Pamir.

Tach. Il est ensuite venu un grand chef qui a envoyé des lettres et l'ordre de faire venir des cavaliers de Tach-Kourgane. Il a pris les noms de ceux qui vous ont aidés, et on va les punir.

« Chemin faisant, j'ai vu les cadavres des chevaux que vous avez abandonnés, et j'ai appris que Sarik-Makmed a pris la fuite dès qu'il a su l'arrivée des Chinois. »

Nous demandons à Abdoullah-Khan s'il a rencontré le pir.

« Je ne l'ai pas vu, dit-il, mais il nous a bien vus, soyez-en sûrs. Il s'est caché pour qu'on ne sache où il est. »

Nous disons à Abdoullah-Khan quelle est notre situation et s'il peut nous sous-louer quelques-unes de ses bêtes de somme afin d'aller querir nos coffres et Ménas. Nous voudrions passer marché aujourd'hui, de façon que dès demain les koutasses partent pour Tach-Kouprouk.

Abdoullah-Khan nous dit que son intention étant de congédier les Kir-

[1] Nom du chef civil de Kachgar.

ghiz qui l'exploitent, la chose est facile. Il se charge de nous faire transporter nos bagages à Sarhad, il va y envoyer un piéton demander des bêtes et des hommes, et nous partirons ensemble.

Tout de suite nous envoyons vers les Kirghiz Ménas et Sadik avec Abdoullah-Khan. Après des discussions infinies, les Kirghiz consentent à aller à Tach-Kouprouk avec cinq koutasses, qu'on leur payera environ cent francs de location chacun. On a beau leur dire que deux koutasses suffiraient, ils n'en veulent pas démordre. Et nous passons par leurs volontés. Ils emmènent les koutasses inutiles à nous-mêmes, parce qu'ils les chargeront de bois de saule destiné à la construction de leurs tentes : ils se sentent maîtres de la situation et nous font payer cher le « plaisir qu'ils ont d'être utiles à des gens qu'ils aiment beaucoup ». Telle est la réponse d'un coquin à qui je demande pourquoi il nous écorche d'une aussi belle façon. Il ajoute que « si nous étions d'autres personnages, leurs prix seraient encore plus élevés ». Quelle amabilité!

Ils s'en vont avec Sadik, le 30 avril, et nous les attendons jusqu'au 3 mai, passant notre temps à deviser, à regarder tomber la neige et à digérer notre « tchousma », c'est-à-dire de la bouillie de farine cuite dans la graisse, à laquelle il manque du sel malheureusement. Les estomacs se ressentent d'un manque de condiment, et les gencives sont en mauvais état.

3 mai.

L'aboiement de nos chiens nous annonce l'arrivée d'un noble étranger. C'est le pir qui vient à pied, traînant son cheval par la bride. Le brave homme se laisse choir plutôt qu'il ne s'assied près du feu. Il est accueilli par les bénédictions de toute la troupe. Rachmed lui fait fête. On décharge son cheval, qui est plus étique que le cheval le plus étique. D'un sac on tire deux moutons taillés en morceaux; une petite outre contient du lait caillé; enfin, l'excellent pir, déliant sa ceinture, nous présente un morceau de sel d'une demi-livre environ. C'est l'abondance.

Il nous explique pourquoi il ne nous amène pas de koutasses.

« Aussitôt que les Kirghiz ont su mon retour, ils se sont assemblés près de ma tente en grand nombre. Les uns voulaient savoir ce qui vous était advenu, les autres, que la crainte des Chinois rendait méchants, voulaient me maltraiter. Le vieux bi que vous avez vu à Moulkali m'a reproché amèrement de vous avoir montré le chemin. Il conseillait aux siens de me lier avec des cordes, de me placer sur un yak et de me livrer aux Chinois. Je leur ai exposé que j'étais Nour-Djane le divana (derviche), que mon devoir

était de prêter aide à tout homme qui me le demandait, et qu'en travaillant pour vous j'avais travaillé pour Allah.

« Un furieux m'a crié : « Tu as reçu de l'argent, tu les as servis, tu t'es « vendu et tu les aimes plus que nous. » Je lui ai répondu : « Dieu sait « que je n'ai jamais demandé de salaire aux Faranguis; et ce qu'ils m'ont « donné, je l'ai accepté pour mes enfants. » J'avais des partisans, mon gendre est survenu ; c'est un Afghan, comme vous savez ; il a pris ma défense courageusement, et mes ennemis, se voyant les plus faibles, se sont retirés. Nous avons tué deux de mes moutons, et je suis venu. Vous me permettrez de repartir tout de suite, car les Chinois approchent, mes chevaux sont maigres, mon bétail est sans forces, et il me sera peut-être difficile de fuir. Les circonstances sont difficiles, les Chinois sont cruels, et ma présence au milieu des miens est indispensable. J'ai hâte de partir. Avec l'aide de Dieu, tout s'arrangera. »

Nous lui donnons le cadeau qu'il a bien mérité, Rachmed lui fait cuire un peu de viande, Abdourrasoul lui tend une tasse de thé. Il mange aussi vite que le lui permet sa mâchoire dégarnie. Il se lève, serre sa ceinture, place son sac sur son cheval, et, s'approchant de nous après avoir écouté nos remerciements, impassible, il porte la main à la barbe, dit : Allah est grand! nos hommes lui serrent les mains, il enfourche son cheval et s'en va.

Dans le même moment, du côté opposé, en haut de la berge, apparaissent des kontasses; on appelle, et nous voyons le gros bonnet de Ménas dégringoler la pente avec son maître. Il est bientôt là. Il se précipite comme un affamé sur le lait caillé que lui présente son ami Rachmed, et, entre deux bouchées, il nous conte qu'il ne s'est pas ennuyé, qu'il ramène un cheval que nous avions abandonné, que le sien est tombé dans un précipice et qu'il l'a tué. Il est très content de nous revoir. Il demande des nouvelles du pir, on le lui montre qui s'éloigne, brandillant ses jambes maigres et excitant du talon sa monture; elle va d'une lenteur désespérante. Ménas lui crie un adieu, l'autre se retourne et salue d'un geste, puis disparaît bientôt derrière le Tchatir-Tach (pierre-tente).

Quelle curieuse physionomie que celle de cet honnête homme au milieu de tant de gredins! Qu'il est laid, et quelle bonne figure! Nous nous rappellerons longtemps sa tête en forme de toupie, large du haut, le front bombé, pommettes saillantes; étroite du bas, avec des joues caves et un petit menton carré; et les minuscules yeux gris qui brillent intelligents dans les orbites profondes, et son nez mince d'oiseau de proie s'abaissant vers la bouche pincée.

Quel marcheur, malgré soixante ans passés! Quelle légèreté! Là où nous

enfonçons, lui semble glisser sur la neige. Ce n'est pas l'embonpoint qui l'incommode : il pèse à peine cent livres, quoique d'une bonne taille.

Jamais il n'a demandé un morceau de pain, jamais il n'a réclamé une bonne place près du feu, jamais il n'a proféré une plainte. C'est que Nour-Djane a bien des fautes à expier, qu'il a commises dans sa jeunesse.

Il n'a pas toujours été un homme craignant Dieu. On lui attribue toutes sortes de crimes, d'innombrables barantas (expéditions de pillage) ; on conte que, lorsqu'il était jeune, nul n'était plus redouté sur le Pamir. Il apparaissait, disparaissait comme par enchantement, aussi insaisissable que le vent. Ses vengeances étaient terribles et ses menaces jamais vaines;



Le pir.

bref, selon la rumeur, Nour-Djane aurait été le plus grand des criminels jusqu'au jour où il fit une conversion éclatante.

Il y a de cela une vingtaine d'années, il eut un songe : il était tombé dans une rivière torrentueuse, les vagues le roulaient, il s'efforçait de nager vers la rive, mais les vagues furieuses le plongeaient au fond des gouffres, et chaque fois qu'il s'élevait à la surface des eaux, il voyait la rive plus éloignée. Longtemps les flots le roulèrent ainsi, et, lorsque la rive fut effacée, il eut le sentiment d'être perdu sans espoir, car le torrent s'était élargi en une mer démontée, la lame était immense et la nuit noire.

Nour-Djane tint ce songe pour un avertissement du ciel, et il résolut d'employer sa vie à bien faire. Il dit les cinq prières régulièrement, prit le bâton de derviche et s'en fut à Khodjend, où il demanda les bons conseils de mollahs fameux, de « pirs » illustres. Chaque année, il va dans cette ville écouter la lecture des livres pieux. Les gens du Pamir, de l'Alaï, du

Wakhane, le connaissent, et il leur sert d'intermédiaire lorsqu'ils ont des différends, il porte d'un aoul à l'autre les propositions; il prie près des nouveau-nés et sur les morts. On le respecte partout, car il ne songe qu'à faire le bien. Et on l'appelle Nour-Djane-Divana, le derviche, le fou, tant de bonté ne pouvant être que la marque d'une cervelle détraquée; d'autres l'appellent Nour-Djane-Kalifa, le kalife; ceux-là lui donnent un surnom glorieux. Aux yeux du plus grand nombre, c'est un saint, à nos yeux aussi, et vous partagerez cet avis, lecteur.

Nous ne l'avons jamais pris en flagrant délit de mensonge, toujours il a tenu la parole qu'il avait donnée, et, tant qu'il a pu, il a soulagé ses compagnons. C'est un saint.

Lorsque j'arrivais avec lui près de Langar, nous avons été rejoints par des Kirghiz. L'un d'eux lui demanda s'il avait un papier du dao-taï pour oser nous montrer la route sans un ordre de Kachgar. Nour-Djane répondit franchement non, et l'autre lui ayant dit qu'il risquait sa tête, il répondit :

« Je ne crains pas les Chinois, je ne crains que de mal faire, et Allah ! »

Partout on trouve des braves gens, pas beaucoup. Aussi vous ai-je parlé de celui-ci.



Rachmed.



CAMPEMENT PRÈS DE LANGAR.

CHAPITRE XV

ARRÊTÉS DANS LE TCHATRAL.

Nous partons pour le Wakhane. — Marchands carthaginois. — Sadik et Abdourrasoul nous quittent. — Les Afghans veulent nous retenir à Sarhad. — Nous traversons l'Hindou-Kouch sans guide. — Rencontre des Tchatralis. — Cette fois, on nous arrête. — Nous sommes à bout de ressources. — Les Tchatralis. — Pourparlers. — Le gouvernement anglo-indien intervient. — Quarante-neuf jours à Mastoudj. — On nous relâche. — Hayward. — Retour rapide.

Les hommes et les bêtes de somme qu'Abdoullah-Khan a demandés sont arrivés de Sarhad à Langar. Nous allons partir pour la frontière afghane, nous gagnerons la passe de Baroguil et nous entrerons dans le Tchatral; si cela est possible, nous prendrons par le glacier de Darcot pour arriver à Yassin, puis au Kachmir. Nous pensons en avoir fini avec la neige, et l'assurance que plus loin nous aurons du bois, de l'eau, du chaud, nous réjouit. Peu nous importent les hommes, nous sommes décidés à tout; ceux à qui nous aurons affaire seront surpris de nous voir, comme cela est arrivé aux gens du Pamir, et nous passerons au travers ainsi que des loups hérissant leur poil, menaçant de leurs crocs, passent au travers d'une bande de chiens.

Nous avons transporté nos bagages avec les chevaux des Wakhis au campement d'Abdoullah-Khan, posé à la sortie d'une gorge. Il y a une véritable

animation ; des feux s'élèvent des buissons, où la nuée des Wakhis gîte au-dessous de nous; des chevaux, des yaks sont au piquet ou paissent. Ces gens, d'aspect européen, vêtus de bure, sont très loquaces, et ils ont une gaieté bruyante. Ils se préparent à partir demain et ils font du bruit; nous n'en avons pas entendu depuis longtemps, et cela ne nous déplaît pas.

Nous sommes naturellement l'objet d'une vive curiosité de la part de ces indigènes que conduisent de grands vieillards à barbe blanche et à longue robe : ces chefs, à l'air de sages, de pasteurs de peuples, sont les plus retors des hommes. Leur mauvaise foi est extraordinaire; les serments leur tombent de la bouche comme de simples « bonjours » ; cinq minutes après, ils nient effrontément ce qu'ils ont affirmé en invoquant les noms de Dieu et du Prophète. Ils jouent les rôles les plus divers, passant du tragique au comique, du comique au larmoyant. « On veut les faire tuer; on veut les faire mourir; nous les aimons, n'est-ce pas? Ils nous aiment, etc. » Autour des barbes blanches, cinquante individus hurlent, gesticulent, bavardent; l'un intervient et coupe la parole à l'orateur, l'apostrophant, lui reprochant de sacrifier les intérêts des siens, de ne pas songer aux familles à nourrir, aux difficultés de la route; « il oublie donc qu'à tel endroit le sentier est à pic, que plus loin l'eau est profonde, qu'ailleurs on risque de périr sous des avalanches de neige? » Imaginez tous les mensonges imaginables : ces gens les débitent avec un aplomb qui tient du prodige, dans le but de faire payer plus cher leurs services et peut-être aussi par passe-temps ; songez qu'ils viennent de sommeiller tout l'hiver dans leurs masures sans distraction aucune, sans le moindre incident. L'occasion est belle de se délier la langue, de faire l'important et de dire de belles paroles, à la façon des héros d'Homère. Ils ont de l'imagination, et ils s'en donnent du plaisir d'égrener fiévreusement leurs longs chapelets de mots.

Ajoutez qu'ils mêlent l'utile à l'agréable : ils savent à leur discrétion les Afghans aussi bien que les Faranguis, et ils ne négligent rien pour les tondre ras.

Au milieu de ces gens qui se démènent, Abdoullah-Khan, assis sur ses talons, est aussi calme qu'un martyr en butte aux insultes d'une populace furieuse. Il répond à tous avec la même tranquillité, rarement il s'emporte; il fait ferme à tous les orateurs, il réfute tous les arguments, et cela pendant des heures. Il ne se décide à battre en retraite que lorsque ses adversaires coupent court à la discussion par des demandes exorbitantes et qu'ils disputent entre eux. Alors il se lève, revient vers nous en disant : « Des sauvages, des sauvages! Que voulez-vous? » avec un haussement d'épaules résigné.

Le seul compagnon d'Abdoullah-Khan, un nommé Achmet-Khan, a le tem-

pérament complètement opposé ; il ne paraît pas né pour la discussion et il la fuit, s'en remettant à son ami du soin de persuader les Wakhis. Tant que durent ces palabres, ces orgies d'éloquence, il se tient à l'écart, il reste accoudé à ses ballots, le bonnet enfoncé ; ses yeux brillent, son nez crochu se dilate, il secoue ses larges épaules, il montre ses dents blanches dans des accès de colère, et sans cesse remuant les lèvres, il murmure dans sa



Wakhis.

langue des injures et des menaces. En voilà un qui regrette de n'être pas le plus fort. Ah ! s'il les tenait à sa discrétion, ces Wakhis ! Achmet-Khan n'a pas l'air commode. Et il me semble être le type des rudes marchands de l'antiquité, des énergiques trafiquants carthaginois, de ceux qui faisaient le tour de l'Afrique ou s'enfonçaient dans les déserts, allant troquer leurs marchandises, sabre au côté. A mener cette vie, ils apprenaient l'art de lutter contre les hommes, l'art de les persuader, et leur audace était démesurée, ils osaient tout entreprendre. Ayant été souvent à la merci de leurs sauvages clients, qui parfois les pillaient impitoyablement, ils étaient à leur

tour impitoyables lorsqu'ils le pouvaient sans léser leurs intérêts. Rapportant dans leur patrie les qualités développées par la pratique des barbares, ils s'en servaient pour diriger les affaires publiques, ils lançaient parfois leurs compatriotes dans des aventures; mais l'habitude du gain, la préoccupation de la caisse les empêchaient de voir loin, et la crainte de ne pas « faire les frais » les paralysait, débandait leur énergie, tandis que les Romains, ayant des visées plus hautes ou des habitudes moins mesquines...

Revenons à notre sujet.

J'allais oublier de vous dire que Sadik et Abdourrasoul nous ont quittés le 3 mai. Ils emportent sur un cheval du millet, de la farine; ils ont fait cuire du pain pour plusieurs jours. Ils ont coupé d'énormes bâtons qui valent mieux qu'un sabre entre leurs mains. Nous ne les voyons pas partir sans inquiétude; ils auront de la peine à traverser le Pamir sans accident.

Sadik a eu autrefois des « affaires » avec les Wakhis; c'est une bonne raison pour qu'il ne retourne pas chez lui par le Wakhane et le Badakchane. Ces deux hommes nous ont honnêtement et courageusement servis. Leur conduite mérite tous les éloges [1].

Le 4 mai, dans l'après-midi, après une discussion qui dure depuis le lever du soleil, les Wakhis chargent marchandises et bagages, et se mettent en marche. Dans l'après-midi du 7 mai, nous arrivons à Sarhad, la neige tombant fondue.

La route que nous avons suivie est charmante, après le Pamir et Tach-Kouprouk. Cependant, plus d'un voyageur la trouverait affreuse : ce ne sont que montées et descentes; on suit des sentiers pendant d'une roche à l'autre ainsi que des fils télégraphiques, ils sont larges comme la main ; à gauche, on a le vide. Mais des saules, des bouleaux, des genévriers égayent les hauteurs; — la dernière fois que nous avons vu des genévriers, nous étions à Ak-Basoga, dans le Ferganah; — des passereaux aux couleurs éclatantes chantent sur les branches. Puis, nous avons traversé douze fois le Wakhane-Darya (l'Ak-Sou occidental), et rien n'était pittoresque comme le passage des gués, les yaks nageant, les hommes nus les excitant, et rien n'était frais comme les bains que nous prenions. Puis nous sommes allés sur la rive gauche, puis revenus sur la rive droite, et la vallée étant devenue gorge, nous avons passé tout en haut. Il a fait beau le 4, et les autres jours il a neigé le soir, mais on avait du bois à profusion.

Chaque jour, les Afghans ont eu des discussions avec les Wakhis, qui

[1] Sadik et Abdourrasoul ont été arrêtés par les Kirghiz chinois, et ce n'est qu'à la fin de juillet qu'ils ont pu arriver aux premières tentes du Ferganah. Ils étaient dénués de tout.



A SARHAD.

refusaient d'aller plus loin, et on entendait les clameurs de l'agora. Ces gredins obtenaient finalement des karbasses (pièces de toile) en plus, Abdoullah-Khan finissait par les maudire; quant à Achmet-Khan, il les aurait tués; s'il n'avait pas eu du haschisch, il aurait abandonné sa toile et serait allé à Kila-Pandj chercher d'autres bêtes et surtout d'autres hommes.

Nous n'avons pas rencontré de villages. Nos campements sont à Sang-Kouk, Iochkh, au bord de torrents.

Avant Sarhad, la vallée du Wakhane-Darya devient plus large, la montagne est ondulée comme à l'approche d'une plaine, nous avons bonne route sur des collines; mais pour couper au plus court, nous dégringolons la berge, le cheval glissant de ses quatre pieds, et nous suivons le lit de la rivière, n'enfourchant les bêtes que pour traverser les mailles d'eau qui barrent le chemin.

Les Wakhis parlant persan qui me tiennent compagnie rient de bon cœur, car je leur dis que les cinquante pièces de toile qu'ils avaient extorquées ce matin avaient raccourci la route d'une journée. Ils juraient par Allah et Mahomet qu'il fallait deux grandes journées de marche pour aller du dernier campement à Sarhad. Et voilà qu'ils me montrent déjà de la main la petite plaine où l'on ne distingue que des tas gris et qu'ils répètent : « Sarhad! Sarhad! »

Nous avançons, grimpons la berge, et nous voyons des masures de pierre à l'instar de celles du Kohistan, des murs en carrés, des toits plats, des étables dans les encoignures des cours, et devant les portes des femmes maigres, brunes, aux traits réguliers et assez fins. Les bruits d'un village s'élèvent : cris d'enfants, beuglements, aboiements de chiens. De ci, de là, les pentes sont marquées des rectangles des champs cultivés qu'entourent des broussailles laissées en guise de haies. Des canaux d'irrigation sont creusés. Les demeures sont éparses, souvent adossées à un rocher, qui sert non seulement de mur, mais de toit, grâce à un auvent naturel.

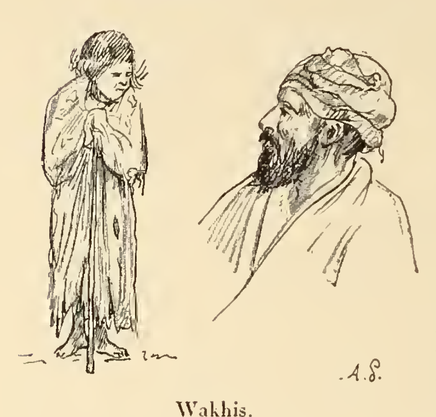
Les pierres ont la teinte sombre des schistes, la terre est noire; les vêtements des habitants sont de bure grise, et on ne les distingue pas dès l'abord. Aussi, à distance, ces maisons semblent abandonnées. Celles qui sont sur les hauteurs, avec leurs angles aigus, ont l'apparence de forteresses dans la neige. Quelques saules blancs accrochent seuls la lumière, et le tableau est moins sombre. Les plaques de neige sont rares.

Nous campons dans une prairie humide, où l'herbe de l'année, verte et fraîche, est pour nos bêtes un délicieux régal. Il nous reste huit chevaux, mais ceux-là iront loin encore, si nous leur donnons de l'orge. Les Wakhis nous la vendent un prix exorbitant : un cheval coûte dix francs par jour à nourrir.

Nous sommes contents d'être à Sarhad. Au sud, nous voyons les montagnes s'ouvrir sur la rive gauche du Wakhane-Darya. On va par là au Barognil, et de l'autre côté, l'eau coule vers l'Inde. Or, comme dit le proverbe :

Hindoustan Goulistan,
Turkestan Gouristan.

« L'Hindoustan est un parterre de fleurs, le Turkestan un cimetière. »


Wakhis.

Si la neige cessait de tomber, nous serions bien dans la prairie de Sarhad. L'eau est bonne; dans le marais les bécassines ne manquent pas, et elles sont succulentes.

Abdoullah-Khan vient camper non loin de nous. Achmet-Khan arrivera demain avec le restant des marchandises. Des koutasses sont tombés à l'eau. Il a fallu repêcher leurs charges; les Wakhis ont refusé d'aller plus loin s'ils ne recevaient pas une indemnité pour leurs peines, et il y a du retard.

Le 8 mai, quand nous nous réveillons, la neige tombe, mais peu drue; elle fond à mesure. Il ne fait pas froid; nous sommes à 3,400 mètres environ. A dix heures, je regarde le thermomètre : + 5°. Le printemps commence pour nous. Tout va bien marcher, pensez-vous, ils vont se reposer tranquillement, et quand eux-mêmes et leurs chevaux seront en état, ils franchiront l'Hindou-Kouch tranquillement, et tranquillement descendront vers l'Hindoustan-Goulistan. Pas du tout.

Voilà que Rachmed vient dire qu'il y a un chef afghan dans le village, que ce chef, un dahbachi (chef de dix), une façon de brigadier, le mande près de lui afin de le questionner. Défense est faite à Rachmed de se rendre à cet ordre, et nous disons à celui qui l'a apporté de retourner près de son chef et de l'inviter de notre part à nous venir voir.

Le dahbachi arrive : petit homme maigre, ayant l'uniforme afghan, et suivi d'un estafier armé d'un énorme fusil. Les vénérables vieillards de Sarhad les accompagnent. Ils s'approchent, nous saluent; nous invitons le dahbachi à s'asseoir sur un feutre qu'on étend devant l'entrée de notre tente. Abdoullah-Khan prend place à côté de lui. Et les questions pleuvent. D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Que sommes-nous? Quel est notre but? etc.

La conversation a lieu en persan, Rachmed traduit, et j'ai grandement le temps de préparer les réponses. Elles satisfont en apparence le dahbachi, qui prodigue les marques d'approbation avec une véritable dignité. Nous lui exposons que nous avons trouvé fermées les passes d'Akdjir, de Tach-Kouprouk, et que force nous a été de venir à Sarhad, d'où nous irons au Tchatral par le Barognil.

« Khoub! Kheilé khoub! Kheilé khoub! Khoub! » (Bien! Très bien! Très bien! Bien!) répète-t-il en balançant gravement le haut du corps et en tenant la main sur le genou de manière que le bras forme une anse grandiose.

Il dit être à nos ordres; nous pouvons demander tout ce dont nous avons besoin; il va prendre immédiatement les mesures pour que rien ne nous manque. Immédiatement nous recevrons vivres, chevaux, koutasses, guide. Il fume un ghalyan et boit lentement sa tasse de thé. Il a le sabre sur les genoux dans une attitude tout à fait guerrière. Ce brigadier est un joli jeune homme, au nez busqué, aux yeux bleus, cernés de sourma (antimoine), à tête longue d'Afghan. La tasse de thé bue, il se lève, répète qu'il est notre esclave et s'en va.

Naturellement, on ne nous envoie rien; quand nous voulons faire des provisions on nous les refuse : défense expresse a été faite aux habitants de nous rien fournir. Un courrier va à Kila-Pandj demander du renfort, le plan est de nous faire attendre et de nous obliger ensuite à rebrousser chemin quand les soldats seront arrivés.

Achmet-Khan nous conseille de partir. Le conseil est inutile, nous savons à quoi nous en tenir au sujet des Afghans. Nous ne voulons pas d'un nouveau Chour-Tepe. Nous allons laisser reposer les chevaux, nous achèterons de la farine à tout prix, en cachette, la nuit, et quand nous en aurons pour huit jours, nous partirons. Nous nous passerons de guides.

Nous nous débarrassons des objets inutiles, nous nourrissons spécialement deux de nos chevaux, qui porteront les coffres. Nous ne gardons qu'un quart de charge pour chacun des autres chevaux et nous nous tenons sur nos gardes. Abdoullah-Khan et Achmet n'osent pas se compromettre, car ils craignent une répression. On leur a expliqué que nous sommes bien les mêmes personnes qui se sont fait arrêter à Chour-Tepe, — quoique nous ayant affirmé ne pas connaître ces gens-là. — L'émir est en jeu, et ils sont circonspects.

Nous attendons jusqu'au 11 mai les ordres de Kila-Pandj, que le dahbachi a avoué lui être indispensables pour qu'il puisse agir. Nous avons attendu en réalité que nos chevaux aient repris quelque peu de force. Nous avons huit jours de farine. C'est tout ce qu'il nous faut. Abdoullah-Khan nous a

expliqué la route à suivre, sur le sable, avec le doigt. « Vous irez tout droit, vous tournerez à droite, vous prendrez le sentier à gauche, et plus loin vous chercherez. »

A midi juste, nous partons ; on ne voit pas un seul Wakhi. Les marchands afghans nous aident à charger nos chevaux, et quand tout est prêt, on abat la tente, on la roule, et en avant ! Le dahbachi vient nous supplier de rester, d'attendre. Je l'invite à aller conter ses sornettes ailleurs.

Abdoullah-Khan nous accompagne jusqu'au gué. Nous le traversons avec



Cimetière et maisons à Sarhad.

un cheval, qui fait la navette d'un bord à l'autre. Nous disons un dernier adieu à nos deux amis sur la rive. Allah okbar ! Allah est grand ! En avant ! Nous partons gaiement.

Nous avons marché six jours avant d'arriver au premier village du Tchatral.

Le premier jour, la route a été bonne. La vallée monte vers le sud, puis vers le sud-ouest.

Le deuxième jour, elle se resserre. Nous allons toujours sur le sud-ouest, par des sentiers au flanc des roches. La neige recommence, et nous tâtonnons pour traverser les fondrières et la neige profonde qui couvre la passe. En même temps que j'aperçois des loups qui fuient à ma vue, j'arrive au partage des eaux, à 3,700 mètres environ. Je crie la bonne nouvelle à la

troupe qui suit. Voilà de l'eau qui s'en va à l'Indus. Enfin! nous descendons et campons sur une croupe à distance de la neige et des fondrières.

Le troisième jour, nous nous trompons de route; nous avons pris la rive droite de l'Arkhoune qui coule de l'est à l'ouest, et nous aboutissons à une muraille de pierre infranchissable. Nous retournons sur nos pas.

Le quatrième jour, nous franchissons l'Arkhoune à gué, nous dépassons un premier glacier superbe, nous franchissons de nouveau l'Arkhoune, nous suivons la corde de l'arc que la rivière décrit. Par des collines couvertes de genévriers, nous aboutissons de nouveau à la vallée, qui est large de six à huit cents mètres, où la rivière se ramifie à l'infini. On peut la nommer la vallée des glaciers; nous en apercevons trois, qui montrent leurs cornes blanches à gauche.

Ayant traversé plusieurs fois les bras de la rivière, nous allons camper dans un petit bois où nos chevaux trouvent de l'herbe et nous du bois à discrétion. Nous avons aussi de l'eau à discrétion et très fraiche; nous en buvons beaucoup, grâce à notre bouillie de farine à la graisse, sans sel. Personne n'engraisse. Nous sommes sales, déguenillés, avec des bottes éculées. Nous sommes très bien dans ce bois. Pas d'hommes qui vous ennuient. Quelques fauves qui rôdent, que nos chiens nous annoncent. Les estomacs, sauf le mien, sont détraqués. Pépin et Ménas ont des vomissements. Les autres se plaignent.

Notre campement est charmant! On entend même un moustique, le premier depuis longtemps. Il ne neige pas. Une chenille me tombe sur la figure. C'est l'été! c'est l'été! La veille, il gelait encore; la nuit, à onze heures, le thermomètre marquait — 1°,5.

Le cinquième jour, ayant compté le sixième glacier à gauche de la vallée et aperçu le septième un peu plus loin, ayant louvoyé à travers les bocages, les ilots de la rivière que nous passons huit ou neuf fois à gué, nous prenons enfin un sentier de la rive droite qui nous mène à une forêt vierge où nous campons. Le vent souffle, les branches s'entrechoquent, se froissent, parlent. Cela tient compagnie, on est étonné de ne pas entendre grincer la girouette sur le toit du voisin.

Nous n'avons plus de farine que pour un jour, et encore elle est gâtée. Demain nous arriverons sans doute à un village. Hier, on a vu la marque d'un pied nu sur le sable de la rive. En allant devant, reconnaître la route jusqu'à une heure du campement, j'ai vu les traces récentes de bivouacs: les indigènes sont venus faire du bois dans cette forêt. Ils ont équarri des poutrelles pour leurs constructions, car dans les clairières des écailles jonchaient le sol. Nous allons revoir des hommes. Le sixième jour, nous nous

réveillons gaiement. Le temps est superbe. La nature sourit, il y a des bourgeons, des fleurettes, un régal pour l'œil après tant de semaines de neige éblouissante. Des pies crient.

On quitte le bois, où des lièvres apparaissent dans le fourré inextricable, on passe dans un véritable parc avec des pelouses vertes entourées de gravier, on traverse des torrents bondissant sur les roches ou se faufilant au milieu de bocages, puis s'étale une steppe où les insectes bourdonnent, puis on aperçoit une maison à la pointe d'un promontoire élevé avançant dans la vallée, puis, dans un pré vert, voilà des chevaux qui paissent, mais pas un homme n'est visible.

Il y a deux juments grasses aux croupes rondes, et trois étalons maigres qui hennissent en défiant les nôtres. Les juments grasses indiquent le bon, et les étalons maigres le mauvais.

On traverse un hameau dont les masures sont abandonnées. Puis on descend dans le lit de la rivière, qui soudain s'est rétréci et qui est semé de blocs. Je vais devant, le fusil sur l'épaule, mon cheval derrière, je cherche mon chemin, un regard à mes pieds, un regard devant, derrière, vers les hauteurs. Les hommes ne sont pas loin. Nous allons voir quel accueil ils vont nous faire.

Sommes-nous au bout de nos peines?

J'entends crier à gauche, à trois cents mètres environ, et sur les promontoires qui avancent dans la vallée, on répète le cri, on m'annonce, on nous attend, et je démêle, au milieu des pierres, des hommes qui s'agitent. En voici un qui descend en courant d'une roche et que suit un garçon. Il a le fusil sur l'épaule. Il m'appelle, je continue ma route comme si je n'avais rien vu ni entendu. L'homme me joint. Curieux individu : taille moyenne, tête de Tzigane, barbe teinte, yeux noirs agrandis par le sourma, cheveux longs, rassemblés dans un bonnet de pêcheur napolitain en bure grisâtre, un sabre au bout d'un baudrier, comme les soldats de la première République, un fusil à mèche, un couteau à la ceinture, les pieds entourés de lanières de cuir.


Les premiers Tchatralis.

L'enfant a douze ou treize ans, il est blond, il a les yeux bleus; ses cheveux,

coupés à la chien sur le front, tombent sur les épaules. Il n'a pour tout vêtement qu'un manteau de laine blanche, il est pieds nus. Il sert d'interprète au plus âgé, traduisant ses paroles en un mauvais persan.

Il me demande où je vais, qui je suis, et si je ne suis pas Ourousse (Russe), ainsi que sont venus l'annoncer des Wakhis envoyés par des Afghans. Je lui dis que nous ne sommes pas Ourousses, mais Faranguis. « Si vous êtes Faranguis, vous pouvez avancer, car les Faranguis sont « kheilé doust » (très amis) d'Aman-el-Moulk, notre métar (prince). Mais nous ne sommes pas amis des Ourousses, ni des Chinois, ni des Afghans, et nous avons ordre de les empêcher de passer, même par la force. »

Je lui réponds :

« Nous ne sommes ni Ourousses, ni Afghans, ni Chinois, mais Faranguis.

— Faranguis-Inglis?

— Non, Faranguis purement et simplement, c'est-à-dire « kheilé doust » des Inglis, et la preuve, c'est que nous nous dirigeons vers l'Hindoustan; notre plus grand désir est d'arriver à Guilguit et de voir des Inglis. Nous avons perdu nos chevaux et leurs charges dans la neige, les Chinois ne sont pas nos amis, puisqu'ils ont voulu nous tuer, ni les Afghans, puisqu'ils ont voulu nous arrêter et que nous nous sommes sauvés de chez eux sans pouvoir en obtenir une aide quelconque. En règle générale, on ne va pas rendre visite à des ennemis en aussi petit nombre que nous sommes. Avec moi, il vient encore deux Faranguis et deux serviteurs. Cela fait donc cinq. Il faut avoir l'assurance d'être bien reçus et nourris réellement d'excellentes intentions pour venir vous voir avec aussi peu d'escorte. »

Cet homme simple paraît frappé de ce que je lui dis ; il discute un instant avec l'enfant, qui paraît de bon conseil, et il décide de partir à l'avance annoncer notre arrivée à son maître qui attend, à quelques journées de là. Il crie, des hommes descendent des hauteurs, l'un d'eux montre le chemin.

Notre petite troupe est rassemblée, et nous nous dirigeons de concert vers Top-Khana, le premier hameau sur la rive droite de la rivière d'Arkhoune. Nous y arrivons le soir, ayant rencontré en chemin un chef de Karaoul qui pose les mêmes questions et à qui nous faisons les mêmes réponses qu'à notre premier interlocuteur.

Le 17 mai, nous quittons Top-Khana, habité par des Wakhis qui ont fui leur pays lorsque les Afghans s'en sont emparés. Les habitants nous louent six ânes pour notre bagage, qui est réduit à fort peu de chose. Nous partons gaiement, après nous être régalés d'une omelette, de quelques poules, minuscules du reste, et d'une vaste écuellée de lait caillé. Nous apercevons des moutons qui pèsent bien huit ou dix livres, le bétail est à proportion, les

vaches grosses comme des veaux, les ânes petits, mais très robustes. Les chevaux sont importés, ils viennent du Badakchane. Ils sont rares dans ce pays.

Nous longeons la rive gauche de la rivière et nous arrivons à un bois charmant, avec des clairières où il y a de l'herbe. Nous nous arrêtons, la journée est splendide, nos chevaux se régalent, et nous éprouvons un véritable plaisir à être étendus sur l'herbe, et nous nous disons que dans un mois, en marchant bien, nous serons à Kachmir. Le voyage est fini, l'ère des difficultés est close, à moins que ces Tchatralis ne nous tracassent.

Soudain un cheval revient près de nous avec des signes d'inquiétude. Il y a un fauve aux environs, ou des hommes. Nos chevaux, vrais sauvages, ont l'habitude de pointer les oreilles chaque fois qu'ils aperçoivent ou entendent quelque chose d'insolite, à quelque distance que ce soit : ils valent des chiens de garde. Et la preuve, c'est que soudainement des hommes apparaissent. On dirait des chouans, avec leurs baudriers, leurs tresses de cheveux, leur face rasée. Mais ils ont les yeux agrandis par l'antimoine et des boucliers de cuir à clous luisants, des couteaux à la ceinture, beaucoup d'armes : des personnages d'opéra-comique, des Tziganes costumés en brigands, montrant des dents blanches. Leur chef, à cheval, possède un express-rifle et un revolver. Il se donne comme le fils d'un personnage influent, il a ordre de nous empêcher de passer. Nous lui demandons s'il y a quelqu'un sachant lire le persan dans sa troupe, il nous répond que non, et nous lui disons que c'est très fâcheux, car nous avons des papiers très intéressants que nous lui ferions voir un peu ; mais nous allons nous rendre auprès de son père, qui verra du premier coup que nous sommes d'honnêtes gens. Nous lui donnons une foule de bonnes raisons de croire ce que nous avançons. Il tient conseil avec les siens et consent à nous laisser poursuivre notre chemin, d'autant plus que nous lui avons déclaré très nettement que nous ne retournerions pas d'une semelle en arrière. A propos de semelles, je dois vous dire que ce que nous avions aux pieds ne méritait pas ce nom. Notre costume n'était pas fait non plus pour donner de nous-mêmes une grande idée, mais nos armes et notre attitude pouvaient du moins inspirer le respect. Nous n'étions pas beaux : nos mains et nos figures étaient gercées, elles désenflaient et leur peau s'écaillait ; ce mélange de rougeur et de hâle ressemblait à une lèpre.

Le pis était que nous n'avions pas de roupies, rien que de l'or et fort peu, et c'était le côté faible de notre argumentation, car le jeune homme commandant cette bande disait très justement : Si vous êtes Faranguis, vous avez des roupies. « Donnez-nous des roupies. » C'est le trait ethnographique à

quoi les Tchatralis reconnaissent les Faranguis-Inglis. Nous l'avons deviné tout de suite et nous nous en sommes parfaitement assurés plus tard. Nous avons campé ce soir-là à Dibarga, dans une clairière, les Tchatralis bivouaquant tout près. Les Wakhis de Top-Khana nous recommandèrent de nous défier, attendu que ces Tchatralis étaient des fourbes et des bandits, et ceux-ci plus bandits que les autres. Nous n'avions pas besoin de cet avis amical pour être sur nos gardes.



Tchatrali.

Le lendemain 18 mai, suivant toujours la rive gauche, tantôt dans le lit de la rivière, tantôt sur la berge, nous sommes arrivés à un hippodrome avant Derbend, où se trouvait, au milieu d'un cercle de guerriers, le père du jeune chef. Il était surmonté d'un parasol, et des moustaches énormes lui coupaient la figure, d'où pendait une barbe en pointe. Cet homme, avec une dignité sans pareille, nous posa des questions qu'on nous avait posées la veille, auxquelles nous répondîmes comme la veille. Il nous donna à entendre qu'il attendait des cadeaux, des roupies d'abord. Nous lui donnâmes à entendre que nous avions la coutume de faire des cadeaux à nos amis, et que, jusqu'à présent, nous ne savions à qui nous avions affaire. Là-dessus, nous allâmes, nous cinq, au milieu d'une cinquantaine de ces gens, jusqu'au pied de la forteresse, où nous partageâmes un repas frugal servi dans le creux d'un bouclier, repas consistant en excellent pain et en abricots sans noyaux, et en noyaux d'abricots formant un plat à part. Vous voyez que l'on nous réconfortait. Entre temps, on nous accabla des mêmes questions fastidieuses, auxquelles nous répondions sans nous contredire le moins du monde. Le curieux de l'affaire était que l'interprète du chef parlait parfaitement le turc, qu'il avait appris à Samarcande, où il avait vécu une quinzaine d'années en qualité d'esclave, ayant été vendu fort jeune, ainsi que cela se fait maintenant encore, à un pèlerin qui passait, lequel l'avait amené à Kachgar, cédé à un Kokandais qui l'avait revendu à un Samarcandais. Ce Tchatrali avait recouvré la liberté lors de l'arrivée des Russes, qui renvoyèrent les esclaves. Il connaissait bien des gens que connaissait aussi Rachmed. Cela n'avança pas nos affaires, car l'interprète qui servait d'intermédiaire quand nous faisions nos achats à grand renfort de paroles, nous témoigna son estime en nous dérobant des pièces de toile.

Le soir, nous campons à Paour, sur la rive droite. Nous sommes dans

un guéret, on a eu peur que nous usions l'herbe balayée, je crois, au bord d'un ruisseau qui se tortille coquettement sur de menues pierres bien nettes. Les petits carrés de terre cultivée sont entourés de sentiers d'une propreté exquise, bordés de saules, de haies, de petits murs de pierres. Les canaux d'irrigation, très minces, descendant des torrents qu'ils saignent, arrivent au delta d'un autre torrent où l'on sème. Ces canaux sont frangés d'herbe, parfois d'arbustes, et ils tracent des raies vertes à travers ces pentes nues jusqu'aux hameaux très propres : on dirait que les habitants ont épousseté la montagne. J'ai rarement vu prendre plus soin de la terre. Mais ils labourent juste ce qu'il leur faut pour vivre, ils sont paresseux.

Leurs principales occupations sont de peigner leurs longs cheveux, de s'arracher les poils du nez, de se teindre le bord des yeux, de se regarder dans de petites glaces rondes et de se pouiller les uns les autres, le plus âgé passif, un plus jeune actif. Ils paraissent de mœurs douces, très polis, très égalitaires ; une hiérarchie ne semble pas nettement établie, du moins entre les hommes armés qui nous font escorte. — On dirait des camarades.

Vis-à-vis de nous ils sont à peu près convenables, une fois leurs menaces faites, qu'ils semblent réciter comme une leçon. L'un d'eux ayant adressé à Ménas des paroles grossières, je recommandai à Ménas de lui appliquer une belle correction, ce qui fut fait de main de maître, à l'ébahissement de l'auditoire. Cet « à bas les pattes » énergique jeta un certain froid dans une bande assez insolente, et nous valut la considération que notre piteux aspect ne nous attirait pas, non plus que notre petit nombre.

Malgré les courriers envoyés par le métar de Tchatral et son fils de Mastoudj, nous avons poursuivi notre route. On voulait que nous retournions sur nos pas, et à chaque instant un cavalier arrivait qui nous apportait une nouvelle invitation à ne pas avancer. Plus de vingt fois la troupe des porteurs s'arrêta, plus de vingt fois elle mit bas ses charges par ordre supérieur, autant de fois nous eûmes à subir le même interrogatoire que le jour de notre première rencontre, et toujours je secouai la tête et persistai dans mon idée première. Nous n'avions que l'idée d'aller en avant. On est vite décidé quand on ne songe qu'à une chose. On se débarrassait des importuns ambassadeurs par des menaces, par des moqueries, par des plaisanteries, par des colères, par des mutismes d'où rien ne pouvait me faire sortir. De sorte qu'après ces enquêtes multiples, les Tchatralis ne savaient plus que penser des intrus qui leur arrivaient par le Barognil et qu'on les avait chargés de contraindre à rebrousser chemin. Et c'était là

notre supériorité sur ces barbares : nous savions ce que nous voulions, et eux ne savaient que faire.

Une fois à Mastoudj, nous plantons notre tente dans l'espèce d'hippodrome qui s'étend le long des cultures avoisinant la rivière, et au pied de murailles de pierres. C'est un vaste préau, d'où l'on sort soit en suivant ou remontant le cours de la rivière, soit par la vallée qui mène vers Laspour et à l'entrée de laquelle est posée en vedette la forteresse où vit le second fils du roitelet du pays. Ce castel a des murs de pierres sans mortier, entremêlées de pou-



Mastoudj.

trelles ; il est défendu, du côté de la rivière, par une ravine au bas de laquelle sont des pâturages marécageux où les grandes eaux mettent de petits étangs.

Nous avons fait halte le 22 mai au soir à Mastoudj. Et Rachmed, qui a la manie de compter les jours, nous dit : « En voilà soixante-dix-huit que nous sommes partis d'Osch, et cent quarante-trois que j'ai quitté Samarcande. Allah seul sait si je le reverrai jamais. Ah ! Samarcande ! Samarcande ! »

En résumé, Rachmed aimerait mieux être ailleurs ; il a, comme les autres, l'estomac détraqué, et il manifeste un vif désir de manger du kouirouk, c'est-à-dire la graisse de la queue des moutons stéatopyges.

Notre troupe est fatiguée, les six chevaux qui nous restent sont des squelettes. Nous n'avons presque pas d'argent, pas de quoi payer le trans-

port de notre mince bagage jusqu'au Kachmir. On nous fait des prix exorbitants, la livre de pain nous coûte plus d'un franc, les porteurs nous reviennent à dix francs chacun, après des discussions, des débats d'une longueur inouïe, et, encouragés par leurs chefs, ils en prennent à leur aise. Ils se mettent cinq pour porter la charge d'un homme.

D'après les renseignements qui nous sont donnés par les indigènes, nous apprenons que près du « métar » de Tchatral il y a un agent du gouvernement anglo-indien. C'est à lui qu'il faut s'adresser, et c'est par son intermédiaire que nous ferons parvenir un mot au vice-roi des Indes, dont l'intervention sera efficace, nous en sommes sûrs. Il n'est pas difficile de voir d'où vient l'initiative dans cette affaire.

Nous nous reposons quatre jours et nous réunissons quelques vivres en nous adressant à la partie conquise de la population. Le métar de Tchatral, dont les crimes ne se peuvent compter, s'est substitué au chef de Mastoudj après l'avoir fait tuer. Il reste des partisans de l'ancien régime, si l'on peut appeler cette manière d'être politique un régime. Et quelques-uns de ceux-là nous sont sympathiques, ou, du moins, n'obéissent pas aussi aveuglément que les autres aux ordres du nouveau chef. Secrètement, ils nous apportent de la farine.

Les quatre jours passés, nous faisons mine de charger nos chevaux, comme si nous allions partir. Des hommes envoyés par le jeune prince accourent et nous prient de patienter un peu, attendu que leur maître va nous rendre visite et s'entendre avec nous.

Il ne tarde pas à arriver, suivi de son état-major et d'une escorte armée de fusils à mèche et de fusils anglais de chasse et quelques-uns de guerre. Le jeune chef est vêtu de cotonnade blanche et monté sur un cheval blanc ; ses serviteurs l'aident à en descendre avec des attentions : on lui tient le bras, on lui présente l'épaule, on a l'air de craindre pour sa chère personne.

C'est un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, de petite taille, très brun, à barbe noire ; il ressemble assez à un Bokhare, il a le regard flottant, de grosses lèvres par où les paroles sortent peu nettes, car il zézaye. Il est chaussé de gros souliers de Pechaver.

Ayant échangé des politesses, les mêmes questions sur notre identité recommencent, puis une discussion s'engage, qui dure des heures sans aboutir.

En somme, nous persistons à vouloir partir, et lui, jurant qu'il nous aime, qu'il ne veut que notre bien, etc., persiste à vouloir nous garder. Il ne peut agir sans avoir reçu des ordres de son père, il souhaite vivement de se rendre à nos désirs; mais s'il se permettait de nous

« laisser le chemin » de sa propre autorité, cela lui coûterait la tête. Il nous supplie d'attendre une huitaine de jours, le temps de laisser reposer nos chevaux et d'aller voir son père à Tchatral. Cette démarche faite, on nous donnera des chevaux, des ânes, des hommes, des vivres à profusion, et lui-même, oui, lui-même, s'il le faut, nous portera sur son dos. Mais d'abord il faut rendre visite au métar à Tchatral, ainsi le veut la coutume, et les Anglais qui sont venus dans le pays n'y ont jamais manqué.



Le métar.

Après une séance de plusieurs heures, tous les traducteurs exténués, Rachmed, Ménas, l'ancien esclave s'avouant à tour de rôle vaincus, le jeune homme suant à grosses gouttes, son mentor Abdoullah-Khan, qui imite avec son bonnet un casque anglais et qui joue les pères nobles à la perfection, s'étant endormi le faucon sur le poing et éveillé avec des bâillements formidables chaque fois que l'oiseau battait de l'aile, et le jeune prince ayant assuré, en tendant le cou, que le mieux était de le tuer tout de suite si nous n'allions pas à Tchatral, nous finissons par céder. Nous posons cependant une condition : c'est qu'on nous nourrira et que l'on ne nous laissera pas manquer du nécessaire. Le jeune prince promet, jure par sa barbe que nous sommes ses hôtes, que l'on ne négligera rien pour nous rendre la vie agréable. Il se lève et s'en va après nous avoir serré la main avec l'effusion que provoque une vive reconnaissance.

Nous savons ce que valent les promesses des Orientaux, elles ne valent rien, et nous ne nourrissons pas d'illusions. Mais la situation est plus nette que jamais, car il ressort de toutes ces parlotes fastidieuses que les Tchatralis prennent leurs ordres aux Indes, quoiqu'ils le nient, et qu'en niant ils aient raison dans une certaine mesure, car il est bien entendu qu'ils n'exécutent des ordres que ce qu'ils jugent à l'avantage de leurs intérêts.

Nous n'avons qu'à attendre la réponse au mot adressé par nous au premier agent anglais qui le recevra. Je lui dis que, pour nous, l'impasse est en arrière. Je n'énumère pas toutes les raisons qui motivent la détermination prise d'aller en avant. La première, la plus immédiatement valable, c'est que la neige fond, que la rivière de Mastoudj n'est plus guéable, ni le Wakane-Darya. Nous n'avons plus la vigueur nécessaire pour recommencer à lutter contre les hommes et contre la nature, ni les ressources pécuniaires avec lesquelles nous pourrions acheter le Tchatral, car il est à vendre.

Ma conviction est que rien ne sera décidé avant bien des semaines, car la lettre que nous avons envoyée passera par plusieurs mains, on tiendra conseil avant de la transmettre, et qui sait si le courrier qui la porte arrivera à destination, car le chemin de Pechaver n'est pas sûr !

Quel intérêt a le gouvernement anglo-indien à nous barrer la route, à



Vue de la vallée de Tchatral, à Tchatral. (D'après une aquarelle.)

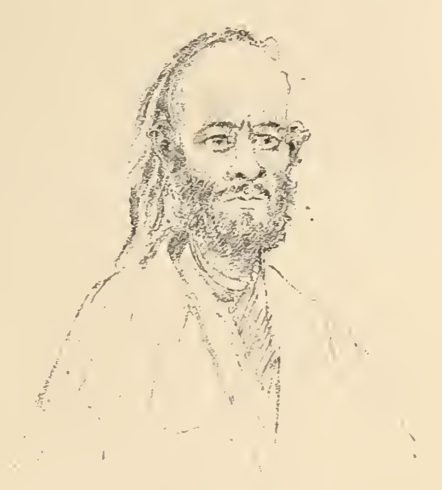
engager ces Tchatralis à nous couper le cou? Aucun, que nous sachions. Et en supposant que, par le fait d'une des chinoiseries de la politique qui est sans pitié, comme dit Gœthe, on ne veuille pas s'occuper de nous, ni nous tendre une main secourable, eh bien, tout espoir ne serait pas perdu. Il nous resterait nous-mêmes, on tenterait l'impossible, et en cas de non-réussite, on passerait du moins quelques journées intéressantes.

La situation, répétons-le, est très nette, nous sommes en présence de deux aléa. Il est sûr que les dés s'arrêteront pour nous du bon côté. Depuis

que nous avons commencé cette partie, nous avons joué avec des dés pipés, pour ainsi dire, faisant rafle lorsque nous avions posé tout notre espoir sur un hasard. Le hasard arrivait. Maintenant ce n'est plus avec l'inconnu que nous avons maille à partir, mais avec le gouvernement indien. Les difficultés ont cessé pour nous. Étendons-nous tranquillement sur ce lit mollet que nous tape l'espérance, et regardons filer les nuages avec patience. Imaginons-nous que nous descendons une rivière d'une navigation fort difficile, semée d'écueils, barrée par des rapides, que tout cela est franchi, mais qu'arrivés au point où l'eau s'en va d'un cours tranquille, notre barque fait eau, qu'on la tire sur la rive, qu'on la répare, et qu'une fois l'avarie, etc... Imaginons-nous que nous sortons de maladie, que nous sommes convalescents et que... Voilà bien des imaginations, cher lecteur.

Le 26 mai, Capus, Pépin et Ménas partent pour Tchatral. Rachmed et moi restons ici avec nos bagages et nos misérables chevaux. Le jeune prince étant d'avis que l'on ne devait pas transporter nos effets là-bas, il était facile de comprendre que nous ne nous en irions pas sur Pechaver, mais sur Laspour, le jour où l'on nous laisserait partir. Nous ne pouvions abandonner nos bagages et nos chevaux entre les mains des indigènes, nous ne pouvions laisser Rachmed seul. Qu'il se laisse aller à fumer du haschisch, qu'il tombe malade, que lui adviendrait-il? Et puis, un homme seul est trop seul. Pépin ne peut rester ici, il ne parle pas assez le russe. Capus non plus, il n'aime pas la solitude, et il a le vif désir de voir Tchatral, où on a la certitude de rencontrer des Kafirs. J'y resterai donc. La solitude est souvent un plaisir, un besoin pour moi.

Nous y sommes restés, le brave Rachmed, moi et nos deux chiens, quarante-cinq jours. Ajoutez-y quatre jours avec mes compagnons, cela fait quarante-neuf. Aussi je connais le paysage de Mastoudj et ses horizons, ou mieux, l'absence de ses horizons.



Kafir siapouch.

Mes compagnons ne se sont pas énormément amusés à Tchatral. On ne les a pas admirablement traités, mais ils y ont vu des Kafirs que Pépin a dessinés, ce qui est la meilleure description qu'on en puisse faire. Pour mon compte, je ne me suis pas ennuyé outre mesure.

Nous avons eu des incidents, des faits divers qui rompaient la monotonie de notre existence. Et puis, l'intérêt n'est pas mince d'étudier les mœurs d'une plenplade de sauvages tombés dans ces gorges on ne sait d'où.

Il nous est impossible de vous exposer ici tout ce que nous avons observé, ce volume se gonflerait démesurément, et, comme dit le peuple en sa sagesse, « pas trop n'en faut ».

En parcourant mes souvenirs et mes calepins de notes, — j'avais le temps d'en prendre, — je vois qu'une foule d'individus viennent me rendre visite et me demander des cadeaux. Preuve qu'ils sont pauvres et accoutumés à recevoir.

Le 28 mai, je reçois une lettre de l'agent anglais de Tchatral, qui me dit ne pouvoir laisser partir sans ordre du gouvernement. Cet agent est un scribe d'origine afghane écrivant plus ou moins bien l'anglais. Me voilà tranquille sur l'issue de cette affaire, et plus décidé que jamais à attendre patiemment.

Ces gens ne vivent pas, ils végètent, les hommes ne font rien, seules les femmes travaillent. Elles sont maigres, fluettes, osseuses, avec des traits réguliers, très brunes, vêtues de caleçons et de longs sacs de bure. Seules et seuls les riches font usage de chemises de coton dans la forme des chemises du Turkestan : un sac avec deux manches et fendu sur le côté de la poitrine.



Femme et guerrier tchatrali.

Ils aiment les fleurs, s'en mettent volontiers dans les cheveux. Ils sont assez coquets, prennent grand soin de leur tête; ils se lavent très peu du reste. Néanmoins, l'eau ne leur manque pas pour les ablutions; elle est limpide, fraîche, mais ils se bornent à la boire et à la regarder couler.

On ne découvre rien dans ces cervelles. Quelques petits besoins, ceux de l'animal, l'occupation de les satisfaire, et une fois qu'ils sont satisfaits, nulle préoccupation. Ils sont très gais, dès qu'ils n'ont pas faim. Les gens d'Occident ont la manie de civiliser les autres, on sait comment et avec quel désintéressement. Cela vaudrait-il la peine qu'on « civilisât » ceux-ci? A

quoi bon éveiller leur intelligence du sommeil où elle est plongée, mais profondément? Ils paraissent jouir d'une parfaite tranquillité d'esprit. Seront-ils plus heureux lorsqu'ils l'auront perdue?

J'ai fait l'inventaire de la maison du voisin, du « propriétaire », comme nous l'appelons, car il nous loue l'ombre du mur de sa cassine pour nos bagages, et c'est au pied que Rachmed se met à l'abri du vent de la mousson de sud-ouest, quand il remonte la vallée en mugissant et qu'il souffle la fièvre et la colique sur les Mastoudji.

Les indigènes appartiennent à une secte spéciale, ce ne sont pas des chiites ni des sunnites. Ils tirent plutôt sur le sunnite, car ils détestent les chiites de Guilgnit et de Yassin, qui promènent sur un âne l'image du kalife Omar. Ici on est « maoulani », on se rase la face, le front, et on porte de longs cheveux, et on prie d'une manière spéciale. Ces sectes religieuses innombrables que les hommes se complaisent à imaginer font penser aux enfantillages de la mode : on ne vise pas à faire mieux ni bien, mais autrement. Du moment que ce n'est plus la même chose, vous comprenez!


Tchatrali.

Le jeune prince va de temps en temps jouer au polo avec une certaine pompe. Il vient de la forteresse, qui est à deux mille pas environ de ma tente. Il est entouré de gens armés, et un homme frappant sur un tambour le précède. Quand il joue avec ses cavaliers et qu'il a fait un beau coup, ses guerriers, formant galerie, poussent des cris d'enthousiasme. L'hippodrome est dans l'encoignure de la vallée, à trois cents pas de moi; elle en a cinq cents de large depuis le seuil des champs cultivés où « j'habite ».

Le jeune prince est venu me rendre trois visites, que je ne lui ai pas rendues. Dans les courtes conversations que nous avons eues en langue persane, sur le feutre étendu près de la tente, j'ai eu l'occasion de constater son ignorance. Il ne sait pas même lire couramment ni écrire; son bagage littéraire se borne à la lecture du Coran qu'on lui fait de temps à autre, et à une connaissance très vague du Chah-nameh de Firdousi. Il ne l'a pas lu, mais on lui a dit qu'il existait et que c'était un beau livre.

Il connait les noms des princes voisins, celui de Nadir-Chah. Il ne connait pas Baber; mais ayant mis un doigt dans sa bouche par réflexion et ayant consulté son mollah, il m'a dit que Baber devait être celui qui les avait intronisés dans le Tchatral, et qu'il était de sa lignée. Il sait que Tchinguiz-Khan était Mogol. Quant à Iskander (Alexandre), il le tient pour un musulman.

Ce jeune homme a cinq femmes, et il n'est pas riche. Aussi nourrit-il assez mal sa famille et son monde : du pain, du riz, du mouton une fois par semaine, telle est la nourriture de la garnison, qui est sobre, parait-il.



Tchatrali.

Aussi avons-nous de la peine à obtenir pour nous deux le nécessaire. Chaque jour, ce sont des récriminations : nous réclamons plus de bois, plus de farine, plus de viande. On ne nous donne pas de sel, il n'y en a pas, du reste. L'intendant du château, à qui Rachmed se plaint avec l'énergie d'un terrible mangeur affamé, trouve que nous mangeons beaucoup et que nous sommes difficiles. Nous avons refusé un bouc antique, les dents lui branlaient dans la bouche, au dire de Rachmed; nous trouvons les poules inutiles, et toujours nous réclamons du mouton. Après des débats fort longs, on finit par décréter de nous en donner un tous les deux jours. Cela nous permet de faire un repas de viande par jour, un mouton en fournit de cinq à sept livres.

Rachmed prétend qu'il ne vaut pas la chèvre de chez lui, qu'un berger ousbeg n'en mangerait pas, et il ajoute que notre sort est véritablement digne de pitié.

Nous obtenons ce que nous voulons avec deux menaces : une à l'adresse du jeune prince, à qui je fais dire que nous allons nous mettre en route pour Guilguit et qu'auparavant nous ferons un bon repas avec la première vache que nous rencontrerons, car du moment qu'on nous traite comme des malfaiteurs, le plus court est de mal faire. Puis, dès qu'on nous a fait une promesse, nous agissons sur l'esclave qui nous apporte les provisions chaque soir, au coucher du soleil, et qui a une grande peur de nos deux chiens; nous les avons dressés à déchirer les jambes de tous ceux qui ne se font pas annoncer. Nous le prévenons que si le lendemain il n'arrive pas avec le « montant des promesses », nous le

ferons dévorer par le « Blanc » et par « Panerre » ou « Pamir ». Et l'esclave, dont l'intelligence n'est pas extrême, ne quitte la forteresse qu'après avoir rappelé à monsieur l'intendant de ne pas manquer d'ajouter deux poignées de riz, un fagot de bois, et de choisir un mouton jeune et gras.



Tchatrali.

Chaque jour, cela nous amusait, et comme nous traitions bien ce pauvre diable, lui faisant souvent un petit cadeau dans la mesure de nos forces, il était devenu notre ami.

Les journées s'écoulaient monotones; le matin, on lâchait les chevaux, sauf deux étalons que le voisinage des juments rendait intraitables et qui, en liberté, ne mangeaient pas, par amour. Le soir, les chevaux revenaient d'eux-mêmes, et on leur donnait un peu de paille hachée, la seule orge que nous puissions leur offrir. On les entravait, on visitait les blessures de leur pauvre échine. Quand on ne nous apportait pas de paille hachée, nous nous vengions en laissant à ban les chevaux les plus maigres toute la nuit, et ils tondaient les emblaves. Le lendemain, les habitants allaient se plaindre au château, et venaient dès l'aube près de notre tente nous apporter leurs réclamations; nous étions alors éveillés par les aboiements des chiens et les cris des plaignants, qui appelaient à l'aide et qui fuyaient, l'un avec son manteau déchiré, l'autre avec un mollet mordu. Nous les renvoyions à leur maître qui nous laissait mourir de faim, c'était lui le coupable. Nous étions, grâce à ces procédés, devenus des personnages, et nous recevions les hommages des chefs des environs qui nous venaient faire le salam à l'occasion.



Soldat tchatrali.

A nous voir aussi rogues, ces barbares s'étaient convaincus que nous étions des personnages de marque. Nous n'étions que deux, nous avions des exigences, donc nous étions sûrs de l'avenir : tel était leur raisonnement. Et cela nous valut de faire la connaissance d'exilés, d'émigrés, d'amis de l'ancien chef de Mastoudj, et nous en obtînmes quelques légers services. Ils eurent bientôt l'espoir que nous leur témoignerions notre reconnaissance par des cadeaux, et ils nous importunèrent de politesses. Rachmed y mit un terme en exécutant soigneusement la consigne de ne recevoir que

ceux qui apporteraient « quelque chose à manger » . Et quand il s'en présentait un qui manifestait le désir de prendre des nouvelles de ma santé, il lui répondait : « Apportes-tu du lait, des abricots séchés, etc.? » S'ils avaient les mains vides, il les engageait à passer leur chemin.

Le mois du jeûne passé, des fêtes furent célébrées, et les enfants mangèrent des œufs teints. Un exilé nous fit participer à cette réjouissance en nous envoyant une ou deux livres d'une sorte de pâté au beurre et au lait caillé.

Dans l'hippodrome où l'on joue au polo, le peuple s'assembla, et des lutteurs nombreux en vinrent aux mains. Le métar était présent et distribuait des récompenses aux vainqueurs. Les prix étaient des pièces de toile de Manchester ou du Panjab.



Danseur tchatrali.

Un des lutteurs, qui avait fait preuve de beaucoup de résistance, fut surpris deux jours après en flagrant délit d'adultère et assassiné à coups de couteau par le mari furieux. La femme en fut quitte pour quelques coups de bâton. Son seigneur avait comme raison d'être indulgent qu'il se fût privé en la tuant d'une utile auxiliaire, si l'on peut appeler auxiliaire la personne qui fait à peu près tout le travail d'une maison.

En colère, un homme tue parfois le chien du voisin qui lui vole son rôti, et il se contente d'administrer un coup de pied au sien, parce qu'il en a besoin.

Cet événement provoqua un certain remue-ménage. On vit des gens aller et venir, s'assembler sous les mûriers et commenter l'événement. Quant aux femmes, elles montaient sur les toits et regardaient « du côté du crime » qu'on avait perpétré sur la rive droite, et en vaquant à leurs occupations, celles qui se rencontraient ne manquaient pas d'échanger leurs impressions.

Le cimetière de Mastoudj est situé sur la rive droite, sur une terrasse, en haut de la berge et au bas de la montagne à pic. Il a comme enceinte une muraille dont le faîte est surmonté de pointes qui, de ma tente, la font

ressembler à une couronne de fou. C'est là que le mort fut enseveli tout nu, la face tournée vers la kebla. On enlève aux défunts leurs vêtements, parce que dans ce pays de misère un caleçon de toile et un manteau de bure sont souvent le plus clair de la fortune laissée aux héritiers. Sur la tombe on posa des pierres que nous vîmes emprunter à l'éboulis le plus proche et transporter par les amis du défunt.

Quant au coupable, il s'en fut avec les siens conter l'aventure au jeune prince. Puis on revint manger une écuellée de mûres à l'ombre d'un abricotier du beau-père. L'accident fut clos par ce festin, la coutume autorisant ces meurtres.

Nous avons quelques renseignements sur ce qui se passe à la forteresse, grâce à un marchand de Swat qui est venu vendre de la toile dans cette région du Tchatral. Il arrive tous les ans à la même époque avec de la toile de Manchester et du Panjab, et l'argent étant chose presque inconnue dans ce pays, — pourtant on sait ce que sont les roupies et on les aime énormément, — il échange sa marchandise contre des manteaux de laine assez solidement tissés et contre des ânes qui lui servent à remporter ses acquisitions, revendant le tout dans le nord du Panjab et le Swat. C'est un grand vieillard maigre, à longue barbe, ayant le type afghan et parlant couramment le persan. Il se plaît dans la compagnie de Rachmed, qui adore bavarder et conter des histoires, qu'il conte très bien. Ce vieillard, en sa qualité d'étranger, se lia rapidement avec nous autres, qui étions aussi étrangers. D'autant plus que nous l'accueillîmes toujours avec bienveillance, que nous lui fîmes un cadeau d'une certaine valeur, et qu'il était très mécontent du jeune prince, qui lui avait acheté une bonne partie de ses marchandises et le renvoyait toujours au lendemain, depuis un mois, pour le payer.



Tchatrali.

Le marchand, s'ennuyant très fort dans la forteresse, en sortait de temps à autre sous prétexte de mener paître ses deux ânes, et avec des détours, se cachant le long des haies, il s'approchait de la tente. Dès que nous voyions les ânes, on le guettait et l'on retenait les chiens, pour qu'il pût approcher sans que les aboiements attirassent l'attention des gens chargés de nous surveiller, lesquels dormaient à l'ombre et loin de nous. Nous avions été débar-

rassés de ces importuns, grâce à deux ou trois vipères grises que Rachmed avait tuées près de nos coffres et sous le feutre où je dormais. Ces intrépides avaient une peur horrible d'en voir sortir d'autres de la haie près de laquelle nous bivouaquions, et surtout d'être mordus durant leur sommeil.



Mollah tchatrali.

Donc le vieillard vint nous annoncer, le jour où Rachmed avait tracé le trente-cinquième cran sur le piquet de la tente, que des piétons étaient arrivés de Kachmir avec des lettres pour le métar de Tchatral. C'était l'ordre de nous bien traiter et de nous faciliter le voyage du côté des Indes. La nouvelle n'était pas mauvaise, et elle nous parut authentique le soir même, car un serviteur du jeune prince nous apporta deux livres de beurre au moins, enveloppé dans de l'écorce de bouleau et qui était excellent ; il provenait des gras pâturages du haut de la vallée d'Arkhoune.

Cette motte de beurre nous sembla un signe des temps; ainsi qu'une comète au ciel, elle présageait de graves événements.

Et le lendemain, j'envoyai Rachmed à la forteresse demander au jeune prince une tasse, sous prétexte que la dernière que nous possédions était cassée et que nous n'avions plus que nos mains pour boire ; il fut reçu très honnêtement par les courtisans, non par le prince lui-même, qui était, lui dit-on, occupé à prendre sa leçon de lecture près du mollah chargé de parachever son éducation fort négligée. Rachmed voulait présenter ses hommages au jeune homme et tâcher d'en tirer quelques renseignements, mais il revint après une heure d'attente inutile.



Migane à Tchatral.

« J'ai passé ce temps, dit-il, accroupi sur les roseaux, qui sont les tapis de ce pays. J'étais au milieu des grands personnages de la cour, qui m'acca-

blaient de questions. Tous cherchaient sur la poitrine, sous l'aisselle, dans les coutures du vêtement, tu sais quoi. Je ne m'en effrayais pas. Nous connaissons ça, mais le sautillement des puces m'a fait battre en retraite, je n'ai pas été élevé avec ces insectes-là. Au reste, j'avais une tasse. La voici. »

Elle est petite, en porcelaine de Kachgar, mais trop petite; aussi Rachmed



Kafir.

répare-t-il pour la seconde fois la nôtre, qui est grande. Il recolle le morceau avec de la sève d'abricotier et du papier.

Ce même jour, un homme d'Asmar nous fit ses adieux : il avait été envoyé par son khan en ambassade près du jeune prince de Mastoudj. Il vint nous demander un remède contre le mal de dents. Par la même occasion, le marchand de Swat, qui lui servait d'interprète et qui était borgne depuis quinze ans, nous demanda si nous n'avions pas quelque onguent

avec lequel il eût frotté son orbite et recouvré la vue. Nous lui fîmes comprendre sans peine que certains maux ne pouvaient être guéris que par Allah, que l'homme s'accoutume à porter sa misère, et que lorsque la mort arrive pour lui enlever son fardeau, il lui semble léger.

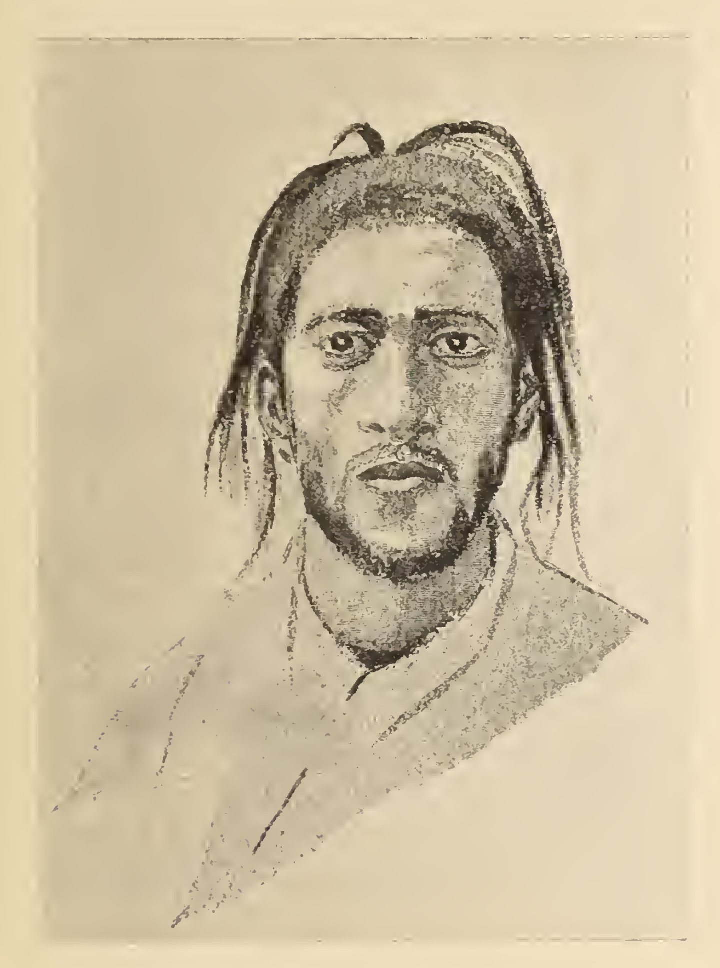
L'Asmari trouva que j'avais dit de bonnes paroles, et ayant reçu pour nos compagnons de Tchatral un mot — qu'il leur remit honnêtement, — il s'éloigna à grands pas, les mains accrochées aux extrémités de son sabre, qu'il avait posé sur la nuque. Cet homme, de très haute taille, à tête ovale, à nez crochu, au front rasé, ressemblait à un chef arabe, et il en avait la dignité. Il était vêtu d'une courte chemise de cotonnade blanche et de caleçons dont chaque jambe était aussi large qu'un jupon, caleçons très agréables à porter en été, ainsi que nous avons eu l'occasion de le constater. Il était chaussé de babouches de Pechaver et professait pour les Tchatralis le plus profond mépris, les traitant de mendiants éhontés.

Rachmed était dévoré d'ennui, et j'avais peine à le calmer quand de folles envies de partir le prenaient. Lorsqu'il était dans cet état d'exaspération, propre aux gens qui ont un besoin inexorable de mouvement et qui sont réduits à l'inaction la plus complète, il venait me trouver. Je lui laissais exhaler ses plaintes, j'écoutais patiemment le conseil qu'il me donnait de tuer un chef tchatrali, de lui voler ses chevaux et de nous en aller à toute bride, changeant de montures chaque fois que l'occasion serait belle, coupant les jarrets aux bêtes avec lesquelles on nous pourrait poursuivre, etc... Puis je détournais la conversation, et invariablement je l'apaisais d'une histoire que je lui appliquais comme un baume, ou, si vous aimez mieux, à la façon dont David calmait les fureurs de Saül, dont le caractère était irritable, comme chacun sait. Les fables de la Fontaine l'amusaient fort.

Rachmed venait de compter les quarante-deux crans tracés sur le bâton de notre tente, par acquit de conscience, car il ne savait que trop bien leur nombre, et crachant, pestant, levant les mains au ciel, menaçant du poing la forteresse et les murailles de pierre qui nous fermaient l'horizon, il se livrait à la mimique du désespoir, quand il aperçut derrière la haie, à cinquante pas, le marchand qui passait la tête et faisait signe de veiller sur nos chiens sommeillant à côté de nos coffres. Le brave homme s'approche et nous annonce que trois hommes sont venus de Guilguit à marches forcées, et qu'ils nous apportent des lettres du vice-roi qui doivent nous être remises en main propre; que depuis quinze jours on nous attend à Guilguit, et que ces Guilguiti vont aller à Tchatral chercher les nôtres, après s'être

reposés, car ils sont venus ici en cinq jours, et leurs pieds sont ensanglantés.

La colombe qui nous apporte ce rameau d'olivier ne tarde pas à apparaitre en traînant la jambe. C'est un petit Afghan, vêtu de cotonnade blanche, noir de soleil, à qui nous trouvons, bien entendu, un air d'énergie



Kafir.

et d'intelligence. Il nous remet les lettres datées de Simla et donne divers renseignements à Rachmed, qui boit littéralement ses paroles. Il nous dit qu'il est à nos ordres, que, s'il le faut, il repartira tout de suite pour Tchatral; mais il n'est guère en état de marcher, il montre ses pieds écorchés, et nous voyons bien que lui et ses deux soldats sont complètement courbaturés. Nous l'invitons à reprendre haleine; on lui tue un mouton, on le traite du mieux qu'on peut. Il nous dit que la route est très mauvaise, très pierreuse, très fatigante, mais qu'il la fera avec plaisir pour retourner dans le Kachmir,

car ce pays est habité par des bandits, et s'il devait rester à Mastoudj une semaine, il y tomberait malade.

Cela est vrai, la petite plaine où nous sommes depuis quarante-six jours est devenue un marais pestilentiel, grâce à l'inondation. C'est un véritable foyer de fièvres, et il faut tenir pour un miracle que Rachmed n'ait eu que quelques petits accès et moi aucun, tandis que les indigènes claquent des dents et se tiennent le ventre autour de nous.

Le vice-roi nous envoie de la main de son secrétaire Mackenzie Wallace une lettre fort aimable, et M. Durand nous en envoie une autre en anglais, où il dit que tous les ordres sont donnés pour nous faciliter la route et mettre un terme à nos peines. C'est parfait.



Homme du Yaguistan.

Le surlendemain, le petit Afghan part pour Tchatral, et j'ai alors une altercation avec le premier ministre du jeune prince, qui persiste à nous refuser des chevaux et des guides, sous prétexte qu'il lui faut des ordres de son père pour agir. Nous sommes las de ces simagrées de discipline et d'omnipotence, et nous le sommons, au nom du vice-roi dont il connaît le cachet, d'avoir à préparer la caravane pour le 9 juillet, c'est-à-dire le quarante-cinquième cran depuis que mes compagnons sont partis et le quarante-neuvième jour depuis notre arrivée à Mastoudj. Malgré ses regimbades, il finit par s'incliner, quand je lui ai fait comprendre, par une comparaison tout orientale, « que le Tchatral était à l'Inde ce qu'est une magiac (mouche) sous le ventre d'un cheval. Tant que la mouche ne pique pas fort, le cheval ne s'en occupe point. Pique-t-elle, il l'écrase d'un léger coup de pied. »

Et, le 9 juillet, ayant été pris, pour comble de bonheur, d'une attaque de sciatique la veille, je me fais chausser par Rachmed des chaussures en peau de cheval qu'il a fabriquées la veille. Il me redresse, me place sur un cheval, et nous nous en allons. Deux jours après, mes reins étaient complètement assouplis, tant il est vrai que le meilleur médecin est le mouvement, pour les voyageurs du moins. Partant de ce principe, nous nous en sommes encore donné jusqu'à la fin de septembre.

Nous sommes arrivés de l'autre côté de la passe de Laspour sans trop de difficultés pour nous procurer des ânes et des porteurs. Une fois dans la région mal délimitée qu'on appelle Pounial et où le khan de Yassin exercerait une certaine influence, nous avons trouvé des soldats du Kachmir escortant un sac de roupies qu'on nous envoyait de la part du gouvernement anglo-indien. A partir du hameau de Teron, nous avons eu à batailler avec des gens bien barbares et bien braillards, dont nos Kachmiri avaient grand'peur. Nous sommes ici dans le Yâguistan, disaient-ils. Ce mot était prononcé avec une mine défaite. Ces gens paisibles, peu énergiques, des femmelettes, en somme, voulaient nous faire comprendre que nous devions nous tenir sur nos gardes. — On appelle Yâguistan tout le pays habité par des tribus relativement indépendantes. Nous ne voulons pas vous raconter par le menu les incidents de cette traversée. Tantôt les porteurs jetaient bas leurs charges, tantôt les villageois avec qui l'on avait longuement discuté, et qui avaient promis la veille de porter nos bagages à un prix double ou triple de ce que valaient leurs services, — refusaient le matin de faire quoi que ce soit. Ils s'assemblaient autour de nous, en armes, gesticulant, menaçant; je choisissais dans la foule les chefs à barbe teinte de hennah, les vénérables. En un clin d'œil, j'en réunissais deux ou trois dans un tas avec l'aide de Rachmed, et, le revolver au poing, après quelques coups de bâton, on les contraignait à donner des ordres à leurs sujets, sous peine d'avoir au moins le nez coupé. Les Kachmiri, enhardis par cet exemple, avec leurs armes, tenaient les autres en respect. Les vénérables, convaincus du sérieux de nos menaces, prenaient le parti le plus prudent, ils donnaient des ordres, et, ânes et porteurs là, on chargeait, puis on gagnait l'étape suivante, où l'on recommençait.



Scribe kachmiri.

La route d'hiver, plus commode, avait disparu; elle s'était liquéfiée : en effet, par le froid on passe sur la glace, et elle était fondue. Quand le chaud commence, avant que les eaux soient tout à fait grandes, on suit la partie du lit de la rivière qui n'est pas encore remplie; mais nous étions dans la saison des inondations, et il ne nous restait qu'à grimper des sentiers de chèvre.

C'est ainsi que nous sommes arrivés par Goupis sur le territoire de Kachmir, où nous avons attendu à Gahkouch nos compagnons de route. La réunion, opérée le 20 juillet, a été joyeuse, et nous avons continué notre route en doublant les étapes. A Guilgnit, nous avons été installés dans le bangalow du major Riddulph, par les soins du gouverneur indigène.

Après cinq jours de repos employés à écrire des lettres, nous sommes partis le 29 juillet de Guilgnit. La veille, nous avons dit adieu à Hayward,



Forteresse de Gahkouch.

qui dort sous une modeste tombe à l'abri de saules enlacés d'une vigne dont les feuilles se mêlent à celles de l'arbre pour faire un charmant ombrage au « gallant officer and accomplished traveller », comme dit l'inscription. Tout autour de la tombe, l'eau ruisselle sur un pré aussi vert que ceux d'Angleterre, elle fait un doux bruit, afin d'aider aux gazouillements des oiseaux, aux caquets des poules, car il s'agit de ne pas réveiller le pauvre et courageux voyageur, victime de brigands. Il faut bercer Hayward doucement, les voyageurs ont l'oreille fine; faute de cette précaution, il aurait entendu peut-être ce qu'on disait de lui à la Société de géographie de Londres. Il se serait convaincu d'une chose que les morts savent bien, c'est qu'ils ont toujours tort.



BANGALOW DU MAJOR BIDDULPH A GUILGUIT.

Le 11 août, nous étions sur le lac de Srinagar, dans une barque où ramaient des hommes qui ressemblent à des Sartes du Turkestan et des femmes qui rappellent certains types d'Italie.

Nous sommes restés à Kachmir quelques jours nécessaires à la confection d'habits et de souliers qui nous manquaient totalement; nous avions abandonné nos deux derniers chevaux à trois jours de Kachmir, mais tous les hommes étaient là, maigres, mais en bonne santé relative et contents d'avoir réussi.

M. Dauvergne, qui nous avait envoyé des provisions reçues à quelques éta-



Femme du Kachmir.

pes de Kachmir, nous a offert l'hospitalité, et, grâce à d'autres compatriotes, MM. Peychaud, Fabre et Bouley, nous nous sommes crus un instant en France. L'illusion était permise, attendu que Peychaud nous a fait boire de l'excellent vin de Bourgogne produit par des plants bordelais que le sol du Kachmir a transformés. Ayant dit adieu à ces braves amis, dès que nous avons été habillés, nous sommes partis pour Raval-Pindi d'un grand train. Le chemin de fer, puis la diligence nous ont transportés à Simla, où nous allions remercier lord Dufferin, dont la famille et l'entourage nous ont fait un bienveillant accueil. C'est là que nous avons appris que M. de Balachoff, un Russe, un homme de bien qui habite Paris, s'était intéressé à notre sort et avait mis à notre disposition une somme de six mille francs.

De Simla, nous sommes allés nous embarquer à Korrachee, le 1er septembre, passant à travers le choléra sans accident, car il était écrit que nous ferions un bon voyage.

A Port-Saïd, nous avons quitté Ménas et Rachmed, qui sont retournés dans leur pays par Constantinople et Batoum.

A la fin de septembre, nous étions dans nos familles, ayant accompli cette dernière partie du voyage, ainsi que nous le disions ailleurs, « avec la vitesse de l'oiseau qui rentre au nid ».



Indienne de Korrachee.



TURCOMANS TÉKÉS.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

DE MARSEILLE A TIFLIS.

Marseille. — En mer. — Dardanelles. — Au café. — L'école. — Des soldats. — Bruits de guerre. — Recrutement. — Quelques mots en faveur des Turcs. — Bosphore. — Passagers. — Les Terres basses. — Trébizonde. — Le Berev du naphte. — Forêt vierge. — Paysage du Rion. — Une vieille connaissance. 1

CHAPITRE II

DE TIFLIS A RECHT.

En voiture. — Saliane. — Types d'indigènes. — La pluie et ses effets. — Des sectaires. — Le pays des boues. — Au bord de la mer. — Encore des forêts vierges. — A la frontière persane. — La population; sa manière de vivre, paresse. — Féodalité. — Scènes de la vie féodale. — Paysages du Talich; habitations, mœurs, éducation, servage, musique, médecine. 23

CHAPITRE III

DE RECHT A TÉHÉRAN.

Le vin. — Pas de pain. — Pourquoi? — En approchant du pays guilek. — Recht. — Un gouverneur qui s'en va. — Mouvement préfectoral en Perse. — Le départ de la seigneuresse. — Refuge. — Temps mérovingien. — Plus de pluie et plus de bois. — L'Asie centrale commence. — La plaine de l'Iran. 65

CHAPITRE IV

DE TÉHÉRAN A BOSTAN.

Départ de Téhéran. — La grande route historique. — En compagnie de pèlerins. — La désolation du désert de sel. — Les Pyles Caspiennes (?). — Nos compagnons de rencontre : Hadji, Baba le philosophe. — Un village d'une petite oasis. Ce qu'on y fait. — Fabrique de salpêtre à Aouvane. — Piété de Sadik le fourgonnier. — Paix et ventilation. — Vie sous terre. — Le karys. — Les Turcomans sont proches. — La nuit au caravansérail. 81

CHAPITRE V

DE BOSTAN A MESCHED.

Le milieu et l'eau. — Radis, déportés. — A Sabzevar, beaucoup d'eau. Richesses. — Culbutes consécutives. — Un émigrant persan. Ses appréciations. — Pas de chose publique. — Le caravansérail durant le jour. — Les Arabes. — La pythonisse d'Endor. — Diplomatie. — L'empreinte du pied de l'Imam. — La crainte de Touran. — Les tours de guet. — Les Turcomans vendeurs d'hommes. — Pusillanimité persane. — Devant la ville sainte des chiites. — Enthousiasme religieux. Ses diverses manifestations. — Plus belle de loin que de près. 107

CHAPITRE VI

DE MESCHED A SAMARCANDE.

Départ de Mesched. — Le Kchef. — Vakouf et fanatisme chiite. — Le paysage est de plus en plus central asiatique. — Rêve à Mouzderane. — Le désert. — L'arrivée du jour. — La chaleur. — Le Sarakhs persan. — Le Sarakhs russe. — Un Cécrops moderne. — Nous engageons Ménas. — Étapes de nuit dans le désert. — Rien à y boire. — L'oasis. — Merv. — Rencontre de deux peuples. — Une ville naissante. — Encore le désert. — Le chemin de fer. — Ce qu'on pense des Turcomans. — Les Russes. — Pour la sixième fois à Samarcande. — Projets. 131

CHAPITRE VII

DE SAMARCANDE A L'AMOU.

Arrivée à Samarcande. — Projets sur l'Afghanistan. — Départ. — Le conte de la fièvre à Yakabag. — Par le Sanguirdak au Hissar. — Nomades à la fin de l'été. — Des Loullis. — Karatag, histoire du vieux temps. — Des Cabouli qui deviennent propriétaires. — Une ère nouvelle. — Agitation dans les esprits. — Un prétendant au trône ; son habitation ; son sort. — Vallée du Kafirnagane. 163

CHAPITRE VIII

CHEZ LES AFGHANS.

Nos recrues. — Tempête sur l'Amou. — Chameaux à l'abreuvoir. — Passage de l'Amou. — Arrêtés à Chour-Tepe. — Pourparlers. — Les autorités. — Les Ersaris. — Traits du caractère afghan. — Le chef des postes de la frontière. — Profession de foi. — A propos des Anglais. — On nous garde à vue. — On demande avis à Mazari-Chérif, puis à Caboul. — Les « Errants » ; Jacob et Éliézer turcomans. — Évasion. — Philtre, exorcisme. — Le cyanure de potassium. — On nous renvoie. — Retour à Samarcande. 199

CHAPITRE IX

DE L'AMOU A SAMARCANDE.

Les ruines. — Patta-Kissar. — Tente du nomade et tente du Turkmène sédentaire. — Kakaïti, entraînement. — Les Kazaks. — Restes d'un aqueduc. — Tente de paille. — Voilà les montagnes. — Rixe. — Sorcellerie. — Cour d'un prétendant évincé. — Baïssounne. — A Tchiraktchi. — Le justicier. — Espoir. 233

CHAPITRE X

LE PAMIR.

Le général Karalkoff. — Projet de traverser le Pamir. — Partons pour Margnilane! — Personne ne nous encourage. — Choix d'une passe. — Précautions contre le froid. — Le campement, la lumière, la bougie. — Le feu, et vite! — La nourriture, l'intendance. — Batterie de cuisine. — Pharmacie. — Les cadeaux. — Les armes. — La monnaie en nature, etc. — Préparatifs minutieux. — Craintes. — Passes fermées. — Comment nous préparons le passage du Taldik. — Espoir. 257

CHAPITRE XI

LE PAMIR (SUITE).

Départ pour le Taldik. — Les adieux. — La traversée de la passe. — Le val du Taldik. — Mauvaises nouvelles de l'Alaï. — Plus d'aides. — Préparatifs de combat. — Un autre monde. — Où sommes-nous? — Dans la neige. — La lutte. — La « mer Blanche ». — Paysage polaire. — En allant à Ourtak. — Bergers cernés par la neige. — Découragement de la troupe. — Repos. — L'escalade du Kizil-Art. — Sur le « toit du monde ». — Enfin! . . 291

CHAPITRE XII

LE PAMIR (SUITE).

Au lac Kara-Koul. — Les uns se sauvent, les autres sont renvoyés. — Nous restons huit. — Une trace. — Trouvaille. — Satti-Koul nourrice. — Les arkars innombrables. — Le vent. — Le Mous-Koul. — Tempête du Kizil-Djek. — L'abandonné. — Le Rang-Koul : Kirghiz, des koutasses. — Paysages. — Pourparlers. — Le mercure gèle. — Nuit polaire. — Température capricieuse. — On veut nous arrêter. — Nous sommes sur territoire chinois. — Nous n'attendons pas la permission de Kachgar. — On nous refuse toute aide. — Comment nous nous procurons le nécessaire. — Départ pour l'Ak-Sou. 323

CHAPITRE XIII

LE PAMIR (SUITE).

Hostilité des indigènes. — Un ami de Sadik. — Sur les bords de l'Ak-Sou ou de l'Oxus. — Nouvelles du Kandjout. — Les Kirghiz se sauvent. — Un monument à la mort. — Une apparition. — Un naufragé. — Les dettes de Satti-Koul, notre guide. — Sa fuite. — On ne veut pas nous aider, nous vendre des vivres. — Notre « frère » Abdoullah-Khan. — La Pierre blanche. — Excès d'obéissance. — Tentes abandonnées. — Un ami. — Des ennemis. — Réquisitions. — Au bout de la vallée de l'Ak-Sou. 357

CHAPITRE XIV

VERS LE KANDJOUT.

Les outlaws. — Un exilé. — Wakhane-Darya. — Langar. — Types wakhis. — Les Kirghiz veulent se sauver. — Diplomatie. — Nous partons pour le Kandjout avec des Wakhis. — Difficultés; les provisions diminuent; les Wakhis se sauvent. — Reconnaissance sans succès. — Il faut retourner à Langar. — Abdoullah-Khan reparait. — Nous envoyons chercher les bagages abandonnés et Ménas qui les garde. — Exigences des Kirghiz. — Les Chinois, à nos trousses, arrivent trop tard. — Un saint. 389

CHAPITRE XV

ARRÊTÉS DANS LE TCHATRAL.

Nous partons pour le Wakhane. — Marchands carthaginois. — Sadik et Abdourrasoul nous quittent. — Les Afghans veulent nous retenir à Sarhad. — Nous traversons l'Hindou-Kouch sans guide. — Rencontre des Tchatralis. — Cette fois-ci on nous arrête. — Nous sommes à bout de ressources. — Les Tchatralis. — Pourparlers. — Le gouvernement anglo-indien intervient. — Quarante-neuf jours à Mastoudj. — On nous relâche. — Hayward. — Retour rapide. 417



Chiens à Constantinople.



Gravé chez L. Sonnet — Paris.

Lib. E. PLON, NOURRIT et Cie Edit.

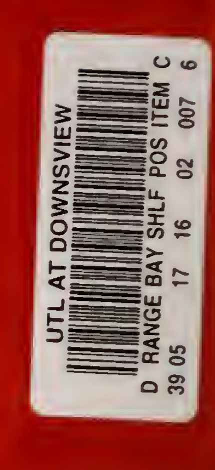
Paris — Imp. Dufrénoy



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 05 17 16 02 007 6


HP
LABOR
OMNIA VINCIT
IMPROBUS